



HASHTAG: TOME 6

#Heart+



CAMBRIA HEBERT

MF

Collection Hebe
NEW ADULT

JP



Publié par
JUNO PUBLISHING
2, rue Blanche alouette, 95550 Bessancourt
Tel : 01 39 60 70 94
Siret : 819 154 378 00015
Catégorie juridique 9220 Association déclarée
<http://juno-publishing.com/>

#Heart

Copyright de l'édition française © 2020 Juno Publishing

Copyright de l'édition anglaise © 2015 Cambria Hebert

Titre original : #Heart

© 2015 Cambria Hebert

Traduit de l'anglais par Rose Seget

Relecture et correction par Agatha P., Topie

Conception graphique : © Tanya pour *More Than Words Graphic Design*

Tout droit réservé. Aucune partie de ce livre, que ce soit sur l'ebook ou le papier, ne peut être reproduite ou transférée d'aucune façon que ce soit ni par aucun moyen, électronique ou physique sans la permission écrite de l'éditeur, sauf dans les endroits où la loi le permet. Cela inclut les photocopies, les enregistrements et tout système de stockage et de retrait d'information. Pour demander une autorisation, et pour toute autre demande d'information, merci de contacter Juno Publishing :

<http://juno-publishing.com/>

ISBN : 978-2-37676-924-8

Première édition française : avril 2019

Première édition : novembre 2015

Édité en France métropolitaine

Table des matières

[Avertissements](#)

[Dédicace](#)

[Elle a dit oui ! Fois deux](#)

[Culpabilité, ecchymoses... & jus d'orange ?](#)

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Rencontres, Soirées... & Meurtre ?](#)

[Chapitre 14](#)

[Chapitre 15](#)

[Chapitre 16](#)

[Chapitre 17](#)

[Chapitre 18](#)

[Chapitre 19](#)

[Chapitre 20](#)

[Chapitre 21](#)

[Chapitre 22](#)

[Chapitre 23](#)

[Chapitre 24](#)

[Chapitre 25](#)

[Chapitre 26](#)

[Chapitre 27](#)

[Chapitre 28](#)

[Chapitre 29](#)

[Chapitre 30](#)

[Voilà la mariée... & un bébé ?](#)

[Chapitre 31](#)

[Chapitre 32](#)

[Chapitre 33](#)

[Chapitre 34](#)

[Chapitre 35](#)

[Chapitre 36](#)

[Chapitre 37](#)

[Chapitre 38](#)

[Chapitre 39](#)

[Chapitre 40](#)

[Chapitre 41](#)

[Chapitre 42](#)

[Chapitre 43](#)

[Chapitre 44](#)

[Chapitre 45](#)

[Chapitre 46](#)

[Chapitre 47](#)

[Chapitre 48](#)

[Chapitre 49](#)

[Épilogue](#)

[Note de l'Auteur](#)

[À propos de l'Auteur](#)

[Résumé](#)

Avertissements

Ceci est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les lieux et les faits décrits ne sont que le produit de l'imagination de l'auteur, ou utilisés de façon fictive. Toute ressemblance avec des personnes ayant réellement existées, vivantes ou décédées, des établissements commerciaux ou des événements ou des lieux ne serait que le fruit d'une coïncidence.

Ce livre contient des scènes sexuellement explicites et un langage adulte, ce qui peut être considéré comme offensant pour certains lecteurs. Il est destiné à la vente et au divertissement pour des adultes seulement, tels que définis par la loi du pays dans lequel vous avez effectué votre achat. Merci de stocker vos fichiers dans un endroit où ils ne seront pas accessibles à des mineurs.

Dédicace

Ce livre est dédié à mes lecteurs. Les véritables #nerds qui ont montré tellement d'amour pour cette série au cours de la dernière année que nous sommes tous devenus une #famille.

Ce livre est écrit pour vous, non seulement comme un final, mais comme un merci. J'espère que c'est tout ce que vous vouliez, et plus encore.

Quel voyage incroyable ce fut.

C'est peut-être le dernier livre de la série, mais nous n'en avons pas fini. La famille ne se quitte pas.

Nous sommes #OneNerdPackUnited !

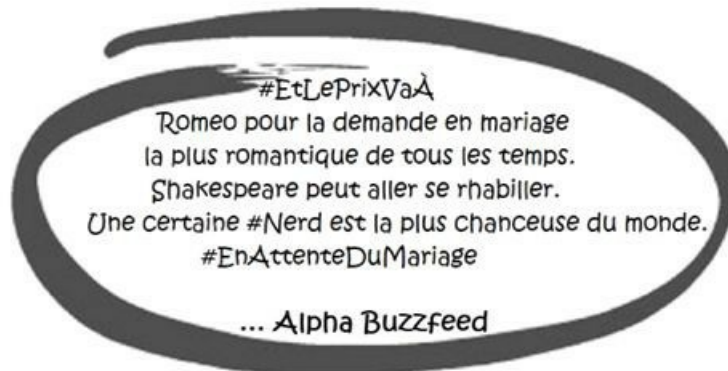
#Heart
Hashtag ~ Tome 6



Cambria Hebert



Elle a dit oui ! Fois deux
(AKA Prologue)



Romeo

Je n'avais jamais mieux joué qu'aujourd'hui.

Bon, d'accord, c'était ma première saison. Eh oui, j'avais encore pas mal de matchs à venir – si Dieu le voulait –, mais je savais déjà sans l'ombre d'un doute qu'aucune autre partie, pas même un Super Bowl ne dépasserait cette journée.

On échangeait des félicitations dans les vestiaires. On me tapait dans le dos, sur le cul, la tête tellement, qu'on aurait pu penser que j'allais me lasser.

Mais j'étais bien trop content pour ça.

Tellement heureux, que je n'étais même pas agacé par les quelques remarques amères et les moqueries qui fusaient çà et là.

Qu'ils aillent se faire foutre.

Rimmel allait m'épouser.

Un large sourire s'épanouit sur mes lèvres. Putain, oui !

Je repensais au moment où j'avais su qu'elle était la femme de ma vie. C'était le soir où nous étions allés au refuge et qu'elle s'était assise sur le sol, trempée. Murphy avait rampé jusqu'à ses genoux. Elle avait écarté les cheveux de son visage, puis avait levé la tête vers moi.

La partie était déjà terminée alors. Elle avait gagné.

Pourtant, j'étais un peu nerveux ce soir avant le match. Demander la main d'une fille en direct à la télévision, pendant un match capital, était quand même un sacré risque. Surtout avec une fille comme Rim.

Elle aimait la discrétion, se fondre dans le décor.

Rimmel l'ignorait, pourtant elle était destinée à être sur le devant de la scène. Sans rien faire de spécial, elle était devenue la chouchoute du monde du football. Ils adoraient la filmer dans les gradins et il y avait au moins une photo d'elle à chaque match auquel elle assistait.

Ils étudiaient ses vêtements, sa coiffure... Même ses lunettes !

L'intérêt qu'elle suscitait était improbable. Elle n'était pas mannequin, pas connue, et elle n'essayait pas d'attirer l'attention sur elle.

Et c'est justement pour cela que les gens l'adoraient. Elle était Mademoiselle-tout-le-monde, les gens avaient l'impression de la connaître. Ils se sentaient plus proches d'elle que du reste de

l'élite du football.

Cela faisait un moment que je prévoyais de demander sa main. Il fallait juste que je trouve l'occasion.

Mais il y avait eu ce bordel à la maison.

Zach avait été libéré et s'en était pris à Ivy ; il avait essayé de la tuer et avait bien failli y parvenir. Braeden était intervenu juste à temps.

Quand je l'avais découverte, blessée, couverte d'hématomes sur son lit d'hôpital, j'avais pris la réalité dans la face. Nous ne connaissions pas quel serait notre dernier jour sur cette Terre. Demain pouvait être le dernier.

Cela avait été une révélation pour moi. Je ne pouvais plus attendre pour donner un tour très officiel à ce qui se passait entre Rimmel et moi.

J'avais appelé Ron Gamble pour lui dire que j'étais prêt ; il avait été ravi. Il y a quelque temps, il avait organisé une fausse conférence de presse pour coincer les enfoirés qui cherchaient à m'extorquer de l'argent en échange de la vie de Rimmel ; je lui avais fait une promesse alors. Quand je demanderai Rimmel en mariage, ce serait pendant un match, publiquement. Il savait qu'il obtiendrait un large écho médiatique avec ce genre de geste.

Alors ce soir, je l'avais fait. Là, devant des milliers de fans qui nous applaudissaient.

Mon Dieu, elle était ravissante dans son sweat-shirt des Knights et ses lunettes. La surprise dans son regard était sincère comme son émotion.

À la seconde où je lui avais passé la bague au doigt, j'avais ressenti une impression de complétude.

Dès que j'eus fini de me changer, je jetai mon maillot dans mon sac et me dirigeai vers la porte. Je voulais voir ma future femme.

— Je connais quelqu'un qui va bien finir la soirée, hurla un de mes coéquipiers.

— Oh oui, criai-je en guise de réponse, en entendant derrière moi des blagues salaces et des gémissements de plaisir exagérés.

Ils étaient tous de sales pervers.

Je les adorais.

Enfin, presque tous.

Je sortis du tunnel qui conduisait au parking. L'idée de Rimmel en train de m'attendre me fit presser le pas.

Un mouvement furtif dans l'ombre, devant le mur m'arrêta alors. Une petite silhouette surgit dans la lumière.

— Comment tu as fait pour venir jusqu'ici ? demandai-je en souriant.

Elle fit semblant de pousser un petit cri horrifié et posa la main sur sa poitrine. Le diamant que je venais de lui offrir étincela de mille feux dans la lumière.

— Ne sais-tu donc pas qui je suis ?

Je fis semblant de réfléchir et répondis :

— Non, je l'ignore.

Elle avança d'un pas, sans me quitter des yeux.

— Je suis la fiancée du meilleur joueur de cette équipe.

— Ah, c'est ça... Ton visage me disait quelque chose.

Je laissai tomber mon sac et ouvris largement les bras.

— Tirons-nous d'ici !

Elle se mit à rire et courut jusqu'à moi. Je l'attrapai au vol et elle enroula les jambes autour de

ma taille instinctivement. Elle savait où était sa place.

— Madame Anderson, grondai-je.

— Pas encore.

— Bientôt.

Le mot fut presque étouffé par notre baiser.

Elle entrouvrit les lèvres immédiatement et ma langue partit avec gourmandise à la recherche de la sienne. Je resserrai ma prise sur ses hanches. On se dévorait de baisers, là, dans le tunnel. La main de Rim empoigna mes cheveux et je recommençai.

Je reculai de quelques pas et la plaquai contre le mur, la maintenant en place juste avec ma poitrine. Je me détachai de sa bouche pour déposer des baisers humides et brûlants, le long de son cou avant de venir mordiller son lobe.

Elle pressa son intimité contre moi, gémissante de désir.

Puis, elle glissa une main fureteuse entre nous, descendant très bas. Mais elle ne parvenait pas à atteindre la partie qui l'intéressait le plus. Le petit cri de frustration qu'elle poussa alors me fit rire.

Je reculai juste assez pour qu'elle puisse glisser contre moi, dans une lente caresse délicieuse. Quand sa main se referma sur mon érection sous mon jogging, je tressaillis.

— Viens, dis-je, la voix rauque. J'ai réservé une chambre dans un hôtel tout proche. Il a toutes sortes d'équipements, mais on ne va pas les utiliser.

Elle se mordilla la lèvre inférieure, en imaginant la suite.

— Montre-moi, demanda-t-elle faisant naître en moi une vague de possessivité, qui me rongeaient comme une maladie incurable.

Rim savait ce que je voulais et elle retira sa main, la levant devant nos deux visages.

Sa bague de fiançailles était imposante sur ses doigts fins. J'avais choisi le diamant le plus gros possible, sachant parfaitement que s'il était trop tape-à-l'œil, elle refuserait de le porter. Cette pierre de trois carats était sans doute bien trop grosse selon ses goûts, mais je m'en moquais. Cette bague comptait beaucoup à mes yeux.

Elle symbolisait l'amour que je lui portais.

Elle me symbolisait, moi.

Elle symbolisait ce que nous étions l'un pour l'autre.

Eh oui...

Je le reconnaissais.

C'était également un avertissement très visible pour tous les hommes qui oseraient poser le regard sur elle. Ils verraient la grosse pierre centrale et les plus petites autour depuis l'autre bout de la pièce.

C'était un énorme panneau « elle est prise ». J'aimais cette idée. Cela montrait mon côté primitif, mon envie perpétuelle de la présenter comme mienne.

— Tu l'aimes bien ? chuchotai-je, en portant sa main à mes lèvres.

— Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau, répondit-elle sur le même ton alors que j'embrassais sa bague et ses doigts.

— Moi si, grondai-je.

Elle me gratifia d'un sourire lumineux.

Je la soulevai et l'inclinai pour qu'elle se retrouve au-dessus de mon sac.

— Il me faut mes affaires, madame Anderson.

Elle le ramassa en éclatant d'un rire qui se transforma en cris affolés quand je la fis basculer

contre ma poitrine pour la porter.

— Tu ne peux pas m'appeler comme ça, nous ne sommes pas encore mariés.

— Tu veux qu'on prenne un avion pour Vegas, ce soir ?

Elle éclata à nouveau de rire, mais quand elle vit que je ne l'imitais pas, elle se calma et reprit :

— Tu es sérieux ?

— Comme un pape.

— On ne peut pas aller comme ça à Vegas.

— Et pourquoi pas ? Demain, je suis libre. On pourrait être mariés dès le début de matinée.

— Tu m'épouserai, comme ça ?

— Dans la minute, si je pouvais, putain.

— Je t'aime, dit-elle, les yeux emplis de larmes.

— Hé, m'exclamai-je alors qu'elle essayait de me prendre dans ses bras pour m'embrasser.

Pourquoi pleures-tu ?

— Je n'arrive pas à croire que j'aie autant de chance, dit-elle, en riant à moitié.

— Cela veut dire que tu es d'accord pour aller à Vegas ?

Elle se mordilla la lèvre avant de hocher la tête. Une seule fois. Je sursautai, abasourdi, puis je me figeai pour mieux la voir.

— Tu viens de me dire oui ?

— Mais non, idiot ! Je t'ai déjà dit oui sur la pelouse tout à l'heure.

— Tu accepterais de m'épouser dès ce soir ?

— Dans la minute, si je pouvais, putain, dit-elle en reprenant mes propres mots.

J'adorais quand elle disait putain.

Je souris comme le type le plus crétin de la terre. J'étais un véritable imbécile heureux. Je n'avais pas imaginé une seconde qu'elle accepterait d'aller à Vegas ce soir pour qu'on se marie.

Bordel, c'était tellement incroyable de savoir qu'elle m'aimait autant que moi, je l'aimais.

Je piquai un sprint jusqu'à la voiture.

Elle poussa un hurlement, retenant mon sac qui allait tomber par terre.

Dehors se tenaient quelques journalistes qui guettaient notre sortie. J'arrêtai de courir pour adopter une marche rapide.

J'aurais dû le savoir. La presse serait là. Ils étaient toujours là.

Ils se précipitèrent vers nous en braquant des caméras et des lumières sur nous. Rimmel se blottit contre moi et je resserrai mon étreinte. Je n'avais pas envie d'avoir affaire à eux. Je voulais juste continuer à être un imbécile heureux.

Mais ces gens-là étaient des imbéciles pénibles.

Je leur fis face en souriant, malgré tout, sans lâcher Rim.

— Je m'entraîne pour l'après-mariage.

Ils éclatèrent de rire et prirent quelques photos. Une femme journaliste se détacha du groupe.

— On peut voir la bague.

Rimmel me jeta un coup d'œil puis, elle tendit sa main. On entendit à nouveau les appareils photo se déclencher.

— Si vous voulez bien nous excuser, repris-je. Nous avons des projets pour la soirée.

Je fis volte-face et me frayai habilement un chemin dans le groupe de journalistes.

Une fois devant la Hellcat, je balançai mon sac sur le siège arrière, puis déposai bien plus délicatement l'amour de ma vie sur le siège passager, en prenant bien soin de boucler sa ceinture

et en lui caressant les seins au passage.

Puis, je pris le volant et démarrai en trombe.

Rimmel éclata de rire comme si elle s'amusait follement. Je lui souris.

On arriva à l'hôtel en un temps record. C'était le plus beau de la ville. J'avais réservé la suite nuptiale et j'avais demandé qu'on la couvre de roses blanches. Quand je m'annonçai à la réception, l'employée vibra littéralement d'excitation.

Je la baratainai alors et obtins deux douzaines de roses supplémentaires gratuites.

Que voulez-vous ? C'est un don que j'ai !

Je confiai mes clés au voiturier et filai chercher ma fiancée. C'était la première fois que je faisais ça. Mais j'avais du mal à réfléchir tellement j'avais envie qu'on soit seuls elle et moi.

Je la saisis par la main et la traînai derrière moi dans le hall cathédral de l'hôtel. Un énorme lustre pendait du plafond et deux majestueux escaliers aux rampes en fer forgé au fond de la pièce gigantesque, montaient dans deux directions opposées.

Rimmel se figea, le souffle coupé lorsqu'elle découvrit l'opulence des lieux. Je la laissai émerveillée, le temps que je signe ce qu'il fallait à la réception et que je récupère nos clés.

L'employée était tout sourire et n'arrêtait pas de répéter à quel point elle avait aimé de nous voir à la télévision et qu'elle avait veillé à ce que tout soit parfait dans notre suite. Je lui glissai un billet de vingt dollars avant de rejoindre Rimmel.

— C'est extraordinaire, souffla-t-elle alors que je l'escortais vers l'ascenseur.

Elle se tordait le cou pour être sûre de ne rien manquer de ce hall majestueux avant que les portes de la cabine se referment sur nous.

La suite étant au dernier étage, il nous fallut plusieurs minutes pour y parvenir.

— Attends, dit Rimmel, les sourcils froncés alors que je l'entraînais vers de doubles portes blanches. Je croyais qu'on allait à Vegas ?

J'entendis les portes de l'ascenseur se refermer alors que je la soulevais, la tenant comme une poupée, les pieds ballant au-dessous du sol.

— Tu accepterais ?

— J'irais partout où tu voudrais.

Je la serrai contre moi très fort. Bordel. Parfois, elle m'atteignait en plein cœur. Le désir ardent que j'éprouvais s'atténua un peu, laissant la place à une émotion poignante.

Je ne trouvais pas les mots pour décrire ce qu'elle représentait à mes yeux. L'oxygène pour un homme qui s'étouffe. Un parapluie sous une averse, la lumière dans les ténèbres. Mais tout cela ne rendait pas justice à la puissance de l'amour que je lui portais.

Je resserrai encore mon étreinte durant de longues secondes avant de m'écartier. Elle releva la tête.

— Même si j'ai très envie de t'emmener jusqu'à Vegas et de t'épouser là-bas, c'est impossible.

Je l'embrassai sur le front, que la surprise ridait.

— Je ne peux pas être égoïste à ce point. Tu mérites mieux qu'une cérémonie à la va-vite devant un faux Elvis. Tu mérites mieux qu'un bouquet de fleurs miteux. Je veux t'offrir le mariage de tes rêves, entourée de ta famille.

— Je n'ai pas besoin de jolies fleurs ni d'un mariage de conte de fées. Si tu es là, ça suffit.

— Et c'est la raison pour laquelle je veux que tu aies la totale.

— En fait, tu as juste peur de la réaction de ta mère si on s'enfuit !

Je grimaçai. Elle mettait le doigt là où ça faisait mal.

Rimmel éclata de rire. Je la plaquai contre la porte de la chambre en grondant.

— Tu es en train de dire que j'ai peur de ma maman ?

— Tout à fait, se moqua-t-elle.

— Oh, ma chérie...

— Chuut !

Je suçai son index qu'elle avait pressé contre mes lèvres.

Je remarquai aussitôt qu'elle pressait son bassin contre le mien alors que je caressais son doigt de la langue. Quand je le libérai, elle me couvrait d'un regard brûlant, lourd de désir.

Je la soulevai à nouveau et glissai la carte-clé dans la fente prévue à cet effet. Je maintins la porte ouverte du bout du pied.

— Qu'est-ce que tu penses de l'idée qu'on fixe une date ce soir et qu'on l'annonce à tout le monde demain en rentrant ?

— Ça me plaît.

— De combien de temps penses-tu avoir besoin pour organiser le mariage ?

— Pas beaucoup, répondit-elle en riant.

Je la transportai dans la chambre. Elle poussa un petit cri dès qu'elle découvrit les lieux. J'avais assuré. Grave.

La suite occupait tout l'étage supérieur. Des fenêtres occupaient tout un pan de mur et s'ouvraient sur une vue exceptionnelle de la ville éclairée. Les lumières des immeubles ressemblaient à des étoiles dans le ciel sombre.

Le personnel avait allumé aussi des bougies, qui dégageaient une lueur délicate.

Il y avait des roses blanches partout qui exhalaient un parfum entêtant de fleurs fraîches. J'avais pris un risque. Je savais que les roses n'étaient pas ses fleurs favorites puisque Zach lui en avait fait envoyer. Mais il s'agissait de roses rouges. La couleur du sang, pas de l'amour. Les miennes étaient blanches. Pures. Comme l'amour que je lui vouais.

— Mon Dieu, Romeo, souffla Rimmel en sautant littéralement de mes bras pour aller effleurer un bouquet. C'est toi qui as fait tout ça ?

— Je t'ai dit que je voulais que tu aies la totale.

— La totale, c'est toi. Tout ça est... dit-elle en regardant autour d'elle, c'est du bonus.

Elle était magnifique ainsi, sur fond de roses blanches et à la lueur des bougies. Quand elle était dans la pièce, j'oubliais la vue imprenable.

J'avais envie d'elle.

Comme si elle lisait dans mes pensées, elle se saisit du bord de son sweat-shirt. Elle le retira, puis ce fut au tour de son tee-shirt. Elle les abandonna par terre.

Puis, elle déboutonna son jean et fit descendre la fermeture Éclair. Je la contemplai en silence, le désir enflant dans mes veines alors qu'elle se déshabillait.

Puis, elle se tourna vers moi, simplement vêtue maintenant d'un ensemble de lingerie en dentelle blanche. Ses cheveux bruns cascadaient dans son dos comme une sorte d'écrin sombre à sa peau laiteuse.

Sans me quitter des yeux, elle dégrafa son soutien-gorge. Il glissa sur ses épaules puis tomba au sol.

Ma bouche était toute sèche.

Je fixai ses seins ronds. Je crevais d'envie de les toucher, de me gaver de sa chair et de sentir son corps se cambrer pour s'offrir totalement à moi.

J'avançai d'un pas, mais stoppai quand elle émit une petite protestation.

Un sourire coquin aux lèvres, elle retira sa culotte, avec une lenteur cruelle et un désir sans fard, puis se tint ensuite nue devant moi.

Je suivis des yeux, complètement hypnotisée, sa petite main qui glissait sur son ventre plat, passait sur sa hanche puis descendait sous son nombril. Je léchai mes lèvres lorsque ses doigts s'enfouirent dans la courte toison juste à l'orée de son sexe.

— Rim, grondai-je.

J'allais jouir dans mon pantalon comme un gamin de quinze ans. Non seulement elle avait accepté de m'épouser, mais elle m'avait offert un strip-tease et maintenant, elle se caressait ?

Bordel.

Elle me sourit tout en laissant descendre sa main entre ses cuisses. Elle émit un petit soupir et ses tétons durcirent.

Je faillis me prendre les pieds dans le tapis en me précipitant vers elle. Je vis qu'elle s'apprêtait à m'arrêter, mais c'était hors de question.

Je posai mes mains sur sa taille fine pour la soulever et la balancer sur mon épaule. Elle éclata de rire alors que je la ramenais vers la chambre. J'en profitai pour glisser ma seconde main entre ses jambes, par-derrière. Elle eut un petit hoquet et souleva légèrement les fesses pour me faciliter l'accès.

C'était bien mieux. Bien mieux.

Si cela était un avant-goût de ce que serait le mariage avec Rim, j'avais une putain de chance.

Rimmel

La meilleure nuit de ma vie.

Et...

Si le souvenir de Romeo me demandant en mariage en plein milieu d'un match retransmis en direct, puis m'enlevant pour me faire l'amour sur un lit littéralement parsemé de roses n'était pas suffisant, j'avais aussi ce gigantesque diamant à mon doigt qui me le rappellerait toute ma vie.

J'étais perdue dans la contemplation de cette pierre depuis des heures, et je ne me lassais pas d'admirer son éclat. Le diamant central était rond et vraiment énorme ; il était entouré de diamants plus petits. Je me demandais comment un anneau aussi fin pouvait supporter le poids d'un tel bijou.

En poussant un soupir satisfait, je me tournai vers lui. Mes cheveux sentaient la rose parce que nous avions passé la nuit à nous rouler sur des pétales de cette fleur.

La grande main large de Romeo vint se poser sur la mienne et je lui souris.

Nous avions pris un avion, tôt ce matin pour le Maryland. La plupart des Knights rentraient eux aussi, mais nous n'allions pas au même endroit qu'eux : nous rentrions à la maison.

Romeo n'avait qu'un jour de repos par semaine et c'était aujourd'hui. Il ne revenait pas souvent pour une seule journée, mais il le faisait davantage depuis ce qui s'était passé avec Zach. Je savais que les voyages et le manque de sommeil finiraient par peser lourd, mais lui dire de ne pas venir serait comme lui demander de retenir sa respiration pendant vingt minutes.

Impossible.

Assister aux matchs qui ne se déroulaient pas à la maison ne m'arrivait pas souvent non plus,

mais dernièrement, j'avais l'impression que passer du temps avec lui était plus important que tout. La séparation devenait difficile à supporter.

Nous avons tous beaucoup changé ces dix-huit derniers mois. Nous étions plus matures, nous devenions une vraie famille... Nous avons appris ce qui comptait le plus dans la vie.

Ce serait le dernier court séjour de Romeo à la maison, la saison de la NFL était quasi terminée. Bientôt, ce serait la pause et il pourrait rester plus que deux petites journées. J'attendais ce moment avec la plus grande impatience, mais j'étais également très fière de sa saison et de ce qu'il avait réussi à accomplir. Je mourais d'impatience aussi de découvrir ce que la prochaine saison lui réserverait, ainsi que la suivante.

Quelques minutes plus tard, le taxi se gara dans notre rue. Je souris. Braeden et Ivy seraient surpris de nous voir si peu de temps après qu'il m'avait demandée en mariage. Mais c'était justement la raison pour laquelle nous nous étions extirpés de notre lit dans ce luxueux hôtel pour prendre l'avion.

L'autre raison était que, même si nous ne nous l'étions pas avoué, nous étions tous les deux inquiets pour eux. L'accident d'Ivy et la mort de Zach étaient encore très récents. C'était important qu'on rentre à la maison.

Une fois que le taxi nous eut déposés, je filai vers la porte d'entrée, en cherchant mes clés dans mon sac. Bien sûr, je finis par le laisser tomber et son contenu se répandit sur le porche.

— Tu fais quoi, là ? demanda Romeo, la voix amusée alors qu'il arrivait derrière moi.

— Tu me connais : toujours aussi maladroite, répondis-je en tentant de rassembler mes affaires.

Ses pieds et ses jambes gainées de jean apparurent dans mon champ de vision. Je m'apprêtais à ramasser mon baume à lèvres, mais je suspendis mon geste. Un petit sourire étira mes lèvres et une sensation de déjà-vu me submergea.

Je basculai la tête en arrière pour mieux voir sa longue silhouette plantée devant moi. Il souriait. Comme moi, il se souvenait de notre rencontre.

Il se baissa pour m'aider à ramasser mes affaires. Nos mains se touchèrent alors que nous les tendions tous deux vers le petit tube de baume. Je m'arrêtai et relevai les yeux.

C'était toujours là.

Ce petit éclair électrique, cette alchimie entre nous qui me percutait le cœur.

Même aujourd'hui, alors que je portais sa bague, cela m'affectait comme au premier jour.

J'espère qu'il en serait toujours ainsi.

Mais contrairement à ce qu'il avait fait ce jour-là, il ne se dépêcha pas de réunir mes affaires pour se relever. Au lieu de ça, il se laissa tomber sur les fesses et m'attira contre lui. Le contenu de mon sac était toujours éparpillé par terre, dans l'air frais.

Mais je ne remarquai rien de tout ça. Je ne sentais que son grand corps robuste contre le mien.

— J'aurais dû te prendre comme ça ce jour-là, souffla-t-il en repoussant les cheveux de mes yeux. J'aurais dû contempler ton magnifique visage, j'aurais su alors à quel point j'avais besoin de toi.

Je remontai mes genoux contre ma poitrine et Romeo m'enlaça.

— Nous venions de deux mondes si différents. Tu étais tellement au-dessus de tout ce que je pouvais espérer.

— Non, c'était l'inverse. Mais on a fini par se trouver, n'est-ce pas ? Et je ne changerais cela, pour rien au monde.

— Je t'aime, soufflai-je.

Il gémit, pressant son front contre le mien.

— Tu me tues, Mini.

Je souris.

Il m’embrassa comme si nous n’étions pas assis dehors, comme s’il ne gelait pas à pierre fendre et que nous n’étions pas épuisés par le manque de sommeil. Il m’embrassa comme si nous ne nous étions pas embrassés un million de fois auparavant. Comme si c’était la première fois. L’unique fois.

Ses lèvres étaient tendres et douces. Il les bougeait avec lenteur. Ce qui m’entourait disparut. En moi, tout s’effaça aussi. Il n’y avait plus que lui et moi. Le passé et le présent se mêlaient créant un monde de promesses. Celles que nous tiendrions tous les deux.

Quand il s’écarta enfin, je poussai un profond soupir et me blottis contre son torse. Il effleura le sommet de mon crâne d’un baiser.

— Tu as les mains froides, mon cœur.

— Je n’avais pas remarqué.

Il se releva d’un long mouvement fluide et me redressa. En quelques secondes, il rassembla mes affaires et ouvrit la porte. Je passai devant lui. Dès que j’entendis le son de la télévision réglé très bas, je fonçai vers le salon.

La tête blonde d’Ivy émergea du canapé et elle me regarda, les yeux ronds.

— Rimmel !

Ce fut au tour de la tête brune de Braeden de se tourner vivement vers moi. Je lui souris et il me répondit de la même façon, ses lèvres s’étirant sur son visage mal rasé. Il cria, et bondit par-dessus le dossier du divan. Il me prit dans ses bras et me fit tourner.

— Voilà ma sœurette de retour après avoir trouvé un mari !

— Je suis fiancée, pas mariée encore ! rétorquai-je, tout sourire.

Il arrêta de tourner et me regarda, avec un sourire en coin, très sexy.

— Tu as bonne mine, dit-il, un peu grognon. Tu as l’air heureuse.

— Je le suis.

Il déposa un baiser baveux et bruyant sur ma joue avant de me serrer à nouveau contre lui. Il finit par me relâcher, puis il se tourna ensuite vers Romeo, qui nous regardait, l’air amusé. Braeden le fusilla du regard.

— Dis donc, toi, tu ne sais pas que tu étais censé demander ma bénédiction avant de dégainer ta bague ?

— S’il y a une chose dont je suis sûr, c’est que je n’ai pas besoin de ton accord pour me marier.

— C’est de ma sœur dont tu parles.

Romeo me regarda, ce qui me fit éclater de rire. Il leva les yeux au ciel en soupirant.

— Braeden, peux-tu m’accorder, à moi, le mec que tu as connu quasi toute ta vie et au moins dix fois plus longtemps que ta soi-disant sœur, la main de la seule femme que j’aie jamais aimée ?

— Je ne suis pas sûr que tu es digne d’elle, répondit Braeden sans se démonter.

Je poussai un petit cri et Romeo lu répondit par un doigt d’honneur.

— Bon, je te l’accorde, rugit Braeden, hilare.

— Tu as fait ma journée, marmonna Romeo.

— Rimmel, cria Ivy depuis le canapé. Ne fais pas attention à ces idiots. Je veux voir ta bague ! Et raconte-moi tout !

Elle paraissait si petite, assise sur le divan avec un plaid sur les genoux. Ses cheveux étaient rassemblés en un chignon flou sur le sommet de son crâne et elle ne portait pas une trace de maquillage. Elle avait un pansement sur le front qui couvrait les points de suture qu'on avait dû lui faire ; son poignet plâtré était posé sur le plaid.

Elle était pâle et fatiguée. Même si les hématomes dus à son accident et sa bagarre avec Zack étaient presque invisibles, elle semblait toujours un peu fragile et lasse. Ce n'était pas étonnant. Ces derniers mois avaient été très pénibles pour elle. En fait, j'étais même étonnée qu'elle ait l'air aussi en forme.

Je lui souris et me rapprochai du divan. Elle me tendit un mug qu'elle tenait de sa main valide. Je m'assis sur la table basse blanche que nous avions repeinte ensemble. Une fois qu'elle eut la main libre, elle émit un petit son énervé et agita les doigts. J'éclatai de rire et tendis la main.

— Oh, mon Dieu, elle est magnifique, s'exclama-t-elle.

— Je sais, pouffai-je.

Braeden se pencha sur le dossier pour regarder ma bague.

— Mon pote a bon goût.

Ivy était hypnotisée et tournait ma main dans tous les sens comme pour observer la façon dont les diamants captaient la lumière.

— Elle est parfaite pour toi, dit-elle en souriant avant de lever les yeux. J'ai tout vu à la télé !

— Elles vont commencer à parler de fleurs, de romance et de trucs comme ça, prévint Braeden. Déjà que je regardais *Fashion TV* avec elle...

— Hé, s'exclama Ivy, paraissant un peu blessée. Tu as dit que ça te plaisait.

— Bien sûr, mon cœur, dit Braeden en embrassant le sommet de son crâne.

— On va vous laisser deux minutes, histoire que vous puissiez faire vos trucs de fille, lança Romeo en me faisant un clin d'œil. Tu veux un café, Mini ?

— Bien sûr, répondis-je en m'asseyant prudemment à côté d'Ivy.

J'avais peur de la bousculer. Ces côtes cassées la faisaient encore souffrir.

Braeden s'empara de son mug et de celui d'Ivy, puis suivit Romeo à la cuisine.

— Alors... lançai-je immédiatement. Comment te sens-tu ?

— Ça va, répondit Ivy en grimaçant. J'en ai marre de passer tout mon temps sur ce canapé, en revanche.

— Le médecin ne t'avait pas autorisée à retourner en cours ?

— Si. Cette semaine. Je voulais y aller aujourd'hui, mais Braeden n'était pas d'accord.

— Il ne t'a pas quittée depuis, dis-je en pensant à quel point il était un bon compagnon pour elle, comme je l'avais toujours su.

— Non, et il me donne sans arrêt des ordres, grogna-t-elle, mais elle poursuivit, la voix plus douce : Mais... je l'aime tant.

— Je suis tellement heureuse que vous soyez ensemble.

— Moi aussi, commença-t-elle avant de s'interrompre, le regard assombri soudain. Quand je pense à ce que j'ai failli perdre...

Je posai ma main sur la sienne.

— Mais tu n'as rien perdu finalement. Tu es toujours là. B aussi. C'est fini tout ça.

— Tu crois ? chuchota-t-elle en s'essuyant les yeux.

Un mauvais pressentiment m'envahit. Pourquoi cela ne serait-il pas fini ? Pourquoi disait-elle ça ?

Avant que je puisse lui poser la question, elle sourit et se redressa, la main posée sur son flanc.

— Dis-moi tout, je veux tous les détails.

J'ouvris la bouche pour me lancer, mais elle m'interrompit immédiatement.

— Désolée d'avoir raté ton look pour ce soir. Si j'avais su que c'était LE match, je me serais sortie de ce canapé et j'aurais envoyé Braeden balader s'il m'avait interdit d'aller à la boutique.

J'éclatai de rire. Cela aurait été amusant de voir ça.

— Pas de souci. En plus, je trouve que c'était plutôt bien que je porte un sweat et un jean. C'était moi. Le vrai moi, tu vois ?

— Oui, c'est vrai et tu as raison, c'était parfait.

Ensuite, elle me bombardait de questions, admira une fois de plus ma bague et se lança dans un long discours sur les différents types de mariages que nous pourrions avoir. On parlait encore de fleurs et de robes quand les garçons refirent leur apparition. Je levai les yeux vers Romeo. Il me sourit faisant s'affoler mon cœur.

— Rimmel ! s'exclama Ivy en me prenant la main. Écoute-moi ! La couleur, c'est très important.

Romeo m'adressa un clin d'œil et je reportai mon attention sur le choix des couleurs pour une cérémonie. Elle semblait plus animée que lorsque nous étions arrivés, elle avait repris des couleurs aussi. Elle souriait. Braeden parut le remarquer lui aussi. Il m'adressa un regard reconnaissant.

C'est pour cela que Romeo et moi étions rentrés à la maison.

C'était la raison pour laquelle nous voulions être auprès de notre famille.

Parce que nous étions meilleurs ensemble.

Ensemble, on pouvait tout affronter.



Culpabilité, ecchymoses... & jus d'orange ?
(AKA Première partie)

Chapitre 1



Braeden

Deux mois plus tard...

L'odeur était pestilentielle.

Cela me piquait les narines et je sentais les effluves âcres pénétrer au plus profond de mes poumons jusqu'à créer une sensation de brûlure.

Malgré le son très reconnaissable du métal, le crépitement répétitif de l'essence qui gouttait et le ronronnement discret de la Hellcat garée plus loin, c'était le silence qui était le plus assourdissant.

Son absence.

Sa voix.

Sa lutte.

Sa vie.

Je battis des cils pour éclaircir ma vision, chassant la montée de la panique en moi et l'humidité qui avait envahi mes yeux.

— Ivy, hurlai-je, en me ruant vers le lieu de l'accident sans faire attention au fait que je venais d'enfoncer un pied dans une flaque boueuse et que ma chaussure se gorgeait d'eau.

Je n'étais concentré que sur une seule chose.

La femme que j'aimais.

Ce qui faisait battre mon cœur.

Elle ne répondait pas malgré mes supplications.

Je criai, le visage levé vers le haut, comme si je voulais avertir le ciel que si elle était morte, les conséquences seraient terribles.

Seules les étoiles me répondirent, me faisant penser à elle. Me faisant étouffer d'autres sanglots.

La légère pression de ses doigts sur les miens ne suffisait pas à me convaincre qu'elle était encore en vie. Cela aurait pu être un piège, élaboré par ce taré de Zach.

Connard de Zach.

Je me jetai sur le sol, au milieu de morceaux de verre. Des éclats s'enfoncèrent dans mes bras, me piquèrent le ventre comme pour m'avertir que je devrais reculer.

*Je ne m'éloignerais pas de là, pas sans elle.
Elle était consciente quand j'avais vu son corps meurtri, mais maintenant, elle était inerte.
Je m'éloignai rapidement de la carcasse métallique, le cœur serré par l'angoisse et les odeurs
puissantes d'essence. Je l'allongeai sur le sol.
Il y avait tellement de sang.
Elle était si pâle.
Si immobile.
Ses paupières semblaient presque violettes dans son visage blafard et ses lèvres...
Elles étaient bleues.
— Ivy, hurlai-je complètement paniquée. Mon amour !
Aucune réaction.
Une terreur sans nom m'étreignit comme des serres acérées. Je saisis son menton pour
tourner son visage vers moi.
— Ouvre les yeux, tout de suite !
Rien.
Je serrai très fort son menton jusqu'à faire blanchir mes articulations, mais cela ne suscita
aucune réaction chez elle.
Elle était trop pâle, trop immobile... trop bleue.
— Non ! hurlai-je, la voix brisée par l'émotion et le désespoir.
Elle était morte.
Ivy était morte et je restais là, tout seul.*



Chapitre 2



Ivy

Ça recommençait. Je m'en aperçus avant même qu'il bouge. À la tension qui figeait ses membres, à la façon dont ses doigts agrippaient la couverture, si fort, que j'avais l'impression qu'il allait la déchirer.

J'étais complètement connectée avec la personne avec qui je dormais et qui faisait des cauchemars terribles. J'étais connectée aux pensées que Braeden ne verbalisait pas.

Et il y en avait beaucoup.

Beaucoup de souffrance.

Beaucoup de peur.

Quand il commença à s'agiter dans le lit, je réagis instinctivement. Pas pour m'éloigner de lui, mais pour me rapprocher. Même en plein milieu de ses terreurs nocturnes, alors qu'il n'était visiblement pas du tout conscient, je n'avais pas peur de lui. Jamais je n'aurais peur de lui, je l'aimais trop pour cela.

Sans réfléchir, je m'emparai de ses deux mains. Leur force évidente sous mes doigts ne me fit même pas hésiter.

— Braeden, chuchotai-je. Tout va bien.

— Non, répondit-il, en laissant échapper un petit sanglot.

Ce son me brisait le cœur. À chaque fois.

Je resserrai ma prise, mais il se débattit, luttant contre moi.

Il me renversa sur le matelas et un oreiller glissa par terre. Prada se dégagea des draps et se redressa, me regardant les yeux écarquillés.

— Tout va bien, ma belle, chuchotai-je.

Elle se tourna vers Braeden au moment où il balançait son bras. Elle sauta du lit et rejoignit son panier dans un coin.

— Ne me laisse pas, sanglotait Braeden.

Son ton, désespéré, et sa voix gutturale me déchiraient le cœur. Je me figeai, abasourdie par la douleur que ces quelques mots contenaient.

C'était la première fois qu'il disait cela durant un cauchemar. Mais c'était aussi le plus long. En général, je parvenais à l'apaiser rien qu'en lui parlant. Ils soulevaient alors les paupières et son regard flou, perdu me cherchait.

Cette nuit, son cauchemar était trop profond pour ça.

Il s'agita à nouveau, violemment, et je me reculai brusquement manquant tomber du lit. Je pensai un instant appeler Romeo à l'aide, craignant de ne pas pouvoir contrôler la situation.

Je n'avais pas la force de le faire, pas la force physique du moins. Mais j'avais d'autres ressources bien plus efficaces que des muscles.

Et je n'allais pas appeler Romeo à la rescousse si c'était de moi qu'avait le plus besoin Braeden.

Je m'installai prestement à califourchon sur lui. Le poids de mon corps sur lui l'arrêta un instant.

— Braeden, lançai-je, fermement.

Il me prit les poignets et les serra fermement. C'était douloureux, mais je ne bougeai pas.

J'aurais voulu appuyer sur ses épaules et l'immobiliser complètement, mais je ne parvenais pas à lui faire lâcher prise.

— Braeden James, regarde-moi, ordonnai-je.

Il ouvrit les yeux d'un coup.

Mon cœur se brisa.

Ils étaient emplis de larmes.

D'une douleur à nu, intense.

Il leva les yeux vers le plafond, la réalité reprenant ses droits alors qu'une grosse larme coulait du coin de son œil sur sa joue.

Mon cœur ralentit dans ma poitrine, battant sourdement.

Je suppose que la plupart des gens veulent trouver un amour que rien ne pourra briser, qu'ils développent le fantasme de devenir tout ce qui compte aux yeux de l'autre. C'est presque comme une drogue.

Mais comme toute drogue, cet amour a des effets secondaires très perturbants.

Douleur.

Faiblesse.

Angoisse.

Je n'avais jamais vu Braeden pleurer avant.

Jusqu'à ce que le cauchemar où il me voyait mourir dans ses bras devienne récurrent.

J'avais tellement envie d'essuyer cette larme. La pression sur mes doigts était presque insupportable, mais je fis comme si de rien n'était. Je rapprochai mon visage du sien.

— Je suis là, mon amour, chuchotai-je tendrement. Je suis là, bien vivante.

Je ne savais pas exactement ce dont il rêvait presque chaque nuit. Il ne m'avait jamais confié aucun détail. Mais c'était toujours à propos de l'accident, la nuit du décès de Zach. Je savais aussi que dans son rêve, c'était toujours moi qui mourais.

Il me relâcha et je pris son visage entre mes mains après avoir essuyé les larmes sur ses joues. Je n'avais aucun mot pour décrire ce que je ressentais lorsque je voyais un homme aussi fort pleurer.

— Je suis là devant toi, B, exactement là où je dois être.

— Ivy.

Sa voix était rauque comme si elle était sur le point de se briser.

Je hochai la tête et quelques mèches de cheveux soyeux glissèrent devant mon visage. L'une d'elles effleura son torse lui arrachant un gros soupir.

Je n'attachais pas mes cheveux en ce moment. Cela me donnait plus de travail, mais j'avais

découvert que lorsqu'il les caressait, cela l'apaisait bien mieux que mes mots.

Comme je m'y attendais, ses doigts s'enroulèrent délicatement autour d'une mèche.

Il soupira, soulagé, pourtant je savais que cela ne suffirait pas.

Pas ce soir.

Je le voyais dans ses yeux. Le vide. L'horreur. La noirceur qu'il cherchait tellement à dissimuler.

— Tu es là, murmura-t-il en serrant mes cheveux plus fort.

— Je t'aime, Braeden, dis-je en caressant son visage.

Il émit un son qui provenait du plus profond de lui. L'inquiétude dans son regard me faisait mal. Pas parce qu'il se demandait si ce moment était bien réel ou simplement un autre rêve, mais juste parce qu'il devait y réfléchir.

Cela le torturait.

Je pris l'une de ses mains que je détachai de mes cheveux pour la plaquer contre ma poitrine.

— Tu sens ça ? demandai-je dans un souffle.

Il hocha la tête.

— Tu vois, je suis bien vivante. Tu m'as sauvé la vie. Tout va bien.

Sa main se crispa sur ma poitrine et un éclair traversa son regard. La peur qui envahissait la pièce se transforma ; je lui cédaï aussitôt. Après ce qui venait de se passer, j'étais dans le même état que lui.

Sa rapidité à se mouvoir me surprenait à chaque fois. Avant que j'aie le temps de faire le moindre geste, il se coucha sur moi, son corps lourd, couvert de sueur m'enfonçant dans le matelas.

Il posa ses bras de chaque côté de mon visage. Le regard qu'il braquait sur moi était intense.

J'écartai les jambes.

Ses narines frémissent et, d'une seule poussée brutale, il s'enfonça en moi.

Je poussai un cri, non parce qu'il me faisait mal, mais parce que c'était incroyablement soudain et fort. Il ne me pénétrait pas ainsi en général. Bien que je lui aie dit de nombreuses fois que je n'étais pas en sucre, Braeden était en général très précautionneux avec moi.

Mon cri avait dû l'atteindre au fond du puits d'émotion dans lequel il était tombé parce qu'il s'immobilisa et me regarda.

Je ne lui donnai pas le temps de réfléchir.

Je me cambrai, l'obligeant à s'enfoncer encore plus en moi. Cela suffit pour lui faire perdre la tête. Son regard devint flou à nouveau et il ferma les paupières. Son visage était partagé entre douleur et stupéfaction lorsqu'il se remit en mouvement.

Mes parois intimes semblaient étroites comparées à son pénis durci et palpitant. On aurait dit qu'il avait encore grossi ou que j'avais rétréci depuis la dernière fois où nous avions fait l'amour.

Ce soir, c'était différent.

Il avait besoin que je lui offre quelque chose ; qu'il n'avait jamais demandé avant.

Et même si j'éprouvais beaucoup de peine pour lui, j'étais aussi curieusement séduite.

C'était, pour lui, une autre façon de se confier à moi. Une autre face de sa personnalité qu'il me permettait de découvrir. Dans notre relation, Braeden était l'élément fort. Il était toujours très protecteur, presque impossible à abattre.

Et bien qu'en ce moment, c'était son sexe érigé qui me pilonnait, ce n'était pas moi qui étais pénétrée, mais lui.

Je découvrais enfin son plus profond secret, un aspect qui m'était totalement inconnu. Une

partie de lui que lui-même connaissait peu.

Son corps tremblait au-dessus de moi. Ses bras tressaillaient alors que son sexe me martelait encore et encore. Il était tout sauf délicat ; il était brutal et exigeant.

Quand sa main me saisit par les cheveux, je le laissai tirer mon visage vers lui pour mieux assaillir ma bouche.

Nos dents se cognèrent, mais ni lui ni moi ne reculâmes. Cet aspect de Braeden était affolant. Je lui rendis son baiser, répondant à ses exigences, totalement en phase avec lui, sans jamais rien exiger.

Je voulais tout lui donner.

Je voulais qu'il prenne tout ce que j'avais à donner.

Il arracha sa bouche à la mienne en grognant.

C'était un son plus animal qu'humain.

Il enfouit le visage au creux de mon cou. Il passa un bras sous moi, glissant sa main sous mes fesses, soulevant mes hanches pour que je sois encore plus près de lui.

Je gémis lorsqu'il atteignit un endroit qui fit courir des frissons le long de mon échine.

Ses dents effleurèrent ma clavicule alors qu'il soulevait un bras pour agripper la tête de lit.

Avec cette inclinaison nouvelle de mon bassin et sa prise sur le lit, il poussa si loin en moi que je sentis son sexe gonflé contre mon utérus.

J'ouvris la bouche, mais aucun son ne sortit de ma bouche.

Je ne pouvais plus respirer. Je ne pouvais plus penser.

Il n'avait jamais été aussi profondément enfoui en moi.

Et cet endroit qu'il avait atteint tout à l'heure ?

Son sexe le caressait maintenant, à chaque poussée, aussi loin qu'un homme pouvait aller dans le corps d'une femme.

Il émit un son guttural et amorça un geste pour se retirer. J'enroulai mes bras autour de lui pour l'obliger à rester juste là. Je sentais monter l'orgasme en moi, me promettant l'extase.

J'avais tellement besoin de jouir que cela en était presque douloureux. Une petite voix en moi chuchotait que j'aurais dû le laisser se retirer un peu. Mais une autre, celle de la femme avide de plaisir, ordonna à la première de la fermer.

Je savais déjà que ça serait le meilleur orgasme que j'avais jamais connu. Mes parois intimes se contractaient si férocement autour de lui que je me demandai s'il le sentait.

Comme s'il me répondait, je sentis sa main se crispier sous mes fesses. Il écarta les doigts, saisissant ma chair et il s'enfonça d'un coup en poussant un cri rauque.

Je gémis et me cramponnai à lui alors que mon orgasme me déchirait en deux.

Je ne m'étais pas rendu compte que je le mordais lorsque j'entendis, tout près de mon oreille :

— Vas-y, ma chérie, utilise tes dents !

Encore secouée par une jouissance extraordinaire, je les enfonçai encore plus dans son épaule.

Il gronda et je sentis littéralement son sexe se déverser en moi. Je frissonnai, mon corps pulsant autour du sien pour l'obliger à me donner tout, jusqu'à la dernière goutte.

Son corps se relâcha, mais il était encore dur en moi.

Je retombai sur le lit, sans force, émue aux larmes et gênée de le montrer ainsi.

Une émotion vibrante, énorme, envahit ma poitrine.

Je dus me retenir de pleurer.

Quel genre de femme pleurerait après avoir fait l'amour ?

Le genre de femme qui vient de faire l'amour d'une manière plus bouleversante que jamais.

Je pressai les paupières quand je le sentis bouger en moi, quelques poussées qui étaient comme un délicieux massage après une dure journée de labeur.

Quand il se retira pour s'effondrer tout près de moi, je restai sans force. J'avais besoin de faire un brin de toilette, mais je m'en moquais. À cet instant, sentir les traces de sa jouissance était profondément satisfaisant.

C'était la preuve que Braeden avait obtenu ce qu'il était venu chercher auprès de moi, quoi que ce soit.

— Ivy, souffla-t-il en tendant la main vers moi.

Je me blottis contre lui et il referma ses bras sur moi. Ses lèvres effleurèrent doucement la racine de mes cheveux et quelques secondes plus tard, je sentis que son souffle s'approfondissait et devenait plus régulier.

Il s'était rendormi.



Chapitre 3



Romeo

Se lever, c'était nul.

Surtout quand il était si tôt, qu'il faisait un froid de canard et que le derrière de ma petite amie était pressé contre moi, nu.

J'envisageai un moment de taquiner du bout des lèvres ses lèvres intimes ; de la pénétrer de la langue jusqu'à ce qu'elle soit trempée et hors d'haleine, prête à me recevoir.

Oui, cette idée avait pas mal d'avantages.

Bon, c'était la meilleure idée que j'aie jamais eue.

Mais je m'abstins pourtant.

Depuis que je lui avais passé cette bague au doigt et que la saison de foot était terminée, j'étais sans arrêt après elle. Elle ne se plaignait jamais. Mieux : la moitié du temps, c'est elle qui initiait nos parties de jambes en l'air. Je n'avais pas prévu non plus de la laisser se reposer beaucoup, mais ce matin, je lui accorderais un peu de répit. Elle dormait si profondément quand je m'étais glissé hors du lit que j'avais compris que c'était mieux de la laisser tranquille.

Mais pour moi, pas question de rester couché.

J'enfilai des vêtements de sport et pris la direction de la salle de gym. Je repoussai la porte sans la fermer parce que si je faisais ça, Murphy se plantait derrière en miaulant comme si on le torturait. La dernière fois, il avait fini par réveiller Rimmel qui avait débarqué dans la salle sans lunettes, sans pantalon et les cheveux en bataille, pensant qu'il y avait un problème grave.

Ça avait été très drôle.

Enfin, pas de son point de vue.

Je laissais à présent la porte légèrement entrouverte, ainsi Murphy pouvait satisfaire sa curiosité avant de disparaître.

Je commençai à m'échauffer avant de mettre mes écouteurs et de lancer ma playlist. Nous utilisons la période en dehors de la saison, nous les joueurs de foot, pour laisser nos corps récupérer des énormes efforts consentis auparavant. On nous conseillait de ne pas trop nous fatiguer durant ce temps pour que nos corps se reposent, comme nos esprits.

Mais je faisais de l'exercice presque tous les jours. Pas question de perdre les efforts fournis depuis des années. J'avais récupéré la puissance de mon bras et j'avais conclu la saison en beauté. Tellement que j'avais signé un nouveau contrat de quatre ans.

Tout cet argent était bien agréable !

Si j'avais trouvé qu'un million, c'était énorme pour ma première saison... cela ressemblait maintenant à de la menue monnaie qu'on trouve entre deux coussins du canapé.

Rim s'en moquait, mais ça me permettait de prendre soin d'elle comme j'en avais envie.

Papa m'avait fixé un rendez-vous la semaine prochaine avec un comptable et un conseiller financier pour gérer tout cet argent comme il fallait. Papa était aussi en train de préparer mon testament afin que je sois sûr que tout reviendrait à Rim si quelque chose m'arrivait.

Je n'aimais pas trop raisonner comme un adulte. C'était un concept qui m'était étranger. Je préférais nettement déconner avec B et jouer au foot.

Mais j'étais un adulte maintenant.

Ce n'était pas une question d'âge, mais d'expérience. Après tout ce que nous avons traversé.

J'avais une épouse à prendre en considération.

Rimmel et moi n'étions pas encore mariés en fait, mais depuis qu'elle portait ma bague, elle était devenue mon épouse. J'acceptais volontiers cet état de fait. C'était la femme de ma vie. Je le savais. C'est tout ce qui comptait.

Gagner autant d'argent exigeait qu'on s'en occupe. Et j'avais besoin d'aide pour ça. Ma famille avait toujours été très à l'aise, je n'avais jamais manqué de rien, mais mes parents ne gagnaient pas autant d'argent que moi maintenant.

Je n'allais pas le dépenser en conneries. Si je me débrouillais bien, nous pourrions vivre tranquillement jusqu'à la fin de nos vies avec ce que je gagnais actuellement. Je pensais beaucoup à notre avenir ces temps-ci. J'avais tout ce que je voulais, c'était parfait.

Mais je savais que tout pouvait changer très vite.

Le chemin pour arriver jusque-là n'avait pas été facile. En tant que chef de cette famille, il était de mon devoir de faire en sorte que si jamais on rencontrait un problème, nous serions capables d'y faire face.

Mais pour le moment, tout allait pour le mieux.

Enfin, tout ce qui comptait. Il y avait bien quelques soucis avec les Knights, mais rien que je ne puisse gérer. Je ne m'en mêlais pas pour le moment, mais je gardais ça dans un coin de ma tête.

C'était peut-être le moment de mettre un peu la pression sur Gamble pour qu'il drafte¹ B. C'était dans les tuyaux. On avait rendez-vous avec mon père plus tard dans la journée.

On, c'est-à-dire B et moi.

Ce serait génial d'avoir mon meilleur ami sur le terrain, à mes côtés, à nouveau.

Et encore mieux d'avoir une personne en qui j'avais toute confiance qui surveillerait mes arrières.

Je ne me sentais pas menacé.

Pas pour le moment.

Si j'avais retenu quelque chose de ce qui venait de nous arriver, c'est qu'une menace n'apparaissait pas toujours comme telle au départ.

Entendez par là... Zach.

J'augmentai la vitesse sur mon tapis de course, fis le vide dans mon esprit, me concentrant sur mon entraînement. Après ça, je soulevai des poids, jusqu'à ce que je sente que je n'étais plus seul dans la pièce.

Elle était sur le point de faire demi-tour quand je l'aperçus. Cela m'alerta immédiatement,

parce que je savais que si elle se pointait ici pendant que j'étais seul, si tôt le matin, c'était qu'elle avait besoin de moi.

Je pensai au cri que j'avais entendu tout à l'heure. Après, le silence était revenu.

J'avais un mauvais pressentiment.

La période agréable que traversait notre famille était peut-être menacée.



Chapitre 4



Braeden

Je posai la main sur le matelas près de moi. Elle n'était pas là.

Les bienfaits du sommeil et la détente physique éclatèrent comme une fléchette qui perce un ballon. Je me redressai, essayant de m'orienter, clignant des yeux. La pièce était dans la pénombre, mais la lumière du jour filtrait à travers le store. Le pyjama d'Ivy – un de mes tee-shirts – était posé au pied du lit et son parfum flottait encore dans la pièce.

Je jetai un coup d'œil au réveil. J'avais encore deux heures avant les cours. J'avais appris depuis pas mal de temps qu'il valait mieux que je ne commence pas trop tôt.

C'est pour les gens qui n'ont pas compris la valeur du sommeil, ces conneries.

Mes jambes et mes bras étaient coincés dans les couvertures et il me fallut quelques secondes pour me dégager et me lever sans tomber. Je pris quelques vêtements et sortis dans le couloir, totalement à poil.

En chemin, j'entendis Prada qui aboyait en bas et le rire léger d'Ivy. Cela m'arracha un sourire. Puis, je me dirigeai vers la douche.

Je restai de longues minutes sous le jet, essayant de chasser ma fatigue.

Je ne dormais pas bien. Dernièrement.

On aurait pu croire que plus de deux mois après la catastrophe, j'aurais retrouvé le sommeil, mais pas du tout.

Au contraire, une bonne nuit de repos était de plus en plus difficile pour moi.

Au départ, c'était pour Ivy. La surveiller pour être sûr qu'elle se remettait bien. Les blessures qu'elle avait endurées dans cet accident avec *lui* avaient mis des semaines à guérir. Elle était aussi très ébranlée psychologiquement. Quand elle avait annoncé qu'elle allait suivre une thérapie, cela m'avait rendu très fier ; elle avait redressé le menton comme si elle me défiait de la taquiner pour aller consulter un psy.

Mais je n'avais pas plaisanté là-dessus. Au contraire, j'étais tombé encore un peu plus amoureux d'elle : elle n'avait pas peur d'aller consulter et de reconnaître qu'elle n'allait pas bien.

Finalement, consulter un psy, quelqu'un qui n'avait pas envie d'enfoncer son poing dans le mur le plus proche, quand elle parlait de l'accident lui avait vraiment permis d'avancer.

Le temps avait passé. Rome et Rim s'étaient fiancés. Il avait terminé sa première saison en NFL et il était à la maison avant la reprise. On avait commencé un nouveau semestre à

l'université et Drew s'était installé définitivement dans la chambre d'ami.

Et surtout, Zach n'était plus là à traîner dans le coin en essayant de trouver un moyen de faire du mal à une personne que j'aimais. Il était parti. Mort. Mort dans un incendie.

Il ne pouvait plus faire de mal à ma famille.

Mais il me hantait.

Cela avait duré toute la nuit cette fois.

J'avais failli perdre Ivy définitivement et je ne l'oubliais pas. J'étais différent depuis, comme si on avait actionné un interrupteur et qu'il était impossible de faire le mouvement inverse.

Je commençai à me savonner, puis laissai l'eau me rincer pendant que je me frictionnais les cheveux.

Le cauchemar de la nuit dernière avait été le pire. Je ne me souvenais pas bien de tout, à part de ma terreur qu'Ivy soit morte. Je n'avais jamais été un garçon angoissé. Je n'avais pas peur des aléas de la vie.

Mais maintenant... quelque chose me terrifiait.

La mort.

Le deuil.

Ce que j'avais fait.

Je remis ma tête sous l'eau et frottai vigoureusement mon cuir chevelu. L'eau chaude me faisait du bien et relaxait mes muscles tendus.

J'avais envie de voir Ivy, son visage et de sentir la douceur de ses cheveux. J'avais l'impression d'être faible de dépendre à ce point d'une autre personne, mais je ne pouvais pas m'en empêcher. J'avais vraiment besoin d'elle. Plus encore en ce moment.

Mais je n'étais pas près de le reconnaître.

Elle le sait déjà...

Cette pensée me ramena à la nuit précédente. Les images défilèrent dans ma tête comme un film. Un putain de film érotique.

Je me réveillais, perdu, affolé. Elle était au-dessus de moi, me réchauffant et me réconfortant. Si quelqu'un pouvait m'éloigner du précipice, c'était bien elle.

Elle s'était donnée à moi et j'avais tout pris.

Je n'avais pas été très tendre. Un véritable connard, en fait.

Était-ce la raison de son absence dans notre lit ce matin ?

Est-ce que je lui avais fait du mal sans le savoir ?

Je fermai le robinet et pris une serviette. Ce que j'avais fait la nuit dernière était inacceptable. Je le savais pourtant, Ivy méritait bien mieux que ça.

Il fallait que j'arrange ça.



Chapitre 5



Ivy

J'étais réveillée.

Même si j'avais deux bonnes heures encore avant mon lever et que le corps chaud et solide de Braeden, près du mien, était très attirant, je n'arrivais plus à dormir.

Je restai étendue comme ça, heureuse d'être là, jusqu'à ce que je me rende compte qu'il y avait peut-être une raison pour laquelle je ne pouvais plus dormir. Impossible, maintenant que je pensais à ça.

Les bruits de Romeo en train de faire de l'exercice dans la salle de sport étaient comme un aimant. Je ne réalisai où j'étais qu'une fois dans l'embrasement de la porte de la pièce où il maltraitait des haltères.

Honnêtement ?

Romeo m'intimidait.

Voilà, je l'avais dit.

Oui, Romeo et moi avons appris à nous connaître et nous avons une sorte d'accord tacite. Il me considérait comme sa sœur, B et lui étaient comme des frères ; pour moi, il était un membre de ma famille.

Malgré tout, il m'intimidait.

Romeo et moi avons beaucoup de points communs. Plus qu'avec quiconque dans la maison. Outre le fait que nous étions deux sex-symbols blonds – Hahaha, il fallait que je le dise –, nous savions tous les deux ce qu'impliquait d'être coincé dans une situation, un *statu quo*, si vous préférez.

À un moment, Romeo et moi avons été les victimes volontaires – on peut même dire qu'on avait participé – de l'élite d'Alpha U. Romeo était cool, charmant et le chouchou de tout le monde. Il faisait comme si c'était parfaitement naturel et cela l'était, en partie. Mais pas totalement. Cela aurait été impossible. Un garçon comme lui – avec un cadre familial et des valeurs solides – ne devenait pas la coqueluche du campus en une nuit sans que ça lui mette un peu la pression.

Il fallait qu'il assure derrière. Il devait être le joueur que tout le monde encourageait. Le séducteur qui faisait chavirer le cœur de toutes les filles. Et le *bad boy* suffisamment gentil quand même pour jouer dans l'équipe.

Romeo ne s'en doutait probablement pas, mais je comprenais très bien l'équilibre qu'il devait maintenir à tout prix depuis quelques années.

Cela n'occupait plus une place aussi prééminente dans sa vie maintenant que Rimmel avait déboulé – littéralement – pour la changer du tout au tout. Il n'était plus aussi préoccupé par son statut social, mais je savais qu'il devait toujours ressentir une forme de pression. Peut-être plus maintenant que sa vie avait changé.

C'était sans doute la raison pour laquelle il s'épuisait ainsi, ce matin, à faire de l'exercice.

Et moi ? Comme lui, j'étais arrivée à Alpha U, enfin libre. De la surveillance de mes frères surprotecteurs. Libre du regard trop vigilant de mes parents, grands-parents et du reste de ma famille. Je ne m'en étais pas rendu compte tout de suite, mais ma liberté n'avait pas duré longtemps ; j'étais devenue l'esclave de mon statut.

J'étais devenue la fille que tout le monde pensait que j'étais. Celle qu'on voulait que je sois.

À cause de cela, j'avais été blessée, violée et trahie.

Comme Romeo.

Je l'observai encore quelques secondes. Il était torse nu, la transpiration due à l'exercice intense faisait briller sa peau soyeuse.

Mince. J'en avais presque honte de rêver d'un beignet pour le petit déjeuner.

Je faisais du sport, mais à côté de ce qu'il s'infligeait, cela ressemblait à une sieste à la maternelle.

Ses muscles roulaient sous sa peau chaque fois qu'il soulevait un haltère. Ses biceps se gonflaient. En même temps qu'il soulevait la fonte, il faisait des squats sur une sorte de support semi-circulaire qui compromettait son équilibre.

Je savais qu'il avait déjà dû courir sur le tapis. J'avais entendu le ronronnement du moteur quelque temps auparavant.

La ceinture rouge de son short était plus foncée à cause de l'humidité. Il avait dû énormément transpirer. Quand il bougea, j'admirai les muscles de son dos.

Je me demandai soudain ce que je faisais là. Qu'est-ce qui m'avait pris d'entrer dans cette pièce alors qu'il s'entraînait ?

Je fis volte-face, pressée de m'éclipser discrètement, mais sa voix me stoppa.

— Tu vas entrer ou te contenter de regarder depuis la porte ?

Je me figeai comme si j'avais été prise la main dans le sac en train de voler. Comment avait-il su que j'étais là ? Il me tournait le dos.

Je pivotai, un sourire contrit aux lèvres.

— Désolée, je...

Il me jeta un coup d'œil par-dessus son épaule en plein milieu d'un squat et m'adressa un clin d'œil. Il se redressa et alla déposer l'haltère avec lequel il travaillait sur des crochets prévus à cet effet. J'étais toujours sur le seuil quand il but une grande rasade d'eau.

— Qu'est-ce qu'il y a, Ivy ? demanda-t-il sur un ton entendu.

— Je suis inquiète à propos de Braeden, répondis-je précipitamment.

J'écarquillai les yeux, surprise de prononcer ces mots sans même savoir pourquoi.

J'étais inquiète, tellement que je ne pouvais plus dormir.

— Je réfléchissais... et je me suis retrouvée ici, terminai-je un peu surprise.

Les yeux de Romeo qui s'étaient durcis quand j'avais commencé se radoucirent et un petit sourire flotta sur ses lèvres.

— Tu peux venir me parler quand tu veux.

Je hochai la tête, pénétrant un peu plus dans la pièce. Maintenant que j'avais admis à haute voix – et à moi-même – que j'avais besoin de parler, il semblait tout naturel que je me sois tournée vers Romeo. Cette puissance qui m'effrayait un peu m'avait conduite à lui ce matin.

Il se saisit d'une serviette et essuya la sueur sur son visage et son torse. Avant que je sorte avec Braeden, il semblait très normal que je mate Romeo, surtout s'il se tenait à moitié nu devant moi. Il faut avouer que j'avais l'habitude de faire ça tout le temps quand il était habillé et déambulait sur le campus.

Maintenant, cela me semblait juste glauque.

Romeo avait un corps de rêve, c'est sûr. Mais il était comme un membre de ma famille et ce n'était pas Braeden.

— Que se passe-t-il avec B ? demanda-t-il comme je gardais le silence.

J'hésitai, me demandant jusqu'où je pouvais aller, ne sachant pas si Braeden apprécierait que je sois allée me confier à Romeo sur ses cauchemars.

— Tu as peur de moi, Ivy ?

La question de Romeo m'arracha à mes pensées.

— Quoi ? balbutiai-je.

Il me jeta un regard entendu.

— On dirait que tu as peur d'être ici avec moi.

Mes épaules s'affaissèrent. J'étais ridicule. Pourquoi avais-je si peur de lui ? Pourquoi m'intimidait-il autant ? Romeo avait toujours été gentil avec moi. Génial, même. Instinctivement, je savais que je pouvais compter sur lui et c'était pour ça que j'étais là... Alors pourquoi était-ce si dur de lui parler ?

— Braeden va être fou furieux s'il sait que je t'ai raconté tout ça.

Romeo prit un temps pour réfléchir. Puis, il se laissa tomber sur un banc.

— Je ne crois pas que ça soit à propos de B.

J'ouvris la bouche pour lui assurer qu'il s'agissait bien de B, mais il leva la main pour m'interrompre.

— Je ne voulais pas dire que ça ne le concernait pas. Je parlais de la raison pour laquelle tu es là. Tu as besoin, toi, de parler de B et de ce que tu ressens. Et je pense que tu sais que je suis la bonne personne pour ça.

— C'est juste... que nous n'avons jamais eu ce genre de conversation...

— Tu as peut-être raison. Mais je crois que toi et moi avons eu de nombreuses discussions sans même ouvrir la bouche.

Je repensai à ces moments où il voulait vérifier si j'étais en état de rentrer après une fête, à la façon dont il me jaugeait du regard et que je le laissais voir que j'étais bien moins ivre que pensaient les autres. Je me souvenais aussi de cette nuit où il était venu dans ma chambre et m'avait pris dans ses bras après un cauchemar. Il ne m'avait presque rien dit, mais sa présence avait été largement suffisante. Je me rappelais aussi lorsqu'il s'était assis près de moi à l'hôpital après l'accident dans lequel Zach était mort. Nous étions tous les deux, seuls, dans la chambre ; Romeo avait réussi à persuader Braeden d'aller prendre une douche. Nous n'avions pas parlé de ce qui venait de se passer. Mais il avait pris ma main alors que je versais des larmes silencieuses.

Je m'étais sentie bien mieux après cette crise.

D'une certaine façon, Romeo n'avait pas besoin de mots. Il savait comment apporter du réconfort à quelqu'un sans parler.

Et il avait raison.

C'était bien de moi qu'il s'agissait.

C'était à moi de lui rapporter ce qui se passait parce qu'il ne le saurait pas sinon.

Pas cette fois.

— Il fait des cauchemars.

— C'est ça que j'ai entendu ce matin ?

Je relevai brusquement le regard vers lui. Qu'avait-il entendu ? Mon Dieu, pas nous faisant l'amour ? Braeden avait été brutal et nous avions dû faire du bruit.

— Il a crié dans son sommeil, hasardai-je.

— Oui, ça doit être ça. Après il est redevenu silencieux donc j'ai cru que ce n'était rien.

Dieu merci, il n'avait pas entendu autre chose.

— Il en fait beaucoup en ce moment. Ce matin... c'était le pire. J'ai failli t'appeler.

Cela renforça encore son attention. L'inquiétude assombrit son regard.

— Mais finalement, tu ne l'as pas fait.

— Non, j'ai réussi à le réveiller.

— De quoi rêvait-il ?

— De cette fameuse nuit, commençai-je, alors qu'un petit frisson agitait mes épaules et que Romeo se rapprochait de moi. Il ne veut jamais m'en parler après. Mais ça le hante.

— Zach ?

— La mort de Zach le torture, mais je crois que c'est plus à propos de moi. Dans ses rêves, c'est moi qui meurs chaque fois.

Romeo marmonna un juron avant de se passer la main dans les cheveux.

— Ce matin, il m'a suppliée de ne pas le laisser, dis-je, la voix brisée.

Romeo émit un petit son sourd alors que j'étais assaillie par le souvenir de la douleur de B, ce matin. Sa terreur.

— Et c'est tout, Ivy ? insista Romeo en me prenant la main.

— Il a fondu en larmes, lâchai-je. Je ne l'avais jamais vu pleurer.

— Merde !

Il abandonna ma main pour pouvoir me prendre dans ses bras et me serrer contre lui. J'enfouis le visage contre sa poitrine en poussant un soupir tremblant.

J'avais été désespérée quand j'avais essuyé les joues humides de Braeden ce matin.

Romeo m'étreignit ; je luttais pour contenir mes propres larmes. Ce n'était pas le moment de pleurer. Je devais être plus forte que ça.

Braeden l'avait été pendant si longtemps ; il m'avait remis sur pieds quand j'étais tombée.

C'était à mon tour de l'aider.

Je m'écartai pour observer le visage de Romeo.

— Zach est peut-être mort et le pire est derrière nous, mais cette histoire n'est pas terminée. Quelque chose le torture. Il refuse de m'en parler. Peut-être qu'il ne comprend pas lui-même ce qui lui arrive. Mais les cauchemars sont de pire en pire. J'ai de plus en plus de mal à le calmer.

— Le calmer ?

— Il se débat dans le lit. Comme s'il se battait contre quelque chose. Ou quelqu'un.

— Il t'a déjà fait mal ?

Je me redressai en entendant le son glacial de sa voix. Je glissai mes mains sous mes cuisses.

— Bien sûr que non.

Il attrapa mon poignet m'obligeant à dégager ma main. Il avait été rapide, mais doux, comme s'il connaissait sa force et n'ignorait pas ma faiblesse.

— D’où viennent ces marques alors ?

Je pâlis.

J’observai les traces violettes sur mon poignet. J’avais les mêmes sur mon autre bras, mais je le cachais.

Elles dataient de ce matin quand Braeden m’avait saisie par les bras.

— Il ne savait pas ce qu’il faisait, expliquai-je. Il rêvait et je... j’essayais de le réveiller.

— Tu aurais dû m’appeler.

Il se leva et commença à faire les cent pas.

— Cela aurait aggravé les choses.

Romeo me jeta un coup d’œil.

— Il se fait déjà suffisamment de reproches, mais si tu débarques dans notre chambre pour l’empêcher de me faire mal... Il ne se le pardonnera jamais, tu le sais bien.

— Bon sang ! cracha-t-il.

— En plus, c’est moi qui me suis mise sur lui pour l’immobiliser.

— Il t’a fait mal ailleurs ? demanda Romeo en me jetant un regard acéré.

— Non ! Dès qu’il a repris connaissance, il s’est calmé.

Bon, ce n’était pas tout à fait vrai, mais Braeden ne m’avait pas fait mal et je n’allais certainement pas raconter à Romeo ce qui s’était passé.

Mais il ne semblait pas convaincu par mes propos. Il me fixa, sans ciller.

— Tu as peur de lui ? Cela te rappelle des choses ?

Je n’étais pas fâchée qu’il me pose cette question. Je l’attendais après ce que j’avais déjà dit. Cela me touchait même. Comme s’il était prêt à se dresser entre Braeden et moi si nécessaire, le temps que les choses rentrent dans l’ordre.

L’horizon me parut soudain moins sombre.

— Ça va, assurai-je. Je pense encore à ce qui s’est produit... mais ce n’est plus aussi pénible. Je n’ai pas eu de crise de panique depuis un moment. La thérapie m’aide beaucoup. Braeden aussi.

Il jeta un nouveau coup d’œil à mon poignet.

— Je n’ai pas peur de lui. Pas une seule seconde.

Romeo me regarda, un sourire relevant un coin de sa bouche.

— Je t’aime bien, Princesse.

— Princesse, répétai-je, en fronçant le nez.

Son sourire s’élargit.

— Oui. Avec des vêtements griffés, ton petit chien et ton air sûr de toi. Tu es la personne la plus royale que j’ai rencontrée.

— Pourquoi ça sonne comme une insulte dans ta bouche ?

— Pas du tout. Mais tu es vraiment têtue. Surtout à propos de B.

— Je ne veux pas qu’il souffre, poursuivis-je en ignorant le surnom ridicule. Il m’a protégée, aidée ; il a sauvé ma vie, dans tous les sens du terme. Nous pouvons toujours compter sur lui. Il n’a jamais demandé aucune faveur. Il a fait plus pour nous que tu ne peux l’imaginer.

Romeo semblait soudain moins amusé et il me regarda, les sourcils froncés, mais je repris la parole avant qu’il puisse me poser de questions.

— C’est à notre tour de l’aider. À traverser cette mauvaise passe.

— Est-ce un décret royal, Votre Majesté ? demanda Rome en se retenant de sourire.

Je le regardai, les sourcils froncés et levai la main pour le taper. Il éclata de rire en prenant

mon poignet. Il baissa les yeux et relâcha sa pression.

— Tu devrais mettre quelque chose pour cacher ça. Il va devenir fou s'il les voit et qu'il sait que c'est de sa faute.

— D'accord.

Il passa un pouce sur la marque la plus foncée avant de me relâcher. Il sembla perdu dans ses pensées pendant un instant.

— La prochaine fois, appelle-moi. Je préfère qu'il soit en colère parce que je le tire de votre lit que de voir une autre marque de ce genre.

— Il ne l'a pas fait exprès.

— Je sais. Pas besoin de le défendre. Je le soutiendrai toujours quoi qu'il arrive.

— Vraiment ?

J'avais besoin de l'entendre répéter ça.

— Je te le jure. Quoi qu'il arrive.

— Merci, Romeo, dis-je en soupirant de soulagement.

Il me serra à nouveau contre sa poitrine couverte de sueur. Pendant un instant, je restai figée de surprise puis me laissai aller contre lui et lui rendis son étreinte.

— Je te soutiendrai toujours aussi, Ivy, ajouta-t-il tout doucement.

Je le serrai plus fort encore.

— Tu as une sacrée poigne pour une princesse, ricana-t-il.

Je m'écartai en gémissant.

— Il va rester ce surnom, n'est-ce pas ?

Je savais qu'il cherchait un sobriquet pour me désigner, parce que vous savez, les frères n'appellent pas leur sœur par leur prénom, mais Princesse ? Sérieux ?

— Oh oui, dit-il en riant, les yeux brillants d'amusement parce qu'il savait que je détestais ce surnom.

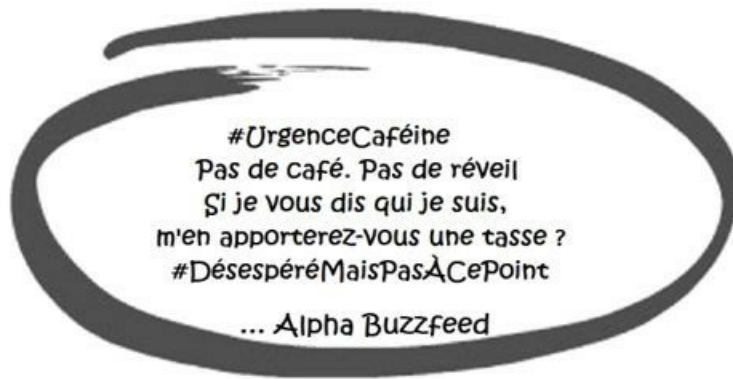
Je poussai un soupir en acceptant mon destin et quittai la pièce, le laissant se tordre de rire.

Je me sentais mieux après lui avoir parlé.

La certitude qu'il aiderait Braeden quoi qu'il arrive était exactement ce que je voulais entendre. Parce que quelque part au fond de moi je savais qu'il allait avoir besoin de soutien.



Chapitre 6



Braeden

Ivy était seule dans la cuisine quand j'arrivai en bas. Il était encore tôt, j'espérais que nous aurions le temps de discuter un peu avant que les autres arrivent.

Je l'observai silencieusement depuis le seuil. Elle portait un jean qui donnait l'impression que ses jambes faisaient un kilomètre de long. Il n'était pas *skinny*, comme d'habitude, celui qu'elle portait avec des bottes. Il était délavé et s'évasait largement sur ses pieds qu'il couvrait complètement.

Je souris ; on aurait dit qu'elle flottait au-dessus du sol.

Comme un ange.

Mon ange.

La façon dont le tissu couvrait ses fesses rondes me faisait saliver. Ivy était très féminine. Tout en courbes et douceur. J'adorais ça. Elle n'était pas trop menue ni trop petite ; cela m'aurait fait peur. Mais elle avait maigri ces derniers mois. Cela ne me plaisait pas trop, mais je n'avais fait aucune remarque à ce sujet. Ce n'était pas très étonnant qu'elle perde du poids après tout ce qu'elle avait traversé. Maintenant qu'elle suivait une thérapie et que je les choses rentraient dans l'ordre, j'avais bon espoir qu'elle reprendrait quelques kilos. Je ferais tout pour.

Comme j'avais en sorte que notre vie soit protégée.

Note à moi-même : faire cesser ces cauchemars.

Elle portait un top blanc, dans un tissu souple qui flottait autour d'elle et bougeait chaque fois qu'elle faisait un geste. Les manches étaient larges sur ses bras puis se resserraient au niveau des coudes pour épouser étroitement ses avant-bras.

Elle sortit le café du placard et repoussa ses longs cheveux sur son épaule. J'avais toujours regardé en premier les fesses des filles, mais depuis quelque temps, ces longues mèches blondes attiraient tout autant mes yeux. Leur côté soyeux m'apaisait. Comme lorsque j'enfouissais mes mains dedans et m'accrochais aux mèches.

Elle est mon ancre.

Une fois qu'elle eut lancé le café, elle posa la boîte le contenant et m'aperçut sur le seuil.

Un sourire s'épanouit tout de suite sur ses lèvres relaxant le nœud que j'avais au creux de la poitrine depuis ma douche. Elle n'avait pas l'air de m'en vouloir ni ne paraissait souffrir de quoi que ce soit.

J'avancai dans la cuisine. Elle laissa ce qu'elle était en train de faire et me rejoignit au milieu de la pièce. Je la soulevai et la déposai sur le comptoir et pris place entre ses jambes.

— Mon lit était vide ce matin, grondai-je. J'étais déçu.

Une ombre obscurcit son regard bleu.

— Je n'arrivais plus à dormir, je ne voulais pas te réveiller.

J'émis un petit grognement, ne sachant pas trop comment prendre ce qu'elle me disait. J'entrouvris les lèvres, sur le point de lui poser la question dont je n'étais pas sûr de vouloir la réponse.

Mais Ivy posa les mains sur mes joues et ronronna :

— Tu ne t'es pas rasé.

Mon corps répondit à son toucher et à sa voix ; j'appuyai mon menton plus fort contre ses paumes.

— J'avais trop envie de te voir.

Un léger sourire releva les coins de sa bouche pulpeuse et elle se pressa contre moi pour frotter doucement ses lèvres et sa mâchoire contre ma barbe. Elle mordilla mon menton avant de remonter vers mes lèvres

— J'aime bien. C'est doux et ça gratte en même temps.

— Je m'en souviendrai, murmurai-je avant de lui donner un petit baiser.

Ivy s'écarta un peu et ses mains retombèrent sur ses genoux. Elle me demanda, l'air un peu inquiète :

— Tu vas bien ?

Je lui souris. Elle s'attendait à ce que je la prenne là dans la cuisine et j'aurais certainement fait ça un autre matin. Mais pas aujourd'hui. J'avais des choses bien plus importantes à penser que coucher avec ma petite amie.

Je ne répondis pas, mais pris ses mains dans les miennes. Je glissai lentement mes pouces sous le poignet de sa blouse.

Elle se figea et fit un geste pour retirer ses bras. Je me maudis mentalement. Elle m'avait dit tout ce que j'avais envie de savoir. J'allais découvrir des marques qui ne me plairaient pas.

— Que fais-tu ? demanda-t-elle d'une voix inquiète.

Je m'écartai un peu et soulevai sa main gauche en la fixant. Je pressai un baiser au creux de sa paume sans la quitter des yeux. L'inquiétude se transforma en désir dans son regard. Alors, très vite, je soulevai le poignet de sa blouse.

Pour découvrir sa peau qui portait les marques de mes doigts.

La nausée me submergea au même moment où un flot de colère m'envahissait. J'avais laissé des traces sur elle. J'avais donc fait la chose que je haïssais le plus.

— Braeden, commença-t-elle en tentant de libérer sa main et de baisser sa manche.

Je fis un geste du menton vers son poignet droit.

— Il y a la même chose sur celui-ci ?

Son silence confirma ce que je pensais.

— Tu faisais un cauchemar. Tu ne t'es pas rendu compte...

— Ne me cherche pas d'excuses, je t'en prie, la coupai-je sèchement.

Elle retira son bras et baissa sa manche.

— Ce n'est pas ce que je fais.

— Bien sûr que si, putain ! Et il n'en est pas question.

Elle s'apprêtait à reprendre la parole, une lueur têtue dans le regard, mais je levai la main pour

l'interrompre.

— Je t'ai fait mal ailleurs ?

— Non.

Je lui jetai un regard acide.

— Tu m'accuses de mentir ? demanda-t-elle, furieuse.

— J'ai été trop brutal.

Ma voix était comme enrouée. Je lâchai une bordée de jurons en me souvenant de la façon dont je l'avais martelée ce matin. Mon Dieu, ça avait été divin, mais ça me donnait l'impression d'être un salaud.

— Braeden James, intervint-elle, avec autorité et en prenant mon visage en coupe. Écoute-moi bien. Oui, tu as été brutal. Oui, j'ai des bleus sur les poignets. Mais tu ne me les as pas faits pendant notre séance de jambes en l'air. C'est *moi* qui me suis assise sur toi quand tu as eu ce cauchemar. *Moi*. C'est de ma faute, pas de la tienne.

Une nouvelle vague de colère me submergea et j'avais déjà des mots pour protester au fond de la gorge. Ivy dut le voir, car elle reprit :

— Tu ne m'as pas fait mal, je te le promets. J'ai même aimé ça, poursuivit-elle sur un ton plus confidentiel.

Je relevai brusquement les yeux vers elle.

— J'ai joué... tellement fort. J'avais l'impression que tu te donnais enfin complètement à moi.

— Ma chérie... Je me suis déjà donné totalement à toi.

Elle secoua la tête.

— Non, B. Il y a cette partie de toi, bien cachée aux yeux de tous. Même de toi.

— Je sais que c'est là. Je hais ça.

— Pas moi.

Seigneur, sa vulnérabilité sincère allait être ma perte. On avait l'impression que chaque mot qu'elle prononçait était comme un secret qu'elle révélait pour la première fois.

— J'adore ça. J'aime chaque partie de toi, Braeden James.

Ces dernières paroles brisèrent la colère qui grondait en moi, le mépris que je m'inspirais et qui menaçait de m'avaler tout entier. Comment aurais-je pu détester une part de moi qu'elle chérissait ? Comment pouvais-je la craindre alors qu'Ivy avait découvert cet aspect de moi et était toujours là, pas effrayée du tout ?

— Je peux le supporter. J'en ai envie même. Je sais que tu essayes de le cacher, mais je l'ai vu. Tu ressens les choses bien plus intensément que les gens le pensent. Tu gardes un tel contrôle sur tes émotions que lorsque tu les libères c'est comme si un animal sauvage s'échappait de sa cage. N'aie pas peur. Fais-toi confiance autant que moi, j'ai confiance en toi.

Cela avait l'air si simple dans sa bouche.

— Tu as des hématomes, Ivy, lui rappelai-je en prenant son poignet.

Elle poussa un petit grognement et attrapa le bas de mon tee-shirt qu'elle souleva.

— N'en profite pas ! m'exclamai-je. Je suis sérieux, là !

Elle éclata de rire et me retira mon tee-shirt. Elle poussa un petit cri satisfait.

Que voulez-vous ? Je suis plutôt bien fait de ma personne.

— Je suppose que je devrais m'excuser moi aussi.

— Quoi ? demandai-je, sans comprendre.

Elle passa l'index sur mon épaule s'attardant sur un point sensible. Je baissai les yeux.

— Je t'ai mordu ce matin. Cela a laissé une trace.

En effet. On voyait des marques de dents sur mon épaule.

Des images de nous au lit, le souvenir des sons qu'elle faisait alors qu'elle explosait sous moi et que je me libérais en elle, fusèrent dans mon esprit.

— J'ai adoré, ma chérie.

Je posai ma main sur la sienne.

— Alors c'est difficile de croire que j'ai aimé ça moi aussi ?

J'étais convaincu. Ce matin, le sexe était top. Tellement passionné et je n'avais jamais été aussi loin en elle.

Je gémis. Elle affichait un sourire satisfait comme si elle avait gagné une sorte de guerre.

— Blondie, grondai-je.

— B, répondit-elle sur le même ton, mais on aurait dit un chaton qui bâillait.

— Tu n'es pas très intimidante.

— Euh, si.

Quel genre d'argument c'était ?

Je lâchai un petit rire puis redevins sérieux et empoignai ses cheveux soyeux.

— Je n'aurais jamais dû prendre tes poignets comme ça. Que je dorme ou pas. Cela ne se reproduira pas, je te le promets. S'il le faut, je dormirai ailleurs.

— Certainement pas ! s'exclama-t-elle.

— Oh que si ! Je refuse de laisser des marques sur toi.

— Et si je te promets de ne plus essayer de te réveiller ?

— Je ne sais pas, hésitai-je.

La proposition était tentante. Je voulais dormir à ses côtés et nulle part ailleurs. Rien que de penser à la laisser seule m'angoissait.

— Je te jure que je n'essaierai plus, jura-t-elle, suppliante. Je t'en prie, B. Je me sens en sécurité à tes côtés, protégée. J'en ai besoin.

L'ironie de la situation ne m'échappait pas : elle se sentait en sécurité près de moi alors qu'elle portait les traces de violence. Il fallait que je change ça.

Ce qui me décida est l'inquiétude dans son regard à l'idée de dormir seule.

— J'adore être près de toi la nuit, je ne voudrais être nulle part ailleurs.

Elle poussa un gros soupir, pressant sa joue contre mon épaule.

— Mais tu me promets, ma chérie, que si je commence à m'agiter, tu quitteras le lit. N'essaye pas de m'arrêter.

Elle hocha la tête. Je la serrai plus fort contre moi. J'adorais la tenir ainsi et je m'émerveillais toujours qu'elle soit avec moi.

J'avais failli la perdre.

C'était passé si près que ça continuait à me hanter.

Il fallait que j'oublie cette nuit-là, mais je ne savais pas comment.

J'aime chaque partie de toi, Braeden James.

Mon Dieu, elle ne savait pas à quel point j'avais besoin d'entendre ça. Moi non plus, d'ailleurs.

Cela aurait dû me guider directement vers l'acceptation de moi. Mais il y avait encore quelque chose qui me barrait ce chemin.

Quelque chose qu'Ivy ignorait. Que moi seul savais ! Et, il fallait que tout le monde continue à l'ignorer parce que sinon...

Ma vie virerait vraiment au cauchemar.



Chapitre 7



Ivy

Cela avait été presque trop facile.

De calmer B après qu'il avait vu mes bleus. Surtout juste après avoir eu tellement de mal à le réveiller de son cauchemar.

C'était peut-être la cause de tout ça d'ailleurs. Il était fatigué.

Je souffrais pour lui. Il était tellement dur avec lui-même. Quand j'avais fait sa connaissance lors de notre première année d'université, je ne me serais jamais doutée qu'il exigeait tellement de lui.

En fait, cela expliquait beaucoup de choses.

Il ne laissait personne s'approcher trop près. Il jouait au mec marrant pour une bonne raison. Il disait qu'il n'avait ni Dieu ni maître. Mais je savais à quoi m'en tenir.

Il se protégeait en fait.

Il savait que s'il craquait pour quelqu'un, ça ne serait pas juste pour passer un bon moment. Il était bien trop réservé pour ça. Il était trop protecteur, il avait trop peur de perdre tout ce à quoi il tenait.

L'accident avait encore aggravé les choses. Il avait dû affronter sa plus grande angoisse. Il avait cru que j'étais morte jusqu'au moment où il m'avait extraite de cette voiture.

Je n'avais pas envie de quitter son étreinte tellement j'étais bien contre son épaule, le battement régulier de son cœur contre mon oreille. C'était comme une musique. Pourtant, je m'écartai, cherchant son regard.

Les bras de Braeden glissèrent sur ma taille, ses doigts effleurant le tissu blanc de mon top. Ses yeux étaient comme du chocolat chaud, entourés de cils courts et épais qui évoquaient le chocolat noir, cette fois. Sans réfléchir, je glissai un index sous la ceinture de son jean et le fis descendre sur son boxer.

— B ? demandai-je.

Il semblait détendu, mais je voulais vérifier qu'il était d'accord et qu'il n'enfouissait pas sa colère en lui, juste pour que je ne la voie pas.

— Hum ?

Il émit un son, guttural, sans me quitter des yeux. Mon doigt effleurait doucement sa peau. Le chocolat chaud de ses yeux s'assombrit un peu plus, ressemblant plus à un café sans crème cette

fois.

— Ah non ! grogna une voix sur le seuil de la cuisine. Tu ne peux pas attirer un homme avec la bonne odeur de café et ensuite le repousser d'un coup de pied dans le ventre en lui présentant sa petite sœur assise sur l'îlot de la cuisine, *là où on mange*, avec son petit ami à moitié nu.

Je levai les yeux au ciel et retirai mon doigt de la ceinture du boxer de B en me retournant vers la voix.

Drew se tenait à l'entrée de la cuisine, mal réveillé, ses cheveux caramel hirsutes et un pantalon de jogging qui descendait bien trop bas sur ses hanches pour les yeux d'une petite sœur. Il était pieds nus, ce qui me fit frissonner, car même s'il faisait chaud à l'intérieur, c'était tout de même l'hiver et il avait neigé. Il nous fixait, avec une moue dégoûtée comme s'il nous avait surpris en train de faire l'amour.

— Je t'en prie, me moquai-je. Braeden est plus habillé que toi.

Il entra en grommelant et se hissa sur un tabouret.

— Dis-moi que le café est prêt.

— On dirait que tu as la gueule de bois, fit remarquer Braeden, amusé.

Je sursautai quand il me prit pas la taille pour me poser au sol. Il ne s'éloigna pas de moi, son corps chaud pressé contre le mien. J'adorais ce contact. Il aurait été facile d'oublier que nous n'étions pas seuls. Il s'empara de son tee-shirt qu'il enfila.

Je soupirai pressant mes paumes contre ses pectoraux juste avant que le tissu ne les recouvre. D'un doigt, il releva mon menton et me dit, le sourire aux lèvres :

— Plus tard.

Puis il m'offrit un petit baiser. Drew, derrière nous, grommela à nouveau. Je m'éloignai enfin de Braeden et je pris plusieurs mugs dans le placard. J'en remplis un de café noir et le portai à Drew.

— Tu es ma sœur préférée.

— Tu n'en as qu'une, lui fis-je remarquer.

Il m'adressa un sourire en coin craquant en levant sa tasse pour prendre une gorgée.

— Eh bien, je te préfère à Cam aussi.

— Je lui dirai, répondis-je en riant.

Camden, ou Cam était notre frère, le second de la fratrie.

— Espèce de traître, marmonna Drew en sirotant son café.

J'observai son visage. Il avait l'air fatigué. Braeden avait dit qu'il semblait avoir la gueule de bois et je voyais bien ce qu'il voulait dire. Mais nous étions au milieu de la semaine, mon frère n'était certainement pas sorti hier soir pour boire...

Des bras m'enveloppèrent par-derrière et Braeden posa son menton sur mon épaule tout près de mon oreille. Je m'appuyai contre lui, me laissant aller de tout mon poids. Cela me fit du bien comme si j'étais plus fatiguée que je ne le pensais et que ce moment de repos me soulageait.

— J'ai laissé mon téléphone en haut, je monte le chercher.

Je posai ma main sur la sienne et il la caressa brièvement du bout des doigts, passant sur les bleus cachés par les manches de mon top. C'était un geste significatif.

Comme s'il ne s'était pas encore pardonné. Je levai les yeux vers lui.

— Je t'aime.

Il frotta son nez contre mes cheveux et je le sentis prendre une grande inspiration. Il me reniflait littéralement !

Pas de problème, j'aimais ça. Cela me faisait plaisir de savoir que Braeden prenait son pied

simplement en me respirant.

— À tout à l'heure, chuchota-t-il avant de me laisser seule avec Drew.

L'absence de son corps chaud et solide derrière moi me fit perdre un peu mon équilibre. J'étais un peu étourdie.

— Pourquoi as-tu l'air aussi fatiguée ? demanda Drew, en scrutant mon visage.

— Parce qu'il est très tôt et que je n'ai pas encore pris mon café, répliquai-je comme la petite sœur insolente que j'étais.

Je me dirigeai vers le comptoir où se trouvait la cafetière.

Je luttai contre le vertige et pris un mug. Ma main tremblait un peu quand je versai la boisson à l'odeur puissante. J'avais apparemment plus besoin que les autres jours de ma dose de caféine.

— Ives, lança Drew, tout près de moi.

Je sursautai. Le café oscilla dans la cafetière, mais ne se renversa pas, heureusement. Je relevai des yeux surpris vers Drew. Je ne l'avais pas senti approcher.

— Bon sang ! Pour un mec en pleine gueule de bois, tu te déplaces furtivement !

Drew me prit la cafetière des mains, les yeux froncés et la reposa sur son support.

— Ça va ?

— Oui, très bien, répondis-je en tendant les mains vers mon mug pour les réchauffer.

Drew en prit une, m'obligeant à lui faire face. Il était plus grand que moi. Il était élancé et faisait près d'un mètre quatre-vingt. Il n'était pas aussi musclé que Braeden ou Romeo, mais il ne s'entraînait pas comme eux. Ce n'était pas nécessaire. Sa musculature était bien plus fine.

— Tu me le dirais si ça n'allait pas, hein ? insista-t-il.

Je plantai mon regard dans le bleu de ses yeux. Ils étaient plus clairs que les miens, plus bleu ciel alors que les miens tiraient sur le bleu marine.

— Bien sûr, je te le dirais.

— Je me sens un peu gêné, poursuivit-il. Je me suis installé ici pour passer plus de temps avec toi, mais on s'est à peine vus.

— Tu plaisantes ? Tu as été très occupé. Tu pilotes, tu bosses et moi, j'ai mes cours et mon taf.

— Ainsi que le truc sur YouTube.

J'acquiesçai. J'étais en train de monter ma propre chaîne YouTube mode et maquillage. J'aimais tellement regarder des tutos moi-même que j'avais décidé de commencer ma propre chaîne. J'en avais envie depuis un moment déjà, mais j'avais à peine commencé à réunir tout ce qui était nécessaire pour la lancer.

J'avais eu besoin d'un peu de temps après tout ce qui était arrivé avec Zach...

Mais maintenant que je me sentais mieux, cela allait être plus rapide.

— À ce propos... Tu pourrais m'aider avec l'aspect technique de ma chaîne ? demandai-je à mon frère en lui faisant les yeux doux. Le montage vidéo, du son, des trucs comme ça ? Et puis, quand j'aurai commencé, me montrer comment je peux la mettre en valeur.

— Quand je m'en serai occupé, tout Internet saura qui tu es, répondit-il en guise de réponse.

Je sentis une vague d'excitation me submerger et je me jetai à son cou en criant joyeusement. Il se mit à rire et me rendit mon étreinte.

— Tu es mon frère préféré.

— Je suis surtout ton seul frère avec des compétences en informatique, répondit-il froidement.

— J'apprécie vraiment que tu sois ici près de moi, Drew. Cela compte beaucoup pour moi.

Pourquoi étais-je soudain aussi sentimentale ?

Je tendis la main vers mon café. J'en avais besoin. Genre, maintenant.

— J'aime bien vivre ici, moi aussi. Cela me semble le bon endroit. Tu vois ce que je veux dire ?

Je hochai la tête. C'était parce que sa place était ici, il était un membre de la famille.

— Donc... dis-je en me dirigeant vers le frigo pour sortir la crème, mon mug à la main. Pourquoi as-tu la gueule de bois au milieu de la semaine ?

Il n'y avait pas que lui qui avait le droit de s'inquiéter.

— Qui a la gueule de bois ?

Une nouvelle voix venait de se joindre à la conversation. En jetant un coup d'œil par-dessus la porte du frigo, je découvris Trent.

— Salut ! lança Drew, toujours appuyé contre le comptoir.

Trent me donna un petit coup de coude dans les côtes en passant près de moi.

— Ivy, me salua-t-il avant de rejoindre Drew dont il imita la pose, adossé au comptoir, les pieds croisés devant lui.

Bien sûr, Trent était bien plus habillé et n'avait pas l'air d'avoir bu une caisse entière de bière la nuit précédente. En fait, il semblait être le plus en forme de nous trois. Il était vêtu d'un jean ample et d'un sweat rouge barré d'un gros Nike argenté.

Ses cheveux qui étaient d'habitude de la même couleur que ceux de Drew, bien qu'un peu plus foncés, étaient coupés court et bien coiffés. Tout le contraire de mon frère qui n'était pas allé chez le coiffeur depuis des mois et dont la chevelure trop longue ressemblait à un nid de rats.

Ils se saluèrent en tapant dans le poing de l'autre.

— Comment es-tu rentré ?

— C'est moi qui lui ai ouvert, répondit Braeden, qui entra à son tour dans la cuisine, Prada sur les talons.

Elle se précipita vers moi dès que je l'appelai et posa ses pattes sur mes genoux. Je me baissai pour la caresser. Je la pris dans mes bras et elle me lécha le menton, ce qui me fit rire.

— Je me demandais où tu étais, lui dis-je.

— Elle était sous le lit, répondit B. Elle est sortie quand je suis revenu chercher mon téléphone.

Elle était là parce qu'il lui avait fait peur quand il avait eu son cauchemar, mais je ne le précisai pas.

— Je me cacherais aussi si je pouvais, dis-je à la petite chienne. Il fait trop froid aujourd'hui pour se lever.

Elle me donna un autre coup de langue puis s'agita pour que je la repose au sol. J'ouvris le frigo et sortis la nourriture de Prada puis partis à la recherche de crème. En vain. Je soupirai et me saisis du pot de crème parfumé au caramel. J'en versai un peu dans ma tasse, mais une fois que je l'eus goûté, je fronçai les sourcils.

Pour une fille qui avait sérieusement besoin de se booster pour commencer la journée, ce n'était pas le bon truc. Braeden était en train de sortir la boîte de céréales. Je lui tendis mon mug.

— Tiens, je t'ai préparé ça.

Il le prit et en but aussitôt une gorgée.

— C'est très bon, ce truc, chérie.

J'allai chercher le lait pour Braeden et une assiette en carton pour Prada.

— Bon... Tu vas me dire où tu étais hier soir pour revenir avec une telle gueule de bois ? demandai-je à nouveau à Drew.

— Tu es sorti hier soir ? s'étonna Trent.

Je les regardai, tout aussi surprise. Drew et Trent étaient comme les deux doigts de la main. En général quand l'un d'eux sortait, l'autre le suivait.

— Je n'ai pas la gueule de bois, marmonna Drew. Je suis fatigué, c'est tout.

Comme pour confirmer ses propos, il ajouta du café dans sa tasse.

— J'ai cru comprendre que tu étais rentré tard, dit Braeden en s'asseyant pour manger.

Je mis l'assiette de Prada au micro-ondes puis remuai un peu la nourriture avant de la lui donner.

— Il y avait une grosse course en ville. J'y suis allé.

— Tu es allé à Lorhaven tout seul ?

La froideur du ton de Trent mêlée à un vague dégoût me détourna du réfrigérateur dont je venais de rouvrir la porte.

Drew allait à toutes sortes de courses. Depuis des mois, il travaillait durant la journée et passait le reste de son temps sur des circuits pour construire sa carrière ici dans le Maryland.

Donc le fait qu'il ait passé la nuit sur le lieu d'une course n'avait rien d'exceptionnel. Par contre, la réaction de Trent l'était.

— Oui, on m'a invité au dernier moment alors j'y suis allé.

— Pourquoi ne me l'as-tu pas dit ?

Je croisai le regard de Braeden. Que se passait-il ?

— Parce qu'il était tard. Tu avais cours ce matin. Je me suis dit que je pouvais me débrouiller.

Trent se redressa.

— Après tout ce qu'on a appris sur cet endroit, tu y es allé tout seul, sans personne pour surveiller tes arrières ?

Waouh. *Quoi ?*

— Attends, tu es en train de dire que tu es allé dans un endroit dangereux hier soir ? demandai-je en fermant le frigo.

— Non, répondit alors que Trent disait : Oui.

Drew lança un regard d'avertissement à Trent. Il se redressa à son tour, posa son mug et se tourna vers moi.

— Tout va bien, sœurlette. Ne te monte pas la tête pour rien.

— Trent n'a pas l'air de penser que ce n'est rien, répliquai-je, les bras croisés sur ma poitrine.

— Trent est juste vexé de ne pas avoir pu me voir laisser les autres dans la poussière de mes pneus.

Drew prit un air très satisfait.

— Tu as gagné ? demanda Trent, en se penchant en avant, très intéressé soudain.

— Je les ai complètement enfumés.

— Tu aurais dû me prévenir, mec, reprit Trent, la voix basse.

Pourquoi ne semblait-il pas aussi content que Drew de cette victoire ? D'habitude, ils frimaient tous les deux et ne tarissaient pas d'éloges sur les incroyables talents de mon frère au volant.

— Je peux me débrouiller tout seul, répliqua sèchement Drew avant d'enchaîner en me regardant : ne t'inquiète pas, Ives, Trent se prend pour une gonze.

Trent ignora les propos de mon frère ou ne les entendit pas. Il était en train de se servir en café et en crème. Braeden engouffrait son bol de céréales, ignorant les tensions dans la pièce et Prada dansait devant la porte de derrière.

Je lui ouvris pour qu'elle sorte puis revins me planter devant la porte du frigo. Romeo et Rimmel débarquèrent dans la cuisine à la recherche de café eux aussi. Une seconde plus tard,

Romeo se postait à mes côtés pour trouver de la crème lui aussi. Avant de s'éloigner, il déposa un baiser sur mon front en demandant :

— Comment ça va, Princesse ?

— J'allais très bien jusqu'à ce que tu me donnes du « princesse », maugréai-je en le regardant.

Il m'adressa un sourire provocateur, puis il redevint sérieux et demanda :

— Tout va bien ?

Il vérifiait où en était la situation après notre conversation de tout à l'heure. Et si je ne me trompais pas, il voulait que je sache qu'il était là et que je pouvais compter sur lui en cas de besoin.

C'était très gentil de sa part.

— Oui, répondis-je doucement. Tout va bien.

Il hocha la tête, satisfait, et releva la tête. Je le vis se raidir, d'autant plus qu'il était très proche de moi. Tout le monde nous regardait y compris Braeden.

Je me sentis rougir, gênée, je ne savais même pas pourquoi. Comme si j'avais été prise la main dans le sac à faire quelque chose de mal.

— Quoi ? lançai-je à la cantonade.

— Il vient de t'appeler princesse ? ricana Drew.

— N'y pense même pas, Drew. Sinon, je viendrai te voir pendant que tu dors et je te raserai les sourcils.

— C'est violent, murmura-t-il en venant s'asseoir à côté de Braeden. Tu ferais bien de te méfier la nuit. Parce que raser les sourcils est le signe de problèmes psychologiques. Tu pourrais bien te réveiller complètement chauve. Voire pire. Avec des parties importantes de toi manquantes, ajouta-t-il sur le ton de la confidence.

Le regard de Braeden passait de Romeo à moi, mais il ébaucha un sourire en entendant les propos de Drew. Il se tourna vers mon frère et dit :

— Je crois qu'elle apprécie ces parties.

— Mec ! Je ne veux rien savoir !

Braeden lui adressa un sourire moqueur et déposa sa vaisselle dans l'évier. Prada était à la porte ; il lui ouvrit puis se dirigea vers moi.

— Tu cherches quoi là-dedans ? chuchota-t-il à mon oreille.

Son souffle chaud contre mon oreille me fit frissonner.

— Je voudrais du jus d'orange.

Cela sortait de je ne sais où. Je ne m'étais pas rendu compte avant de le dire que c'est ce que je cherchais.

Braeden se tourna vers moi.

— Mais tu ne bois jamais de jus d'orange.

— Mais j'en veux et il n'y en a pas, ajoutai-je, un peu abattue.

Il éclata de rire. Comme presque tout le monde dans la pièce.

Je ne savais pas ce qu'ils trouvaient de si drôle. Cela m'agaçait qu'on n'ait pas de jus d'orange.

— Désolée, Princesse, j'ai fini la bouteille il y a quelques jours, je ne savais pas que tu en voudrais, intervint Romeo, amusé.

Braeden, à côté de moi, se tendit en entendant le surnom que me donnait Romeo. Ce n'était même pas une vraie réaction physique, mais plutôt une sorte d'énergie dans l'air.

Je levai les yeux vers lui, inquiète que ça ne lui plaise pas.

— J'ai le temps avant mes cours. Viens, je vais t'emmener faire des courses, dit-il en passant le pouce sur ma joue.

— C'est vrai ?

Ma voix révélait ma satisfaction.

B était visiblement amusé. Un sourire releva un coin de sa bouche, même si son regard semblait un peu surpris.

— Je ferais n'importe quoi pour toi, Blondie.

Je me dépêchai d'aller chercher mon manteau, tellement mon envie de jus d'orange était irrésistible. J'étais en train de nouer une écharpe d'un bleu marine autour de mon cou, lorsque B réapparut portant son blouson Alpha U et les clés de sa voiture.

Je m'attendais à ce qu'il me parle de Romeo, qu'il m'interroge sur notre proximité de ce matin.

Mais non.

Et je me demandai pourquoi.



Chapitre 8



Braeden

Après mes cours, je me rendis à la salle de gym du campus pour une longue séance d'exercices. Je ne pensais pas avoir assez d'énergie pour un tel entraînement aujourd'hui. J'étais assez fatigué ces temps-ci, mais j'avais besoin de me défouler.

Ensuite, je pris une douche et je me changeai. Il fallait que je me dépêche, j'allais être en retard pour mon rendez-vous avec Anthony. Je filai directement du campus à la maison de Rome – il n'habitait peut-être plus là, mais pour moi, ce serait toujours sa maison – et garai ma voiture juste à côté de sa Hellcat. Elle ne marchait pas très bien en ce moment, à cause du sucre que Zach avait mis dans le réservoir. Même si j'avais tout démonté et nettoyé les tuyaux plusieurs fois, elle fonctionnait moins bien.

Je grimaçai. Ce connard était mort, mais continuait de nous causer des ennuis.

Mon attention fut soudain attirée par le claquement d'une portière. Romeo m'attendait assis dans sa voiture, en fait.

— Qu'est-ce que tu fous là ? demandai-je en le rejoignant.

— Je t'attendais.

— Tu aurais pu le faire à l'intérieur, non ?

La tension entre nous était palpable, à cause de tous ces non-dits.

— Je voulais te parler. À toi seul, reprit Romeo.

— Oui, moi aussi, je voulais discuter avec toi, répliquai-je, en me crispant.

— Tu as un problème ? demanda Romeo, les yeux rétrécis.

— Nous en avons un tous les deux apparemment.

La porte de la maison s'ouvrit et la mère de Rome apparut.

— Que faites-vous dans le froid, les garçons ?

Ce qui contrariait Romeo sembla disparaître immédiatement. L'atmosphère s'allégea même si j'étais toujours crispé.

— On arrive !

Il se tourna vers moi.

— Écoute, on va régler ça d'abord, reprit-il en désignant la maison, et on discutera après.

Je haussai les épaules et avançai en direction de la grande bâtisse.

— B !

Je stoppai sans me retourner.

— Je ne voulais pas te donner l'impression que je t'attendais de pied ferme pour t'engueuler. Je voulais juste qu'on ait une conversation.

— Tu vas me dire pourquoi tu as embrassé ma copine ce matin dans la cuisine ? demandai-je en faisant volte-face, cette fois.

Il réprima un sourire, l'enfoiré !

— On est jaloux ?

— Va te faire foutre !

Il laissa échapper un petit rire cette fois et il croisa les bras sur la poitrine.

— Tu me fais de la peine, mec. Tu sais que je suis fiancé.

— Tu sais aussi bien que moi que si je pensais que ce petit bisou et ce surnom que tu lui donnes étaient autre chose qu'une marque d'affection fraternelle, je serais en train de te refaire le portrait.

Je ne pus retenir moi aussi, un petit sourire.

— Maintenant, tu sais ce que je ressens quand je te vois avec Rim.

— C'était quoi ? Une petite revanche ? Une leçon ? Tu es comme mon frère, mais même toi, tu ne peux pas utiliser Ivy comme une arme.

Romeo se passa une main sur le visage en jurant.

— Merde, tu es susceptible aujourd'hui !

Je le toisai. Oui, je me comportais peut-être comme un connard aujourd'hui, mais je n'étais pas d'humeur à faire des efforts.

— J'ai pensé qu'Ivy aurait besoin d'un peu plus de... soutien que d'habitude ce matin. C'est à ça que sert la famille.

L'inquiétude remplaça immédiatement mon humeur belliqueuse.

— Pourquoi ? Il y a un problème avec elle ?

Je sortis mon téléphone de ma poche pour l'appeler.

Romeo posa la main sur mon écran.

— Elle va bien. Je lui ai parlé plus tôt ce matin.

J'avais compris. Elle n'était pas près de moi quand je m'étais réveillé. Elle était avec lui.

— Elle te l'a dit.

Les mots sonnaient faux à mes propres oreilles. Je sentis la honte m'envahir.

— Elle ne m'a rien dit, rectifia Romeo, la voix plus ferme, comme s'il voulait que je l'écoute avec attention. On a juste discuté tous les deux.

— Roman Anderson, Braeden James ! hurla sa mère. Ton père vous attend.

— Merde ! soufflai-je en souriant. Elle a dit nos prénoms en entier. Elle ne plaisante plus.

Romeo éclata de rire.

— Allons-y ! Si on ne lui obéit pas, elle trouvera un moyen de nous punir.

— Nous voilà, des hommes adultes tout tremblants devant nos mamans, ajoutai-je tristement.

On se dirigea vers la maison côte à côte. Je me sentais moins sur mes gardes qu'il y a dix minutes. J'étais même un peu soulagé.

Peut-être que ce dont j'avais besoin, c'était de passer un peu de temps avec mon meilleur ami.



Chapitre 9



Ivy

La riche odeur du café fut la bienvenue quand je franchis la porte de LOTUS après mon passage dans la froidure. Il n’y avait pas tellement de monde dans le café, seulement quelques clients. C’était l’après-midi, le moment où les cours se terminaient et où les étudiants venaient boire quelque chose de chaud.

J’en avais bien besoin. Je pris place dans la file et détaillai le menu même si je le connaissais bien. Quand j’entendis la porte s’ouvrir derrière moi, je me retournai en pensant découvrir Rimmel. Mais ce n’était pas elle.

Elle devait être un peu en retard. J’allais commander pour elle. De cette façon, elle n’aurait pas besoin de faire la queue. Notre discussion entre filles commencerait d’autant plus vite.

Rimmel et moi vivions ensemble, mais nous n’avions plus autant d’occasions de discuter. Vivre avec trois garçons n’aidait pas à nous retrouver entre filles. Non pas que je m’en plaigne, j’aimais bien vivre dans une maison remplie de gens. Je m’étais rendu compte à quel point ça me manquait seulement lorsque Romeo avait loué cette maison et nous y avait réunis.

C’était plutôt amusant puisque lorsque j’étais arrivée à Alpha U, je voulais être indépendante et prendre mes distances avec ma famille nombreuse.

Mais j’avais été un peu déçue une fois installée. J’aimais vivre en famille. Et même si Rim et moi étions en minorité avec autant de testostérone sous notre toit, j’étais ravie.

Une fois ma commande passée, je me dirigeai vers la partie du comptoir où on récupérait son plateau. Rimmel déboula alors ; on aurait dit un petit bonhomme de neige dans sa doudoune blanche et son écharpe qui entourait sa tête. Je pouffai et lui fis signe de la main. Elle désigna du doigt une table près de la fenêtre et je lui fis oui d’un petit signe de tête. Elle s’y installa avant qu’elle ne soit occupée.

Munie de ma commande dont une partie était glissée sous mon bras, je me dirigeai vers la table en question.

— Salut, dis-je à Rimmel qui luttait pour retirer son écharpe.

— Je crois que je suis coincée, me répondit-elle en se tournant vers moi.

J’éclatai de rire. Elle avait réussi à enrouler l’écharpe autour de son cou et de ses cheveux. Je posai tout sur la table pour lui venir en aide. Je lui tendis le bout de tissu enfin libéré et elle le posa sur son manteau.

— Voilà ce qui arrive quand on essaie de laisser ses cheveux libres. Si tu n'avais pas été là, j'aurais dû demander un morceau de beurre pour me libérer de ce machin.

Je ne cherchai même pas à cacher l'amusement que faisait naître en moi son incapacité à se débrouiller avec tout ce qui avait trait à son apparence.

— Je crois que tu viens de me donner une idée pour ma chaîne mode.

— Du beurre pour démêler ses cheveux ?

— Comment porter une écharpe.

— Ou plutôt comment s'en dépatouiller quand on l'a mal mise.

J'éclatai à nouveau de rire et lui tendis un gobelet.

— Je t'ai pris un cidre chaud.

Elle s'en empara en émettant un petit grognement satisfait.

— Merci.

Je pris mon moka ainsi que la petite bouteille de jus d'orange que j'avais prise dans le petit réfrigérateur près de la caisse. Rimmel la désigna de la main.

— Tu n'arrivais pas à choisir ?

— J'ai le droit de vouloir plus d'une boisson.

Je débouchai la bouteille et je bus une gorgée. Le goût acidulé et sucré de l'orange envahit mes papilles gustatives et glissa dans ma gorge. Délicieux.

J'enroulai mes doigts gelés autour de mon mug de moka, laissant sa chaleur me réchauffer.

— Tu n'aimes pas le jus de fruits en général, fit remarquer Rimmel.

— J'ai besoin de sucre, je suis fatiguée en ce moment.

— Comment ça va ? demanda-t-elle en baissant la voix pour que notre conversation reste privée.

J'avais l'habitude de parler de mes sentiments, qu'on me pose des questions aussi. J'avais l'impression que je ne faisais que ça depuis que j'avais découvert que Zach m'avait violée et avait tenté de nous tuer, Braeden et moi. Mais cela ne me dérangeait pas du tout d'en parler, contrairement à beaucoup de gens.

C'est vrai que ça avait été difficile au départ, mais ça m'avait aidée. J'avais l'impression qu'en ne le gardant pas en moi, cela me rendait plus forte.

Rimmel et moi avons eu de longues conversations après l'accident et la mort de Zach. Ce n'était pas moi qui lui avais confié que j'avais été violée, mais Romeo. J'étais heureuse qu'il l'ait fait. C'était plus facile pour moi d'en parler aujourd'hui, mais tout de même, se confier sur le fait qu'on a été abusée... surtout à une amie qui vous aime...

Je détestais lire la pitié et l'horreur dans son regard. Mais quand nous avons pu en parler Rim et moi, Zach était déjà mort et je sortais de l'hôpital.

Elle était une très bonne amie.

Ma *meilleure* amie.

Elle ne me jugeait jamais. Elle ne remettait pas en cause mes émotions. On aurait dit qu'elle savait ce que je ressentais, même lorsqu'il s'agissait de sensations fugaces, et qu'elles faisaient partie du processus de guérison.

C'était plus facile pour moi de parler de ça à une fille, plutôt qu'à Braeden ou Drew. Ils avaient trop le sang chaud pour ça. Ils péteraient un câble.

Rimmel n'était pas du genre à cogner. Elle me tenait la main et me laissait pleurer.

— Ça va, lui répondis-je en me rapprochant d'elle. La thérapie m'aide beaucoup. Mes amis, ma famille aussi. J'ai l'impression de redevenir normale, tu comprends ?

Elle serra la main que j'avais posée sur la sienne.

— En dehors de cette grande fatigue qui explique que tu aies besoin de jus d'orange, dit-elle d'une voix taquine.

— Je crois que cette tempête sous mon crâne a fini par avoir des conséquences physiques, si tu vois ce que je veux dire.

— Je comprends. C'est difficile de faire face à tout en même temps. Il était plus urgent de régler des problèmes psychologiques avant tout. Maintenant que tu te sens mieux de ce côté-là, la fatigue te rattrape.

Elle me comprenait, évidemment. Elle n'avait pas été violée, mais Zach l'avait agressée. Elle avait eu aussi de gros problèmes familiaux. Rimmel savait ce qu'était la résilience.

— Je crois...

Je m'arrêtai. J'étais peut-être capable de parler de mes émotions, mais ce n'était pas toujours facile. Rimmel sentit mon hésitation et pressa à nouveau ma main.

— Je sais que le viol est une violation de ton corps.

Je m'arrêtai à nouveau et libérai ma main pour entourer mon mug.

— Mais je crois que c'est pire émotionnellement. Les cicatrices en moi sont tellement plus importantes que celles que l'on peut voir.

Je devrais vivre avec le souvenir de ce viol, d'avoir été traitée comme une chose.

— Je suis très fière de toi, dit Rimmel.

Je relevai les yeux, très surprise. Je ne m'attendais pas à ça.

Elle sourit en voyant mon étonnement.

— Tu as beaucoup changé depuis notre première rencontre en seconde année.

Je grimaçai et elle secoua la tête.

— Tu étais très bien à cette époque. Tu as toujours été gentille avec moi, même quand je cherchais à me faire oublier. Tu étais ouverte et extravertie, comme jamais je le serai. J'ai toujours admiré ces traits de caractère. Mais tu es bien plus que ça. Plutôt que de devenir une victime, tu t'es battue. Plutôt que laisser la souffrance te dévorer, ce que j'ai moi-même fait, tu as osé en parler pour t'en sortir. Tu es forte, Ivy. D'avoir fait face ainsi, d'être la personne que tu es. Je veux que tu saches que tu m'inspires beaucoup. Je n'ai pas forcément traversé les mêmes épreuves que toi, mais j'ai beaucoup appris grâce à toi.

Les larmes me montèrent aux yeux et je battis furieusement des paupières pour les chasser.

— Je n'ai pas de mascara waterproof ! Je vais avoir une tête épouvantable.

— Je suis certaine que tu as tout ce qu'il faut dans ton sac, s'exclama Rimmel en riant.

— Bien sûr, répliquai-je en chassant d'un revers de la main cette conversation stupide sur le maquillage. On m'a soutenue ces derniers mois, surtout toi. Tu m'as beaucoup appris sur l'acceptation de soi-même et comment montrer mon vrai visage. Merci d'être une véritable amie.

Rimmel remonta ses lunettes en reniflant.

— Ça fait un certain temps que je veux te demander quelque chose, je pense que c'est le bon moment.

— Bien sûr, répondis-je en me tamponnant sous les yeux.

— Accepterais-tu d'être ma demoiselle d'honneur ?

Bon, le reste de mon mascara était foutu.

— Vraiment ? demandai-je d'une voix tremblante.

— Je ne vois personne d'autre qui pourrait se tenir à mes côtés quand je vais épouser Romeo.

— Et B ?

— Je pense qu’il sera bien mieux en smoking à côté de Romeo que près de moi, en robe longue !

— Sérieusement, tu devrais lui demander d’être à tes côtés, répliquai-je, pince-sans-rire. Tu imagines sa tête ?

On éclata toutes les deux de rire.

— Et le mieux, c’est qu’il te dirait probablement oui pour ne pas te décevoir.

On pouffa à nouveau toutes les deux. Nous riions tellement fort que les gens commençaient à regarder dans notre direction. Mais je m’en fichais, ça me faisait tellement de bien.

Une fois calmée, Rimmel reprit :

— En parlant de ça, je n’ai pas encore réfléchi à ma tenue. Ni aux fleurs. À rien, en fait.

— Je m’en occupe, dis-je en me redressant.

— Vraiment ? demanda Rimmel, le regard plein d’espoir. Parce que la mère de Romeo me harcèle. Qu’est-ce que tu veux pour ça ? Qu’est-ce que tu veux pour ci ? Elle est passée en mode mariage.

— Ça va mieux entre vous ?

— Je fais des efforts, mais tu sais... répondit Rimmel en se rembrunissant.

— Je comprends, dis-je en hochant vigoureusement la tête.

— J’apprécierais vraiment ton aide. Puisque ma mère n’est plus là...

Sa voix s’éteignit. Je la regardai, attristée. Je n’avais jamais pensé à la façon dont on vivait l’organisation de son mariage, sans sa mère.

— Et ma grand-mère est très loin. Je suis toute seule sur ce coup-là.

— Tu n’es pas toute seule. Je suis là. B, et Drew aussi. Et puis, il y a Trent.

— Merci, dit-elle, émue.

On se lança dans une grande conversation à propos du mariage. Si je me fiais à l’expression du visage de Rimmel, chaque fois que j’ajoutais un détail, elle se sentait un peu plus dépassée.

Je finis par lui demander :

— Tu as envie d’un grand mariage ou pas ?

— Tu veux une réponse sincère ? Si ça ne tenait qu’à moi, j’irais à Vegas tout de suite. Mais Romeo veut un mariage de conte de fées pour moi et je crois que cela briserait le cœur de sa mère si elle n’était pas de la partie.

Je hochai la tête. Je comprenais très bien.

Ma mère ne supporterait pas que je me marie sans elle. Surtout que j’étais sa fille unique et que mes frères étaient des têtes de mule qui ne trouveraient sans doute jamais d’épouses. Je ne le lui dis pas, je ne voulais pas insister sur l’absence de sa mère. D’ailleurs, il faudrait que je trouve un moyen d’inclure sa mère d’une façon ou d’une autre. Cela compterait beaucoup pour elle.

— Bon, faisons simple alors. On va confier à la mère de Romeo des éléments qu’elle peut contrôler et tu choisiras le reste.

— Tu crois ?

— Simple, mais très élégant. Je meurs d’envie d’aller acheter cette robe avec toi.

— Et n’oublie pas cette fête de fiançailles que sa mère organise la semaine prochaine. Il faut que je trouve quelque chose à me mettre dans ta boutique. Il y aura des journalistes. Je crois qu’elle a invité l’intégralité de la NFL.

Elle termina sa phrase sur un ton inquiet qui me fit sourire.

— On dirait que ça va être très formel.

Rimmel enfouit son visage entre ses mains.

— Tu sais quoi ? lançai-je.

Elle releva la tête.

— Ce dont vous avez besoin c'est d'une vraie fête de fiançailles. Pour Romeo et toi, pas pour sa mère et ses amis à elle.

— Cela fait longtemps que nous n'avons pas fait la fête ensemble.

Pas depuis des mois. On avait passé un Noël tranquille, partageant notre temps, B et moi entre ses parents et les miens. Romeo et Rim s'étaient faits rares avant la fin de la saison. Drew était très souvent absent à cause de son boulot et des courses.

Nous étions déjà au milieu de l'hiver, et ce serait bientôt le printemps. Tout allait tellement vite. Bientôt, nous serions dans notre dernière année et nous partirions tous aux quatre coins du pays. Il fallait faire la fête tout de suite, qu'on se retrouve.

— À quoi penses-tu ? demanda Rimmel.

— Aux Boules de Schtroumpfs !

— Tu veux qu'on fasse une fête pour nos fiançailles au Screamerz ?

— Pourquoi pas ? On devrait le faire maintenant avant d'être trop vieux et mariés pour penser à faire la fête.

— Je ne crois pas que Braeden sera un jour trop vieux pour cet endroit, pouffa Rimmel.

Je l'imaginai très bien à quatre-vingts ans dansant là-bas et disant à tout le monde qu'il n'avait pas perdu la main. Quel rigolo !

Il avait un peu perdu cet aspect de sa personnalité, ces temps-ci.

— Tu penses à quoi ? demanda Rimmel, comme si elle lisait dans mes pensées.

Je pris mon jus d'orange dont je bus une grande gorgée revigorante, en me demandant si Rim l'avait aussi remarqué.

Je reposai ma bouteille, prête à lui poser la question, mais elle ne faisait plus attention à moi.

Heureusement, parce que l'expression sur son visage était très fermée.

Rimmel était rarement ainsi. Les seules fois où c'était arrivé, c'était quand quelqu'un menaçait sa famille.

C'est-à-dire Romeo et B.

Je pivotai sur mon siège me demandant ce qui lui donnait un air de mère ourse en colère.

Et je compris.

Juste derrière moi apparaissait un visage familier.

Un visage familier très inopportun.

Missy.



Chapitre 10



Braeden

À la seconde où j’entrai dans le bureau d’Anthony, tout ce qui concernait mes soucis personnels et ce qui se passait entre Romeo et moi, disparu.

Ce rendez-vous avait pour objet mon avenir, ma future brillante carrière dans la NFL.

Ces derniers mois avaient été longs. Quand j’avais appris qu’il y avait une réelle possibilité que je devienne footballeur professionnel, j’étais fou de joie. Comment en aurait-il pu en être autrement ?

J’avais un chemin tout tracé.

Puis l’excitation avait peu à peu disparu.

Avec tout ce qui arrivait, cela avait été difficile de maintenir le niveau de travail nécessaire pour atteindre mon but. Il fallait beaucoup de discipline pour devenir un sportif professionnel. Il ne suffisait pas de se réveiller un beau matin et de dire qu’on avait le niveau pour ça. Même pour quelqu’un comme Rome qui avait un talent naturel, cela demandait beaucoup de travail.

Ce n’était pas que je ne voulais plus y entrer. Jouer aux côtés de Romeo était mon souhait le plus cher. Mais parfois, j’avais l’impression qu’il fallait que je choisisse entre le foot et Ivy.

J’étais dévoué à Ivy à cent dix pour cent. Je l’aimais. Plus que tout. Et c’était justement pour ça que je me demandais comment j’arriverais à concilier une vie avec elle et une carrière de footballeur.

C’était possible, je le savais. Rome et Rimmel en étaient le parfait exemple.

C’était grâce à eux que j’étais là aujourd’hui pour atteindre cet objectif. J’étais là aussi parce que j’en avais envie et que je savais que cette carrière nous offrirait, à Ivy et moi, une aisance financière impossible à trouver ailleurs.

Anthony avait bossé. Il était devenu officiellement mon agent et avait déposé ma candidature pour un transfert précoce. J’allais découvrir très bientôt si elle avait été acceptée.

Le vrai travail commencerait après.

Même si parvenir jusqu’ici n’avait pas été un jeu d’enfants.

Anthony était assis à son bureau, les cheveux coiffés à la perfection et sa chemise blanche déboutonnée au col. Il avait défait sa cravate depuis un moment. Sa veste de costume était posée sur le dossier de son siège et il avait une montre en or au poignet qui coûtait probablement une fortune.

— Pourquoi ta mère hurlait comme ça ? demanda-t-il quand on entra dans son bureau.

— On déconnaît dans l’allée. Maman n’a pas trop apprécié.

Anthony sourit.

— Ta mère déteste que les gens soient en retard.

— Désolé, j’étais à la salle de sport.

Anthony agita une main négligente pour me rassurer.

— Pas de problème. Je vais rester travailler ici jusqu’à la fin de la journée. Les entraînements sont bien plus importants que les rendez-vous avec moi. Surtout en ce moment.

Romeo émit un petit son et me donna une tape dans le dos.

Je ne réagis pas, hésitant à conclure sur le sens de ces mots.

Anthony m’observa et esquissa un sourire.

— Ils ont accepté ta candidature, Braeden. Tu es officiellement dans la liste des *draftés* possibles de la NFL.

— Oui ! hurla Romeo.

J’éclatai de rire, un peu abasourdi tout de même. Je savais que la possibilité que ma candidature soit acceptée était élevée, mais quand même. J’avais préféré envisager une réponse négative pour ne pas nourrir trop d’espoir.

Anthony se leva et me tendit la main, un large sourire aux lèvres.

La porte s’entrouvrit alors, révélant Valerie.

— J’ai entendu des cris de joie.

— Ça y est ! B va entrer dans la NFL ! s’exclama Romeo.

Valerie s’avança, un grand sac blanc à la main. Elle le posa avant de me prendre dans ses bras et de me serrer très fort.

— Nous sommes tellement fiers de toi ! lança-t-elle.

Mon cœur se serra. Les parents de Romeo faisaient partie de ma vie depuis longtemps. Ils me considéraient comme leur second fils. Les avoir à mes côtés, pouvoir compter sur leur soutien serait toujours irremplaçable.

Je lui rendis son étreinte. Elle s’écarta pour aller récupérer le sac dont elle sortit un sweat à capuche violet avec le symbole des Knights sur la poitrine.

J’éclatai de rire.

— Je t’ai acheté ça, dit-elle, tout excitée. J’en ai pris un pour Ivy aussi.

Elle sortit un autre sweat, plus petit. Je n’avais pas le cœur de lui dire qu’Ivy ne porterait pas le sien. Elle ne mettrait que le mien après que je l’ai mis et qu’il a pris mon odeur.

— Et tu aurais fait quoi si ma candidature avait été refusée ?

— Impossible. Ron Gamble n’est pas un imbécile.

— Ce n’est pas Gamble qui décide de ça, maman, corrigea Romeo.

— Oh, dit-elle en agitant la main. De toute façon, ça n’a aucune espèce d’importance puisque sa candidature a été acceptée.

Je pris les sweat-shirts en riant.

— Merci, maman.

— Je t’en prie, mon grand. Je suis tellement heureuse que mes deux garçons soient à nouveau dans la même équipe.

On entendit alors la sonnerie d’un téléphone qui se trouvait dans le hall.

— Oh, c’est mon portable. Cela doit être le traiteur à propos de la fête de fiançailles. Il faut que j’y aille.

Elle sortit en trombe.

— La fête de fiançailles ? demandai-je, en regardant Romeo, un sourcil arqué.

— Ne pose pas de questions, répondit-il en gémissant.

Je posai les sweats sur un siège et m'assis. La nouvelle que ma candidature avait été acceptée m'avait reboosté. Je n'avais jamais été aussi proche de la NFL.

Je regardai Rome et son père, tour à tour.

— Elle sait qu'il est possible que je ne sois pas dans l'équipe des Knights, n'est-ce pas ?

— Mais tu y seras.

La voix de Romeo était sans appel.

— À moins que tu aies un pouvoir que j'ignore, tu sais que c'est possible.

Romeo grimaça, comme si cette réalité l'énervait. Je savais qu'il me voulait dans son équipe. Moi aussi, je voulais être dans la sienne. Mais il fallait être réaliste. Je ne pouvais pas me persuader que j'irais là où j'en avais envie parce que si je n'étais pas pris chez les Knights, ce serait encore plus difficile à accepter.

— On sait bien comment ça marche, dit Anthony. Tout dépend de l'équipe qui te choisira en premier.

Et si deux équipes me voulaient, c'est celle qui offrirait le plus qui gagnerait.

C'était un peu comme une foire aux bestiaux.

Sauf que nous étions des hommes.

— Gamble te veut. L'entraîneur principal te veut. Ils vont te prendre.

Romeo parlait avec tellement de conviction qu'il était difficile de ne pas céder à l'espoir.

— À quel point tu as pesé dans leur décision ? demandai-je abruptement.

Romeo s'assit près de moi et me regarda droit dans les yeux.

— Tu sais très bien que je me suis battu pour toi. Je n'ai jamais fait aucun mystère sur le fait que je veux que tu joues à mes côtés. Ce n'est pas moi qui les ai convaincus, mais tes statistiques de la saison dernière. J'ai peut-être attiré l'attention sur toi, mais tes performances parlent d'elles-mêmes.

— C'est vrai, confirma Anthony. Tu as des statistiques comparables à des joueurs très prometteurs cette saison. Tu es tout à fait à ta place.

— Il y a d'autres équipes intéressées ? demandai-je.

— Je ne sais pas grand-chose, mais je sais que tu as été repéré.

Romeo se figea. Je lui jetai un coup d'œil ; il avait la mâchoire crispée. Cela l'énervait que l'affaire ne soit pas déjà conclue. Il était clair, à le voir, qu'il n'avait même pas envisagé qu'une autre équipe puisse me *draft* ; une qui serait dans un autre État, loin de lui et de notre famille.

— Il y a combien d'équipes devant les Knights dans l'ordre des choix ? demanda Romeo à son père.

— Quelques-unes. Ils sont à peu près au milieu ce qui est pas mal. Ils ne sont pas à la fin au moins.

Plus ils étaient loin, plus il y avait un risque qu'une autre équipe m'achète.

Romeo et moi restâmes silencieux, le temps de digérer l'information.

— Gamble fait tout ce qu'il peut pour t'avoir, Braeden. Il est très déterminé. Mais on n'a aucun contrôle sur ça, il va falloir être patients. Pendant ce temps, tu vas t'entraîner tous les jours. Il faut que tu te tiennes loin des ennuis, que ta réputation soit impeccable. On peut parler de toi dans la presse, mais uniquement en bien.

Je hochai la tête. Romeo m'observait. Il pensait que tous les bons papiers sur lesquels on

comptait avaient été repoussés par l'accident d'Ivy. Je ne voulais pas m'éloigner pendant sa convalescence. J'avais manqué les derniers matchs de Romeo. L'idée de départ était que je traîne dans les vestiaires, qu'on me voie avec Romeo et son équipe.

Mais cela n'était jamais arrivé.

Je ne pouvais m'empêcher de craindre que ça se retourne contre moi.

— Quand est-ce qu'on saura ? demandai-je, craignant d'attendre longtemps.

— À la fin du mois d'avril.

Il fallait donc que j'attende deux mois.

Merde.

— Et jusqu'à ce moment-là ?

Je savais techniquement tout ça, mais l'entendre me le répéter rendrait tout plus réel.

— Jusqu'à ce moment-là, tu t'entraînes à fond. Les personnes qui s'occupent du recrutement des joueurs vont venir te voir. Ils vont se mettre en rapport avec l'entraîneur des Wolves, avec l'université et moi, puisque je suis ton agent. Il est fort probable qu'ils aillent te voir t'entraîner. Ils vont vouloir t'observer en train de jouer et même la façon dont tu interagis avec tes coéquipiers.

— Ce ne sont plus mes coéquipiers techniquement, dis-je en prenant soudain conscience de ça.

Cela faisait mal. Ces types avaient été comme des membres de ma famille depuis trois ans. Je levai les yeux vers Romeo qui hochait légèrement la tête. On se comprenait.

J'étais en train de découvrir ce qu'il avait ressenti il y a un an.

— Oui, tu as terminé ta carrière universitaire, mais puisque tu viens de l'équipe des Wolves, je ne serais pas étonné qu'ils commencent par là.

Je hochai la tête en essayant de digérer tout ça.

Tu sais que tu es adulte lorsqu'on t'apprend que tu vas jouer dans la NFL et que ta première réaction n'est pas d'aller fêter ça en te saoulant, mais de t'organiser, de faire des plans et d'aller le dire à ta copine.

— Ça fait beaucoup, je sais, dit Anthony. Les choses ne se sont pas passées comme ça avec Roman, donc c'est un peu nouveau pour moi aussi. Mais tu peux me faire confiance, fiston, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour que tu obtiennes la meilleure équipe possible, la bonne. Je ferai en sorte aussi qu'ils te paient bien. Tu es peut-être un débutant, mais tu es excellent.

— Et tu n'as pas eu de fractures, ajouta Romeo.

— Je suppose que ça impliquera un meilleur salaire encore, ironisai-je.

— Un contrat de trois ans pour débiter ? Oui, tu peux faire bien mieux que ma première saison « Voyons si tu tiens le coup », dit Romeo en riant avant d'ajouter un petit rictus moqueur aux lèvres. Mais mon tout nouveau contrat de quatre ans avec les Knights ? Tu n'es pas près d'avoir ça !

Je tournai mon attention vers Anthony, un sourcil haussé.

— Je suis vraiment doué en négociations, répondit-il en riant.

Je savais que Romeo avait signé un nouveau contrat, mais je ne lui avais jamais demandé à combien il s'élevait. J'aurais sans doute pu le découvrir sur le Net, mais je m'en moquais. Il n'avait jamais été question d'argent entre nous et cela resterait comme ça.

Mais j'avoue que j'étais un peu curieux tout de même.

— Je vais continuer à bosser. Ce n'est pas parce que tu es dans la course au recrutement maintenant que je vais attendre tranquillement, reprit Anthony, me tirant de mes pensées. Je vais travailler aussi dur pour toi que je l'ai fait pour Roman.

— J’apprécie vraiment ton investissement. Merci pour tout.

— Tu sais qu’on te considère comme notre fils. On veut ce qui est le mieux pour toi.

D’habitude, je faisais une blague quand il me disait des trucs comme ça, pour contrôler l’émotion qui m’envahissait. Mais mon sens de la répartie était aux abonnés absents. Je ne trouvais pas de mots pour atténuer la sincérité émouvante de ces mots.

Anthony Anderson avait joué le rôle de père dans ma vie bien plus que mon père biologique. L’entendre prononcer des mots comme ceux-là...

Eh bien...

Oui.

Heureusement, Romeo était là et trouva les bons mots.

— Bon sang, papa, pas la peine de lui lécher les bottes comme ça ! Tu as déjà des billets pour tous les matchs de la saison !

Anthony s’esclaffa. La poigne qui étreignait mon cœur se desserra et je laissai échapper un rire tremblant.

— Et ne te monte pas la tête, toi, ajouta Romeo en se levant pour me donner un coup sur l’épaule. Je me fais plus de fric que toi de toute façon.

Je lui fis un doigt d’honneur.

— La réunion est terminée ? demanda-t-il.

Anthony acquiesça.

— Je te tiens au courant très vite, Braeden.

Il se leva à son tour et me tendit ma candidature papier avec un tampon bien visible de la NFL.

— Je suppose que tu en veux un exemplaire. Tu pourras le montrer à ta mère.

Je voulais le montrer à Ivy.

Je le pris spontanément dans mes bras. C’était une étreinte rapide, impulsive, mais il me la rendit comme s’il s’y attendait.

Avant que je m’écarte, il murmura à mon oreille :

— Je suis fier de toi.

— Allez, lança Romeo depuis le seuil. Si on se tire pas rapidement, maman va débarquer et m’obliger à choisir avec elle la couleur des serviettes en papier ou un truc de ce genre.

Il avait l’air horrifié. Anthony et moi éclatâmes de rire.

— On se retrouve à la fête la semaine prochaine, lança Anthony avant de nous chasser de son bureau.

Je posai les sweat-shirts sur mon épaule et me dirigeai vers la porte. Romeo m’intima le silence en posant un doigt sur ses lèvres avant de l’ouvrir.

J’étais sur le point de faire tout le bruit possible pour attirer l’attention de sa mère, lorsque je réalisai qu’elle me demanderait certainement mon avis à propos de ces serviettes aussi.

Seigneur, non !

C’était pour les filles, ces conneries.

On sortit en douce de la maison comme on le faisait lorsque nous avions seize ans et qu’on rentrait après l’heure imposée. On se faisait toujours prendre, bien sûr. Sa mère était dotée d’une oreille surhumaine et nous surprenait chaque fois. Elle nous faisait asseoir dans la cuisine et nous passait un savon. Après on déployait tout notre charme pour échapper à la punition, en promettant de ne plus recommencer.

Bon sang, quelle époque !

Dès qu’on fut dehors, Romeo poussa un grand soupir avant de foncer sur moi.

Avant que je comprenne ce qu'il voulait, il me souleva comme si je venais de marquer. Il poussa un cri joyeux avant de me reposer et de frapper l'épaule.

— Putain ! Oui !

Sa joie était contagieuse et je souriais comme un crétin.

— On va gagner le Super Bowl cette année. Toi et moi !

— Rome... commençai-je et il saisit l'hésitation dans ma voix.

— Ne commence pas, mec. C'est ce qui va arriver. Gamble fera ce qu'il faudra.

Je l'espérais, mais je n'avais pas autant confiance que Romeo en lui. Mais je gardai ça pour moi.

— Je vais m'entraîner avec toi. Je sais ce que Westfall et les coaches aiment voir. Je connais tous les trucs de l'équipe. C'est un gros avantage pour toi et on va l'utiliser.

Je hochai la tête et regardai les sweat-shirts et ma candidature acceptée.

— C'est une bonne journée, B. Tu as le droit d'être heureux.

— Tu as écouté un CD de développement personnel dans ta voiture aujourd'hui ?

Romeo se tordit de rire.

— Oui, j'en ai trouvé dans ta boîte à gants !

— Mais oui !

— Allez, on va prendre une bière pour fêter ça. C'est ma tournée.

Il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule comme s'il craignait que sa mère se soit lancée à notre poursuite.

— Eh bien, si c'est toi qui payes... Et comme ça, tu pourras me parler de cette fête la semaine prochaine.

— Ne te réjouis pas de mes malheurs. En tant que témoin, tu dois venir aussi. Bordel, elle est bien capable de te coincer pour te donner des instructions sur ton discours.

— Témoin, répétai-je.

— Tu le savais, ricana Romeo.

— Mais tu ne me l'as jamais demandé...

Je fis mine d'essuyer des larmes du revers de ma manche.

— Et voilà, tu recommences à te comporter comme une gonzesse. Dès que j'aurai pris ma douche, je te laisserai t'occuper de tes parties intimes féminines.

— Mec, t'es dégueu.

— Je n'imaginai pas quelqu'un d'autre m'accompagner pour ce mariage, dit-il, soudain sérieux.

— Je ne permettrais à personne d'autre d'épouser ma sœur.

Romeo leva les yeux au ciel.

— Bien sûr que je serai là ! J'écrirai même un discours.

En vérité, j'attendais avec impatience ce mariage. Eh oui, je savais bien que je serais son témoin.

Comme il serait le mien lorsque ce serait mon tour.

Mon humeur avait changé du tout au tout par rapport à celle que j'éprouvais en arrivant. Cela paraissait si insignifiant maintenant.

Oui, tout n'était pas parfait, mais la vie était belle.

J'étais sur le point d'entrer dans la NFL. Notre famille était saine et sauve et heureuse.

Il n'y avait plus aucune menace autour de nous.

Romeo et Rimmel allaient se marier.

Pour le moment, c'était génial.



Chapitre 11



Ivy

Nos yeux se croisèrent et j'eus un haut-le-cœur.

Beurk.

Je n'étais pas suffisamment en forme pour voir une personne aussi abominable que Missy.

Je fis volte-face brusquement, sans un mot. Je n'avais rien à lui dire. Je voulais juste oublier cette fille et faire comme si « notre amitié » n'avait été qu'un mauvais rêve.

Les yeux de Rimmel restaient braqués sur Missy comme si elle refusait de la quitter des yeux avant qu'elle disparaisse. Et cette expression fermée, presque agressive se peignait toujours sur son visage.

Je me rendis compte alors que ce qu'elle réservait jusqu'alors à Romeo et Braeden pour les protéger fonctionnait aussi pour moi maintenant. Elle avertissait Missy de se tenir loin de moi, parce qu'elle savait à quel point sa trahison m'avait affectée.

Missy n'avait peut-être pas commis les mêmes actes épouvantables que Zach, mais elle était tout aussi coupable que lui. Elle était peut-être même pire. Il n'avait jamais fait semblant d'être mon ami au moins. Il ne m'avait pas accompagnée en faisant mine de m'apprécier pour pouvoir avoir accès à mes amis et à des infos pour les balancer sur les réseaux de la fac.

Avec Zach, on savait à quoi s'attendre.

Mais avec une fille comme Missy ?

Elle était comme une *piñata*.

Après avoir reçu de nombreux coups, elle avait fini par s'ouvrir et avait révélé le contenu de son âme répugnante.

Je posai une main sur mon estomac qui se révoltait.

Rimmel détourna son regard de Missy et me demanda :

— Ça va ?

— Oui, dis-je en prenant une longue inspiration. Je crois que la fatigue et le stress... Et ça, repris-je en désignant du menton la personne derrière moi. J'en ai assez pour aujourd'hui.

— Tu repasses à la maison avant d'aller bosser ?

Je hochai la tête.

Elle sortit son téléphone et ses doigts coururent sur l'écran.

— Romeo devait venir me chercher, mais je vais te raccompagner. Allons-y.

Je me levai en prenant mon jus de fruits. Je n'avais aucune envie de boire mon *latte* dans lequel j'avais à peine trempé les lèvres.

Je le jetai dans une poubelle et enfilai mon manteau. Rimmel avait déjà mis le sien et tenait à la main l'écharpe qu'elle ne savait pas nouer. Je souris sous cape.

J'arrivai à la porte avant Rim pour qui je la tins ouverte. Je remarquai aussitôt en sortant, les gros flocons qui voltigeaient. Le vent était glacial. Mes Uggs me manquaient.

— Non, mais tu refuses de comprendre ou bien ?

La voix de Rimmel me stoppa. La porte se referma derrière nous et Missy vint se placer devant nous. Elle me lança un regard circonspect avant de reporter son regard gris sur Rimmel.

— J'ai appris que les félicitations étaient de rigueur. Tu es fiancée.

— Mais d'une certaine façon, tu les as déjà offertes, tu sais, en postant l'information sur les réseaux de l'université, rétorqua Rimmel du tac au tac.

Missy jeta un regard prudent autour d'elle pour vérifier qu'il n'y avait personne qui pouvait entendre et en déduire qui elle était.

— Donc il y a une fête la semaine prochaine ?

Bon, elle voulait des informations. Est-ce qu'elle s'arrêterait un jour ?

— Oui et tu n'es pas invitée, dit Rimmel. Veux-tu nous excuser, je n'aime pas avoir froid.

Rimmel et moi avançâmes ensemble et Missy ne put nous empêcher de passer.

Mais, après quelques pas, je l'entendis m'appeler. Je m'arrêtai et jetai un coup d'œil par-dessus mon épaule. D'un seul regard, je pris soin de bien lui faire comprendre ce que cette conversation représentait pour moi.

Rien.

Elle écarquilla brièvement les yeux et je crus un instant qu'elle allait faire volte-face.

Mais non.

En quelques enjambées, elle nous rejoignit. La neige couvrait ses cheveux sombres comme un bonnet et je m'agaçai contre moi-même en me rendant compte que je la trouvais jolie.

— Tu sais, j'ai essayé de te voir, d'aller à l'hôpital.

— Tu n'es pas la bienvenue chez nous, répondis-je froidement.

— Oui, je sais... et Braeden...

Sa voix se cassa. Rien que l'entendre prononcer son nom me rendait folle de rage.

Braeden était à moi.

Point barre.

La femme des cavernes qui sommeillait en moi venait visiblement de se réveiller tellement mes pensées étaient possessives.

B serait fier de moi.

— Je voulais juste m'excuser. Sincèrement. Je suis tellement désolée d'avoir joué un rôle dans toute cette affaire.

Quelque chose céda en moi, sans doute cette femme des cavernes. L'indifférence qu'elle m'inspirait avait ses limites.

— De quel rôle parles-tu ? De celui qui a conduit à mon viol ? Ou de celui qui t'a permis de cacher la vérité puis de l'utiliser pour ta campagne de *slutshaming* à la fac ?

Missy pâlit.

Je levai la main.

— Ou alors c'est peut-être celui que tu as endossé en allant rendre visite dans un hôpital psy à une sorte d'animal en cage que tu as tellement excité qu'il a ensuite essayé de me tuer.

Mes mains tremblaient alors que je la contemplais. Comment avais-je pu croire un instant qu'elle était mon amie ?

— Réponds-moi, Missy ! Pour lequel de ces rôles te sens-tu le plus coupable ?

Les larmes perlèrent dans ses yeux. J'éclatai de rire.

— Tes larmes, toute ta personne ont cessé de m'importer le jour où j'ai été mise en joue par un cinglé qui m'a raconté comment il allait me tuer avant d'aller s'attaquer à l'homme que j'aime.

Elle poussa un petit cri comme si elle était surprise.

Je l'imitai, me moquant d'elle.

— Comment ? Il y a quelque chose que Madame-Je-Sais-Tout ignore ?

Je jetai un coup d'œil Rimmel qui haussa les épaules ostensiblement.

— Eh oui, ton pitbull avait l'intention de tuer Braeden. Tu sais le garçon que tu prétendais aimer ?

— Ivy, dit Missy, la voix basse et rauque.

— Laisse tomber, d'accord ?

Rien au monde ne m'obligerait à l'écouter. C'était fini.

Plus que fini.

Je pensais que j'en avais terminé avec elle il y a bien longtemps. Mais peut-être, que tout au fond de moi, j'avais besoin de lui dire ses quatre vérités.

Je venais de le faire et je me sentais épuisée soudain.

— Allons-y, lançai-je à Rimmel.

On fit volte-face et on s'éloigna toutes les deux abandonnant Missy sur le trottoir.

Je ne me retournai pas pour vérifier si elle nous suivait. Je savais qu'elle ne le ferait pas. Elle n'oserait pas.

— Une vraie *badass*, dis-je à Rimmel en tentant d'alléger un peu l'atmosphère.

— Moi ? demanda-t-elle innocemment.

— Si un regard pouvait tuer... ajoutai-je en riant.

— Si un regard pouvait tuer, le coup serait parti il y a bien longtemps, rétorqua Rimmel, amèrement.

Je lui jetai un regard en coin alors que nous rejoignons ma voiture.

— Je ne savais pas que tu la détestais à ce point.

Rimmel s'immobilisa et me jeta un regard interloqué.

— Tu croyais quoi ?

— Je savais que tu étais en colère contre elle, mais je n'imaginai pas qu'elle réveillerait la lionne en toi.

Rimmel reprit son chemin en glissant son bras sous le mien.

— Elle nous a causé à tous beaucoup de tort. Surtout à toi. Je crois que Romeo et Braeden ont un peu déteint sur moi parce que selon mes critères, quelqu'un qui fait du mal à ma famille, ma *sœur*, quelqu'un comme Missy, ne mérite aucune pitié.

Je rapprochai ma joue de la sienne et dis :

— Ne leur dis pas, mais je crois que si Romeo et Braeden déteignent un peu sur nous, ce n'est pas une mauvaise chose.

— Oh, rassure-toi, je ne dirai rien. Sinon, on n'aurait pas fini de les entendre.

Nous étions au niveau de ma voiture. Rimmel lâcha mon bras. Nous riions toutes les deux. Je fouillai mon sac à la recherche de mes clés. Quand je me redressai, un vertige me saisit et je vacillai sur mes jambes.

— Ivy ? demanda Rimmel, la voix inquiète.

— Ça va, dis-je aussitôt. Je n'ai pas déjeuné et voir Missy m'a filé mal au cœur.

— Et si je conduisais ?

— Oui, vas-y, dis-je en lui tendant mes clés.

Je me laissai tomber sur le siège passager, heureuse de pouvoir m'asseoir. Une fois que Rimmel se fut glissée à la place du conducteur, je me tournai vers elle.

— Pourquoi n'es-tu pas venue en voiture sur le campus aujourd'hui ?

— Tu plaisantes ? Conduire ce « piège mortel » un jour de neige ? dit-elle en mimant des guillemets en prononçant l'expression de Romeo. Il péterait un câble. Tu sais ce qu'il pense de ma voiture.

— Oui, je sais, répondis-je en riant.

Rimmel démarra.

— En plus, j'aime bien quand il me conduit. Bientôt, la saison va reprendre et on ne se verra plus autant.

— Le temps passe à toute vitesse en ce moment, c'est vrai, murmurai-je en observant les flocons qui voletaient sur le pare-brise.

— J'ai l'impression que sa demande en mariage date d'hier, mais ça fait déjà deux mois.

Deux mois ?

Cela faisait aussi longtemps que ça ? Avec l'accident de voiture, ma thérapie, les cours, mon travail et tout le reste, je ne faisais pas très attention aux jours qui défilaient.

— Je suppose que tu aimerais bien que le mariage ait lieu avant le départ de Romeo en stage d'été ? dis-je en ouvrant mon application-calendrier sur mon téléphone.

— Tout à fait.

— Tu as déjà fixé une date ?

— Non, on répète sans arrêt qu'il faut que ce soit le plus tôt possible.

— Alors il va falloir choisir un jour pour mettre tout en place.

Je fis défiler les semaines pour trouver un week-end qui conviendrait en fonction de la météo.

— D'accord, je lui en parlerai ce soir et on choisira une date.

J'émis un petit son et hochai la tête. Je ne faisais pas vraiment attention à ce qu'elle disait. J'étais trop concentrée sur le calendrier devant mes yeux.



Chapitre 12



Braeden

La conversation brûlante que nous devons avoir, Romeo et moi, disparut quelque part entre le foot et la bière.

Je me gardai bien d'amener le sujet sur le tapis, parce que je n'avais pas envie d'en parler.

J'espérais qu'il avait oublié, mais je ne me faisais pas d'illusion. Rome se souvenait toujours des choses importantes. À mon avis, il attendait juste le bon moment pour m'en reparler.

Et ce n'était pas le bon moment justement. Nous étions bien trop occupés par les pizzas et la bière que nous avons achetées sur le chemin du retour.

Il allait falloir que je refasse une séance de sport pour éliminer ces cochonneries.

Peu importe. Cela valait la peine.

On entendit le ronronnement de la porte automatique du garage. Romeo but une gorgée et se leva.

— Ce sont les filles, annonça-t-il.

Je mourais d'impatience de me confier à Ivy à propos de mon transfert.

On sortit tous les deux dans le garage au moment où la porte terminait de s'ouvrir. La voiture s'arrêta et les deux filles en sortirent.

C'est Rim qui avait conduit apparemment.

Pourquoi, merde ?

Elles ne nous remarquèrent pas dans un premier temps, trop occupées à rire. Elles passèrent devant la voiture pour nous rejoindre et Ivy fut la première à nous apercevoir. Elle releva la tête et nos regards s'accrochèrent sur-le-champ.

Puis elle détourna les yeux, comme si elle était troublée par quelque chose. Ou nerveuse.

Ce n'était pas comme ça qu'on se comportait quand on se retrouvait.

— Enfin, vous voilà ! s'exclama Romeo, faisant naître un large sourire sur les lèvres de Rimmel.

Voilà, c'est ça qui se passait en général.

Rim se rua dans l'allée enneigée, dérapant immédiatement. Romeo et moi nous précipitâmes pour la rattraper, mais elle réussit à recouvrer son équilibre toute seule.

— Et tu me demandes pourquoi je ne veux pas que tu conduises dans la neige, marmonna Romeo. Merde, Mini. Tu n'arrives pas à marcher dedans !

Rimmel lança un regard entendu à Ivy avant qu'elles éclatent toutes deux de rire.

J'aimais le rire d'Ivy. Il était familier et confortable. Comme ma maison.

Romeo souleva Rimmel qu'il balança sur son épaule avant de prendre la direction de la bâtisse. Elle poussa des cris suraigus tout le long du chemin.

Je rejoignis Ivy au milieu de l'allée. La neige couvrait ses cheveux et des flocons s'accrochaient à ses longs cils sombres.

— On dirait un cupcake, dis-je.

Cela me valut un sourire.

J'aimais beaucoup ça.

J'en voulais un autre.

— Un cupcake ? répéta-t-elle, amusée.

— Et tous ces flocons qui se battent pour tomber sur toi sont comme des vermicelles colorés.

Cette fois, elle gloussa doucement avant de me sourire à nouveau.

Dieu que je l'aimais.

— Tu as déjà échangé un baiser dans la neige ? murmurai-je en la prenant par la taille.

— Si je l'ai fait, je n'en ai aucun souvenir, répondit-elle en s'appuyant contre moi.

— Bonne réponse.

Je me penchai lentement vers elle ; j'aimais beaucoup la façon dont ses cils papillonnaient comme si ma proximité lui faisait tellement d'effet qu'elle ne pouvait pas garder les yeux ouverts. Le froid avait rosi le bout de son nez et quand je fus tout près d'elle, elle mordit dans sa lèvre inférieure.

Elle se préparait à moi.

Elle attendait.

Moi. Mes lèvres. De me goûter, moi et seulement moi.

J'effleurai ses lèvres des miennes, avec délicatesse et elle se rapprocha de moi pour essayer d'approfondir notre contact. Je m'écartai, la privant d'un baiser.

— Je t'aime, soufflai-je contre sa bouche, mes lèvres la caressant à chaque mot.

Ses mains empoignèrent mon tee-shirt, nous rapprochant encore l'un de l'autre. Elle entrouvrit la bouche tout de suite. Elle savait ce qu'elle voulait. Mais je pris mon temps, encore une fois, glissant ma langue contre la sienne avant de l'enrouler pour mieux la sucer.

Elle relâcha sa prise sur mon tee-shirt et se laissa aller contre moi.

Je la soutins en resserrant mon étreinte sans cesser de baiser lentement sa bouche.

Je ne sais pas combien de temps cela dura, mais je n'étais pas pressé. On restait plantés dans le froid, la neige tombant sur nous comme un rideau silencieux. Je m'écartai d'elle aussi lentement que je m'étais approché, l'excitant encore plus, avant de relever enfin la tête.

Ivy s'effondra contre mon torse et enfouit le visage dans le creux de mon cou. Son nez gelé était tout contre mon poul. Quel contraste avec le torrent de lave qui circulait dans mes veines.

— Hé, dis-je en frottant son dos doucement. Que se passe-t-il ?

Elle émit un petit grondement avant de se blottir encore plus contre moi.

Je ne savais pas pourquoi, mais ça me faisait peur. Ivy n'était pas du style collante. Cela ne me dérangeait pas qu'elle s'accroche ainsi à moi.

Au contraire.

J'adorais ça, être la personne qui lui apportait du réconfort.

Mais ce qui m'inquiétait, c'était qu'elle ait justement besoin de cela.

— Blondie, repris-je, un peu plus fermement cette fois en l'obligeant à se redresser. Que se

passé-t-il ?

Sa lèvre inférieure se mit à trembler.

Cela me mit à genoux.

Cette vulnérabilité qu'elle ne parvenait pas à cacher était une vraie torture.

Elle se blottit à nouveau contre moi et je la laissai se rapprocher autant que possible.

Je la berçai lentement. C'était un mouvement léger, mais il était réconfortant. Elle en avait besoin apparemment. Peut-être était-ce la raison pour laquelle Rim conduisait.

— Il s'est passé un truc aujourd'hui ? demandai-je, la voix tendue.

Qui a besoin que je lui botte le cul ? tonna le connard qui sommeillait en moi.

— Tu peux me promettre quelque chose ? demanda-t-elle soudain, en prenant un peu de recul et en clignant des yeux pour chasser les flocons de neige.

— Tout ce que tu veux.

— Non, ce n'est pas quelque chose que je veux. Promets-moi juste que tu ne me laisseras jamais.

J'étais tellement soulagé que mes genoux en tremblaient. J'avais envie d'éclater de rire.

Un sourire avait dû m'échapper parce qu'elle me jeta un regard noir.

— Qu'il y a-t-il de si drôle ?

— Rien, mais c'est la promesse la plus facile qu'on m'ait jamais demandée.

— Cela n'a rien de facile. Ou du moins, cela ne le sera pas.

Mais de quoi parlait-elle ?

— Ivy, repris-je, la voix très ferme. Écoute-moi bien.

Elle me fixait avec la plus grande attention, comme si elle cherchait à découvrir quelque chose dans mes yeux. Mais je ne voyais pas ce que cela pouvait être. Je le lui donnerais de toute façon. Dès que je saurais ce que c'était.

— Tu m'écoutes ? insistai-je.

En fait, je gagnais un peu de temps. Il fallait que je trouve les bons mots. Et tout le monde sait que je ne suis pas très doué quand il s'agit de parler.

Elle acquiesça.

— Je ne sais pas ce qui se passe dans cette jolie petite tête et de toute façon, ça n'a pas d'importance. Je ne m'en irai pas. Jamais. C'est moi qui devrais te demander une telle promesse.

Elle pouffa. Cela se voyait qu'elle avait passé l'après-midi avec ma sœur.

— C'est ridicule, d'accord ?

Elle hocha la tête, mais je voyais encore le doute dans ses yeux.

Je pris son visage entre mes mains, notant au passage qu'elle était gelée.

— Cette promesse est aussi facile à faire pour moi que pour toi. Il faut que tu me fasses confiance, bébé, quand je te dis que je suis tout à toi. Ce n'est pas près de changer.

Alors pourquoi... Pourquoi, se comportait-elle comme une fille typique ?

Bon sang, on avait traversé tellement d'épreuves : Missy, nos efforts à tous les deux pour ne pas être ensemble, le viol, Zach... La liste était interminable. Pourquoi avait-elle soudain besoin de m'entendre dire que je ne la quitterais jamais ?

— J'ai confiance en toi. Plus qu'en n'importe qui d'autre, affirma-t-elle d'une voix assurée.

Finalement, la raison n'avait pas une grande importance. Si elle avait besoin que je lui dise ça, j'allais le faire.

Je la pressai contre moi, un bras passé autour de ses épaules et je pris la direction de la maison.

— Allez, viens, Blondie. Ton joli petit cul va geler sur place.

On traversa le garage et en passant près de la Hellcat, elle leva les yeux vers moi.

— Excuse-moi. Tu n’as vraiment pas besoin que je fasse une crise de nerfs maintenant. Aujourd’hui, le plus important, c’est toi. Alors, dis-moi, je meurs d’impatience, comment s’est déroulé le rendez-vous avec Anthony ?

J’appuyai sur le bouton qui commandait la fermeture de la porte. L’obscurité s’installa au fur et à mesure que le battant se fermait, cachant le soleil. Je m’apprêtais à rentrer dans la maison, mais je m’immobilisai et m’appuyai contre le bois.

Elle tenait entre mes jambes. J’agrippai les revers de son manteau et la rapprochai de moi.

— Ma vie, c’est toi, bébé. Le reste c’est du détail.

— Cela pourrait bien devenir ma réplique préférée. Et moi aussi, je t’aime.

Voilà des mots qu’on aime entendre !

— Fais-moi un bisou.

Elle obtempéra.

— Dis que tu aimes ma queue.

— Braeden James Walker ! s’exclama-t-elle. Pourquoi tiens-tu tellement à ce que je dise ça ?

— Cette partie de l’anatomie masculine a besoin de savoir qu’elle est appréciée.

Elle renversa la tête et éclata de rire, exposant la peau douce de son cou.

— Je l’apprécie beaucoup.

— Alors, dis-le.

— Non !

J’enfonçai les doigts dans sa taille et commençai à la chatouiller. Elle fit un écart en criant. Soudain, elle se mit à vaciller sur ses jambes.

— Oh, m’exclamai-je en tenant les bras pour la stabiliser. Doucement.

Elle s’accrochait à mon bras, le temps de retrouver son équilibre.

— Ivy ?

— J’ai des petits vertiges. Je n’ai pas mangé à midi.

— C’est pour ça que Rim conduisait ?

Elle hocha la tête de mauvaise grâce.

Je me retins de lui passer un savon. Elle ne se sentait visiblement pas très bien, et même si c’était de sa faute, je ne voulais pas accabler ma chérie. Voilà pourquoi elle était si émotive en arrivant. Elle crevait de faim et faisait une chute hypoglycémique.

— On de la pizza et de la bière, repris-je en souriant.

Son regard s’éclaira.

— C’est de la pizza et de la bière pour fêter quelque chose ?

— Je suis dans la liste des joueurs qui vont être intégrés dans une équipe pro.

Ivy poussa un cri de victoire en se jetant dans mes bras.

— Je le savais ! J’étais sûre qu’ils t’accepteraient. Je suis si fière de toi !

Elle s’agitait tellement dans mes bras, que si elle continuait, on allait se retrouver tous les deux par terre. En riant, je la soulevai.

— Doucement, jeune fille. Tu veux qu’on tombe ?

Elle dit, en prenant mon menton dans sa main :

— Tu le mérites, B. Je suis tellement heureuse pour toi.

— Merci, mon amour.

Elle se mit à rire à nouveau, en continuant à se tortiller dans mes bras.

— Allez, viens, il faut que tu manges. Et moi, j’ai besoin d’une bière.

— Je veux tous les détails, exigea-t-elle alors que j'ouvrais la porte du pied.

— Tu manges et je te raconte tout. D'accord ?

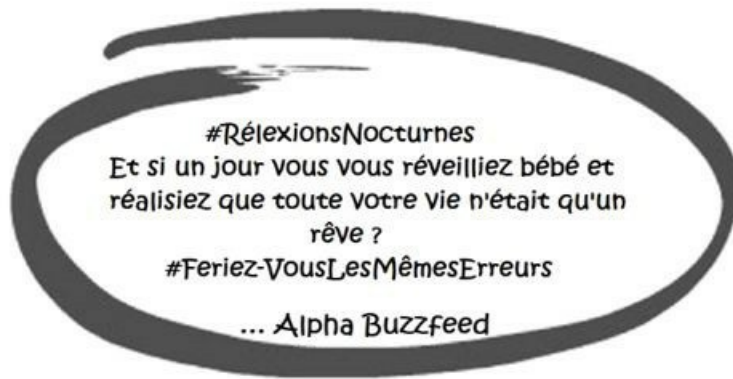
— Oui !

Ce qui la préoccupait quand elle était arrivée était oublié maintenant.

Problème réglé.



Chapitre 13



Ivy

Je me réveillai en sursaut en étouffant un cri. Je me redressai d'un bond en chassant les mèches de cheveux qui cachaient mes yeux encore endormis et en tentant d'identifier les bruits lourds et inquiétants qui résonnaient dans notre chambre.

Mais qu'est-ce que c'était ?

Prada était face à la porte fermée, les poils dressés ; elle aboyait et grognait sans s'arrêter. Ce n'était pas le genre d'aboiement signifiant « Eh, ouvrez-moi, je dois aller faire un petit pipi. »

Cela voulait plutôt dire : « Quelqu'un veut nous faire du mal. »

Ses protestations étaient tellement fortes qu'elle allait réveiller toute la maisonnée. Prada agissait rarement comme ça, ce qui n'était pas pour me rassurer. Mon pouls s'accéléra et je pressai une main sur mon cœur comme si ça allait suffire à le calmer.

Elle se dressa sur ses pattes arrière, celles de devant contre la porte comme si quelqu'un se trouvait de l'autre côté. Une personne qu'elle n'aimait pas.

Je me sentis soudain très vulnérable.

Braeden grogna, sortant enfin de son profond sommeil. Je secouai son épaule.

— Il se passe quelque chose de bizarre.

Il se figea et s'assit à son tour, en se positionnant devant moi.

Toujours aussi protecteur.

— Couché, Prada ! ordonna Braeden.

La sonnette de la porte d'entrée, qu'on actionnait frénétiquement, retentit alors. Ce qui mit à nouveau Prada en fureur.

— Il y a quelqu'un à la porte, dis-je.

Je portai ma main à ma gorge et je déglutis péniblement. Il était très tôt. Pourquoi quelqu'un viendrait-il nous voir à l'aube ?

Braeden repoussa les couvertures en jurant et se leva. Il attrapa le premier short de basket qu'il trouva. Cramponnée aux couvertures, j'étais rongée d'angoisse.

Il ouvrit notre porte de chambre à la volée et Prada bondit en avant comme si elle était prête à dévorer quiconque se trouvait derrière. Il allait la suivre dans le couloir lorsqu'il me jeta un coup d'œil et revint à mes côtés.

— Ce n'est rien, ma chérie, probablement un voisin.

Il avait parlé doucement en caressant mes cheveux avec délicatesse.

Je hochai la tête. Il avait raison, bien sûr. Ce n'était rien de grave. J'avalai ma salive malgré le nœud qui serrait ma gorge et lui adressai un sourire contraint.

La peur était presque une toute nouvelle émotion pour moi. Comme la méfiance. Je n'aimais aucune de ces deux sensations, mais elles s'étaient imposées à moi. Je ne pouvais plus laisser personne me faire du mal.

La peur était un mécanisme naturel de défense. Mais je n'aimais pas l'idée qu'il faille me défendre comme ça.

Notre chambre était la première dans le couloir, c'était donc normal que nous ayons entendu les bruits les premiers.

— J'arrive ! lança Rimmel qui s'agitait en bas.

On continuait à sonner en continu. J'entendis le bruit de la serrure que l'on manœuvrait, puis la porte qui s'ouvrait.

Prada aboyait toujours comme une furie et Rimmel la gronda.

Puis un silence bizarre s'installa. Un silence lourd.

— Que faites-vous ici ? hurla Rimmel en montant dans les aigus.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? marmonna Braeden en sortant en trombe de la chambre pour dévaler les escaliers.

La porte d'entrée claqua et j'entendis une voix grave que je ne reconnaissais pas.

— Où est-il ?

— Vous n'avez rien à faire ici, dit Rimmel.

Je crus discerner une note de peur dans sa voix ce qui ne contribua pas à me rassurer.

— Où est-il ? hurla l'homme à nouveau.

Tout le monde devait l'avoir entendu cette fois.

Je sortis du lit d'un bond et enfilai un short que je passai sous le tee-shirt Wolfpack de Braeden.

— C'est moi que vous cherchez ? lança Braeden en arrivant en bas.

Il avait parlé d'une voix ferme, presque glaciale.

Cela n'annonçait rien de bon. Quoi que ce soit, ce n'était pas bon du tout.

Je courus hors de la chambre, les cheveux au vent et fonçant dans le couloir. Je levais le poing pour l'abattre sur le battant quand la porte de Romeo et Rimmel s'ouvrit.

Il me lança un regard éberlué.

— Il y a quelqu'un en bas. Rimmel semble effrayée et Braeden... en colère.

— Te voilà, cria l'homme. Tu croyais que je ne viendrais pas, peut-être ?

— Qu'est-ce qu'il fout là ? gronda Romeo.

— Romeo ?

— Tout va bien, Princesse.

Mais il avait à peine fini de parler qu'il était déjà dehors. Je ne savais pas pourquoi, mais il ne m'avait pas du tout rassurée.

Je continuai mon chemin et frappai à la porte de Drew.

— Lève-toi, hurlai-je, avant d'actionner la poignée et d'entrer.

Il releva la tête.

— Hein ?

— Viens en bas ! ordonnai-je.

Je ne pris pas la peine de l'attendre, mais dévalai les escaliers à mon tour.

Romeo était juste en bas des marches, son dos musclé tendu, juste devant moi. Il regardait l'homme dans le hall.

Il était vêtu d'un pantalon gris froissé qu'il devait porter depuis un moment. Il avait des chaussures humides à cause de la neige dehors. Sa chemise blanche était sortie de son pantalon, fripée et déboutonnée au col.

Ses cheveux gris étaient hirsutes, son visage las et abattu. Il devait être ivre, il tanguait ou alors il souffrait d'une grosse gueule de bois.

Il avait la tête de quelqu'un au bout du rouleau, au fond du trou, sans espoir d'en sortir.

Il regardait Braeden avec tellement d'agressivité, que je contournai Romeo et me précipitai devant lui.

B s'était planté devant Rimmel comme s'il voulait s'assurer qu'elle ne risquait rien. Prada était à ses pieds et regardait l'homme, les oreilles couchées.

L'homme entendit mes pieds nus marteler le sol et détourna son regard brûlant d'hostilité de Braeden pour me fixer.

Folle de rage, Prada se remit à aboyer et vint se placer devant moi.

Je pilai, secouée d'un violent tremblement. Je sentis que tout mon sang quittait ma tête. Je fixais toujours l'homme. Il y avait quelque chose chez lui... que je n'aimais pas.

Il me rappelait Zach.

— Ivy, remonte dans la chambre, ordonna Braeden, la voix glaciale.

L'homme qui m'évoquait Zach, incurva sa lèvre supérieure en me fixant toujours d'un regard hostile. Puis il reporta son attention sur Braeden.

— Pourquoi ? Tu as peur qu'elle entende ce que je suis venu te dire ?

— Je n'ai aucune idée de la raison pour laquelle vous débarquez chez nous avant l'aube, mais je peux vous assurer que vous ne me faites pas peur, répliqua B.

Je reconnaissais cette tonalité dans sa voix. Il était en train de perdre patience. Il se sentait menacé.

Et un Braeden qui ressentait une menace, ce n'était jamais bon.

On lui avait fait du mal bien trop souvent. Il avait été acculé, impuissant, dans bien trop de situations.

— Oh ? reprit l'homme, étrangement calme soudain. Tu as l'intention de me tuer comme tu as tué mon fils ?

Le silence qui s'abattit alors sur la pièce était si total qu'on aurait entendu une épingle tomber à l'autre bout du pays. Je n'avais jamais rien vu de pareil. On aurait dit que le temps s'était arrêté, comme si les mots qu'il avait prononcés avaient jeté un sort qui pétrifiait tout le monde.

Soudain, je compris.

La raison pour laquelle il me rappelait Zach, c'était parce qu'il s'agissait de son père.

Le visage de Braeden était totalement sans expression. Il ne trahissait aucune émotion. C'était impressionnant cette façon qu'il avait de contrôler ce que les autres pouvaient repérer. Mais ce qu'il ne pouvait pas contrôler, c'était la couleur cireuse de sa peau.

Non.

Non. Non.

Dix mille fois non.

Je fus la première à échapper à ce sort bizarre. J'avançai de quelques pas et me plantai devant Braeden.

C'était à mon tour de le protéger.

— Partez, ordonnai-je, la voix posée, mais autoritaire.

Braeden n'avait pas besoin de ça. Il ne méritait pas ça. Il souffrait déjà suffisamment en silence. Je refusais catégoriquement de laisser cet homme entrer et voler les dernières parcelles de paix qui restaient à Braeden.

Le père de Zach me regarda, un sourcil relevé.

— Et qui crois-tu être pour me parler sur ce ton ?

Beurk, la satisfaction écœurante de son ton me donnait envie de prendre une longue douche. Était-ce de famille d'être capable de susciter un rejet aussi instinctif ?

Je relevai le menton. Je sentais Braeden dans mon dos alors que le père de Zach m'ignorait à nouveau pour reporter son attention sur mon petit ami.

Ne le regarde même pas ! Laisse-le tranquille !

Ce n'était pas qu'une simple idée, mais une réaction épidermique qui me donna le courage de continuer.

— Je suis la fille que votre fils a violée.

Il sursauta comme si on venait de lui tirer dessus. Il oublia complètement Braeden.

Très bien.

Tout le monde me regardait. Ils étaient visiblement ébahis que j'aie sorti ça comme ça. Je reconnaissais que ce n'était pas quelque chose dont je parlais facilement ni que j'évoquais dans une conversation normale, mais rien dans cette situation n'était normal. Et cet homme voulait faire du mal à Braeden.

Il faudrait qu'il me passe sur le corps.

Je posai ma main sur mon ventre en attendant sa réaction. Cela ne prit pas longtemps.

— Comment oses-tu accuser ainsi mon fils ? Souiller sa mémoire avec ces horribles mensonges ?

Braeden avança d'un pas derrière moi, se rapprochant si près que je sentais la chaleur de son corps. Je levai la main dans un geste silencieux pour lui demander de ne pas intervenir. Il n'était pas question qu'il me protège cette fois.

— Je ne lance pas une accusation, je relate les faits. Et la mémoire de votre fils était déjà grillée par ses propres actes.

— *Grillée ?* s'exclama-t-il. Alors, non seulement tu lances des accusations épouvantables à propos de mon fils, mais en plus, tu as l'audace de faire des plaisanteries cruelles sur les derniers moments de vie.

Je blêmis.

J'avais mal choisi mes mots. Clairement.

— Partez, intervint Romeo, quand il vit que je ne répondais pas.

Il s'approcha du père de Zach.

— J'avoue que je suis très déçu, Roman, dit-il, la voix affligée. Je sais que mon fils et toi aviez un différend, mais que tu participes à dissimuler son meurtre...

— Zach et moi avons plus qu'un différend, le coupa Romeo calmement. Et je pense que si vous n'aviez pas bu, vous vous en rendriez compte.

— Je n'ai rien bu ! protesta-t-il.

Romeo enchaîna comme s'il n'avait rien dit.

— Et je pensais, moi, qu'en tant qu'avocat vous sauriez mieux que personne que vous n'avez pas le droit de venir chez moi comme ça et de lancer des accusations aussi graves.

Comment parvenait-il à garder son calme ? J'avais envie de hurler et de m'arracher les

cheveux.

— Ce n'est pas une simple accusation. J'ai des preuves.

Derrière moi, j'entendis Braeden suspendre son souffle. Il irradiait littéralement de tension. Je sentais aussi un peu de peur chez lui.

J'eus un haut-le-cœur. Pourquoi n'avions-nous pas le droit d'être heureux tout simplement ? Pourquoi les choses ne pouvaient-elles pas revenir comme avant ?

Rien ne sera plus jamais pareil. C'était cruel et dur, mais c'était comme ça.

— Vous n'avez aucune preuve, crachai-je, ivre de colère après avoir été dominée par ces pensées négatives. J'étais là cette nuit-là. Je sais ce qui s'est passé. Braeden n'a pas tué Zach. Mais lui, il m'a enlevée, m'a menacée d'une arme en me décrivant avec force détails la façon dont il allait nous tuer, moi, puis Braeden. Alors j'ai fait en sorte que la voiture sorte de la route. Zach n'a pas réussi à sortir du véhicule à temps. Et il est mort. Ce n'est la faute de personne à part lui.

— Ivy...

La voix de Braeden était choquée et il agrippait le dos de mon tee-shirt.

— Il avait le temps de le sortir de cette voiture.

Le père de Zach n'avait pas relevé la plupart des choses que je lui avais dites. Il était sans doute plus facile de refuser d'entendre les choses horribles que son fils avait faites. Il se déplaça sur la gauche pour mieux foudroyer B du regard.

— J'ai lu le rapport de la police. Tu as sorti cette fille de la voiture, puis tu l'as portée plus loin. Tu as eu le temps d'appeler les secours, de leur donner des détails de l'endroit où vous vous trouviez et sur l'accident. Pendant tout ce temps, mon fils était toujours dans le véhicule. Tu n'as même pas essayé de retourner vers lui. Tu l'as laissé crever.

— Êtes-vous en train de suggérer qu'il aurait dû mettre sa vie en danger pour sauver votre fils de l'accident qu'il avait provoqué ? Ils seraient morts tous les deux alors ! hurlai-je, au bord de l'hystérie.

Drew avait assisté à toute la scène derrière nous dans les escaliers, mais après mon cri de colère, il finit de descendre et me rejoignit. Il se campa solidement sur ses pieds, près de moi, sans rien dire.

— Tu viens toi-même de dire que mon fils n'était pas responsable de l'accident, mais que tu l'avais forcé à sortir de la route. Peut-être que c'est toi que je devrais accuser de meurtre.

La pièce tanguait autour de moi, mais je résistai au vertige et le fixai sans ciller.

— Enfoiré ! rugit Braeden en avançant d'un pas.

Je poussai un cri d'alarme et Drew le stoppa.

— Comment osez-vous lui dire des conneries pareilles ? Elle a déjà tellement souffert ! ragea Braeden en essayant de se dégager de la prise de Drew.

Mon frère serra les dents, se plaça entre B et moi comme s'il craignait de ne pas pouvoir le retenir.

Le père de Zach observait Braeden, une petite lueur de satisfaction dans les yeux.

— Le voilà. L'homme capable de tuer.

Un frisson glacé courut le long de mon échine.

— Ça suffit ! intervint Romeo en se plaçant devant nous, la voix calme, mais inflexible. Vous êtes chez moi et vous n'êtes pas le bienvenu. Tirez-vous vite ou j'appelle la police et je porterai plainte pour harcèlement et violation de propriété.

— C'était toute ma vie, cracha le père de Zach. Ils m'ont dépouillé de tout ce que j'avais.

Si Zach était toute sa vie, alors je le plaignais.

— Dehors ! gronda Romeo, dont la posture changea, comme s'il était prêt à utiliser la force si besoin était.

Et il avait tout ce qu'il fallait pour faire face au père de Zach. On ne venait pas embêter Romeo. Il était trop équilibré, calme et bien trop intelligent pour cela.

Nos positions à tous m'interpellèrent alors. B se tenait devant Rim, moi, devant B, Drew était à côté de nous et Romeo se tenait devant tout le monde.

On se protégeait les uns les autres, nous les membres d'une famille unie par l'amour et la loyauté.

Cela rendait tout de suite la situation moins effrayante.

— On se reverra ! lança le père de Zach.

Romeo le saisit alors par le col et le propulsa littéralement vers la porte.

Il ne se défendit pas, se laissant pousser vers l'extérieur.

— Je vais porter plainte contre vous. Tous les deux !

Je me figeai.

Romeo ouvrit le battant à la volée et le jeta dans la neige.

— Vous entendrez parler de...

Le claquement de la porte qui se refermait coupa sa diatribe.

— Mais qu'est-ce que c'est que ces conneries ? gronda Romeo en fixant un regard incrédule sur B.

— Mon Dieu, il a pété un câble. Il devient comme Zach.

Je frissonnai et Drew m'attira contre lui.

Le silence de Braeden était inhabituel. Je me tournai vers lui.

Romeo et lui étaient face à face ; ils avaient les yeux dans les yeux, comme s'ils étaient seuls dans la pièce.

Ce n'était pas bizarre, ils faisaient ça souvent.

Leur *bromance* et tout, et tout.

Mais l'expression du visage de B... Son air désespéré, comme s'il avait peur de tout perdre.

— Je crois... commença-t-il.

Je poussai un petit cri. Je savais exactement ce qu'il allait dire. Il ne rêvait pas simplement de moi dans ses cauchemars.

Je n'étais pas la seule impliquée dans l'accident.

— Braeden, dis-je en essayant de transmettre dans ce seul mot tout mon soutien, ma compréhension.

Il me regarda ses yeux, brillants de l'amour que je savais qu'il éprouvait pour moi.

Mais il se tourna à nouveau vers son ami.

— Il faut qu'on parle.

Romeo encaissa les mots, le presque aveu de son meilleur ami. Mieux, il se redressa, comme s'il se préparait à une sorte de combat.

Peut-être était-ce le cas.

Mais s'il fallait se battre, il ne serait pas le seul.

On serait tous là.

On menaçait notre famille. Notre avenir.

Je m'écartai de Drew et glissai ma main dans celle de B. À la façon dont ses doigts se refermèrent sur les miens, je compris que Braeden avait compris lui aussi.

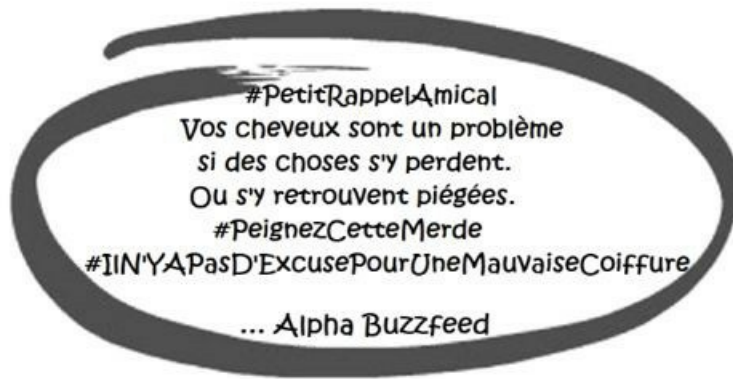
Romeo hoça la tête et lança :
— Réunion de famille.



Rencontres, soirées... & meurtre ?

(AKA Deuxième partie)

Chapitre 14



Rimmel

Eh bien, voilà qui était nouveau.

Romeo venait de convoquer un conseil de famille comme si nous avions tous des problèmes et qu'il allait nous communiquer notre punition.

J'en aurais ri si la matinée n'avait pas commencé de façon aussi épouvantable.

J'étais dans la cuisine, dans un sweat-shirt trop grand, les cheveux hirsutes, préparant du café pour tout le monde quand le ciel m'était tombé sur la tête.

J'aurais reconnu le père de Zach n'importe où. Notre brève rencontre, d'abord à l'hôpital après mon agression, puis lors de la courte audience qui avait suivi, avait suffi à graver le visage de cet homme dans ma mémoire.

J'avais presque eu envie de compatir en lui ouvrant la porte. Il avait une mine terrible. On était bien loin de l'avocat puissant à la mise élégante que j'avais connu. Il était vêtu de loques et il fallait bien reconnaître qu'il puait un peu.

Au point de me filer la nausée.

Cela m'avait rappelé le jour où Romeo avait fait la connaissance de mon père. Il était dans un état lamentable et ivre.

Mais la pitié que le père de Zach m'avait tout d'abord inspirée avait vite disparu.

Quelles horreurs il avait proférées ! Quelles accusations !

Waouh.

Et Braeden, mon GFPLV², le garçon que j'aime presque autant que Romeo – non, que j'aime autant, mais d'un amour fraternel –, qui était resté planté là, sous le choc, acculé, presque comme un chevreuil dans les phares d'une voiture, lorsque Robert l'avait accusé de meurtre. Cela me brisait le cœur.

On l'aurait dit sans défense.

Mais cette version de B n'avait pas duré. Celui que je connaissais était réapparu quand il avait bondi en avant après que Robert eut accusé Ivy de meurtre.

Et d'ailleurs, quel genre d'homme ose accuser une femme plusieurs fois de meurtre alors qu'elle a été sa victime ?

Il était bien trop tôt pour tout ça.

— Appelle Trent, ordonna Romeo à Drew d'une voix sèche comme s'il commandait un

subordonné à l'armée. Dis-lui de ramener ses fesses.

Drew cligna des yeux, surpris. Pourtant, il devrait être habitué aux côtés autoritaires de Romeo maintenant.

Romeo qui avait reporté son attention sur B dut sentir l'étonnement de Drew, car il pivota sur lui-même.

— Il fait partie de la famille, non ?

Drew hocha la tête.

Alors OK, dit Romeo sans prononcer un mot, mais en levant les bras comme pour signifier qu'il n'y avait plus rien à dire.

Je me mordis les lèvres pour cacher mon sourire. Lorsque Romeo passait en mode-chef, il était plutôt sexy. Enfin, quand ce n'était pas moi qui devais lui obéir. Je détestais ça.

— Mini, viens par ici !

Je poussai un grand soupir. Bon, c'était mon tour. Il devint soudain moins sexy.

— Ne me parle pas sur ce ton, Roman Anderson !

Il marmonna quelque chose à propos des femmes entêtées et se posta devant moi. Je m'attendais à ce qu'il me donne un autre ordre ou me gronde, mais il m'engouffra dans ses bras.

Il enfouit les mains dans mes cheveux et commença à me masser délicatement le cuir chevelu. J'oubliai mon agacement et me blottis contre sa poitrine nue. Il me chuchota à l'oreille :

— Ça va ? Il t'a dit ou fait quelque chose avant que je descende ?

Il était inquiet.

C'était le pouvoir secret de Romeo.

Il n'y avait que lui pour être aussi borné, autoritaire et ultra-protecteur, puis te faire oublier tous ces défauts en devenant délicieusement attentionné.

Je ne pus résister à l'envie de le prendre dans mes bras à mon tour.

— Ça va, chuchotai-je.

Ses muscles se contractèrent au contact de mon souffle.

— C'est sûr ? insista-t-il en se reculant pour mieux me voir.

— Braeden est arrivé à la seconde où j'ai ouvert la porte. Tu le connais. J'ai à peine eu le temps de voir Robert avant qu'il ne s'interpose.

B me jeta un coup d'œil qui signifiait qu'il ne regrettait rien et je lui souris.

— Je ne te reproche rien, B.

Il grommela et un petit sourire étira ses lèvres.

— Personne n'a le droit d'embêter ma sœur.

Il l'avait dit avec sa légèreté habituelle, mais des ombres flottaient dans son regard.

Romeo avait l'air satisfait et son expression s'adoucit.

— Je crois que ma main est coincée dans ta tignasse.

Il tirait sur son bras comme s'il essayait de le sortir d'un piège.

— Sérieux, bébé, qu'est-ce que tu as fabriqué ?

— Tu es méchant, dis-je en lui donnant un coup de coude.

— Oh, ne le prends pas mal, bébé, susurra-t-il, charmeur. J'adore tes cheveux. Sauf quand ils essayent de me voler ma main. J'en ai besoin pour le foot.

Je marchai sur son pied – pas fort, pour ne pas lui faire vraiment mal – et reculai.

— Je ne sais pas pourquoi j'ai accepté de t'épouser.

Ivy éclata de rire alors que Romeo feignait d'être offusqué.

Mais il lui en fallait bien plus.

— Impossible de changer d’avis maintenant. On a fixé une date.
Il me reprit contre lui pour m’embrasser. J’aimais trop ses baisers pour refuser.
Braeden émit alors un petit son à mi-chemin entre un grognement et une exclamation.
— Mais c’est quoi ça ?
Tout le monde se tourna pour le fixer.
— Tu as oublié le bas ? enchaîna-t-il en montrant du doigt les jambes nues d’Ivy.
Visiblement, il reprenait totalement ses esprits.
Ivy souleva son tee-shirt trop grand ; Braeden faillit avoir une crise cardiaque.
— Non, mais ne montre pas tes parties intimes à tout le monde ! s’exclama-t-il en venant se placer devant elle.
Ivy leva les yeux au ciel.
— Je porte un short, crétin ! Regarde ! On le voit pas, tellement ton tee-shirt est long.
— Je suis accusé de meurtre et ma copine fait un attentat à la pudeur. Je vais me recoucher, marmonna B en se passant une main sur le visage.
Romeo éclata de rire.
Drew revint sur ses entrefaites, son téléphone à la main et lança :
— Trent arrive.
— On se retrouve dans cinq minutes ? Rim pourra se coiffer, Ivy enfiler un pantalon...
— Mais je porte quelque chose ! hurla-t-elle.
— Mets un pantalon qu’on puisse voir, ricana Romeo.
— Il me faut un jus d’orange, déclara-t-elle en prenant la direction de la cuisine.
Braeden me jeta un coup d’œil.
— Pourquoi est-elle si branchée jus d’orange en ce moment ?
Je haussai les épaules et suivis Ivy dans la cuisine.
Je me servis un mug de café pendant qu’Ivy remplissait un verre de jus de fruits. Toutes les deux, adossées au comptoir, on but plusieurs gorgées de nos boissons.
Je lui fis remarquer qu’elle était pâle.
— Ce n’est pas tous les jours que le père du type qui t’a violée débarque chez toi en t’accusant de meurtre.
Je mordillai ma lèvre inférieure. Que devait-elle ressentir maintenant ? Seulement hier, elle me disait qu’elle se sentait enfin plus forte émotionnellement. J’en voulais beaucoup à Robert de tenter de détruire la vie de Braeden et Ivy.
— Il m’inquiète, me confia Ivy, à voix basse.
Elle parlait de Braeden. Personne d’autre ne pouvait lui donner un air aussi préoccupé.
J’allais lui dire quelque chose lorsque je m’interrompis. Je n’aimais pas les idées qui me traversaient l’esprit.
— Ça va aller. On va prendre soin de lui, la rassurai-je en me rapprochant d’elle.
Elle se cramponnait à son jus de fruits comme si c’était une bouée.
— Allez, il faut que j’aie me coiffer.
Elle sourit.
— Et moi, je vais peut-être enfiler un pantalon. Ou pas, dit-elle d’un petit air malin.
— Eh bien si les garçons n’ont pas besoin de porter un tee-shirt pour les conseils de famille, pourquoi devrions-nous porter un bas ?
— Parce que tu veux mater mes muscles, Blondie, intervint Braeden alors que nous traversions le salon.

— Oh, c'est comme ça que tu les appelles aujourd'hui ? demanda-t-elle en battant des cils.

— Touché ! ricana Drew.

— Tu ferais mieux te courir, sœur, si tu ne veux pas prendre une balle perdue, dit Braeden avant de foncer vers nous.

Ivy tendit son verre devant elle.

— Ne renverse pas le jus de fruits !

— Dieu du ciel ! marmonna Braeden, mais il ralentit et lui passa un bras sur les épaules. Allez, allons vous habiller toi et ton jus de fruits !

Pour ma part, je repoussai le moment de me coiffer et vins m'asseoir sur les genoux de Romeo qui en profita pour me voler une gorgée de café.

— Il a l'air mieux, dis-je. Un peu moins... terrorisé.

— Oh, il est terrifié. Mais il ne veut pas qu'Ivy le remarque, me répondit Romeo, en pressant les lèvres. Ça ne sent pas bon, Mini.

— Je sais.

Il restait à savoir jusqu'à quel point cette affaire sentait mauvais.



Chapitre 15



Romeo

La sonnette retentit.

La posture de Rimmel changea du tout au tout en trois secondes. De détendue, elle passa en mode alerte. Elle était assise sur mes genoux, et sirotait son café tout en caressant Murphy de son orteil, qui était à nos pieds en train de quémander à manger.

Elle avait essayé de se relever pour aller le nourrir, mais je l'en avais empêchée.

J'aimais bien qu'elle soit là, comme ça.

Dès qu'elle se crispa, je réagis aussi. J'étais tellement fusionnel avec elle que je n'avais même pas besoin d'y réfléchir. C'était instinctif.

Je l'attirai un peu plus près de moi pour lui offrir ma protection et déposai un baiser à la racine de ses cheveux.

— C'est Trent, ma chérie.

Drew était déjà en train de se diriger vers la porte.

Rim se détendit contre moi, l'air un peu gêné.

— Désolée.

— Tu devrais aller nourrir Murphy sinon il va nous harceler pendant le conseil de famille.

Elle se releva et me tendit la main pour reprendre le mug. Il était presque vide puisque nous avions bu tous les deux dedans.

— Je vais remplir la tasse. Tu en veux ?

— On partagera. Il est meilleur quand je sais que tu as trempé tes lèvres dedans.

Je terminai par un clin d'œil.

Ses joues s'empourprèrent, ce qui me ravit. Cela me faisait plaisir d'être toujours capable de la faire rougir.

— OK, dit-elle simplement avant de s'éloigner.

— Reviens vite, dis-je à voix basse pour qu'elle soit la seule à entendre.

— Waouh, lança Drew en voyant entrer Trent. Tu as une tête épouvantable.

— Tout le monde n'est pas comme Romeo au réveil, répliqua Trent en me souriant.

— Moi, voilà comment je suis au réveil, dis-je en me désignant d'un large geste de la main, tout sourire moi aussi.

— Je ne croyais pas possible d'être aussi hirsute avec des cheveux si courts, lança Drew en

éclatant d'un rire bruyant.

— Comme si tu te prenais du temps pour te coiffer, toi... En plus, c'est de ta faute, c'est ce qu'on obtient lorsqu'on m'appelle à une heure indue et qu'on me dit de rappliquer immédiatement.

— Moi non plus, je ne suis pas coiffée, intervint Rim, sur un ton joyeux, en revenant dans la pièce.

Trent lui jeta un coup d'œil et dit en riant :

— On est l'équipe « je suis tombé de mon lit » !

Rimmel revint vers lui et lui tendit son poing pour taper dans le sien. Drew ajouta sa main transformant ça en un trio de poings.

On aurait dit les retrouvailles d'un groupe des années 80.

— Il y a du café dans la cuisine, annonça-t-elle avant de disparaître, un Murphy miaulant sur les talons.

Trent nous regarda tour à tour Drew et moi.

— Je croyais découvrir un incendie ou un truc super urgent en débarquant ici. Vous ne m'avez pas appelé pour prendre le café, je suppose ?

— Conseil de famille, grognai-je.

Trent écarquilla les yeux. Je passai une main sur mon visage.

— Pourquoi réagissez-vous comme si je vous avais piqué votre repas de midi quand je dis que Trent fait partie de la famille ? Ce n'est pas nouveau.

On aurait dit un groupe d'adolescentes.

Trent réagit le premier et dit en s'éclaircissant la gorge.

— Ah bien, oui... je veux dire... Cela fait un moment que nous sommes amis. Je croyais...

J'inclinai la tête, attendant la suite.

Il jeta un coup d'œil à Drew avant de me regarder à nouveau.

— J'ai toujours eu l'impression que j'étais la cinquième roue du carrosse.

— Mais on est six, rétorquai-je sèchement.

Trent haussa les épaules.

— Tu veux faire partie de notre famille ? demandai-je abruptement. Tu seras loyal ? Avec tous les membres de la famille ?

La rapidité de sa réponse serait très significative pour moi.

Il répondit aussitôt :

— Bordel, oui ! Tu sais que je te soutiendrai toujours. Je t'ai choisi contre les membres de ma fraternité et tu sais ce qu'ils pensent de ça.

Je hochai la tête. Oui, j'en savais quelque chose. Trent m'avait soutenu contre la fraternité plus d'une fois et m'avait aidé au moment de nos ennuis avec Zach, et ceci, quelles que soient les circonstances. Cela ne lui avait causé aucun ennui, d'après ce que je savais, tout simplement parce que se débarrasser de Zach était aussi bon pour moi que pour tout le monde.

— Alors tu t'installes avec nous ? demandai-je, tout aussi abruptement.

Je n'avais pas de temps à perdre. Il fallait qu'on discute de tas de choses. Rim réapparut et je me rassis pour qu'elle puisse s'installer sur mes genoux. Difficile de se concentrer dans cette position, car elle n'arrêtait pas de gigoter. Mon sexe commençait de se raidir et je posai la main sur sa hanche pour l'immobiliser. Elle devait avoir senti ma réaction parce qu'elle me jeta un coup d'œil, les yeux agrandis.

— Fais attention, ma chérie. C'est chaud, dis-je en prenant le mug qu'elle tenait à la main.

Nous savions tous les deux que je ne parlais pas du café. Elle gigota à nouveau juste au bon endroit. Je faillis m'étrangler. Rim pouffa.

Elle allait le payer cher.

— M'installer avec vous ? demanda Trent, surpris.

— B ! hurlai-je. Ramène tes fesses !

Je reportai mon attention sur Trent et repris, en haussant les épaules :

— On vit tous ici. Peut-être est-ce pour ça que tu te sens à l'écart. Tu n'es pas là tout le temps.

Rimmel acquiesça. Elle n'avait pas entendu le début de la conversation, mais elle était d'accord. Cela confirmait que Trent était déjà un membre de la famille. Elle ne connaissait pas la cause de ma proposition, mais elle l'avait déjà accepté parmi nous.

Trent lui adressa un sourire comme si lui aussi attendait son approbation, puis il se tourna vers moi.

— Je...

— Bon, on est un peu à court de chambres donc tu t'installeras dans celle de Drew.

Drew s'étouffa avec sa boisson et se mit à tousser, son café coulant sur son menton. Comme il était torse nu, il s'essuya du revers de la main.

Trent éclata de rire.

— Ah mec, la tête que tu as faite !

Drew lui fit un doigt d'honneur.

B faisait autant de bruit qu'un éléphant en descendant les escaliers ; Ivy était plus discrète. Il avait enfilé un jean usé et un sweat à capuche. Il n'avait pas l'air trop éprouvé par le début de matinée, mais il l'était. Je n'avais même pas besoin de l'observer pour le savoir. Ivy avait l'air fatiguée, quant à elle. Elle était habillée de façon moins apprêtée que d'habitude avec un legging, de grandes chaussettes qui remontaient sur ses genoux, un tee-shirt et un gilet trop grand.

Ils m'inquiétaient tous les deux.

Mais j'avais autre chose à penser pour le moment. Je me tournai vers Trent, un sourcil arqué.

— C'est tentant... commença-t-il, ce qui fit tousser et s'étrangler Drew encore plus.

— Mais pourquoi est-ce que j'essaie encore de boire ce truc ?

Ivy grimâça en voyant quel chantier il avait fait et fonça à la cuisine pour récupérer un torchon qu'elle lui lança. Il épongea le café qu'il avait projeté partout.

— Je voulais dire que c'était tentant de vivre ici avec vous tous, pas de partager une chambre, dit Trent avant de marmonner : pervers !

On sourit, B et moi, narquoisement.

— Mais c'est impossible. Je suis président de la fraternité, tu te souviens ? Il faut que je vive sur le campus.

Je le savais, mais je tenais à ce qu'il sache qu'il était le bienvenu ici de toute façon.

— Mais merci, cela me touche beaucoup, ajouta-t-il en s'asseyant plus confortablement.

Ivy s'assit près de lui sur le canapé, son verre de jus de fruits maintenant à moitié vide, à la main.

Il lui tendit son poing en disant :

— Salut, Ives, tu as l'air en forme.

— Merci, Trent, lui répondit-elle en souriant, en frappant son poing avec le sien.

Braeden s'assit près d'elle et l'attira contre lui. Je me retins de sourire. Il était tellement possessif avec elle que ça frisait le ridicule.

Mais j'adorais voir mon meilleur ami aussi soumis à sa copine. Ça m'amusait au plus haut

point.

— Alors, pourquoi ce conseil de famille ? demanda Trent. Ce n'est pas ce qu'on fait d'habitude chaque dimanche en mangeant des pancakes ?

— Non, ça, c'est un repas de famille, dit Rimmel. Là, on parle d'un conseil.

Je ne pris pas la peine de lui préciser que nous, les garçons, on ne voyait pas trop la différence.

— Il faut qu'on parle de choses qui ne doivent pas quitter cette pièce. Il semblerait qu'on ait un problème.

J'expliquai rapidement la venue de notre visiteur indésirable.

Trent secoua la tête.

— Je ne peux pas dire que ça m'étonne. J'ai entendu pas mal de conneries.

— Quelles conneries ? demanda Braeden, sur la défensive. Et pourquoi ne nous as-tu rien dit, merde ?

— Parce qu'il s'agissait juste de rumeur dans la fraternité, répondit Trent en jetant un coup d'œil furtif à Ivy. Et je n'avais pas l'impression que le nom de Zach était le bienvenu ici.

— Qu'est-ce que tu as entendu alors ? demandai-je, impatient qu'on avance.

— Apparemment, le père de Zach a sombré après sa mort. Il a commencé à boire, ses clients sont partis et il y a peu, j'ai appris que sa femme l'avait quitté. Elle demande le divorce.

— En effet, il est au fond du trou, conclut Rimmel.

Elle pensait à son père et à son allure au moment où il avait été envoyé dans un centre de désintox pour soigner son addiction aux jeux. Il avait alors perdu pratiquement tout ce qu'il possédait.

— Accuser Ivy de meurtre, ce n'est pas être au fond du trou, mais c'est se comporter en connard revancharde.

Je lui jetai un coup d'œil. Est-ce qu'il faudrait que je le traîne par la peau du cou dehors pour qu'il se calme dans la neige ? Il était furieux des propos de Robert. Je l'aurais été aussi à sa place, mais B avait un problème de gestion de sa colère et il ne fallait pas qu'il pète un câble maintenant. Il était déjà très limite, ces temps-ci.

Et je croyais bien savoir pourquoi maintenant.

— Waouh, dit Trent en se redressant, je n'ai pas entendu parler de ça sinon je serais intervenu.

Ivy posa sa main sur la cuisse de B sur laquelle elle commença à dessiner des cercles du pouce. Puis elle posa la tête sur son épaule, des mèches de sa queue-de-cheval effleurant sa joue.

Braeden sembla se calmer un peu. Ivy lui faisait du bien.

— Robert Bettinger semble certain qu'il va pouvoir porter plainte contre Braeden et peut-être Ivy.

— Qu'il ne s'attaque pas à elle sinon, que Dieu me vienne en aide, gronda B.

Je lui lançai un regard sévère.

— Calme-toi, mec.

— Porter plainte pour quoi ? demanda Trent.

— Pour le meurtre de Zach, termina Drew.

Trent resta bouche bée.

J'avais été aussi interloqué que lui au départ, mais il ne m'avait pas fallu longtemps pour me demander si cela n'expliquait pas en partie les problèmes de sommeil de Braeden et la raison pour laquelle Ivy semblait vouloir être assurée que je le soutiendrais.

Est-ce qu'elle en savait plus sur cette nuit-là qu'elle ne l'avait dit ?

Qu'est-ce que Braeden ne nous avait pas confié ?

— B, tu n’as pas protesté quand il a dit ça tout à l’heure.

Tout le monde se tut et se tourna vers lui. Ivy se redressa, le menton levé comme si elle défiait quiconque de dire quelque chose.

Avais-je déjà dit qu’elle lui faisait du bien ? B avait eu de la chance de tomber sur elle.

— Tu es en train de m’accuser, Rome ? demanda B d’une voix très calme.

— Oh non, rétorquai-je. J’en aurais strictement rien à faire si tu avais bouclé ce salopard dans la voiture et que tu l’avais laissé brûlé.

Rimmel poussa un petit cri. Je n’aurais probablement pas dû dire ça à haute voix, mais il était trop tard. En plus, j’étais parfaitement sincère.

Braeden devait savoir que j’étais de son côté.

Je croisai le regard d’Ivy. Elle m’observait avec gratitude et prudence en même temps.

— Mais il faut que je sache à quoi on a affaire. Tout le monde ici. Il faut qu’on soit prêts.

Je jetai un coup d’œil à tous ceux qui étaient là pour jauger leur réaction.

— Tu le penses vraiment ? demanda B.

La conversation ne semblait plus impliquer les autres. Mon meilleur ami me demandait, à moi seul, si je le soutiendrais.

Je le fixai, imperturbable. Une sérénité tranquille me submergea.

— Je n’ai jamais été plus sincère.

Je te soutiendrai. Toujours.

Il se détendit. Il s’apaisa aussitôt. Puis il baissa les yeux vers Ivy, relevant un peu sa garde.

Il est inquiet de sa réaction quand il aura reconnu les faits.

— OK, B, dis-nous tout, dit-elle tranquillement en pressant sa cuisse.

Il releva la tête, le regard dans le vide et lança à la cantonade.

— J’ai laissé Zach mourir.



Chapitre 16



Rimmel

Je ne pouvais pas rester assise.

Comment aurais-je pu rester tranquillement assise et écouter Braeden nous avouer qu'il était un meurtrier ?

C'était impossible.

Je n'y arriverais pas.

Mais il le fallait.

Folle d'angoisse, je quittai les genoux de Romeo et me mis à aller et venir dans le salon, m'arrêtant juste devant la cheminée.

J'aurais dû allumer un feu, il faisait froid ici.

— Donc, dans un sens, Robert a raison. J'ai tué Zach.

Braeden avait parlé d'une voix blanche.

Les mots entaillaient ma poitrine comme un couteau. Je ne savais pas pourquoi. J'aurais tellement voulu ne pas être affectée, mais c'était impossible.

Mon frère était en train d'avouer un assassinat dans le salon.

Ma mère avait été assassinée.

Sa vie lui avait été arrachée alors que j'étais une petite fille. Je détestais les coupables. Une partie de moi reprochait toujours à mon père d'avoir été la cause de son meurtre. J'étais furieuse qu'il ne l'ait pas protégée, comme il aurait dû.

Je ne voyais pas comment il était possible de justifier un meurtre.

Même une personne complètement dérangée comme Zach.

Je posai mon café et me baissai pour actionner l'allumeur. Il fonctionnait au gaz. Dès que je l'aurais allumé, il me suffirait de tourner le bouton pour lancer le feu.

Mais cela ne voulait pas prendre.

J'appuyai plusieurs fois sur le bouton, de plus en plus énervée.

Pourquoi ne s'allumait-il pas ?

Je sentis derrière moi un mur de chaleur et des mains douces repoussèrent les miennes.

— Tu veux faire sauter la maison, Mini ?

— Il fait froid ici.

Romeo actionna le bouton et une flamme bleue apparut. Bien sûr il avait réussi du premier

coup.

— Et voilà, dit-il en se relevant et m'obligeant à me redresser avec lui.

Nous tournions le dos au reste de la pièce et ses bras m'enveloppaient. Il chuchota à mon oreille, si doucement que je dus faire un effort pour l'entendre :

— Je sais que c'est dur, ma douce. Laisse-lui une chance de s'expliquer.

On dit souvent que l'on est attiré par les personnes qui ont les qualités qu'on souhaiterait avoir. J'étais un exemple parfait de cela.

J'aurais tellement voulu être aussi calme, aussi tolérante que Romeo. J'aimais Braeden. En dehors de Romeo, il était sans doute la personne qui comptait le plus pour moi. Je ne voulais pas me fâcher maintenant, me tourner vers Braeden et qu'il voie que je n'étais pas totalement derrière lui.

Romeo s'éloigna de moi.

Le feu prit dans un grand sifflement. Je regardai les flammes s'élever.

Je n'allais pas faire ça. Je n'allais pas me mettre en colère contre mon frère parce qu'il avait dû prendre une décision terrible dans une situation extrême. Il était fort possible aussi qu'il endosse une responsabilité qui n'était pas la sienne.

Je repensai à toutes les fois où il m'avait soutenue. La nuit où il avait plongé dans la piscine en plein milieu de l'hiver pour me repêcher et y était retourné après pour chercher mes lunettes. La nuit où il était arrivé à l'hôpital et qu'il m'avait serrée contre lui alors que sanglotais contre sa poitrine. La fois où il était venu en Floride pour me protéger au cas où les choses se passent mal avec mon père. Toutes les fois où j'avais eu besoin qu'on me prenne dans les bras et qu'il l'avait fait.

Braeden m'avait prouvé à de nombreuses reprises qu'il était un membre de ma famille.

C'était à mon tour.

Je me détournai du feu, traversai la pièce et contournai la table basse pour me diriger droit sur lui.

Il m'observait, une lueur prudente dans le regard.

Il souffrait déjà de ma réaction.

Je m'installai sur ses genoux et le serrai dans mes bras.

Je jetai un coup d'œil à Ivy pour vérifier qu'elle ne m'en voulait pas. L'expression sur son visage était simplement reconnaissante. Elle se décala un peu pour me laisser de la place.

Je penchai vers l'oreille de Braeden.

— Mon grand frère pour la vie.

Il m'enveloppa dans ses bras, me serrant fort. Il soupira.

— Merci, Rim, chuchota-t-il.

J'enfouis mon visage au creux de son cou, attendant qu'il nous raconte tout.

C'est Ivy qui prit la parole.

— Braeden n'a pas tué Zach. Sa mort est due à l'explosion.

— Robert semblait penser que tu aurais eu le temps de le sortir du véhicule, intervint Romeo.

Il n'avait pas l'air énervé ni ne lançait des accusations. Il voulait simplement des réponses. Je savais déjà qu'il soutiendrait Braeden sans la moindre hésitation. Je n'avais jamais pensé qu'il était le genre d'homme à tuer quelqu'un.

Est-ce qu'il en aurait été capable ?

Oh, oui, Romeo le pourrait. Je le savais mieux que personne.

Mais il avait bien plus de contrôle que Braeden. Ce qu'il lui avait dit tout à l'heure : qu'il se

fichait royalement de savoir si Braeden avait laissé Zach brûler dans la voiture...

Je n'aimais pas ça.

Je n'aimais pas l'idée qu'il perde son contrôle d'une manière ou d'une autre.

Je le voulais stable. Fiable.

Je pressai mon visage un peu plus dans le cou de B, en quête de réconfort.

Il me rapprocha encore plus de lui et baissa la tête pour chuchoter :

— Si c'est trop dur pour toi... si tu ne veux pas entendre ça, je comprends. Tu peux t'en aller.

Je sentais le regard fixe de Romeo même si je lui tournais le dos.

— Je veux écouter, mais j'ai un peu froid.

C'était un pauvre mensonge. Une excuse pour me raccrocher désespérément à lui.

B frotta mon bras énergiquement, pour tenter de me réchauffer. Il se pencha pour attraper la couverture sur la banquette et l'étendit sur moi.

— Tu veux Rome ? chuchota-t-il.

— C'est vers toi que je veux être maintenant.

Il sembla un peu étonné, mais ne dit rien, m'entourant de son bras et prenant la main d'Ivy de l'autre.

— Je voulais ne jamais parler de ça, dit-il en s'adressant à tout le monde. Mais je suppose que je n'ai plus le choix.

Personne ne dit mot. Ils se contentèrent d'attendre comme s'ils n'étaient pas certains de vouloir en savoir plus.

— J'ai vu la BMW faire trois tonneaux, dit-il d'une voix rauque comme s'il avait une laryngite. On conduisait tellement vite tous les deux. Je ne pouvais pas laisser tomber, il avait Ivy, merde ! Mais ma présence derrière lui a semblé le pousser à bout et sans que je comprenne comment, soudain, il pointait son arme sur elle.

Drew émit un petit son, mais je ne relevai pas la tête. J'écoutai la suite.

— Je n'oublierai jamais ce que c'était d'entendre ce tir, de voir la voiture zigzaguer puis se démanteler littéralement alors qu'elle valdinguait dans ce champ. Quand je suis arrivé près du véhicule, j'étais fou d'inquiétude. J'ai appelé Ivy, mais elle n'a pas répondu...

J'entendis l'effort qu'il faisait pour déglutir.

— J'ai cru qu'elle était morte.

— Mais je ne l'étais pas, intervint-elle.

— Non, c'est vrai, mais tu étais en piteux état. J'ai cru un moment que la sortie de la voiture la tuerait. Mais il y avait cette fuite d'essence. Je l'avais repérée dès que j'étais arrivé. Tout allait exploser. Après un tel choc et avec cette fuite, c'était sûr.

— Mais tu l'as sortie de là tout de même, dit Drew.

— Bien sûr. Je l'aurais fait au péril de ma vie. Je l'ai portée le plus loin possible, près de la route. Je ne voulais pas que l'explosion la blesse davantage. Elle était plus ou moins consciente, donc oui, je suis resté quelques minutes vers elle pour être sûr qu'elle respirait toujours.

— Puis tu as appelé les secours, ajouta Ivy.

— Oui et je leur ai dit où nous nous trouvions. Je croyais que Zach était mort et de toute façon, je m'en fichais. J'étais tellement inquiet pour Ivy. Et puis quelques minutes après, je l'ai entendu appeler.

Ivy hocha la tête et B sursauta.

— Tu le savais ?

— Oui, j'ai entendu.

— Tu es retourné vers la voiture ? demanda Trent.

— Oui. Zach était coincé par la ceinture de sécurité ou une chose dans l'habitacle. Il se débattait, dit Braeden d'une voix différente, plus rauque. Il m'a demandé de l'aide. Il m'a dit qu'il ne voulait pas mourir.

— Et tu as fait quelque chose ? demanda Drew.

J'entendis Braeden suspendre son souffle. C'était sa façon à lui de se blinder pour répondre.

— Non. Je suis resté là, je le haïssais. Tout ce que je voyais c'était les merdes qu'il nous avait causées l'année précédente ; Rimmel harcelée, le bras cassé de Romeo. Le viol d'Ivy qu'il a fait passer pour une coucherie un soir de beuverie. Il venait de la frapper. Il avait pointé son arme sur elle. Et elle était couchée un peu plus loin, entre la vie et la mort.

Ses mots firent tomber une chape de plomb dans la pièce. Zach était un être mauvais qui avait causé bien des souffrances.

— Zach savait que je ne l'aiderais pas. Il m'a dit que ce serait un meurtre.

Romeo reprit son souffle derrière moi.

— Je lui ai dit que c'était tout ce qu'il méritait. Et que Dieu me pardonne, mais je pense toujours ça aujourd'hui. Si je l'avais sorti de là, il serait en train de préparer sa revanche, d'élaborer des plans pour nous atteindre. Nous aurions passé notre temps à surveiller nos arrières, et Ivy... aurait dû supporter de voir cet homme qui avait abusé d'elle de la pire des façons.

— B, intervint Romeo, en réponse au désespoir qui filtrait dans la voix de son meilleur ami.

Je me tournai vers Ivy. Elle était livide et pressait une main contre son ventre.

— Nous n'aurions jamais été tranquilles, souffla-t-elle.

Cette façon qu'elle avait de protéger son ventre...

— La voiture brûlait déjà, poursuivit Braeden. Je savais qu'elle allait exploser. Alors je me suis éloigné. J'ai à peine eu le temps de rejoindre Ivy avant que tout pète.

Voilà donc ce qui s'était passé exactement cette nuit-là.

— Maintenant, vous savez, enchaîna Braeden, que je suis un assassin.



Chapitre 17



Romeo

Mon meilleur ami venait d'avouer un meurtre.

Et ma copine était blottie sur ses genoux.

Elle m'en voulait.

Mais je ne comprenais pas pourquoi.

C'était le cadet de mes soucis pour le moment. J'arrangerais les choses avec Rim et si elle avait besoin du réconfort de Braeden en ce moment, pas de problème.

En plus, je crois qu'il en avait bien besoin lui aussi.

— Tu as dit que la voiture brûlait déjà quand tu es revenu auprès de Zach, intervint Trent.

— Oui et alors ? demanda Braeden.

— Alors même si tu avais tenté de le sortir de là, tu aurais pu être pris dans l'explosion et vous seriez morts tous les deux, répondit Ivy à sa place.

Braeden secoua la tête comme s'il pensait qu'on lui cherchait des excuses.

— Tu n'es pas un assassin, dis-je.

Il me jeta un regard acéré.

— Tu étais fou de rage, tu le détestais. On le haïssait tous, merde. Alors tu es resté près de la voiture jusqu'à ce qu'il soit trop tard.

— J'étais parfaitement conscient de la conséquence de ma décision.

— On s'en fout.

Rimmel se figea.

Ah, voilà le problème.

Elle n'aimait pas cet aspect froid et immoral chez moi.

— Sérieux, mec, je suis content que tu l'aies laissé cramer, reprit Drew. Après ce qu'il a fait à ma sœur ? J'aurais fait la même chose, conclut-il en secouant la tête.

— Moi aussi, renchérit Trent.

— Quand j'ai appris sa mort, j'ai été tellement soulagée, ajouta Ivy.

Elle n'était pas aussi cash que les garçons, mais elle était sincère.

— Tu as toujours su ? demanda-t-il en se tournant vers elle.

— Quoi ?

— Que je l'avais abandonné dans la voiture.

— Oui, je le savais. J'étais dans le cirage, comme tu l'as dit, mais j'ai entendu les cris de Zach et je t'ai vu t'éloigner de la voiture.

— Tu n'as jamais rien dit.

Il y avait une pointe de stupéfaction dans sa voix.

— Parce que cela n'avait pas d'importance à mes yeux. Ce n'est pas comme si tu l'avais tué de sang-froid. C'était presque de la légitime défense. En plus, comme Robert l'a fait remarquer, je suis presque aussi coupable que toi.

— Ne dis pas ça, merde ! s'exclama-t-il avec véhémence.

— Il allait te tirer dessus.

— Sur toi aussi ! répliqua-t-elle, avant de se tourner vers moi. Et, il te détestait également, Romeo. Tu aurais probablement été le prochain, termina-t-elle, les larmes aux yeux.

— C'était lui ou nous, B. C'est nous que tu as choisis. Ta famille, dis-je.

— Et je referais la même chose, reconnut Braeden. Je n'en suis pas fier, mais c'est la vérité.

Quel putain de cauchemar qu'il avait vécu !

Qu'est-ce que j'aurais fait à sa place ?

La même chose ? Sans doute, mais je n'en étais pas sûr. Je n'étais pas passé à l'acte le soir où il avait suspendu Rimmel et qu'il m'avait pété le bras, même si j'en avais eu un peu envie. La vérité, c'était que...

Braeden interrompit mes pensées.

— Tout le monde n'a pas ton sang-froid, Rome. Nous sommes humains, nous.

Comment savait-il que je pensais justement à ça ?

Et pourquoi sous-entendait-il que je n'étais pas humain ?

Je bondis de mon siège, vexé.

— Je ne t'ai jamais jugé, grondai-je.

— Non, mais je sais que tu n'aurais jamais fait la même chose que moi. Je ne suis pas comme toi. J'ai un côté plus sombre.

Je n'avais pas envie d'avoir cette conversation devant tout le monde. Surtout Rimmel. Je secouai la tête, les yeux fixés au plafond.

— Robert est un bon avocat. Il sait mener une affaire. Il va essayer de te coincer, B.

Je regardai Ivy qui pressa les lèvres en une ligne mince. Elle savait que Robert essaierait de la faire tomber aussi. Mais je ne dis rien, je craignais que B pète un câble.

— Il va falloir qu'on fasse en sorte que son accusation ne tienne pas, enchaîna Trent.

— Rien ne doit sortir d'ici, poursuivit Drew. Tout ce qu'on sait, c'est que B n'a pas eu le temps de sortir Zach.

— Il n'avait pas le temps en effet, intervint Ivy. Il serait mort s'il l'avait fait.

— Exactement, dit Drew. Personne n'a besoin d'en savoir plus.

— Et ça ne gêne aucun d'entre vous ? demanda Braeden.

— Tu croyais qu'on allait te laisser tomber ? lançai-je, en levant les yeux au ciel.

— Non. Mais ce n'est pas vraiment comme la fois où j'ai nié avoir cassé la cafetière et que personne n'a rien dit.

— C'était toi ! s'exclama Rimmel en le foudroyant du regard. J'ai cru que c'était moi !

— Chérie... dis-je, amusé. On savait tous que c'était B. Pas toi ?

— Non ! Je me suis sentie mal pendant des jours.

— Désolée, la tutrice ! plaisanta Braeden.

— Pourquoi as-tu pensé que c'était toi ? demandai-je en essayant de cacher mon sourire.

Elle était tellement naïve !

— Parce que je suis maladroite ! Et parce que tu m’as donné de l’argent pour aller en racheter une autre ! J’ai cru que c’était pour me reconforter.

Tout le monde éclata de rire alors que Rimmel nous foudroyait du regard.

— Je voulais juste boire un café, dis-je.

Braeden tapota son épaule.

— Désolée, sœurette. La prochaine fois que je casserai un truc, je nettoierai.

Rimmel grommela, ce qui me donna envie d’aller la chercher sur les genoux de B et de l’embrasser. D’ailleurs, ça commençait à m’énervé qu’elle soit toujours assise sur lui. B avait une copine.

Il était peut-être temps que je lui rende la pareille.

— Bon, le fait est que péter une cafetière ou ne pas aider un mec à sortir d’une voiture en feu, ce n’est pas la même chose, reprit Braeden, la voix plus apaisée comme si cette horrible nuit pesait moins lourd.

— On est tous avec toi, dit Ivy en jetant à chacun de nous un coup d’œil.

On hocha tous la tête.

Braeden baissa les yeux sur Rim qui acquiesça également.

— D’accord, dit-il en poussant un soupir tremblant. Alors qu’est-ce que je fais ? demanda-t-il en me regardant.

— Robert ne va pas lâcher l’affaire, intervint Trent. Je vais aller voir ce qui se dit dans la fraternité. Les amis de Zach parlent encore de lui et du drame. On pourra utiliser tout ce qu’on peut contre lui, comme ça.

— Oui, bonne idée, acquiesçai-je.

— Et si Robert réussit à réunir des preuves ?

— Cela n’arrivera pas. Il n’y en a pas, rétorqua Ivy.

— Je vais appeler mon père. Il saura comment gérer Robert.

Tout le monde approuva.

— Silence total pour le moment. Trent, tu enquêtes de ton côté, ordonnai-je. Le conseil est levé.

Je me dirigeai vers le canapé en souriant à Ivy.

— J’ai envie de boire un verre. Tu veux bien me donner un peu de ton jus de fruits, Princesse ?

— Je t’en prie, répondit-elle en me tendant son verre.

Je la fis se lever, mais à peine debout, elle vacilla sur ses jambes.

— Hé, m’exclamai-je en la retenant en passant un bras autour de sa taille. Ça va ? demandai-je alors qu’elle s’appuyait contre moi.

Elle hocha brièvement la tête.

Braeden nous observait, les yeux plissés. Je ne savais pas s’il était inquiet parce qu’elle avait eu un vertige ou s’il était jaloux parce que j’avais sa copine dans les bras.

J’allais vite le savoir.

— Viens Princesse, ton carrosse t’attend.

Je me baissai, lui présentant mon dos.

Elle me regarda comme s’il me poussait une seconde tête.

— Bon, je n’ai pas tout mon temps, enchaînai-je.

Elle sauta sur mon dos et je me redressai en passant les bras sous ses genoux avec la ferme

intention de la conduire vers la cuisine.

— C'est quoi ce bordel ? gronda Braeden en déposant Rim à côté de lui.

Je lui adressai un large sourire et pris la direction de la cuisine.

— Je sais ce que tu cherches, cria-t-il.

— Du jus de fruits ? répliquai-je.

— Il t'a agacé, hein, rit Ivy.

— Je lui rends juste la monnaie de sa pièce.

Une fois dans la cuisine, je me retournai de telle manière que je présente mon dos à l'îlot central et je me baissai pour qu'Ivy puisse s'asseoir.

Puis, je sortis la bouteille de jus de fruits, en versai dans son verre avant de boire directement au goulot.

— Roman Anderson ! cria Rimmel.

Je posai la bouteille et m'essuyai la bouche du revers de la main.

— Oui, future madame Anderson ?

Elle oublia ce qu'elle allait me dire et me sourit.

— Je vais prendre une douche.

— Tu as besoin de compagnie ?

— Tu es vraiment un connard, intervint B qui entra dans la cuisine.

Je lui tendis la bouteille de jus d'orange.

— Tu veux ça en signe de paix ?

Il haussa les épaules avant de boire au goulot.

— J'abandonne, marmonna Rimmel avant de tourner les talons.

— Il faut une autre bouteille de jus de fruits maintenant, se plaignit Ivy.

Braeden reposa la bouteille en rotant.

De façon très sonore.

Je lui tapai dans la main.

— Génial !

— Waouh, c'était au moins niveau dix sur l'échelle de Richter, s'exclama Trent qui venait d'arriver dans la pièce, suivi de Drew.

Puis, ils reprirent leur conversation à propos de pièces de voiture en se dirigeant vers la cafetière.

— Il faut que je descende de là, dit alors Ivy en tendant les bras pour qu'on l'aide.

D'humeur taquine, j'avançaï d'un pas, mais B me tapa sur la poitrine.

— N'exagère pas ! grommela-t-il.

Je ricanai.

Braeden souleva Ivy et la remit sur ses pieds.

— Et où tu vas comme ça ? demanda-t-il en tirant sur sa queue-de-cheval.

— J'ai un rendez-vous médical.

Tout le monde se tourna vers elle.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Braeden, les sourcils froncés.

Il tendit la main et prit son poignet. Il écarquilla les yeux. Il venait de découvrir les traces sur ses bras. Ça devait arriver.

— C'est à cause de ton poignet ? Cela ne fait pas longtemps qu'on a retiré le plâtre. Est-ce...

— Non, le coupa Ivy précipitamment. Ça va. C'est mon dernier rendez-vous de contrôle après l'accident.

- Je croyais que tu avais déjà terminé, intervint Drew.
- Après celui-ci, oui ça sera fini.
- Je devais aller à la salle, mais je vais t’emmener, je ferai de l’exercice après.
- Non, je peux me débrouiller. Il faut que j’aïlle en cours après.
- Tu es sûre ?
- Mais oui. Je vais aller mettre mes bottes.

Braeden la regarda sortir. Je lui donnai une tape sur l’épaule.

- On ira à la salle ensemble, B.

Il hocha la tête.

- Vous voulez venir avec nous ? demandai-je à Trent et Drew.
- Je peux pas, je dois aller bosser, dit ce dernier, l’air tellement blasé que j’éclatai de rire.
- Moi, j’ai cours, précisa Trent, qui semblait aussi peu enchanté.
- Comment ça va le pilotage ? demandai-je à Drew.
- C’est difficile, c’est un milieu fermé. Mais je me défends.
- Je n’en doutais pas.

Trent s’agita. J’avais l’impression qu’il y avait un peu de tension. Que se passait-il ? Mais je ne posai aucune question. J’étais concentré sur B.

- Je vais aller me changer, embêter Rim et on ira après.
- On prend ta voiture alors. Mon pick-up marche mal.

Encore un petit cadeau de Zach, pensai-je.

Même mort, ce mec nous causait des problèmes.



Chapitre 18



Rimmel

Il se tenait contre le lavabo de la salle de bain. La hanche juste contre le granit, un pied posé sur l'autre, les bras croisés sur la poitrine.

Il était toujours torse nu et à ce stade, je pensais qu'il le faisait exprès. Il savait quel effet cela avait sur moi et il s'en servait sans vergogne.

Ses yeux bleus m'observaient comme si j'étais l'attraction principale d'un spectacle. Ils étaient bleu azur comme la partie la plus chaude d'une flamme.

Je fis coulisser la paroi vitrée de la douche en resserrant la serviette dont je m'étais enveloppée. Mes cheveux dégoulinèrent d'eau. Il fallait que j'applique de l'après-shampooing deux fois pour espérer les démêler. J'avais déjà essoré les pointes avant de sortir de la douche, mais ils étaient encore trempés.

Comme je ne portais pas mes lunettes, la pièce était floue. Mais cela n'avait pas d'importance. Cela me donnait une bonne excuse pour ne pas me concentrer sur l'homme devant moi.

Plutôt que le regarder, je pris ma brosse et m'attaquai à l'extrémité de mes mèches. C'était difficile de démêler mes cheveux tout en maintenant la serviette autour de moi. D'habitude, je la laissais tomber, mais là ce n'était pas possible.

Je n'étais pas mal à l'aise. Romeo m'avait vue nue un nombre incalculable de fois, c'était naturel maintenant. Il connaissait mon corps aussi bien que moi. Il avait passé pas mal de temps à l'explorer après tout.

Mais il était question aussi d'intimité, de vulnérabilité.

Je n'avais pas l'impression que je pourrais assumer ça aujourd'hui. Je me sentais toujours un peu troublée et secouée.

Romeo ne disait rien et moi non plus.

Pendant de longues secondes, il m'observa tenir maladroitement ma brosse et ma serviette. Puis il émit une sorte de grognement rauque. Il décroisa les bras et se redressa. Il vint placer son corps chaud derrière moi et me prit la brosse des mains.

Je la lui cédaï et en profitai pour tenir ma serviette.

Il commença tout en bas. Quand mes cheveux sont mouillés, ils descendent plus bas qu'à mi-dos. J'aurais probablement dû les faire couper déjà, c'était bien trop compliqué pour moi de m'en occuper, mais je n'avais pas eu envie. Et maintenant, avec le mariage qui se profilait,

j'avais pensé que ça serait mieux comme ça.

Il était bien plus délicat que moi. Ou alors mes cheveux étaient aussi affectés par la vision de Romeo torse nu. La brosse glissait dans mes mèches avec aisance, comme si elles n'osaient pas lui résister.

Traitres !

Je l'observai dans le miroir, sa large carrure juste derrière moi. J'étais bien plus petite, beaucoup plus pâle que lui et tellement... moins.

Romeo, c'était tout.

Ses cheveux étaient d'un blond qu'on ne peut pas reproduire avec de la teinture, une couleur entre le doré et le platine. Il avait passé la main dedans tout ce début de matinée. Je le savais parce qu'ils rebiquaient dans tous les sens et bouclaient sur ses oreilles. Une mèche était retombée sur son front le rendant encore plus séduisant.

Il ne s'était pas rasé depuis deux jours si bien que sa barbe formait un duvet épais et doux sur sa mâchoire inférieure. Blonde aussi. Un désir soudain de la sentir entre mes cuisses me saisit.

Alors que je me trouvais juste devant lui, il était si large que je voyais ses deux épaules. Elles étaient sculptées, amples et lisses.

Il s'était aminci un peu depuis qu'il jouait dans la NFL. L'entraînement intensif et les nombreux voyages l'avaient asséché, mais cela mettait encore plus en valeur ses muscles. Je pouvais compter ses abdos.

Et la façon dont ses hanches s'affinaient en V sous la taille...

Oui, comme je l'avais déjà dit, Romeo était mon péché mignon.

Je n'aurais jamais cru qu'une fille comme moi pouvait en avoir. Mais je ne pouvais pas nier l'effet qu'il avait sur moi.

— Tu me mates, gronda-t-il en continuant ses lents et méthodiques coups de brosse.

Je serrai encore plus fort la serviette contre moi. Je ne savais même pas pourquoi. Cela ne le tiendrait pas à distance, alors qu'il faisait déjà partie de moi.

Il termina le démêlage et posa la brosse. Sans me quitter du regard, il s'empara du tee-shirt que j'avais posé à côté du lavabo. C'était l'un des siens, un Knights. Je voulais le porter le temps que je sèche mes cheveux.

Toujours silencieux et le regard fixé sur moi, il me fit enfiler le vêtement.

Une fois le tee-shirt en place, il tira sur la serviette. Je le laissai me l'ôter. Elle tomba au sol et il la repoussa d'un coup de pied.

J'avais toujours le regard braqué sur lui. Impossible de faire autrement.

Ses deux mains vinrent se poser de chaque côté de mon corps sur la vasque.

— J'ai l'air différent maintenant ? demanda-t-il, les yeux plantés dans les miens.

— Maintenant ? demandai-je, la tête inclinée.

— Maintenant que tu m'as entendu dire que j'approuvais ce que Braeden a fait.

Ma respiration se bloqua dans ma gorge. Il savait donc ce qui me tourmentait.

Ses lèvres pleines s'incurvèrent.

— Oh oui, je sais très bien à quoi tu penses, bébé.

— Romeo, commençai-je en me tournant vers lui.

Il saisit mes hanches pour m'immobiliser en poussant un petit grognement de protestation.

— Ne bouge pas. Regarde, ordonna-t-il en faisant un geste du menton en direction du miroir.

Tu sais ce que je vois ?

Je secouai la tête.

— Je vois un #sportif qui est tombé amoureux d'une #nerd. Mais je ne suis pas vraiment un #sportif et clairement, tu n'es pas vraiment une #nerd. Oui, je joue au foot et je suis super sexy. Je pouffai.

Il s'empara de mon menton pour m'obliger à regarder le miroir.

— Tu aimes lire et tu as de très bonnes notes. Mais ce n'est qu'une infime partie de ce que tu es. Tes cheveux hirsutes et tes pantalons de jogging ? Ma tendance à abuser des jurons et être autoritaire ? C'est une autre partie de chacun de nous deux.

Il rassembla mes cheveux dans sa main et les repoussa sur une épaule. Il se baissa pour venir effleurer mon cou de ses lèvres sans me quitter du regard. Je frissonnai.

— Tu sais ce qui occupe cent pour cent de moi ?

— Hmmm ?

— L'amour que je te porte.

Il pressa un baiser juste à l'endroit où il venait de me toucher. Lorsque je fermai les yeux, il s'écarta un peu.

— Regarde-moi, Rimmel.

Je me forçai à soulever les paupières en essayant de ne pas succomber à ses mots et à ses lèvres. Mais ce n'était pas ça qui allait être ma perte, mais ses yeux et la sensation qu'ils me donnaient que j'étais la seule chose qu'ils voyaient.

— Je t'aime avec cent pour cent de moi. Cela fait beaucoup. Alors oui, je comprends pourquoi Braeden a agi comme ça. Ce type qui a abandonné Zach dans la voiture, c'est une infime partie de lui. C'est la partie de lui qui aime Ivy à cent pour cent qui a pris le dessus. Les cent pour cent de lui qui aiment sa famille ont remporté le combat.

Il s'interrompit.

— Et tu veux savoir quoi ?

Je hochai la tête.

— Une infime partie de moi admire cette réaction de Braeden parce que je ne suis pas sûr que j'aurais été capable de faire la même chose. Pas parce que je détestais moins Zach, mais parce que je savais quelle serait ta réaction.

J'ouvris la bouche pour prendre la parole, mais il secoua la tête. Seigneur, il avait beaucoup à me dire.

— Je suis désolé si les choses que j'ai dites tout à l'heure t'ont blessée, ma chérie. Je n'ignore pas que tu sais parfaitement ce que c'est de perdre quelqu'un. Je suis désolé si je t'ai fait douter de qui je suis vraiment parce que je refuse de condamner Braeden pour une décision qu'une petite partie de lui a prise en un quart de seconde. Mais en revanche, il y a une chose dont je ne suis pas désolé.

— Laquelle ?

— Qu'il soit mort, reprit-il, ses yeux lançant des éclairs comme un orage sur une plage. Après ce qu'il vous a fait, à toi et Ivy, il n'y a pas l'ombre d'une chance que je verse une larme sur le sort d'un mec aussi désaxé.

— Je sais qui tu es vraiment.

J'interrompis son flot d'excuses avec ces simples mots.

— Je ne connais peut-être pas chaque recoin de ton âme, mais c'est la raison pour laquelle t'épouser me paraît une idée aussi excitante. Je veux te connaître totalement. Je veux passer le reste de ma vie à m'y employer. Même si je découvre des choses qui me choquent. Et peu importe les petits détails que je ne connais pas encore, je connais les principaux. Et plus j'y

pense, plus je me dis que le plus important, c'est ce dont je me suis rendu compte ce matin.

— Rim... reprit-il d'une voix rauque et pleine de regrets.

— Tu as beaucoup parlé, Roman, c'est à mon tour.

Il éclata d'un petit rire nerveux.

— Regarde-moi, ordonnai-je.

S'il m'avait obligée à le regarder, à voir qu'il pensait chaque mot qu'il prononçait, j'allais faire pareil.

— J'ai toujours su à quel point la famille comptait pour toi. Dès que je t'ai vu avec Braeden ou avec tes parents, ça a été évident. Mais peut-être que je n'avais pas compris à quel point ce lien était fort. Ta loyauté est stupéfiante. Je l'admire. Tu n'as peur de rien.

Il s'apprêtait à protester, mais je pris sa main pour l'en empêcher.

— Regarde.

Ses yeux bleu azur se plantèrent dans les miens.

— Tu n'as pas peur quand tu prends notre défense. Tu ne tiens pas rigueur à celui d'entre nous qui commet une erreur ou qui prend une décision qu'il pourrait regretter. En fait, c'est très simple pour toi, c'est blanc ou noir. La famille ou pas la famille. Ta loyauté est inconditionnelle. C'est pour ça que tu es un alpha parce que tu es fort pour toi, mais également pour tous ceux que tu aimes.

Il était presque collé à mon dos et je levai un bras pour le prendre par le cou, pour qu'il se rapproche encore.

Il bandait. Fort. Son érection était plaquée contre mon dos et j'avais du mal à me concentrer sur autre chose.

— Je ne douterai jamais de toi, Romeo. Jamais.

— Mini, chuchota-t-il en caressant mon cou de son nez.

Une fois notre contact visuel brisé, je fermai la bouche. Seigneur, cette sensation dans mon dos...

— Tu veux toujours m'épouser ?

— C'est moi qui devrais te poser cette question, soufflai-je, la peau hérissée par la chair de poule.

Il frotta son bassin contre mes fesses.

— Ma réponse est : bordel, oui.

— Romeo, appelai-je, avec suffisamment d'autorité pour qu'il relève les yeux vers les miens dans le miroir. Je suis désolée. Ma réaction tout à l'heure n'était pas appropriée. C'est juste que ma mère...

— Chut, ma chérie, je sais.

Je secouai la tête, cherchant quoi dire, mais je n'y arrivais pas. Comment mettre en mot quelque chose qui est si difficile à ressentir ?

Et comment une fille est-elle censée réfléchir quand un homme frotte lentement et sensuellement son érection contre son derrière ?

— Arrête ça ! dis-je en le saisissant par les hanches pour l'immobiliser. J'essaie de m'excuser, là. Je n'arrive plus à réfléchir.

Je sentis sa poitrine tressauter de rire et je m'appuyai contre lui.

— Tu n'as pas besoin de t'excuser. Je comprends.

— Je crois que j'ai fait de la peine à Braeden.

— Ne t'inquiète pas pour lui.

Il avait arrêté de se frotter contre moi, mais il faisait maintenant glisser ses mains sur l'arrière de mes cuisses remontant peu à peu sous mon tee-shirt et se rapprochant dangereusement de mes fesses nues.

— Je voudrais te dire... quelque chose, bafouillai-je en essayant de me concentrer.

Sa paume était posée sur ma fesse. Ses doigts continuaient leur voyage, plongeant entre mes cuisses à la recherche de mon sexe.

— Quoi donc ? demanda-t-il en bougeant un peu pour pouvoir aller plus loin, approchant ses doigts encore plus de l'orée de mon sexe.

Ses phalanges effleurèrent mes lèvres. J'étais trempée, palpitante.

Son sexe tressauta contre le bas de mon dos. Je me pressai instinctivement contre lui.

— Rim.

— Hmm ? répondis-je en arquant mon dos pour lui faciliter les choses.

Ma tête bascula en arrière lorsque son doigt me pénétra. De son autre main, il souleva mon menton pour que nos regards se croisent dans le miroir.

— Dis-moi.

— Quoi ? marmonnai-je en allant et venant sur ses doigts.

Il gronda dans mon oreille, le regard obscurci :

— Regarde.

Il leva alors mon tee-shirt jusque sous mes seins.

Je gardai mon regard braqué sur lui alors qu'il descendait prestement son short. Il pressa son gland dur et soyeux contre moi. Je poussai un gémissement alors qu'il retirait doucement son doigt et rectifiait ma position pour que mon derrière soit parfaitement exposé.

Juste à l'orée de mon sexe, il s'arrêta, entrelaça nos doigts et plaqua nos mains sur le meuble vasque.

— Ne détourne pas les yeux, ordonna-t-il.

J'observai son visage alors que nos deux corps se fondaient l'un dans l'autre. Il me pénétrait à fond dans cette position et je me cambrai pour qu'il aille encore plus loin.

Nos mains accrochées l'une à l'autre, on s'observa. Il allait et venait en moi, me pénétrant encore et encore. Mes parois intimes se resserraient autour de lui et la sensation de ses hanches qui tapaient contre mes fesses était un pur délice.

Son regard flou était une vraie drogue, même si mes yeux voyaient trouble eux aussi. Son désir et son amour étaient parfaitement clairs.

— Putain, bébé, gronda-t-il, je ne peux pas me retenir.

J'agitai les fesses contre lui exactement comme ce matin quand je m'étais assise sur ses genoux. Je sentis son sexe tressauter en moi alors qu'il serrait les mâchoires. Ses yeux brillaient comme des diamants. Il fourra une main entre nous, cherchant mon clitoris sensible.

Je me frottai contre son bas-ventre et lui contre mes fesses.

Une seconde plus tard, il se répandait en moi et cette sensation me précipita également dans le plaisir. Je hurlai sous ses yeux qui ne me quittaient pas dans le miroir.

Ça aurait pu être embarrassant si j'avais eu encore la capacité de penser.

L'orgasme me déchira en deux et dura de longues secondes. Je m'affaissai contre le meuble, mais il passa un bras autour de ma taille sans me lâcher du regard.

Quand je repris mes esprits, j'avais les genoux tremblants. Il se retira, me souleva dans ses bras et me conduisit de la salle de bain au lit.

Il s'allongea près de moi et je me blottis contre lui, me gorgeant de son parfum unique.

— Je t'aime, lui dis-je.

— Je t'aime aussi.

Quelques minutes plus tard, quand je pus à nouveau me servir de mon cerveau, je me souvins que nous n'avions pas terminé notre conversation.

— Je suis contente moi aussi qu'il soit mort, chuchotai-je, horrifiée d'avoir de telles pensées.

— Cela ne fait pas de toi une mauvaise personne, mon cœur. Tu es juste humaine.

Voilà, c'était ça. Les paroles, les émotions que je tentais d'expliquer, Romeo venait de les résumer en un seul mot.

Humaine.

Pendant des années, j'avais été comme en pilote automatique, vivant au jour le jour. J'étais froide et stérile. Je me protégeais ainsi.

Mais cela avait fait de moi un robot.

Puis Romeo était entré dans cette bibliothèque.

Il avait relancé mon cœur. Il avait fait de moi une humaine à nouveau.



Chapitre 19



Romeo

Il y avait un endroit où B et moi pouvions nous retrouver et où les choses semblaient toujours plus simples.

Le terrain de football.

B et moi, nous nous sommes rencontrés sur un terrain de jeux, mais c'est sur le terrain de foot que nous sommes devenus meilleurs amis. À l'époque alors que nous savions à peine nouer nos lacets, il nous suffisait d'avoir un peu d'herbe verte. Pas besoin de lignes peintes en blanc, d'une pelouse de compétition ou de balles en cuir.

Nous n'avions besoin que d'espace et d'être ensemble.

Nous disposions peut-être du matériel au top maintenant, le meilleur que peut offrir l'argent à ce stade, mais nous avons surtout besoin d'être ensemble comme lorsque nous avons sept ans.

Le coach O'Connor nous permit d'entrer sur le terrain d'Alpha U. J'y revenais pour la première fois depuis des mois. J'avais l'impression que ça faisait une éternité.

Mais rien n'avait changé.

Les projecteurs baignaient le terrain parfaitement entretenu d'une lumière crue. Les lignes blanches étaient parfaites même si nous étions hors-saison. Il y avait dans l'air une odeur, un mélange d'essence et d'herbe fraîchement coupée. Il restait une pointe de sueur aussi qui s'accrochait au stade, réminiscence de tous les matchs joués ici.

Le seul autre son en dehors de celui que nous faisons B et moi, était le ronronnement des puissants projecteurs qui illuminaient ce terrain couvert comme le soleil à son zénith. Et même s'il n'y avait pas de match en cours, pas d'équipes surgissant du tunnel, l'ambiance de football résonnait dans le stade.

L'écho des casques qui s'entrechoquaient, des protections qu'on mettait en place, des sons des sifflets faisaient vivre ces lieux, même quand il n'y avait pas de match.

Ce n'était peut-être qu'un terrain d'entraînement pour les Wolves, mais cela n'avait pas d'importance. L'amour du jeu ne venait pas du foot directement, mais de la passion et de la motivation des joueurs. Du public assis dans les gradins qui encourageaient les équipes en criant à tue-tête. Et de la fraternité entre coéquipiers.

Ni B ni moi ne faisons plus partie de cette équipe, pourtant nous avons l'impression de revenir à la maison.

— On dirait que vous êtes arrivés ici hier, encore gamins, dit le coach, juste derrière nous alors que nous observions le stade. J'ai toujours su que tu y arriverais, Anderson. Le foot a été créé pour toi.

Les gens me disaient ça tout le temps, mais là c'était le coach qui avait passé un nombre incalculable d'heures à m'entraîner au point que je le déteste parfois. Alors je le croyais.

— Walker, en revanche, commença mon entraîneur attirant l'attention de Braeden qui pivota vers lui, j'ai toujours pensé que tu avais le talent pour ça, mais que tu n'arriverais pas au bout.

— Tu me fais un compliment ou tu veux que je commence une thérapie ? ironisa B.

— Il n'y a pas un médecin dans cet État qui ait un diplôme suffisant ni assez de temps pour te soigner, Walker, marmonna le coach, le sourire aux lèvres et la fierté évidente dans les yeux. Je suis tellement fier de toi, fiston. Ils ont de la chance de t'avoir dans la NFL.

— Merci, Coach, répondit Braeden en détournant le regard.

Oh mon B qui était tout ému !

— Merci de nous autoriser à utiliser ce terrain, Coach, lançai-je alors, histoire de donner du temps à B pour qu'il se reprenne. On avait envie de bosser un peu avant le *draft*.

— Ce stade vous sera toujours ouvert, les garçons, du moins tant que je bosserai ici. En plus, c'est à nous de te permettre d'être au top pour les gens de la NFL. Débrouille-toi pour t'entraîner deux fois par jour, ordonna-t-il ensuite à Braeden avant de se détourner. Si jamais tu n'entres pas dans une des meilleures équipes, c'est moi qui viendrai te botter le cul !

— Pas de pression du tout ! ironisa Braeden.

Le coach commençait déjà à s'éloigner, mais il leva un bras pour nous faire un doigt d'honneur.

— Hé, il vient de nous faire un doigt, s'esclaffa Braeden. Qu'est-ce que le proviseur va penser ? cria-t-il.

— Va te faire voir, brailla le coach avant de disparaître dans le tunnel.

B et moi échangeâmes un regard avant d'éclater de rire.

J'observai à nouveau le terrain en prenant une grande bouffée d'air qui sentait le football.

Braeden laissa tomber son sac et retira son sweat-shirt.

— On le fait ou pas ?

Je l'imitai et on courut tous les deux vers le centre du terrain comme les deux gamins que nous étions. On joua pendant des heures, oubliant tout le reste.

Cela dura tellement que lorsque Braeden jeta un coup d'œil à la pendule, il jura en disant qu'il avait raté ses cours.

— YOLO³ ! cria-t-il avant de me lancer la balle, commençant une nouvelle série de passes.

— On dirait une pub pour des barres énergétiques, ricanai-je. YOLO, repris-je sombrement, quelle connerie !

Je reçus alors la balle dans le dos, je fis volte-face, l'observant à mes pieds maintenant.

— D'accord, Walker, tu veux jouer au plus fin, tu me fais dix tours, ordonna-t-il imitant le coach à la perfection.

B courut vers la piste qui entourait le terrain. Quand il s'aperçut que je ne le suivais pas, il lança :

— T'es trop bien pour courir toi ?

— Non ! Moi je suis censé me ménager, tu te souviens ? Je suis un pro, moi, c'est la trêve.

— Merde, Rome. J'espère que Gamble fera ce qu'il faut pour que je joue dans ton équipe.

Parce que tu es en train de te ramollir sérieusement. Tu vas avoir vraiment besoin de moi pour que je te pousse au cul.

— Je ne ramollis pas ! m'exclamai-je en me rendant compte qu'il avait touché un point sensible et que je me ramollissais peut-être un peu.

B s'immobilisa et fit volte-face.

— Oh on est vexé, hein ?

— T'es censé courir toi ! répliquai-je, les mâchoires serrées.

— Qu'est-ce qui t'arrive Rome ? insista-t-il en courant à reculons. Et ne me dis pas « rien du tout » parce qu'en général tu es bien moins susceptible que ça.

— Je vais courir avec toi, grognai-je.

Je me plaçai à côté de lui et tout de suite, nos foulées s'accordèrent parce que comme je l'avais dit plus tôt, c'était toujours comme ça pour le football. On pourrait jouer tous les deux, les yeux fermés et les oreilles bouchées, on se trouverait sur le terrain.

On courait tranquillement. Je n'avais pas menti quand j'avais dit que je devais me ménager. On s'était entraîné sérieusement un bon moment déjà. Il fallait qu'on se calme maintenant et que je trouve une solution pour l'aider à s'entraîner sans faire tout ce qu'il faisait.

Mais c'était dur de rester assis à regarder les autres faire.

J'avais le foot dans le sang, ce n'était pas un boulot pour moi, mais un style de vie.

— Alors quand il s'agit de mes problèmes, tu as le droit de tout savoir, mais quand on parle des tiens, tu ne veux rien me dire ? dit-il pas le moins du monde essoufflé.

Je lui lançai un regard du coin de l'œil.

— Tu ne crois pas que tu as assez de soucis comme ça ?

— Tu es mon meilleur pote, Rome. Si tu as un problème, je ne ramollirai pas.

— Ah je croyais que c'était mon problème à moi.

Son regard s'assombrit alors qu'il essayait la sueur de son front.

— Ne te fiche pas de moi ! Tu n'es pas le seul à t'inquiéter pour sa famille.

— Tu n'as aucun souci à te faire, ce n'est pas grand-chose.

— Oui, parce que tu réagis au quart de tour quand je fais une blague, ricana-t-il.

On s'esclaffa tous les deux sans arrêter de courir.

Puis le silence revint et B ne relança pas la conversation ; il n'allait pas lâcher l'affaire.

— Il y a des petits problèmes dans l'équipe.

— Ah le chouchou de Gamble a fait quelques jaloux. Merde, Rome, je croyais qu'on aurait au moins deux ans avant d'avoir ce type de soucis.

Je le regardai, surpris.

— Quoi ? Ne me dis pas que tu ne t'y attendais pas ? dit-il en riant.

Je me sentis soudain très bête. Je n'aimais pas ça.

— Je me disais que des adultes qui jouent dans le championnat national de foot avaient autre chose à penser.

— Et tu crois encore au père Noël ou bien ?

Merde. Maintenant qu'il disait ça, je me sentais idiot. Dans une profession où la starification te rapporte beaucoup d'argent, où chaque *touchdown* et chaque titre te rendent célèbre et que tu passes pour un type génial seulement si la presse et les autres te perçoivent comme ça... J'aurais dû m'en douter.

Il y avait beaucoup de tension dans le foot. Un seul match pouvait fichier en l'air votre carrière. Des photos et des infos coûtaient des sommes obscènes qui suffiraient à faire vivre des petits

pays.

— Je veux juste jouer, tout ce qui relève de la politique ne va pas bien avec la passion.

— Ton contrat s'élève à combien, Rome ?

Cela ne me dérangeait pas qu'il me pose cette question. De toute façon, il pouvait me demander ce qu'il voulait, vraiment tout, je lui répondrais. J'aurais pu hésiter, mais ce n'était pas par manque de confiance en lui. Mais j'étais tout de même surpris de sa question.

Nous ne parlions jamais d'argent, car cela ne jouait aucun rôle dans notre amitié.

— Trente millions, rétorquai-je du tac au tac. Et un bonus publicitaire de plus de dix millions.

Il siffla entre ses dents.

— Eh bien Rome... je peux t'emprunter vingt dollars, je me sens un peu misérable.

— Je viens de te dire que je vais me faire quarante millions de dollars pendant quatre ans et tu me demandes vingt dollars ? ricana-t-il.

— Tu me prends pour qui ? Un mec intéressé ?

J'éclatai de rire une nouvelle fois et bifurquai en direction de mon sac et de ma bouteille d'eau. Braeden m'emboîta le pas pour boire lui aussi.

— Avec tellement d'argent, tu devrais être le premier quarterback, celui qui mène l'équipe.

— Ça en prend le chemin, on aura la décision définitive après le recrutement de cette année.

— Je suppose que celui en concurrence avec toi doit être plutôt furax de voir son chèque diminuer.

Braeden était tout ce qu'on voulait. Moqueur. Bagarreur. Compliqué. Mais il n'était pas idiot.

— Tu as raison, Blanchard ne m'apprécie pas trop ces temps-ci.

Blanchard était le quarterback principal des Knights. Et ceci depuis trois ans. Pendant lesquels l'équipe n'avait jamais gagné le Super Bowl. Ils avaient joué les *playoffs* une fois seulement.

Ce n'était pas un mauvais joueur, bien au contraire. Il était bon.

Mais j'étais meilleur. J'étais plus jeune aussi, plus motivé et la presse aimait beaucoup mon sourire. Et qui aurait pu leur en vouloir ? J'avais un sourire d'acteur hollywoodien.

— Il va devenir ton remplaçant alors ? demanda B en frottant sa tête avec une serviette.

— Oui, mais son contrat se termine dans un an et le troisième quarterback est très performant.

Je ne serais pas surpris qu'il passe numéro deux.

— C'est Rowan, n'est-ce pas ?

Je hochai la tête, pas même étonné qu'il connaisse tous les quarterbacks.

— J'ai fait sa connaissance en assistant à un de tes matchs. Il est sympa.

J'acquiesçai.

— Il y avait pas mal de tension en fin de saison et juste après. Blanchard n'a pas caché qu'il n'était pas très content que je débarque et que je lui pique déjà son poste.

— Tu as bossé pour ça, grommela Braeden. Surtout après tout ce que tu as dû affronter et après avoir failli ne pas jouer du tout.

J'esquissai un sourire ; tout le monde disait que j'étais un alpha, mais B l'était tout autant que moi.

— Je ne lâche rien. L'équipe est bonne, B. Avec quelques réglages, des ajustements sur la liste joueurs et toi sur le terrain avec moi, on peut envisager de gagner le Super Bowl.

— C'est ce que nous ferons.

Je levai mon poing et il vint cogner dedans. Il se laissa tomber par terre et commença une série d'étirements.

— La situation en est où avec Blanchard ? Il va falloir que je l'aie à l'œil ?

— Blanchard, c'est mon problème, pas le tien, sifflai-je, les dents serrées.

— Tes problèmes sont mes problèmes.

— C'est justement pour ça que je ne t'avais rien dit. Tu ne peux pas te permettre d'en rajouter en ce moment. Il faut que tu sois absolument parfait au moment du *draft*. Personne ne recrute un joueur avec de potentiels problèmes d'image. Et avec...

Je serrai les dents, sans finir ma phrase.

— Et avec Robert Bettinger m'accusant partout de meurtre, ma carrière pourrait s'arrêter avant de commencer.

Merde ! J'avais pensé exactement la même chose lorsque je m'étais cassé le bras. Que c'était fini avant de commencer.

Et c'était aussi la faute de Zach.

Enfin, pour être honnête, la situation de Braeden n'était pas entièrement la faute de Zach. Seulement à 99,5 %.

— Ça n'arrivera pas, promis-je en me souvenant soudain de quelque chose. Prends tes affaires, on va aller voir mon père.

Il fallait qu'on le prévienne avant que les rumeurs ne lui reviennent aux oreilles.

Braeden fourra tout ce qu'il avait dans son sac.

— Tu t'en veux, dis-je en lui donnant un petit coup dans l'épaule.

— C'est ma carrière. Tu connais aussi bien que moi les enjeux.

— Je ne parle pas de foot, là.

Ses épaules s'affaissèrent ostensiblement.

— Ivy s'inquiète. Et moi aussi.

— Elle est venue t'en parler ? demanda-t-il, la voix sinistre.

— Elle avait besoin de parler, mais elle ne m'a rien dit de cette fameuse nuit. Ni de Zach.

Il reprit, la voix révélant son étonnement :

— Je ne savais pas qu'elle était consciente de ce qui se passait cette nuit-là. Elle était dans le brouillard. Je pensais qu'elle n'avait rien remarqué.

— Tu lui en as parlé ?

— On a parlé un peu... quand j'ai vu ses bleus...

— Aujourd'hui ? Après la visite de Robert ?

— Non, elle est partie tellement vite ce matin que j'ai eu à peine le temps de lui dire au revoir.

— Tu as peur de cette conversation, fis-je remarquer.

Il émit un petit son méprisant.

— Pendant tout ce temps, tu t'en es voulu d'avoir pris cette décision. Zach te hante tout comme l'état d'Ivy cette nuit-là.

Il releva les yeux vers moi comme si ma lucidité le surprenait.

— J'ai vécu ça moi aussi avec Rim. Voir Zach leur faire du mal, c'est la pire chose qui puisse arriver.

— Le problème, Rome, c'est que je ne regrette pas ma décision. Je referais la même chose si cela se reproduisait. C'est ça qui me torture. Je ne ressens aucune culpabilité, dit-il avant de reprendre, sa voix n'étant plus qu'un souffle rauque. Je l'ai laissé mourir et je ne me sens pas mal pour autant. Qu'est-ce que ça veut dire de moi ?

Je restai silencieux un moment, le temps de digérer son aveu.

— Merde, le coach a raison, je suis cinglé.

— Bien longtemps avant la mort de Zach, ajoutai-je, en laissant mon regard dériver vers les

poteaux.

Les poteaux.

Là où j'avais trouvé Rimmel suspendue. Là où j'étais monté et d'où on m'avait fait tomber avec comme conséquence un bras cassé. Je n'étais jamais revenu ici depuis ce soir-là.

— Tu n'as rien de commun avec lui.

Braeden avait une peur viscérale d'être comme son père violent.

— Je sais.

Ma surprise avait dû être évidente, parce qu'il sourit.

— J'ai réussi à me libérer de ce poids.

— Princesse a une bonne influence sur toi.

— Mais pourquoi l'appelles-tu tout le temps princesse ?

— Parce que ça l'énerve.

Ses dents blanches brillèrent dans sa barbe sombre lorsqu'il sourit.

— Alors, continue !

— Parle-lui. Je te parie mes quarante millions qu'elle ne te lâchera pas. Et si tu lui ouvres ton cœur, peut-être qu'elle ne se réveillera plus avec des bleus.

— Si jamais ça se reproduit, même par accident, botte-moi le cul. Mais vraiment.

— Avec plaisir.

Je balançai mon sac sur mon épaule puis je pris la direction de la sortie. Je savais très bien que Braeden n'avait pas eu l'intention de faire du mal à Ivy. Je savais aussi qu'il préférerait dormir avec des allumettes pour maintenir soulevées ses paupières plutôt de lui faire mal à nouveau.

— Je vais lui parler, dit-il alors qu'on quittait le stade.

— B ? lançai-je par-dessus le toit de la Hellcat alors qu'on s'apprêtait à monter dedans.

— Oui ?

— Ça va être un véritable coup de tonnerre quand tu vas rejoindre les Knights.

Ce n'était pas encore fait, mais c'était une question de temps. J'en étais absolument certain, autant que Rim et moi étions faits l'un pour l'autre.

J'espérais simplement que mon frère ne débarquerait pas en plein milieu d'une guerre lorsqu'il arriverait dans l'équipe.



Chapitre 20



Braeden

Elle était en retard.

Je n'avais presque pas eu de nouvelles d'elle de la journée.

Elle était en retard.

Les jambes agitées, j'essayai de contrôler la vague de panique qui menaçait de me submerger.

La dernière fois que je n'étais pas arrivé à la rejoindre, elle avait été enlevée.

J'amorçai un geste pour me lever puis me laissai retomber sur le sol.

Ivy n'avait pas disparu ni n'avait été enlevée. Je le savais. Elle m'avait envoyé un texto pour me dire qu'elle allait s'arrêter à la boutique après les cours. Je savais où elle était.

Mais ça ne changeait rien, je ne serais rassuré que lorsqu'elle passerait le seuil de la porte.

Bordel, la paranoïa, c'est la merde.

Après quelques secondes, qui m'avaient paru des heures, elle entra enfin. Je bondis par-dessus le dossier du canapé et la rejoignis dans le vestibule.

— Salut, lança-t-elle en souriant.

Je la pris par la taille et l'attirai contre moi. Elle me rendit mon étreinte sans chercher à s'écarter. Quand je la relâchai, elle se débarrassa de son manteau et je le suspendis à une patère.

— Où sont les autres ? demanda-t-elle en se penchant pour faire un câlin à Prada.

— Ils ont tous un truc à faire, répondis-je en haussant les épaules.

— On est tout seuls ?

Pourquoi cela sonnait-il comme si elle le déplorait ?

— Il n'y a que toi et moi.

— Je meurs de faim, lança-t-elle en rigolant quand la petite chienne lui lécha la joue.

— Tu n'as pas mangé à midi, encore une fois ? demandai-je, les sourcils froncés.

— Si, mais je n'ai pas dîné en revanche. Et toi ?

Je répondis oui, mal à l'aise. J'aurais dû lui demander avant si elle voulait qu'on mange dehors ce soir, puisqu'il n'y avait personne à la maison. C'était l'occasion de sortir tous les deux.

Ma mère disait qu'il fallait toujours sortir avec sa copine, même quand tu es avec elle depuis longtemps.

En général, je levais les yeux au ciel quand elle me disait ça, en me disant que je n'avais rien à faire de ses conseils, mais maintenant, je m'en souvenais. Bien traiter une femme était important

à ses yeux.

— Viens, dis-je en reprenant son manteau. Je t’emmène dîner. Où tu veux.

— Tu ne viens pas de me dire que tu avais déjà mangé ? me demanda-t-elle en me jetant un petit coup d’œil étonné.

— Je peux manger deux fois, non ? rétorquai-je.

En fait, je ne pouvais pas. Je devais respecter un régime strict jusqu’à ce que mon sort dans la NFL soit assuré. Deux séances de musculation par jour et un régime protéiné et de bonnes graisses.

Mais merde !

Si ma copine avait faim, je l’emmenais dîner.

— Je préférerais qu’on reste ici, je suis épuisée, dit-elle, l’air gêné.

Elle avait en effet l’air très fatiguée, un peu pâle, avec des cernes noirs marqués sous les yeux.

— Tu veux qu’on regarde un film ?

— Oui, sourit-elle.

Je la pris par la main et la guidai vers la cuisine.

— Tu as envie de quoi ?

— Un *grilled cheese*.⁴

Hein ?

Je lui lançai un coup d’œil par-dessus mon épaule. Elle m’avait répondu du tac au tac comme si elle n’avait pas eu besoin d’y réfléchir. Ivy ne mangeait jamais de *grilled cheese*. Elle trouvait ça trop gras et trop riche en glucides.

Sa journée devait avoir été très pénible.

Elle avait remarqué mon étonnement parce qu’elle haussa les épaules.

— J’aime bien le *grilled cheese*.

— Tu as de la chance, dis-je en la guidant vers un tabouret et en l’invitant à s’asseoir. C’est ma spécialité.

— Tu vas me le préparer ?

— Oui.

Elle s’installa comme si elle arrivait au spectacle.

— Je sais cuisiner, répliquai-je, un peu vexé.

— Tu prépares des mélanges de protéines fabuleusement bien et tu maîtrises totalement la commande de pizzas, confirma-t-elle poliment.

Je laissai tomber le paquet de pain sur le comptoir.

— Blondie, tu vas déguster le meilleur *grilled cheese* que tu n’aies jamais mangé.

Elle m’accorda un large sourire et posa le menton dans sa main.

Cela me fit rire et je me lançai dans la confection du *grilled cheese*.

Quelques minutes plus tard, je lui présentai sur une assiette en carton un sandwich parfaitement toasté, fondant, avec du fromage qui dégoulinait.

Peut-être que je sais cuisiner, mais je ne fais pas la vaisselle.

— Et voilà le travail !

Elle arqua un sourcil blond foncé parfaitement dessiné – elle m’avait confié ses secrets pour le tracer à la perfection – et s’empara de la moitié du sandwich sans un mot.

Du fromage orange dépassait des bords et elle en mordit un morceau.

Elle mâcha en grondant de plaisir. C’était super sexy. On aurait dit qu’elle avait un orgasme

gustatif. Cela m'excitait à mort.

Elle prit une nouvelle bouchée.

Puis une autre.

Je la regardai, médusé, dévorer littéralement mon chef d'œuvre.

Il ne lui restait qu'une bouchée à avaler quand elle remarqua mon silence et releva le regard vers moi. Elle écarquilla les yeux comme si elle avait oublié que j'étais là. Elle grimaça.

— Quoi ?

La vulnérabilité qui transparaisait dans sa voix m'amusa.

— Mon sandwich a visiblement changé ta vie, dis-je en souriant avant de me pencher vers elle et le visage tout près du sien, je dis : Boum ! Comme si une bombe venait d'exploser dans ma main.

Elle leva les yeux au ciel, sans oublier d'enfourner la dernière bouchée.

Je m'esclaffai en me retournant pour prendre un verre que je remplis de jus d'orange. Lorsque je le déposai près d'elle, elle avait déjà la main sur la seconde partie du sandwich.

— *Grilled cheese* et jus d'orange, le combo parfait, la taquinai-je. Enfin depuis peu.

Je m'attendais à ce qu'elle me lance une repartie dont elle avait le secret. C'était la chose que je préférais chez elle. Elle ne retenait rien, elle rendait coup pour coup.

Mais elle ne dit rien. Elle reposa son verre en détournant le regard, visiblement très gênée... ou craintive.

Qu'est-ce qu'il se passait ?

Je fis le tour de l'îlot et vins m'asseoir sur le tabouret à côté du sien. Je la fis aussitôt passer sur mes genoux. Elle enroula les jambes autour de ma taille, les chevilles nouées dans mon dos. Je me retournai pour qu'elle puisse s'adosser au comptoir. Un souvenir de la soirée où elle m'avait donné de la glace surgit devant mes yeux.

J'avais besoin d'elle ce soir-là.

Elle avait besoin de moi maintenant.

— Quelle tempête s'agite sous ce joli crâne ?

Elle secoua la tête, faisant osciller sa queue-de-cheval.

Je pris l'assiette et lui tendis le sandwich.

— Mange, ma chérie.

— C'est le meilleur *grilled cheese* que je n'ai jamais mangé

— Le secret c'est d'ajouter du fromage.

Elle termina son repas en silence. Après je me penchai pour embrasser ses lèvres.

— Tu as été bouleversée par ce qui s'est passé ce matin.

— Comment le sais-tu ? demanda-t-elle en relevant les yeux vers moi.

— Ce n'est pas fréquent qu'on t'accuse de meurtre.

— Oh, bien sûr.

Pourquoi avais-je l'impression qu'elle s'attendait à ce que je lui parle d'autre chose ?

— Il m'a rappelé Zach, chuchota-t-elle, détournant mes pensées de ma première impression.

— Je suis désolé qu'il soit venu jusqu'ici. J'aurais préféré que tu ne sois jamais plus confrontée au souvenir de ce type.

— C'était difficile au départ, tu sais ? Comme un coup de poing dans le ventre. Tout est revenu d'un coup. Mais plus il parlait, plus la panique refluait. Oui, c'était perturbant de le revoir et de l'entendre proférer ces horribles accusations, mais il s'agissait de Robert, pas de Zach. Et ce qui est arrivé, je sais le gérer maintenant.

Je frottai son bras gentiment. Elle était si solide et moi tellement fier d'elle.

— Ne t'inquiète pas à propos de Robert ! Il y a zéro chance qu'il arrive à convaincre qui que ce soit que tu as quelque chose à voir dans la mort de Zach. C'est toi qui as été sa victime.

Elle écarquilla les yeux, dont le bleu s'obscurcit.

— Je ne m'inquiète pas pour moi, mais plus pour ce qu'il pourrait te faire.

Mon cœur se serra à ces mots. Elle s'inquiétait plus pour moi que pour elle.

— Ivy, repris-je d'une voix sévère. Ce que j'ai entendu ce matin m'a énervé.

Elle ouvrait la bouche pour répondre, mais je l'interrompis en secouant la tête.

— Je ne parle pas de l'accusation de meurtre. Mais tu as dit que tu avais provoqué la sortie de route parce que Zach voulait me tirer dessus.

Ses yeux s'emplirent de larmes.

Merde.

Je savais que la conversation serait pénible, mais je ne pensais pas qu'elle se mettrait à pleurer.

— Il m'a dit qu'il allait me tirer dessus et sortir mon corps de la voiture, et quand tu t'arrêteras à son niveau, il te tuera à ton tour. Il voulait te tirer dessus, Braeden.

— Et la seule façon que tu as trouvée pour l'arrêter, c'est de faire sortir la voiture de la route.

Mon cœur battait la chamade dans ma cage thoracique.

Les cauchemars. Je faisais des cauchemars presque chaque nuit, qui me faisait revivre le moment où la voiture avait bifurqué et basculé dans le champ. La crainte de la retrouver morte me hanterait sans doute jusqu'à la fin de mes jours.

Et c'était la même chose pour elle.

La simple idée qu'on pouvait attenter à ma vie lui avait fait prendre des risques pour essayer de me protéger, au péril de la sienne.

— Je croyais que tu savais pourquoi j'avais fait ça, chuchota-t-elle face à mon silence.

— Non, je pensais que c'était arrivé quand tu avais essayé de le désarmer.

— Je ne l'aurais jamais laissé te faire du mal.

L'émotion me submergea et je pris son visage entre mes mains avant d'écraser mes lèvres sur les siennes. Je ne savais pas quoi dire, mais je pouvais l'embrasser.

Je n'exerçai pas une forte pression même si j'en avais envie. Elle avait un goût de beurre et de fromage.

Le goût de ma vie aussi.

Je ne savais pas avant que mon existence pouvait avoir une saveur.

Et seigneur, c'était comme une drogue.

Ivy s'agrippa à mon tee-shirt et froissa le tissu entre ses doigts. Sa langue s'enfonça plus profondément dans ma bouche et je la laissai me pénétrer aussi loin qu'elle le souhaitait.

Les petits sons excités qu'elle émettait crispaient les muscles de mon abdomen. Le désir pulsait dans mes veines.

J'arrachai ma bouche à la sienne lorsque mes poumons menacèrent d'exploser. J'aspirai une grande bouffée d'air. Ses yeux étaient perdus dans le vide, flous. Ses joues étaient écarlates et ses lèvres gonflées.

— Je trouve génial que tu aies fait une chose pareille, Ivy, mais ne recommence jamais. Je t'interdis de risquer ta vie pour moi à nouveau.

— Mais tu le ferais pour moi, souffla-t-elle d'une voix rauque.

— Évidemment.

Cette affirmation sembla justifier ses propres choix à ses yeux.

J'étais sur le point de dire à Miss-Je-Sais-Tout qu'il n'en était rien, mais elle prit la parole la première :

— Tu te sens mieux maintenant que tout le monde sait ce qu'il s'est passé cette nuit-là ?

Encore une révélation de ce matin qui m'avait abasourdi.

— Tu savais que je l'avais laissé volontairement dans la voiture.

— Je l'ai entendu t'appeler. Il était vivant et incapable de sortir.

— Je ne comprends pas. Si tu savais que je l'avais abandonné là, comment est-il possible que...

— Je t'aime encore ?

J'allais dire qu'elle me fasse encore confiance, mais cela revenait plus ou moins au même.

— Es-tu certain que tu aurais pu le sortir de la voiture à temps ?

J'hésitai.

Une lueur entendue traversa son regard.

— C'était envisageable.

— Mais il est également envisageable que ce qui coinçait sa ceinture ait pu résister à ton premier essai. La voiture flambait déjà, selon toi. Il y avait de l'essence partout. Tu aurais risqué ta vie.

Je ne pouvais pas la contredire. Pas vraiment. Elle avait raison.

Mais cela ne rendait pas plus acceptable ce que j'avais fait.

— Selon moi, tu devais prendre une décision. C'était lui ou moi. Et tu m'as choisie. Je ne te le reprocherai jamais.

— Mais tu étais déjà en sécurité hors de la voiture.

— Tu ne comprends pas, continua-t-elle en secouant la tête en me prenant la main. Si tu étais mort cette nuit-là, je serais décédée moi aussi. J'aurais peut-être survécu physiquement, mais la personne que tu connais aurait disparu. Je ne veux pas d'une vie dans laquelle tu ne serais pas, Braeden. Que tu décides de vivre, ce n'était pas qu'un choix pour toi. C'était aussi pour moi.

— Tu devrais peut-être oublier de faire une carrière dans la mode et devenir avocate. Tu viens de réussir de me convaincre que ma décision était héroïque.

— Je devrais porter des tenues affreuses tous les jours ! répliqua-t-elle en frissonnant.

J'éclatai de rire.

Elle se rapprocha encore plus de moi et ses cuisses se resserrèrent autour de moi.

— Ne te fais plus tous ces reproches. C'était une situation terrible, mais tu n'es pas responsable de la mort de Zach. D'une certaine façon, nous avons tous une part de responsabilité, même Robert. S'il avait pu être soigné comme il fallait dès le départ, les choses auraient pu être totalement différentes.

— Il ne va pas abandonner comme ça, l'avertis-je. Il va peut-être essayer de contacter la presse, de nous nuire.

— Ta carrière...

Ses yeux étaient comme deux soucoupes comme si elle venait de se rendre compte que ma carrière dans la NFL pourrait être menacée.

— Je t'en prie, tu sais bien que la NFL ne peut pas se passer d'un génie de mon envergure.

— Mais cela n'aurait pas pu arriver à un pire moment.

On aurait dit qu'elle se parlait à elle-même.

C'est vrai, l'intervention de Robert aurait pu tomber à un meilleur moment.

Mais quelque chose au fond de moi me disait qu'elle ne parlait pas de ça.



Chapitre 21



Rimmel

Le nouveau refuge était presque terminé ; c'était le petit frère de celui où j'étais bénévole depuis des années.

Il était magnifique.

Jamais je n'aurais cru que la collecte de fonds organisée par Valerie fonctionnerait tellement bien que cela nous permettrait de construire un tout nouveau refuge et d'avoir de nouvelles occasions pour aider d'autres animaux.

C'était comme un rêve éveillé.

Et le plus excitant là-dedans ? J'avais joué un rôle fondamental dans la création de ce nouvel endroit. J'avais tellement changé au cours de ces deux dernières années. J'avais grandi tant bien que mal et quand j'étais arrivée à Alpha U, j'étais timide, peu sûre de moi et... oui, terrorisée.

Je n'avais pas d'amis, mais je n'en voulais pas.

Tout ce qui m'intéressait c'était mes cours et les animaux.

Et maintenant ?

Ma vie était formidable. J'avais des amis qui étaient devenus comme des membres de ma famille. Une famille que tout le monde enviait. J'avais oublié mon manque de confiance et j'avais peur seulement lorsque je regardais des films d'horreur ou quand je sortais les poubelles dans le noir.

Mais si, vous aussi vous avez peur quand vous faites ça !

Les cours et les animaux étaient toujours aussi importants, mais j'avais autre chose dans ma vie aussi.

Et puis, il y avait Romeo. C'était le meilleur changement dans ma vie. Mon futur mari. Je jetai un coup d'œil à la bague énorme à mon doigt et une sensation de joie intense me submergea.

Je n'avais peut-être pas très envie de préparer un mariage, mais me marier, si.

Je garai mon petit break devant le refuge et coupai le moteur. Romeo était arrêté un peu plus loin, adossé à sa voiture, le regard fixé sur son téléphone.

Son blouson de style militaire épousait ses larges épaules et le vent hivernal soulevait des mèches de ses cheveux.

Quand il m'aperçut, il rangea son appareil dans son jean et se redressa.

Oh, Seigneur, le jean lui allait si bien !

— Tu es en retard, gronda-t-il en me prenant par la taille.

— Désolée, je suis passée au nouveau refuge pour voir où en étaient les travaux. L'architecte était là et on a réglé beaucoup de détails.

— Ma fiancée, femme d'affaires, dit-il.

— Pas vraiment. La raison pour laquelle je suis en retard c'est que le pauvre homme a dû m'expliquer tout trois fois avant que je me décide. Je crois que lorsque je suis partie, il s'est rendu directement dans un bar.

Romeo ricana et je lui donnai un coup dans les côtes. Il passa un bras sur mes épaules et me guida sur le trottoir.

— Alors comment est-ce là-bas ?

— Oh si tu savais ! C'est fantastique. C'est deux fois plus grand qu'ici. Il y a plus d'espace de stockage et plus de place pour les animaux. Je n'arrive pas à croire qu'on aura un truc aussi génial.

— Tant mieux, bébé, dit Romeo en m'embrassant sur le sommet du crâne.

Il m'ouvrit la porte et je passai devant lui. Michelle se tenait derrière le bureau de l'accueil et dès qu'elle m'aperçut, elle se dépêcha de raccrocher et se rua sur moi.

— Alors, comment est-ce là-bas ? Ça fait deux jours que je n'y suis pas allée. Ça avance ? Quand cela sera-t-il fini ?

— Calme-toi ! dis-je en riant.

Mais j'étais aussi excitée qu'elle. Je lui décrivis donc tout avec force détails. Puis je me lançai dans une longue liste de ce que nous pourrions y ajouter et à tout ce que j'avais pensé ces dernières semaines.

Quand j'eus terminé, Michelle affichait un large sourire et Romeo était mort de rire.

— Quoi ? m'exclamai-je.

— je crois que tu es encore plus enthousiaste que moi, sourit Michelle.

Je rougis.

— Eh bien, c'est une occasion formidable. Je voulais te remercier, Michelle, de m'avoir laissée m'investir à ce point. J'ai adoré découvrir cette partie des choses et comprendre à quel point notre action change la vie des animaux.

Elle me regarda, ravie, les bras croisés sur la poitrine.

— Tu plaisantes ? Sans toi, nous n'y serions pas arrivés. Cette collecte de fonds que vous avez organisée avec madame Anderson était une idée fantastique. Les gens en parlent encore.

— On pourrait en faire un événement annuel.

— Pendant la trêve du foot, intervint Romeo.

Michelle se mit à rire.

— Oui, vous êtes tous les deux assez occupés ces temps-ci entre le mariage, les cours, la NFL... Votre fête de fiançailles n'est pas ce week-end ?

Je retins un gémissement et hochai la tête. Oui, cette fête arrivait à grands pas.

— Eh bien, je suis impatiente. Ta mère sait organiser ce genre d'événements, c'est le moins que l'on puisse dire, dit Michelle à Romeo.

— En effet, confirma-t-il.

Michelle ne semblait pas avoir remarqué mon manque d'enthousiasme, et je n'allais certainement pas m'attarder là-dessus.

— Bon, je pense que je vais rentrer, mais demain, je...

— Je voulais te parler d'autre chose, Rimmel, la coupa Michelle.

Je fis volte-face. Elle me regardait, une lueur excitée dans les yeux et un petit sourire aux lèvres.

— Oui ? demandai-je en me demandant de quoi il s'agissait.

Michelle jeta un coup d'œil à Romeo puis à moi.

— Je sais que vous avez beaucoup de choses en tête en ce moment, mais j'ai une proposition à te faire.

— À moi ?

— Oui. Tu te souviens quand on a terminé cette collecte de fonds et que nous étions si heureux de savoir que nous allions ouvrir un autre refuge ?

Je hochai la tête.

— Il avait été question de te permettre de jouer un rôle plus important dans sa gestion.

Je compris brusquement où elle voulait en venir et je la regardai, les yeux écarquillés.

— Oui, c'est vrai, mais après on a été trop occupées par les plans et les problèmes de construction.

— Mais je n'avais pas oublié. Nous avons besoin de quelqu'un pour gérer cet endroit ; je pourrais le faire, mais je crois que les deux refuges souffriraient si je devais me couper en deux. J'ai fait pas mal d'aller-retour déjà et je pense que les animaux qu'il y aura là-bas et ceux qui sont déjà ici se porteront mieux si quelqu'un dirige ce nouveau refuge à temps complet.

— Et Jen ? demandai-je en pensant à l'assistante de Michelle.

Elle était la plus ancienne de nous tous ici. J'avais toujours pensé que c'était elle qui prendrait le nouveau refuge en charge.

— Jen serait très bien à ce poste, elle a beaucoup d'expérience.

Je hochai la tête, totalement d'accord avec elle.

— Mais tu es passionnée. Ça se voit à la façon dont tes yeux s'illuminent et que tes joues se colorent quand tu parles des changements et de tout ce que nous pourrions ajouter au nouveau refuge. Pour moi, c'est évident que nul mieux que toi pourrait le diriger.

Je ne savais pas quoi dire.

— Tu n'es tout de même pas étonnée que je te propose le job ?

— Le job, répétai-je.

— Eh bien, oui. Rimmel, j'aimerais que tu rejoignes l'équipe, pas comme bénévole cette fois-ci ou comme stagiaire, et que tu prennes la direction du nouveau refuge.

— Mais je suis trop jeune, m'exclamai-je.

J'étais tellement choquée que je disais n'importe quoi.

Romeo se mit à rire, derrière moi.

— Tu vas bientôt avoir ton diplôme. Tu vas te marier. Et tu es assez grande pour organiser une collecte de fonds énorme.

Une partie du mérite revenait beaucoup à Valerie. C'était elle qui avait fait jouer son réseau. Elle avait aussi loué la salle et avait invité les gens.

— Et si tu crois que tu me dois quelque chose pour l'implication de la mère de Romeo, tu te trompes. Je n'ai pas fait tout ça pour obtenir quelque chose en retour, mais uniquement pour les animaux.

— C'est la raison pour laquelle tu es la meilleure personne pour ce job.

Je levai les yeux vers Romeo, j'avais l'impression de rêver. Il me sourit.

— Tu le mérites, ma chérie.

— Je ne sais pas quoi dire.

— Oui ? suggéra Michelle.

Comment pouvais-je dire oui ?

— Si tu t'inquiètes pour le salaire... dit-elle. C'est plus que maintenant, mais c'est très modeste.

En fait, je ne touchais rien, sauf quand il restait un peu d'argent, Michelle me donnait un peu.

— Je me moque de l'argent, répliquai-je vivement. Mais j'ai toujours des cours.

— Je sais. On peut s'arranger en fonction de ton emploi du temps l'année prochaine. Cela me permettra aussi de terminer à te former à diriger un refuge. Quand tu passeras ton diplôme et que tu pourras travailler à plein-temps, tu seras trop qualifiée pour ce job.

— Je voulais étudier dans une école vétérinaire.

— Je sais et je comprendrais très bien que tu refuses ce poste pour poursuivre ton rêve, mais je voulais te le proposer en premier. Ce serait un vrai plaisir de travailler avec toi à plein temps.

La main de Romeo se posa au bas de mon dos, me ramenant à la réalité et me rappelant de prendre une grande inspiration.

— Tu peux me donner un peu de temps pour y réfléchir ?

— Bien sûr. Le refuge n'est pas encore prêt. Mais donne-moi une réponse assez vite, comme ça, si tu refuses, je pourrai proposer le poste à quelqu'un d'autre.

— Bien sûr, marmonnai-je, plongée dans mes réflexions.

— Bien. Maintenant, filez tous les deux. Allez faire quelque chose de romantique.

— Ma mère a appelé. Elle veut qu'on passe la voir à propos de détails de dernière minute à propos de la fête de ce week-end.

Je poussai un gémissement.

Il éclata de rire.

Sur le trottoir, il me souleva dans ses bras puis se mit à tourner.

— On va glisser sur le verglas ! hurlai-je.

— Non, ma chérie, c'est toi la maladroite dans notre couple.

Je tirai ses cheveux. Pas parce qu'il m'agaçait, mais parce que je ne pouvais pas résister à ces mèches blondes, une minute de plus.

— Ho ! cria-t-il.

La seconde d'après il me pressait contre la Hellcat en m'embrassant.

J'adorais cette forme de repréailles.

— Bravo pour cette proposition de job, dit-il en s'écartant et en me reposant sur le sol.

— Je n'arrive pas à y croire.

— Tu viens de dire un truc idiot, Rim et pourtant tu es loin d'être idiot. Tu as gagné ce poste. Tu cours partout dans ce refuge sans recevoir la moindre rétribution.

— Parfois, elle me donne un petit truc.

— Tu vas accepter ? demanda-t-il en s'écartant pour ouvrir la portière.

Je lui lançai un regard d'incompréhension.

— Ma voiture est là-bas, je peux te suivre chez tes parents.

Il avança d'un pas et me foudroya du regard.

— Roman Anderson, est-ce que par hasard tu utiliserais ta grande taille pour m'impressionner ? demandai-je en croisant les bras sur ma poitrine, le regard noir.

— Rimmel Hudson, m'imita-t-il, es-tu en train de me dire que tu préfères rouler dans ce tas de boue plutôt que monter dans mon carrosse de rêve ?

J'éclatai de rire.

— Carrosse de rêve ?

— Je dirais bien ma garçonnière de rêve, mais nous n'avons jamais fait l'amour dedans... Au fait, pourquoi on n'a jamais fait l'amour dedans ? demanda-t-il les sourcils froncés.

J'inclinai la tête, le regard braqué sur lui.

— Parce que tu es trop grand ?

— Monte ! ordonna-t-il. Tu viens avec moi et après que ma mère a fini de nous torturer, partie de jambes en l'air sur le siège arrière !

— Et si je ne veux pas ?

— Je t'en prie ! Tu sais que tu ne sais pas dire non à ça ! conclut-il en relevant son tee-shirt pour exposer une merveilleuse ligne d'abdos.

— Tu passes trop de temps avec Braeden, toi, marmonnai-je en montant dans la voiture.

Une fois à l'intérieur, je tendis la main vers la ceinture de sécurité, mais il me la prit des mains et la boucla lui-même. Une fois qu'il eut terminé, il recula un peu et prit mon lobe entre ses dents et le suçait délicatement.

— Tu vas être super sexy quand tu me chevaucheras sur la banquette arrière, chuchota-t-il.

Je frissonnai. Maudit soit-il.

Son rire de gorge me fit serrer les cuisses. Il était peut-être horriblement arrogant, mais il avait raison. Il n'y avait pas la moindre chance que je lui refuse quoi que ce soit.

Il démarra et prit la direction de la maison de ses parents, gardant ma main dans la sienne, posée sur le levier de vitesse. J'adorais la façon dont ses doigts bien plus grands que les miens me dirigeaient.

— Tu crois que Michelle sera déçue quand tu déclineras sa proposition de travail ?

— Qui t'a dit que j'allais la décliner ?

— Tu as toujours rêvé d'aller dans une école vétérinaire, du moins depuis que je te connais. Quand tu as demandé du temps pour réfléchir, j'ai cru que c'était la raison.

— Tu penses que je devrais refuser ?

Sa main se resserra sur la mienne alors qu'il rétrogradait.

— Honnêtement, je m'en fiche, du moment que tu es heureuse. Mais je pense que si tu avais vraiment envie de ce job, autant que d'aller dans une école vétérinaire, tu aurais sauté sur l'occasion.

Avait-il raison ? Mon hésitation était-elle le signe que je gagnais juste du temps avant de refuser ?

Je n'en étais pas si sûre.

Cela ne me semblait pas si simple.



Chapitre 22



Romeo

Ma mère avait pris le pouvoir.

J'étais en train de me demander si elle n'avait pas raté une carrière de négociatrice dans la police. Son pouvoir de persuasion était hallucinant.

Surtout avec Rimmel.

La relation entre ma mère et Rim avait mal commencé, s'était améliorée avant de sombrer dramatiquement pour être actuellement quelque part entre tout ça.

Entre tout ça = Rimmel l'évitait autant que possible et restait polie quand elle ne pouvait pas ne pas la voir + ma mère essayait de faire de son mieux pour faire oublier toutes les erreurs qu'elle avait commises avec ma copine.

Nos fiançailles... C'était un tout nouveau terrain pour ma mère. À la seconde où j'avais demandé Rim en mariage, elle s'en était mêlée et essayait depuis d'organiser le mariage du siècle.

J'avais immédiatement mis le holà à ses projets. J'avais proposé une cérémonie rapide à Vegas, pour que Rim ait le mariage de son choix, et pas celui de ma mère.

Elle avait paru si catastrophée que Rim lui avait cédé.

Rim cédait toujours quand on sortait la carte « maman ».

Ma mère insistait pour organiser une fête de fiançailles somptueuses, un truc dont tout le monde parlerait pendant des semaines. J'avais vu sur le visage de Rimmel qu'elle n'en avait pas envie, mais elle avait accepté poliment et avait dit à ma mère de l'organiser comme elle le souhaitait.

J'avais vu le coup de génie que c'était même si ça me rendait dingue.

En laissant ma mère s'affairer autour des fiançailles, elle la tenait loin du mariage.

Bien joué, Rimmel, bien joué.

Mais c'était une victoire temporaire. Et on arrivait très vite à la fin de notre répit.

— Comme vous pouvez le voir, disait ma mère, des dossiers et des tableaux devant elle. Tout est parfaitement organisé.

Je commençais à voir trouble. C'était un truc de filles, ça. Qui ça intéressait de savoir à quelle table les gens seraient assis ou la couleur des ballons de baudruche ? Et est-ce qu'on avait vraiment besoin de ballons ?

J'avais juste besoin d'une chaise, d'une bière et de Rim sur mes genoux.

Ma mère serait tombée raide morte si je lui avais dit ça. Donc, je restais tranquillement assis, sans ouvrir la bouche.

— C'est magnifique, disait Rimmel.

Elle était totalement dépassée par tout ça, mais ma mère ne remarquait rien.

— Je n'arrive pas à croire que vous ayez dépensé tellement d'efforts et d'argent. Ce n'était vraiment pas la peine.

— C'est le mariage de mon fils unique ! Bien sûr, que c'était la peine ! dit-elle avant de porter son attention sur moi. Roman, je me suis permise de t'acheter un nouveau costume. Il est à l'étage. J'irai te le chercher pour que tu l'empportes. Il est fait sur mesure.

Et comment avait-elle eu mes mensurations ?

Je ne voulais pas le savoir.

— Rimmel, fais attention qu'il le remette sur un cintre dès que vous serez rentrés. Il est déjà repassé, prêt à être porté.

— Bien sûr.

— Tu as déjà choisi ta tenue ?

— Euh non. Mais elle sera livrée demain à la boutique. Ivy m'a choisi une robe, répondit Rim, un peu tendue.

— Très bien. Cette fille a du goût. J'espère qu'elle aura sélectionné une tenue blanche. Ce sont tes fiançailles.

Rimmel me jeta un coup d'œil auquel je répondis par une grimace. Elle éclata de rire.

— Roman, sérieusement, me gronda ma mère avant de pouffer elle aussi. J'ai bien conscience que tout cela t'ennuie à mourir.

— C'est génial, maman. Cela me touche que tu te donnes autant de mal.

— Je n'arrive pas à croire que tu vas te marier, ajouta-t-elle, et je craignis un instant qu'elle ne fonde en larmes, mais elle s'illumina et reprit : Il y aura tout le monde, absolument tous les gens que nous connaissons. Et les médias bien sûr. Dès que je me suis lancée dans cette organisation, ils en ont eu vent. Je crois que c'est l'équipe de la salle que j'ai retenue qui a parlé. Je me suis dit qu'il valait mieux les inviter plutôt que de se battre avec eux toute la soirée.

— C'est probablement mieux ainsi, oui, confirmai-je.

La presse nous harcelait. Depuis que j'avais fait ma demande sur le terrain, publiquement, devant le monde entier – à la télévision, – les gens pensaient que c'était leur mariage.

Si j'avais su que ça soulèverait une telle agitation, je n'aurais probablement pas procédé ainsi.

Nous avons fait la une du supplément sport du Maryland Tribune, juste après le match. Quelques semaines plus tard, dans ce même journal, mais dans la partie société, il y avait eu un grand article. S'en étaient suivis plusieurs papiers dans d'autres journaux locaux et cela avait attiré l'attention de quelques magazines nationaux. La plupart des femmes seraient ivres de joie de faire la couverture de People, mais pas Rim.

Ivy avait acheté tous les exemplaires qu'elle avait trouvés ce jour-là. Rimmel y avait jeté un coup d'œil, avait dit que c'était très sympa, puis elle avait poursuivi sa journée comme si de rien n'était.

Jusqu'à maintenant, les vautours étaient restés loin de chez nous, mais je craignais que lorsque la saison reprendrait et que je serais le quarterback principal de l'équipe, la situation se dégrade.

J'envisageais sérieusement d'acheter une maison sur une grande propriété et de l'entourer de hauts murs. De cette façon, personne ne viendrait nous déranger.

Rimmel n'aimerait pas ça, mais cela se révélerait peut-être nécessaire.

— Et puis plusieurs magazines m'ont contactée. Ils souhaiteraient avoir des photos exclusives du mariage. Ils veulent connaître tous les détails, l'endroit où ça se déroulera et en faire la publicité, enchaîna ma mère en jetant un coup d'œil à Rimmel. Mais je dois reconnaître que votre idée à Ivy et toi de tenir tout cela secret était excellente. Tout le monde en salive d'avance. Certains magazines proposent beaucoup d'argent pour avoir un scoop.

— Ils appellent ici ? demanda Rimmel, médusée.

— C'est pour ça que nous n'avons pas une ligne fixe à la maison, lui dis-je en lui donnant un petit coup d'épaule. Ils auraient eu notre numéro en quelques minutes. Je vivais ici avant et le numéro de mes parents est connu. Et puis, comme mon père est aussi mon agent, c'est un peu son boulot de filtrer les appels.

— Je suis tellement navrée, dit Rimmel, cela doit vous déranger.

Je trouvais ça adorable qu'elle ne pense jamais à tout ça. Elle ne se doutait pas comme nous intéressions les gens. Jusqu'à maintenant, j'avais réussi à la protéger, mais un jour, cela ne serait plus possible et j'appréhendais ce moment.

— Pas de problème, rétorqua ma mère. Si cela empire, nous changerons de numéro. Mais les appels cesseront probablement dès que les infos qu'ils recherchent fuiteront.

Elle braqua son regard sur Rimmel. Je connaissais cette expression. Elle voulait obtenir des informations et elle allait y parvenir. J'adressai un coup d'œil d'avertissement à ma copine, mais elle ne me regardait pas.

— Maintenant que j'ai terminé l'organisation des fiançailles, je serais ravie de vous aider pour le mariage.

Rimmel ouvrait déjà la bouche pour lui répondre non, mais ma mère reprit aussitôt :

— Je ne voudrais pas me comporter comme certaines de ces mères, commença-t-elle. Celles qui fourrent leur nez partout.

J'éclatai de rire. C'était tellement elle !

— Roman ! s'exclama ma mère avant de reprendre : je ne sais quasi rien. J'attends toujours l'invitation. Les gens me demandent la date, ce qui est prévu et je ne sais pas quoi leur répondre. C'est embarrassant à la fin. Quel genre de mère n'est pas au courant des détails du mariage de son propre fils ?

— Je suis d'accord, c'est embarrassant, renchérit Rimmel.

Comment arrivait-elle à garder son sérieux ?

— Je suis désolée que vous vous sentiez exclue, madame Anderson...

— Valerie, la corrigea ma mère.

Cela faisait des mois qu'elle essayait de convaincre Rimmel de l'appeler par son prénom. Quand elle m'en avait parlé, je lui avais dit que si elle voulait que Rim voie autre chose en elle que ma mère, elle devrait être plus gentille avec elle.

Je soupirai et me passai une main sur le visage. C'est ce qu'elle faisait, à sa manière. Elle n'avait fait aucun commentaire aigre-doux quand nous nous étions fiancés. Elle n'avait jamais laissé paraître autre chose que de la joie. Il n'y avait pas eu d'appels d'un détective privé, ni de mauvaises surprises, pas plus que d'allusions au fait que Rimmel ne serait intéressée que par notre argent. Ils avaient même insisté pour payer les luxueuses fiançailles et le mariage.

Oui, d'habitude les parents de la mariée payaient, mais... c'était impossible. Le père de Rimmel n'avait rien.

— Valerie, répéta Rimmel. Je ne vous ai rien dit parce que je ne sais rien moi-même. Romeo

et moi avons simplement fixé une date.

Ma mère manqua de tomber de sa chaise.

— Seulement maintenant ?

— Nous sommes fiancés depuis quelques mois à peine, maman, lui rappelai-je.

— Je croyais que vous vouliez vous marier très vite, avant le début de la nouvelle saison et tes stages d'été.

— Tout à fait, reprit Rimmel. Nous avons juste pensé qu'il valait mieux attendre un peu avant de commencer à tout préparer, pour permettre à Braeden et Ivy de se remettre.

Les yeux de ma mère brillèrent d'une lueur compréhensive. Elle avait beaucoup de défauts, mais elle comprenait très bien la famille et ce qu'on devait sacrifier pour ses membres.

— Bien sûr, murmura-t-elle. Ils ont tellement souffert. Ivy doit avoir beaucoup de problèmes à régler et puisqu'elle est demoiselle d'honneur... Comment va-t-elle ?

— Elle va mieux. Je lui dirai que vous avez demandé de ses nouvelles, répondit Rimmel en souriant.

— Oh oui, dis-lui. Elle est charmante. Je ne croyais jamais voir une fille dompter Braeden, mais elle y est parvenue.

— Mais on veut toujours être mariés avant la reprise de la saison et les stages d'été. On a choisi une date, mais c'est très bientôt. Je ne suis pas sûre qu'on pourra faire un grand mariage.

— On va y arriver ! répliqua ma mère en sirotant son thé comme si elle se préparait à la bataille.

Je souris.

— Quelle est la date alors ?

— Le trois avril, répondit Rim.

— Mais c'est dans à peine un mois ! s'exclama ma mère.

À moi, ça paraissait tellement loin.

— En fait, c'est dans un peu plus d'un mois, corrigea Rimmel.

— Vous avez trouvé un lieu avec un délai si court ? Les meilleurs endroits sont loués des semaines à l'avance.

— Je n'ai pas encore cherché, dit Rimmel, les sourcils froncés, en se mordillant les lèvres.

Ma mère se lança alors dans un plan de bataille et sortit un dossier, caché sous les autres, dans lequel, ô surprise, il y avait des éléments d'information sur l'organisation d'un mariage.

J'aurais dû m'en douter : elle avait sous la main un plan tout prêt.

Rimmel écouta ma mère, les yeux écarquillés, lui exposer ses idées : elle connaissait quelqu'un qui travaillait dans un des meilleurs hôtels de cette partie de l'État et elle pourrait nous obtenir une réservation.

C'était d'une élégance digne d'un palace, hors de prix et prétentieux.

Tout ce que Rim n'était pas, donc.

— Maman, l'interrompis-je sèchement. Tout cela est génial, mais je pense que c'est à Rimmel de choisir ce dont elle a envie.

— Et de quoi as-tu envie, Rimmel ?

Tous les yeux se tournèrent vers elle.

— Je ne sais pas, balbutia-t-elle avant de se tourner vers moi et d'enchaîner : Vegas était une bonne idée.

Ma mère poussa un petit cri étranglé. Je crus un instant qu'elle faisait une crise cardiaque. Rim et moi nous levâmes d'un bond en la voyant porter la main à son cœur.

— Mon fils et sa fiancée ne se marieront pas dans une sorte de chapelle miteuse, qui enchaîne les cérémonies ! Jamais de la vie !

— Hé, maman, détends-toi !

Je me rassis en invitant Rimmel à faire de même.

Mon père choisit ce moment pour débarquer dans la cuisine. En nous apercevant, il afficha un large sourire.

— Je ne savais pas que vous étiez là. J'ai passé ma journée, enfermé dans mon bureau à bosser.

— Je vais te préparer un café, Anthony. Tu dois en avoir besoin.

Ma mère se leva pour lui servir une tasse du café qu'elle avait préparé quand nous nous étions assis pour discuter.

— La journée a été longue, soupira mon père.

— Tu as parlé à Robert ?

— Oui, je le crains. Il ne va pas bien, dit-il en secouant la tête tristement. Il n'en démord pas, pour lui, Braeden est responsable de la mort de Zach.

— C'est totalement ridicule, intervint ma mère en revenant vers nous avec un mug plein. Braeden ne ferait jamais une chose pareille. C'est un bon garçon.

Je ne sais pas si j'aurais employé l'expression « bon garçon » pour parler de B, mais je n'allais pas la contredire. Ma mère pensait que j'étais un bon garçon moi aussi.

Hahaha.

— Il a assez pour aller en justice ? demandai-je inquiet.

Si jamais cela allait jusque-là, l'avenir de Braeden serait sérieusement compromis. Et pour quoi ?

Pour avoir fait en sorte que notre famille ne subisse plus les attaques d'une personne qui n'aurait jamais dû sortir de l'hôpital psychiatrique.

— Il a probablement assez d'éléments pour porter plainte, mais cela ne tiendra pas. Je les démontrerai.

— Mais Ivy et lui vont être traînés dans la boue ! s'exclama Rimmel, visiblement perturbée. Ils ont déjà tellement souffert. Je ne veux plus qu'on les embête.

Je posai ma main dans son dos et traçai des cercles apaisants.

Mon père soupira. Il avait l'air très fatigué. Il avait dû travailler sans prendre de pause depuis notre rendez-vous avec lui et que nous l'avions averti.

— Il n'a pas porté plainte. On a encore du temps. J'aurais voulu lui faire entendre raison, mais nous n'en sommes plus là. Zach est décédé, il a laissé couler son cabinet et sa femme l'a quitté.

— Elle n'a pas supporté l'humiliation publique, murmura ma mère. Le fait que son fils se soit évadé de l'hôpital, qu'il a harcelé une pauvre fille et tenté de la tuer ! En plus, Robert n'admettra jamais que Zach a mal agi. Il est venu plusieurs fois au country-club en disant que Zach était tout autant une victime que les gens qu'il a agressés. Tu sais que ce n'est même pas sa mère ? ajouta-t-elle en se tournant vers moi.

— Quoi ? s'écria Rimmel.

— C'était sa belle-mère en fait. Sa mère biologique, la première épouse de Robert s'est suicidée il y a des années.

Je ne le savais pas. En fait, à bien y réfléchir, je ne connaissais pas grand-chose sur Zach. Pour moi, il n'avait jamais été qu'un connard.

— C'est terrible, dit Rimmel. J'espère qu'il a trouvé la paix maintenant. Il ne l'a jamais

connue de son vivant.

Voilà le cœur généreux de Rim. Particulièrement quand on parlait des gens perdus ou blessés. C'était pour ça qu'elle était si attachée au refuge. Il y avait tant d'animaux qui avaient besoin qu'on en prenne soin.

Zach avait-il été perdu et blessé ? Était-ce la raison pour laquelle il avait commis ces choses terribles ?

Nous ne le saurions probablement jamais.

Mais cela n'avait pas vraiment d'importance. Ce qui en avait, c'était que la vie de Braeden soit menacée parce que le père de Zach en voulait à la terre entière.

— Il va bientôt porter plainte ?

— J'ai réussi à le convaincre de ne pas le faire tout de suite, mais je ne crois pas que ça le découragera longtemps.

— Il sait que cela ne donnera rien ?

— Je lui ai dit. Ivy était présente sur les lieux, elle a été témoin des événements. Sa déposition et les éléments relevés sur place suffiront à établir les causes de la mort. L'explosion de cette voiture était inévitable. J'ai lu le rapport de la police scientifique. Braeden a eu de la chance de sortir Ivy à temps avant que tout explose.

— Il veut juste détruire la vie de Braeden comme celle de son fils l'a été, chuchota Rimmel, la voix étranglée.

Je passai un bras sur ses épaules et l'attirai contre moi. Elle renifla et essuya son visage contre mon tee-shirt.

— Je vais continuer à travailler, je ne laisse pas tomber si facilement.

— Merci, dit Rimmel avec intensité.

Elle bondit sur ses pieds et vint enlacer mon père, à sa grande surprise et celle de ma mère.

Mon père se reprit le premier et passa son bras libre, celui qui ne tenait pas le mug autour de Rimmel.

— C'est normal, ma puce.

Ah, il a craqué pour elle !

Elle avait réussi à atteindre le petit cœur de pierre du grand avocat qui ne lâchait rien, Anthony Anderson. Très peu de gens y étaient parvenus, en dehors de ma mère et moi, bien évidemment. Il y avait eu Braeden. Et donc, ma future femme.

— Ne t'inquiète pas pour tout ça. Concentre-toi sur ton mariage avec mon fils.

Rimmel revint vers moi et s'essuya à nouveau les joues sur mon tee-shirt. J'aimais assez être un mouchoir humain.

— Anthony, lança ma mère, une expression sérieuse sur le visage, dis-leur qu'ils ne peuvent pas s'enfuir à Las Vegas pour se marier.

— Quoi ? s'exclama mon père en secouant la tête.

Il posa son mug et tapota la main de Rimmel.

— Non, non, non. Ce ne serait pas assez bien pour mes enfants. Je compte sur toi pour leur organiser un truc sympa, Valerie, et Rimmel, ma puce, tu m'enverras la note.

— Oh non, refusa Rimmel pour la millionième fois, comme chaque fois qu'il était question du coût de ce mariage.

— Si. Cela me donnera un but agréable entre tous ces contrats de foot et ces histoires avec Robert Bettinger. Cela me fera du bien.

Rimmel mordilla sa lèvre inférieure avant d'acquiescer. Ma fiancée avait encore à apprendre

comment dire non à un homme comme mon père. Elle l'aimait bien. Elle m'avait dit un jour que c'était parce qu'il était une sorte de version plus âgée de moi. Ma mère avait visiblement très bien compris ça aussi.

Bien joué, maman, bien joué.

Quelques minutes plus tard, nous étions dehors où soufflaient des rafales, nous dépêchant de rejoindre la Hellcat.

— Ç'a été violent ! gémit Rim quand je lui ouvris la porte.

Grâce à la télécommande, j'avais lancé le chauffage à distance et il faisait presque chaud à l'intérieur.

Je fis rapidement le tour de la voiture et m'installai derrière le volant.

— Tu ferais mieux de trouver très vite quel mariage tu veux, bébé. Parce que sinon, tu vas te retrouver avec le genre de cérémonie qui fera pâllir d'envie la haute société locale.

— Tout ce que je veux, c'est toi !

— Et tu m'as déjà.

Je pris sa main sur laquelle je déposai un baiser.

— Que dirais-tu de moi ainsi que deux cent cinquante de nos plus proches amis ? plaisantai-je.

— Il y a quelqu'un qui ne sera pas là, dit-elle doucement avant de détourner les yeux vers l'extérieur pour éviter mon regard.

Merde.

J'aurais dû m'y attendre.

— Est-ce la raison pour laquelle tu hésites à organiser la cérémonie ?

Elle hocha la tête et je vis qu'elle déglutissait péniblement.

— Comment une fille prépare-t-elle son mariage sans sa mère ?

Et que répond un mec à une question pareille ?

Ma mère était peut-être excessive, toujours en train de se mêler de nos affaires, et voulant tout contrôler, mais elle était là, au moins. Rimmel ne pourrait jamais dire ça.

Je pourrais argumenter que sa mère serait présente tout de même dans nos têtes. Qu'elle assisterait à notre mariage depuis le ciel. Je pourrais même lui dire que sa mère serait fière.

Elle savait tout ça.

Elle l'avait entendu la moitié de sa vie.

Et cela ne rendait pas les choses plus acceptables.

— Alors on ne va pas organiser ce mariage, rétorquai-je à la place.

Rimmel se tourna vers moi, les yeux embués de larmes.

— Quoi ?

— J'aurais dû t'emmener à Vegas ce soir-là, dès que tu m'as dit oui. J'ai voulu la jouer gentleman en te permettant d'avoir une cérémonie avec notre famille et toutes les conneries qui plaisent tant aux filles. Mais je sais que tu n'es pas comme elles. Tu n'as pas besoin d'une robe ni de fleurs. Alors merde à tout ça ! On prend un avion pour Vegas ce soir.

Elle éclata de rire. C'était un son agréable.

— Tu as entendu ce que tes parents viennent de dire. Ils veulent jouer un rôle dans tout ça.

— Mais ce n'est pas à eux d'en décider. C'est à toi et moi.

— Si j'ai retenu un truc de ces derniers mois, c'est qu'un mariage ne concerne pas juste les fiancés. Si c'était le cas, on ne réserverait pas des salles, des centres de table et des rubans. Et l'on n'aurait pas à inviter les gens avec qui ta mère siège dans ses œuvres caritatives.

Elle avait raison.

Dès que je l'avais demandée en mariage, c'était devenu l'affaire des autres. Nous avions passé une nuit dans un hôtel luxueux avant de rentrer chez nous. On avait alors consacré notre temps à faire en sorte que tout le monde se sente bien. On avait veillé à ne pas faire trop de plans tape-à-l'œil pour ne pas attirer l'attention des médias. Nous avions aussi essayé d'être discrets sur notre bonheur parce que B et Ivy étaient toujours en train de se remettre. Et dans le cas de ma mère, Seigneur, il avait fallu lui permettre d'organiser une super fête de fiançailles pour qu'elle ne nous assomme pas avec ses plans, ses projets.

Je ne sais pas comment, mais ce qui était personnel était devenu l'affaire de tous.

— Je ne te partage pas, grommelai-je en démarrant.

— Où allons-nous ? demanda-t-elle alors que je sortais en trombe de l'allée.

Comme je ne lui répondais pas, elle reprit :

— On ne peut pas aller à Vegas aujourd'hui, même si j'en rêve. J'ai cours demain, un essayage avec Ivy et Braeden a besoin de toi...

Oui, comme tout le monde.

Mais la personne la plus importante, c'est toi.

— Romeo ?

— Je ne pensais pas à Vegas, bébé, promis-je.

— Alors où va-t-on ?

— Je me concentre sur toi et moi à nouveau.

— Et comment vas-tu faire ça ?

Je souris.



Chapitre 23



Rimmel

Il conduisit jusqu'au centre-ville.

Il était à peine dix-sept heures, mais le soleil se couchait déjà. Il n'avait pas trop brillé aujourd'hui. Le ciel d'hiver était couvert et nuageux, plombant tout le paysage.

Quand il se gara devant un grand immeuble de pierre auquel on accédait par un large escalier en béton, je fronçai les sourcils.

La façon dont il arrivait toujours à trouver le meilleur emplacement pour garer la voiture semblait relever de la magie.

Je ne connaissais pas très bien cette partie de la ville. Je n'étais venue au centre-ville qu'une fois, un soir où il m'avait invitée dans un restaurant tout proche. La plupart du temps, nous restions sur le campus et dans le quartier où nous vivions.

Il me fallut une minute pour comprendre où nous étions.

OK, d'accord, j'avais vu le panneau.

— La mairie ?

Il ne répondit pas, se contentant d'ouvrir la portière avant de venir ouvrir la mienne. Quand il me tendit la main, je m'en saisis. Je le laissai m'aider à sortir de la voiture et à me traîner derrière lui sur le trottoir pour me prendre dans ses bras.

— Épouse-moi. Tout de suite.

Mon cœur manqua un battement et les papillons s'envolèrent dans mon ventre. L'excitation courut le long de chacun de mes nerfs. Je savais qu'il ne plaisantait pas.

— Tout de suite ?

— Tout de suite, putain !

— Et le mariage ? Tes parents ? demandai-je en gloussant.

Il haussa les épaules.

— On aura un mariage.

— Tu veux qu'on se marie deux fois ?

Il posa son front contre le mien et planta son regard dans mes yeux.

— Je t'épouserai mille fois si je pouvais.

— Oh, Romeo, chuchotai-je.

— Mais la première fois, l'officielle, ce sera pour nous et seulement pour nous. Pas de

journalistes, de serveurs avec des plateaux de petits fours, pas d'appareils photo et pas de discours à écouter. Juste toi. Juste moi.

— Juste nous.

Ma voix était pleine d'espoir ; j'étais captivée par l'image qu'il venait de décrire.

C'était exactement la façon dont nous étions censés nous marier.

— Toi, dans ton jogging et ton sweat Alpha U et moi en jean et avec un tee-shirt plein de morve.

J'éclatai de rire et il me regarda en souriant.

— C'est nous quand nous sommes ensemble et rien d'autre. Les autres croiront que nous nous sommes mariés le jour de la cérémonie. Mais nous, on saura. Et chaque fois que nos yeux se croiseront, il y aura une sorte de secret entre nous, une réminiscence de cette promesse que nous nous sommes faite.

Une larme perla au coin de mon œil qu'il essuya d'un baiser.

— C'est parfait.

— Dis oui, Rimmel.

— Oui.

Après un rapide baiser sur mes lèvres, il me prit par la main et on courut jusque dans l'immense bâtiment ancien.

Il fallait bien s'assurer de passer les barrières de sécurité. Romeo s'impatientait. Mais mes lèvres s'étiraient toutes seules et même si je ne pouvais pas les voir j'étais sûre que mes yeux brillaient de promesse. Je me moquais d'attendre.

Cela ajoutait du bonheur : du bonheur anticipé.

Celui du moment où il serait vraiment mien.

Quand on nous autorisa enfin à pénétrer à l'intérieur du bâtiment, Romeo me tira derrière lui, suivant les panneaux qui nous guidaient vers notre destination. On parvint enfin devant un petit bureau ; il était juste cinq minutes avant dix-sept heures.

Il allait fermer.

Une dame d'un certain âge était assise derrière un long comptoir qui s'étendait devant le mur du fond. Ses cheveux parfaitement coiffés étaient gris. Elle sourit à Romeo quand il arriva devant elle.

— Nous avons besoin d'une licence de mariage, s'il vous plaît.

Mon cœur bondit dans ma poitrine et je serrai ses doigts. J'avais envie de crier que cet homme magnifique allait m'épouser.

Mais je me retins, parvenant avec peine à contrôler ma joie.

La dame gloussa comme si l'impatience de Romeo était évidente même pour elle, avant de lui présenter un formulaire.

— Remplissez ça, puis réglez le montant. Dans le Maryland, il faut ensuite deux jours normalement. Une fois ce délai passé, vous pourrez revenir pour vous marier.

— Deux jours, répétais-je.

Cela me paraissait interminable soudain. Une éternité. J'étais prête là, maintenant.

Romeo lâcha ma main et prit appui sur le comptoir, un sourire dévastateur aux lèvres.

— Je vais vous expliquer, Kathy, dit-il en lisant son nom sur le badge qui était accroché à son chemisier. Nous allons avoir droit à un énorme mariage, avec toute notre famille et un million des meilleurs amis de mes parents.

Son petit discours attira l'attention de deux autres employées dans la pièce. C'était comme la

gravité, sa voix douce et basse, son sourire de charmeur et son physique de star de Hollywood les attirèrent irrésistiblement.

— Mais je me moque de tout ça. Le plus important, c'est elle, reprit-il en passant un bras sur mon épaule pour m'inclure à la conversation. On ne peut pas attendre deux jours. Bon sang, j'attends depuis le jour où elle m'a fourré un bout de papier froissé sous le nez et m'a obligé à étudier avec elle.

— Je ne t'ai forcé à rien, précisai-je.

Il embrassa mon front comme s'il ne voulait pas me contredire et la dame sur ma gauche poussa un soupir émerveillé.

— Je suppose que je pourrais aller vérifier s'il y a encore quelqu'un à l'État civil.

— J'y vais, cria une autre des autres dames en sortant en trombe.

— C'est bientôt fermé, dit Kathy en nous observant tour à tour. C'est un mariage secret, c'est ça ?

— Vous savez garder un secret, Kathy ? demanda Romeo en lui adressant un clin d'œil.

Elle rougit. Mon Dieu, elle rougissait.

Quelques secondes plus tard, la femme qui était sortie revint, accompagnée d'un homme en costume, les sourcils froncés.

— Les voilà, annonça-t-elle en nous pointant du doigt.

L'homme se tourna vers nous et son air agacé s'évanouit, remplacé par une expression montrant qu'il reconnaissait Romeo.

— Roman Anderson ?

— Comment allez-vous ? lança-t-il en tendant la main à l'employé de l'État civil.

— Très bien, répondit-il en me regardant. Vous voulez vous marier ?

— Tout de suite, si possible, confirma Romeo.

— C'est plutôt malin de votre part de venir en fin de journée. Personne n'imaginera que vous êtes là.

— C'est le but.

— Je suppose que vous ne voulez pas que les médias l'apprennent.

— Non, c'est un secret, dis-je, excitée comme une puce à l'idée que Rome et moi partagerions quelque chose que les autres ignoraient.

— Vas-y, Abe, l'encouragea la dame qui était allée le chercher.

— Je peux vous dispenser des deux jours de délai à condition que vous me certifiiez qu'aucun de vous deux n'est là contre son gré. Que ce n'est pas un mariage forcé.

— La seule chose à laquelle je serais forcée ici est d'attendre deux jours, dis-je.

— Voilà, tout pareil, plaisanta Romeo.

— Très bien. Je vais avoir alors le grand plaisir de vous marier, monsieur Anderson.

— Romeo, le corrigea-t-il. Et merci.

— Vous pourrez me remercier en me signant un autographe après la cérémonie.

— Bien sûr.

L'homme se tourna vers les trois femmes derrière lui et dit :

— Il va nous falloir un témoin.

Elles levèrent toutes la main avant de se foudroyer du regard.

— Trois témoins rendraient les choses encore plus officielles, n'est-ce pas, Romeo ?

— Oui, l'idée me plaît, confirma-t-il.

Les trois femmes regardèrent Abe, avec beaucoup d'espoir. Il rit.

— Allez, allons tous dans mon bureau.

Kathy, la dame qui nous avait accueillis désigna du doigt le formulaire.

— Remplissez-le, après nous pourrons vous marier, mes tourtereaux.

Romeo s'empara d'un stylo et commença à griffonner à toute vitesse.

Mariés.

Romeo et moi allions nous marier.



Chapitre 24



Romeo

On avait rempli le formulaire. On avait signé de nos noms.

Et maintenant, Rim et moi nous tenions dans un minuscule bureau au fond de la mairie en compagnie d'Abe, Kathy et ses deux amies. Nous allions nous marier.

Depuis que je la connaissais, j'essayais de lui faire porter mon nom. À partir d'aujourd'hui, elle le porterait pour toujours.

— Puis-je commencer ? demanda Abe.

— Je vous en prie, répondit Rimmel, ses yeux rivés aux miens.

Elle se tenait juste devant moi, sa tête atteignant à peine mon épaule, mon sweat-shirt bleu marine la couvrant au-delà des cuisses et l'ourlet de son jogging traînant par terre. Ses cheveux étaient rassemblés en un chignon flou au sommet de son crâne et les lunettes à monture sombre qu'elle portait depuis que je la connaissais étaient perchées sur son nez.

Elle était exactement la personne que je voulais.

Je soulevai ses mains dans les miennes. Elles me semblaient petites et légèrement froides. J'enroulai mes doigts autour des siens instinctivement pour lui offrir ma chaleur.

— Nous sommes réunis aujourd'hui, *secrètement*... commença Abe. Pour procéder au mariage...

J'entendais à peine ce que disait Abe. J'étais perdu dans son regard. Je ne savais pas par quel hasard, je me retrouvais ici, mais j'en étais profondément heureux.

— Roman William Anderson, acceptez-vous de prendre pour épouse Rimmel Anne Hudson, ici présente pour...

— Putain, oui, dis-je en l'interrompant.

Je n'avais pas besoin d'entendre l'intégralité de ce qu'il devait dire. Cela n'avait aucune importance. J'accepterais n'importe quoi pour qu'elle devienne mienne.

Une des femmes qui jouaient le rôle de témoin se mit à rire, mais je n'osais pas quitter l'amour de ma vie du regard.

— Bon, d'accord, dit Abe en se tournant vers Rimmel.

— Rimmel Anne Hudson, acceptez-vous de prendre pour époux, Roman William Anderson, ici présent...

— Oui, le coupa-t-elle, tout aussi impatiente que moi.

— Avez-vous des alliances ? demanda Abe.

Merde ! J'avais été tellement pressé que j'en avais oublié les bagues.

— On n'en a pas besoin, dit Rimmel. Je n'ai besoin que de ça.

Je t'aime, articulai-je silencieusement.

Je t'aime, répondit-elle sur le même mode.

— D'accord, alors répétez après moi, ordonna Abe en me regardant.

Je m'éclaircis la gorge.

— Je vais le faire.

Abe, d'un geste, m'incita à poursuivre. Rimmel m'observait, les larmes aux yeux.

— Beaucoup disent que tu as volé mon cœur, que tu as réussi à prendre le cœur d'un dragueur invétéré qui n'avait aucune intention de se laisser capturer. Mais ce n'est pas ça. Tu n'as pas eu besoin de le voler, ma chérie, tout simplement parce que je te l'ai donné. Je te donnerais n'importe quoi d'ailleurs, mais tu ne demandes rien. Toi, aux mains si douces, avec cet amour farouche des animaux. Je promets de t'aimer même lorsque tu ramèneras cinquante chats et chiens à la maison, parce que tu ne supporteras plus de les laisser au refuge. Je promets de t'aimer même quand tes cheveux essaieront de manger ma main ou quand ma voiture se plaindra de ta conduite. Je ne savais pas que j'avais besoin de toi, Rim, avant de te voir ce soir-là, trempée comme une soupe, assise par terre dans ce refuge, avec un chat borgne sur les genoux. Mais j'ai vraiment besoin de toi. Tellement. Je ne sais pas pourquoi ni comment j'ai pu me faire aimer de toi, mais merci. Merci d'avoir fait de moi le connard le plus chanceux de la terre. Jamais je te considérerai comme acquise. Je t'aimerai bien au-delà de la mort. Je te le jure ici et maintenant devant ces gens que nous ne connaissons pas...

Elle éclata de rire. Puis elle se mit à renifler alors que des larmes coulaient sur ses joues derrière ses lunettes.

— Nous sommes une équipe maintenant et aussi longtemps que je vivrai, tu ne seras plus jamais seule.

Rimmel libéra ses mains et remonta le bord de mon tee-shirt pour essuyer ses larmes qui coulaient maintenant à flots.

— Tu as ton sweat-shirt à toi, fis-je remarquer.

— Je préfère le tien, dit-elle, la voix étranglée par les pleurs.

— Je la comprends, dit Kathy et les deux femmes près d'elle, émirent des petits sons d'approbation.

Abe s'éclaircit la voix et se tourna vers Rimmel.

— Et maintenant, vous pouvez répéter après moi...

— Je vais m'en occuper, dit-elle en se redressant et en secouant la tête.

— C'est bien ce que je pensais, conclut-il en lui indiquant d'un geste qu'elle avait la parole.



Chapitre 25



Rimmel

Je pleurais comme un bébé.

Impossible de m'arrêter. Nous étions dans un bureau minuscule en compagnie de gens que nous ne connaissions pas, mais cela ne changeait rien.

C'était parfait.

C'était ce dont j'avais rêvé. Ce que je voulais.

Et Romeo, oh, seigneur, Romeo. Je crois que mes hormones s'étaient enflammées quand il avait fait ses vœux. Il savait ce qu'il fallait dire et comment. Jamais je ne pourrais prononcer des mots plus éloquents et plus bouleversants.

Mais j'allais essayer quand même.

— J'ai passé de nombreuses heures à lire. Tu sais à quel point j'aime les livres. Je ne lisais jamais de romans. Je n'avais jamais eu le temps pour les contes de fées. Mais ce que les gens ne savent pas, c'est que parfois, je m'asseyais au fond de la bibliothèque, là où on ne pouvait pas me voir et je lisais une romance. Elles étaient toujours épiques et totalement improbables, mais une petite part de moi souhaitait que quelque chose de semblable m'arrive. Et puis, j'ai fait ta connaissance. Tu étais impossible, impoli et pas du tout pour moi. Tu attirais l'attention partout où tu allais alors que j'ai passé une grande partie de ma vie à essayer de me cacher. Mais je ne parvenais pas à me cacher de toi. Je n'ai plus besoin de lire des romances, pas parce qu'elles ne peuvent pas se réaliser, mais parce que notre romance est la plus géniale que je ne lirai jamais. Même quand tu me donneras des ordres ou que tu critiqueras ma façon de conduire, je t'aimerai à la folie. Je te promets de t'aimer même quand les journalistes suivront nos moindres faits et gestes et lorsque ta mère me rendra folle. Je te promets d'aimer chaque partie de toi que je découvrirai et je jure que rien ne me fera jamais douter de l'homme que tu es. Merci d'avoir bouleversé ma vie, de ne pas être parti quand j'ai essayé de te repousser. Je te promets de ne jamais te considérer comme acquis et je te ferai don de toute ma personne. Tu ne seras jamais seul et tu seras toujours aimé tant que je serai vivante.

Ma voix mourut, laissant place à un long silence.

Je n'avais jamais vu Romeo pleurer. Pas une fois. Mais là, ses yeux brillaient et je savais que c'était des larmes.

Il détacha son regard du mien pour se tourner vers Abe.

— Terminez.

Je me mis à glousser.

Il prononça encore quelques mots que je n'écoutai pas, puis il dit :

— En vertu des pouvoirs qui me sont conférés par l'État du Maryland, je vous déclare unis par les liens du mariage.

Je sautillai sur place, incapable de réfréner ma joie.

— Vous pouvez embrasser la mariée, monsieur Anderson.

— Il était temps.

Mais il ne m'embrassa pas comme je m'y attendais. Au lieu de ça, il remonta délicatement mes lunettes sur mon front, supprimant la dernière petite barrière qui nous séparait.

Les papillons voletaient toujours follement dans mon ventre ; j'avais l'impression de vibrer sur place et mes doigts tremblaient.

Romeo avança d'un pas ; il était si proche de moi que nos pieds se touchaient. Il baissa la tête vers moi, ses yeux si bleus balayant mon visage. Il prit mes joues entre ses paumes, les doigts largement écartés. Même sans mes lunettes, je le distinguais parfaitement.

Son regard allait de mes lèvres à mes yeux comme s'il me déshabillait des yeux.

— Romeo, murmurai-je en prenant ses poignets.

Je mourais d'envie qu'il m'embrasse pour la première fois depuis notre mariage, pour le sceller par ses mots magnifiques.

— Tu es parfaite, chuchota-t-il, en posant ses lèvres sur les miennes.

Je poussai un petit soupir. Tout s'apaisa soudainement en moi ; les papillons arrêtaient de voler, mes doigts de trembler et pendant une seconde suspendue dans le temps, mon cœur cessa de battre.

Ses lèvres étaient douces et délicates. Elles mordillèrent gentiment ma bouche tandis que son pouce caressait mes mâchoires. Sa langue vint à la rencontre de la mienne ; elles se caressèrent jusqu'à ce que, comme d'habitude, l'humidité envahisse ma culotte.

Il amorça un geste pour s'écarter, mais je le retins en serrant ses poignets et me penchai vers lui pour une dernière petite caresse avant de le laisser s'éloigner.

On resta plantés là, tous les deux, en souriant bêtement jusqu'à ce qu'Abe se racle la gorge, nous rappelant que nous n'étions pas seuls.

Après tout alla très vite, comme dans un rêve.

Un rêve dont je ne voulais pas me réveiller.

On nous donna un acte de mariage officiel. Kathy et ses amies fondirent en larmes. Romeo signa des tas de papiers pour Abe, puis ils promirent tous les quatre de garder le secret de notre union.

Quand on sortit de la mairie, il faisait nuit noire. L'air était glacial, mais je ne le sentais pas. J'étais tellement stone à cause de Romeo que j'aurais pu être renversée par un bus que je ne l'aurais pas senti.

On se tenait par la main, mais il me relâcha et se plaça devant moi.

Il s'accroupit, me présentant son dos.

J'éclatai de rire et sautai, enlaçant son cou.

— Je n'ai pas de seuil à te faire franchir et je ne le ferai certainement pas en arrivant à la maison. Ivy comprendrait tout de suite. En plus, comme ce mariage n'a rien de traditionnel et est dû à une impulsion, il faut continuer sur le même ton.

Il me transporta sur son dos jusqu'à la Hellcat tandis que je pressais des baisers chauds et

humides dans son cou.

— Madame Anderson, dit-il en me reposant sur mes pieds.

— Monsieur Anderson, rétorquai-je.

— Que penses-tu de l'idée de consommer notre mariage à l'arrière de la voiture ?

— Je pense que ce serait une conclusion parfaite à une soirée parfaite.

Il m'attira tout contre lui et je basculai la tête pour le voir.

— Oh, bébé, ce n'est pas la conclusion. Ce n'est que le début.

Meilleur. Début. Possible.



Chapitre 26



Romeo

Épouser la fille de mes rêves ?
Qu'elle me chevauche dans la Hellcat ?
Savoir que ce n'était que le début de notre vie commune ?
Putain oui !



Chapitre 27



Rimmel

Je ne pouvais pas effacer ce sourire de mon visage.

Nous n'avions fait que courir jusqu'à la mairie et échanger quelques promesses.

OK.

Ce n'était pas de simples promesses, mais des mots que je n'oublierais jamais.

Ce n'était pas une cérémonie élégante, j'avais l'air d'une mendiante et Romeo était mal coiffé – avais-je quelque chose à dire dans ce domaine ? –, mais c'était sans conteste l'un de meilleurs moments de ma vie.

Notre statut matrimonial n'avait aucune importance. Ce que le reste du monde connaissait de ce statut n'en avait pas davantage. La souffrance, la joie, les larmes et même les disputes qui nous avaient conduits jusque-là étaient oubliées.

Tout ce qui comptait c'est l'amour que nous nous portions.

La plupart des gens ne se sentaient pas différents après leur mariage. Je comprenais bien pourquoi. Après avoir quitté la mairie la nuit dernière, Romeo nous avait conduits dans un endroit simplement entouré d'arbres et de champs. Nous étions passés sur la banquette arrière et nous étions jetés l'un sur l'autre comme si c'était notre première fois.

D'une certaine façon, c'était le cas.

Notre première fois comme mari et femme.

Romeo était si imposant que nous étions très à l'étroit. Il n'y avait ni bougie, ni fleurs, pas plus de draps de soie. Ça avait été direct, cru et très sexy.

Lorsque nous avons réussi à nous éloigner l'un de l'autre et à nous extirper de l'arrière de la Hellcat, nous étions rentrés au milieu de la nuit, en douce. Nous nous étions couchés dans notre lit et nous avons refait l'amour.

Nous avons à peine fermé l'œil et le lendemain matin, tout semblait normal.

Mais nous étions différents à l'intérieur.

Pour la première fois depuis fort longtemps, je me sentais totalement apaisée. J'étais à l'endroit exact où je devais être. Le lien entre Romeo et moi ne se briserait jamais. Savoir ça me donnait une confiance en moi extraordinaire, comme si je pouvais maintenant affronter n'importe quoi dans la vie.

Il nous fallut du temps pour sortir du lit. Nous nous embrassions comme des gamins, en

oubliant de regarder l'heure. Quand je réussis à jeter un œil à mon réveil, je sursautai parce que d'habitude, j'étais déjà debout depuis une heure.

— Si je ne me lève pas, je vais être en retard en cours, dis-je en sautant maladroitement du lit.

Je me retrouvai le derrière par terre.

Je restai un moment étendue sur le sol, simplement vêtue du tee-shirt que Romeo portait hier.

C'était mon tee-shirt préféré.

Avec la morve et tout.

La tête blonde de Romeo apparut au-dessus de moi, ses mèches décoiffées comme d'habitude effleurant son front et une lueur amusée dans les yeux.

— Tu fais quoi, Mini ?

— Il faut qu'on trouve un tapis de sol, grommelai-je en frottant ma hanche.

Ce qui fit remonter le tee-shirt, exposant absolument tout – pas ma culotte.

— Jolie vue, gronda-t-il en tendant la main vers l'intérieur de ma cuisse.

— Je pourrais être couchée, là, avec une grave blessure, mais tout ce que tu vois c'est que je n'ai pas de sous-vêtement !

Romeo surgit littéralement du lit – ce n'était pas juste qu'il était aussi agile et que je l'étais si peu – et se baissa pour me soulever.

— C'est mieux, comme ça, chère épouse ?

— C'est mieux, murmurai-je en passant la main sur sa joue mal rasée.

— Dès que mes yeux se poseront sur toi aujourd'hui, tout ce que je verrai c'est hier soir. C'est pas un peu bizarre que ça m'excite autant que personne ne sache que tu m'appartiennes déjà ?

— Si c'est bizarre, ne change rien !

— Eh bébé, tu commences à avoir de jolies reparties.

Je levai les yeux au ciel.

— Emmène-moi jusqu'au dressing, il faut que je m'habille.

Normalement, il aurait fallu que je prenne une douche d'abord. Mais je n'en avais pas envie pour deux raisons :

1) J'étais à la bourre.

Et...

2) Je n'avais pas envie de me nettoyer de notre nuit de noces aussi vite.

Je voulais l'avoir sur moi, à même la peau aujourd'hui. Je voulais que chaque partie qu'il avait caressée vibre.

D'habitude, j'aurais juste pris la première chose qui me tombait sous la main sans vérifier si cela allait ensemble, mais aujourd'hui, je pris la peine de choisir quelque chose de joli.

Romeo allait me regarder et se souvenir de la nuit dernière. Mon mari allait regarder son épouse pour la première fois.

Je voulais être jolie.

Je voulais me sentir aussi belle qu'il me faisait sentir.

Je sélectionnai un jean skinny sombre et délavé, enfilai un top rayé noir sur un autre tout blanc et ajoutai un pull crème ample dans une sorte de maille gaufrée. Je terminai avec le camée qui avait appartenu à ma mère – cela me semblait bien de l'associer ainsi à cette journée – et appelai Romeo à grands cris.

— Tu es bien autoritaire depuis que tu es mariée, dit-il en faisant sa réapparition, brosse à dents à la main et dentifrice tout autour de la bouche.

J'éclatai de rire.

— Tu aurais dû terminer de te laver les dents.

— À la façon dont tu criais, j'ai cru que tu étais à nouveau tombée.

Je donnai un coup sur son ventre nu et pointai le doigt vers le haut de l'étagère où trônait une boîte brune toute simple.

— J'ai besoin de mes chaussures.

— Pauvre Mini qui ne peut pas attraper ses chaussures ! dit-il en fourrant la brosse dans sa bouche pour attraper la boîte.

Elle était imposante ; il la déposa à mes pieds.

— Merci !

Il essaya de m'embrasser avec sa bouche pleine de dentifrice. Je hurlai.

— On n'est pas mariés depuis un jour et elle en a déjà assez de mes baisers. Ce sera quoi, après, Mini ? Tu vas prétendre que tu as la migraine et que tu ne peux pas faire l'amour ?

— Sûrement pas ! criai-je alors qu'il s'éloignait.

J'ouvris la boîte en souriant. C'était les bottes qu'Ivy m'avait offertes à Noël. Avais-je besoin de préciser que c'était le meilleur cadeau que j'ai jamais reçu ? Cette fille s'y connaissait en shopping !

Il s'agissait de Uggs avec un imprimé léopard. Elles étaient hautes, avaient l'air très confortables et étaient bordées d'un peu de fourrure.

Je n'avais jamais eu une vraie paire de Uggs avant. Je m'achetais en général les affaires les moins chères, mais elle m'avait juré qu'elle les avait trouvées en solde dans sa ville natale pour une bouchée de pain.

Elles étaient tellement belles que je ne les avais jamais portées. Je les réservais pour une grande occasion. Je ne savais pas laquelle avant aujourd'hui.

Je les sortis de leur boîte, et caressai cette chose somptueuse avant de les enfiler. Elles allaient parfaitement avec ma tenue et étaient chaudes et confortables.

Quand je sortis du dressing, Romeo me jeta un regard appréciateur.

— Tu es très sexy comme ça.

Une fois prêts, après que Romeo eut enfilé un jean et un polo bleu à longues manches, on quitta la petite bulle qu'était notre chambre.

Tout le monde était déjà en bas et quand on entra le silence se fit. Je tendis le bras pour prendre un mug, mais remarquai alors qu'ils nous regardaient tous. Je me tournai vers Romeo qui m'adressa un clin d'œil.

— Vous vous êtes remis de la nuit dernière ? demanda B.

— La nuit dernière ? demandai-je d'une voix étranglée.

Il ne pouvait pas être au courant, n'est-ce pas ?

Romeo ne semblait pas inquiet le moins du monde. Il me prit le mug des mains et le remplit de café.

— Ton rendez-vous avec la mère de ton fiancé, précisa Braeden sur le ton qu'on emploie avec les décérébrés.

Oui, c'est vrai, nous étions chez les parents de Romeo hier soir.

— Quand je ne t'ai pas vue debout avant tout le monde ce matin, je me suis dit que tu devais faire la grasse matinée pour oublier les projets de belle-maman pour votre mariage.

Il ricana dans son café et Ivy leva les yeux au ciel en me lançant un regard compatissant.

J'éclatai de rire en prenant mon mug.

— Elle avait un dossier complet !

— Non ! s'exclama Ivy.

— Mais si. Comment elle a trouvé le temps pour ça tout en préparant les fiançailles, je n'en sais rien.

Romeo s'adossa au comptoir et m'attira contre lui, mon dos contre son torse.

— On va assister à nos fiançailles, alors que nous ne sommes même plus fiancés, chuchota-t-il à mon oreille.

Je bus une gorgée de café en souriant.

Drew, qui était assis à côté d'Ivy, gémit.

— Pas vous aussi ! Comment peut-on faire ici pour ne pas tomber sur une séance de câlins et de petits chuchotements mignons en venant prendre son petit-déjeuner ?

— Qui t'a dit que c'était des petits trucs gentils ? C'est peut-être très coquin.

Braeden s'étouffa avec son café et il reposa son mug brutalement.

— Si cela ne me dérangeait pas autant d'entendre ça, je te dirais que tu as une sacrée repartie, sœurlette. Tu devrais surveiller ta copine, Rome. Elle est en train de mal tourner, dit-il en me regardant fièrement. Ma petite sœur grandit, je l'ai bien élevée.

Je levai les yeux au ciel tandis qu'Ivy le traitait d'idiot.

Drew se contenta de sourire en enfournant de grosses cuillères de céréales.

Romeo but un peu de mon café en riant doucement.

— Tu es super mignonne, lança Ivy. Je me demandais si tu allais porter ces bottes un jour.

— Elles sont presque trop belles pour que je les mette à mes pieds.

— C'est l'inverse ! Elles sont trop belles pour ne pas les mettre, répliqua-t-elle en prenant son jus d'orange.

Je ne me souvenais pas de la dernière fois où je l'avais vue boire un café.

— Ma robe pour les fiançailles est-elle arrivée ? Surtout, dis-moi qu'elle est blanche !

— Bien sûr qu'elle est blanche, c'est toi la future mariée.

Heureusement pour moi, elle semblait maîtriser les règles selon lesquelles vivait la mère de Romeo, parce que ce n'était pas mon cas.

— Oui, elle est arrivée, tard hier soir. Je l'ai aperçue quand j'ai fait un saut à la boutique. Rejoins-moi là-bas après tes cours, on fera un essayage et on s'organisera.

— Tu as laissé ton costume chez ta mère, repris-je en me tournant vers Romeo. Va le chercher aujourd'hui et s'il te plaît, ne le froisse pas !

Il me salua militairement m'arrachant un sourire.

— J'espère que vous avez un costume, Braeden et Drew.

Ils me regardèrent tous les deux, interloqués que je dise une chose pareille. Je me frottai le front.

— Je m'en suis occupée, me rassura Ivy. Trent en aura aussi.

— Où est-il ?

J'avais l'habitude de le voir débarquer très souvent le matin.

— Il a envoyé un SMS. Il doit régler un truc lié à la fraternité. Il sera là ce soir pour le dîner, répondit Drew.

— Euh, il t'envoie des SMS pour te dire qu'il ne viendra pas pour le petit-déjeuner ? ricana B. Drew enfourna une nouvelle cuillère de céréales.

— Et alors ?

— Vous êtes amis ou vous sortez ensemble ?

La cuillère de Drew fit un bruit sonore en tombant dans son bol et il rota bruyamment.

Il faut s'habituer à ces sons dégoûtants quand on vit avec trois hommes.

— On est comme de super frères, expliqua-t-il même si ce n'était pas encore très clair.

— Super frères ? demanda Romeo, amusé.

— C'est comme « *best friend forever* » pour des hommes, dit Ivy qui courait à la défense de son frère.

Drew déposa son bol dans l'évier avant de faire volte-face.

— J'adorerais rester là à discuter avec vous, mais mon travail super chiant m'attend.

Drew s'était installé ici pour poursuivre sa carrière de pilote, mais pour le moment, il continuait à travailler dans la programmation informatique jusqu'à ce qu'il gagne assez.

— Bye, Drew ! lança Ivy.

— À tout à l'heure, Ives, dit-il en l'embrassant au passage.

Une fois qu'il fut parti, je me tournai vers Ivy.

— Je t'en prie, dis-moi que tu as le temps de faire quelque chose pour ça, dis-je en montrant ma tignasse.

— Une natte d'urgence ? demanda-t-elle.

J'acquiesçai, soulagée. Cela aurait été dommage de ruiner ma jolie tenue avec des cheveux n'importe comment.

On abandonna les garçons dans la cuisine et on prit la direction de leur salle de bain. Je m'assis sur le siège des toilettes pour qu'elle puisse s'occuper de mes cheveux.

— Tu as l'air très joyeuse ce matin, fit-elle remarquer.

— Je suis joyeuse tous les matins.

— Oui, c'est vrai, mais peut-être un peu plus que d'habitude. Tu rayonnes.

— Je crois que je me sens un peu plus rayonnante ce matin, rétorquai-je en riant.

— Ça doit être les bottes.

— C'est ça, tu as raison.

Cela n'avait rien à voir avec les bottes, mais c'était mon secret.

— Bon, dis-moi, elle a été épouvantable hier soir ?

— Plutôt oui. Elle a préparé notre mariage de son côté sans en parler à personne.

— Comment a-t-elle réagi quand tu lui as dit d'abandonner ses plans ?

Je gardai le silence un peu trop longtemps et Ivy poussa un petit cri.

— Tu ne lui as quand même pas promis de suivre son organisation ?

— Non, soupirai-je, mais ça me tente.

— Quoi ?

Elle oublia complètement mes cheveux et vint s'asseoir en face de moi sur la baignoire, la main fermée sur la brosse comme si elle voulait me frapper avec elle.

— Tu ne peux pas la laisser organiser ton mariage, Rimmel. Cela ne te ressemblera pas. C'est *ton* jour.

J'avais déjà eu mon jour. Et il avait été absolument parfait. Alors quand je pensais maintenant à la mère de Romeo qui voulait prendre en charge mon mariage, aux cinq cents potentiels invités pour *mon* jour, cela ne me contrariait pas autant que ça. J'étais même soulagée, car comme ça, elle s'en occuperait et moi je n'aurais rien à faire.

Je me rendais compte que je moquais du mariage du moment que nous nous disions oui. Et nous l'avions déjà fait.

— C'est un peu son jour à elle aussi. Et le tien et celui de Romeo. C'est un jour pour nous. Et comme je me moque un peu du type de mariage que j'aurai, pourquoi ne pas la laisser s'en

occuper ? De toute façon, quoi qu'elle fasse, ce sera formidable.

Ivy posa la main sur mon front.

— Tu te sens bien. Tu as la nausée aussi toi ?

— Non, ça va, ricanai-je.

— Je ne peux pas te laisser faire ça en toute conscience. En tant que demoiselle d'honneur, je m'y oppose. Tu vas me faire le plaisir de choisir une cérémonie qui te plaît. Et je m'en moque si je dois surveiller chaque décision que tu prendras.

Mais je ne l'écoutais plus.

— Pourquoi as-tu demandé si j'avais la nausée *moi aussi* ? Tu es malade ?

Ivy émit un petit son de dérision et se planta derrière moi pour terminer ma coiffure.

— Ça va. Je suis un peu barbouillée ce matin.

— Comment s'est passé ton rendez-vous chez le médecin ?

— Bien, répondit-elle, l'air tellement concentrée sur mes cheveux qu'elle ne pouvait pas parler.

Mais je savais à quoi m'en tenir : Ivy pouvait tresser des cheveux les yeux fermés.

— Ivy, insistai-je.

— Ça va, Rim. Je ne voulais pas t'inquiéter. J'ai mangé hier un *grilled cheese* confectionné par Braeden. Pas étonnant que j'ai un peu mal au ventre ce matin.

— Beurk, dis-je en fronçant le nez. Tu as mangé un truc qu'il a cuisiné ?

— En fait, c'était bon. Mais maintenant, je regrette un peu.

Elle termina de me coiffer puis m'invita à m'admirer dans le miroir. C'était génial, comme d'habitude.

— Merci, dis-je en la serrant brièvement dans mes bras.

Elle eut l'air surprise de mon élan d'affection, mais me rendit mon étreinte.

Quand je m'écartai un peu, elle semblait sur le point de me dire quelque chose. Mais elle changea visiblement d'avis.

— On se retrouve au magasin tout à l'heure ?

— Pas de problème.

J'admire son jean skinny d'un bleu vif, ses bottes noires et son pull *oversize* à col boule. Elle avait relevé ses cheveux en un chignon soigné et son maquillage était impeccable, comme d'habitude.

Tout semblait aller pour le mieux.

— Super ! lança-t-elle en souriant.

Mais je savais mieux que personne que les apparences pouvaient être trompeuses.



Chapitre 28



Romeo

Ma mère avait invité l'intégralité des Knights à nos fiançailles. Cela faisait déjà un bon nombre de personnes.

Il vint à peu près dix pour cent du personnel administratif et la totalité des joueurs.

C'était un truc qui serait bien pour moi dans le foot.

Oui, je sais, j'étais à une soirée mondaine et pas à un match. Mais c'était tous les jours foot dans ma carrière qu'il y ait un match ou non.

La présence de mes coéquipiers ce soir était pour moi une marque de loyauté et de respect à celui dont tout le monde savait qu'il allait devenir le leader de l'équipe. Non, cela n'avait rien d'officiel, mais ce n'était pas la peine de faire une annonce solennelle. Le deal que mon père m'avait obtenu était significatif : l'énorme somme d'argent qu'ils acceptaient de me payer pour les quatre années à venir était très claire.

Et vous savez aussi à quoi je le savais.

À la façon dont Blanchard me regardait. J'espérais pour lui que ce gars ne jouerait jamais au poker sinon, il serait nul. Il ne savait pas comment dissimuler ce qu'il ressentait.

Et le regard qu'il me jetait était plein de ressentiment.

Pas de haine, ni de mépris, rien d'aussi radical.

Du ressentiment, c'est tout. Parce que j'allais prendre la place qu'il attendait. Il s'en voulait aussi de s'être fait piquer le poste. Il en voulait probablement au calendrier aussi, parce que j'étais plus jeune que lui.

Il y avait beaucoup d'argent à se faire et de gros enjeux au foot. C'était dur à avaler quand soudain, le sport dans lequel vous excelliez ne vous offrait plus l'avenir attendu.

J'étais certain que si j'avais joué à un autre poste ou dans une autre équipe, Blanchard et moi nous serions très bien entendus. On aurait même pris des bières ensemble. Cela n'avait donc rien de personnel, mais c'était tout de même blessant.

Quand nos yeux se croisèrent à distance, je sus que je devais faire un choix : accepter la façon dont il vivait les choses et mettre de l'huile sur le feu ou faire comme si je n'avais rien remarqué.

Je refusai ces deux options.

Entrer dans un conflit, ce n'était pas mon truc. Mais reculer non plus.

Je choisis le respect.

Je soutins son regard sans ciller. Après quelques secondes, je levai ma bière dans sa direction, une manière de lui montrer mon estime et de reconnaître tout ce qui se passait entre nous.

Je ne voulais pas de conflit avec le quarterback numéro deux de l'équipe.

J'étais fatigué des conflits.

Rien ne nous obligeait à être amis, mais je ne voulais pas avoir à surveiller mes arrières constamment.

Blanchard n'était pas aussi diplomate que moi. Il ne leva pas son verre, pas plus qu'il ne sourit. Il baissa la tête et se détourna.

Au temps pour moi, il allait falloir que je surveille mes arrières.

Je fis exprès de croiser le regard des hommes autour de lui. Ils étaient des amis loyaux depuis bien avant mon arrivée. J'espérais qu'ils ne me poseraient pas de problème et qu'ils comprendraient ces changements des équilibres parmi les joueurs.

Je n'étais pas un connard, mais je pouvais me comporter occasionnellement comme tel. Si quelqu'un remettait en cause ma prééminence au sein des Knights, je relèverais le défi et je le remporterais.

Tous les joueurs soutinrent mon regard et levèrent leur verre. Sauf un.

Le respect.

Ils n'étaient pas obligés de m'aimer, mais le respect n'était pas négociable.

Rimmel se plaça à mes côtés et la sensation de sa main qui se glissait dans la mienne détourna mon attention de l'équipe.

— Est-ce que je t'ai déjà dit à quel point tu es ravissante ce soir ? dis-je en jetant un coup d'œil à celle que tout le monde croyait être ma fiancée.

Le terme ravissant ne suffisait pas à décrire la façon dont elle rayonnait ce soir. Rimmel était belle sans aucun effort, mais bon sang, quand elle le voulait... elle était à couper le souffle.

Et là, tout de suite, j'avais du mal à le reprendre, mon souffle.

On aurait dit un ange avec sa robe blanche en dentelle. Je savais que c'était Ivy qui avait choisi cette tenue, donc qu'elle serait forcément superbe, mais elle s'était surpassée. C'était exactement ce que Rimmel devait porter.

Elle était donc d'une blancheur de neige, entièrement en dentelle avec une doublure de soie. Les manches étaient longues, mais transparentes, me laissant deviner la peau diaphane de Rimmel. Je mourais d'envie de passer mes mains sur son corps nu.

Elle m'avait dit qu'il s'agissait d'un décolleté en cœur, mais moi, tout ce que je voyais, c'était que cela m'offrait une vue charmante sur sa poitrine et, encore une fois, sur sa peau parfaite.

La robe épousait les courbes de ses seins et de son thorax, formant un V jusqu'à sa taille, puis elle s'évasait au niveau des hanches. Une vraie vision de paradis.

Et elle montrait encore un peu plus de peau parce que la robe n'était pas longue. Elle s'arrêtait à mi-cuisse devant, mais descendait bien plus bas dans son dos, donnant l'impression d'une cascade qui tombait jusqu'au sol. L'ourlet semblait avoir été trempé dans de l'or, pas la couleur bling-bling ou qui semblait avoir été peinte sur le tissu. Il s'agissait plus d'une nuance dorée, pas trop brillante, qui colorait légèrement la dentelle, comme si quelqu'un avait jeté des paillettes sur l'étoffe.

Les jambes fines de Rim s'étendaient jusqu'à ses pieds chaussés de sandales dorées à hauts talons. Comment Ivy avait-elle réussi à lui faire porter des talons ? Là tout de suite, tout ce que j'arrivais à imaginer, c'était ces chaussures nouées autour de ma taille.

Bon, d'accord, je venais de la décrire comme un ange descendu du ciel, et elle l'était,

tellement elle semblait flotter dans la pièce, mais ce n'était peut-être pas très bien d'avoir des pensées aussi osées pour une femme qui semblait d'origine céleste.

Mais je n'avais jamais prétendu être un ange, *moi*.

— Une fois ou deux, me répondit-elle en souriant et en réajustant ma cravate. Tu ressembles à une statue en or vivante.

Sa longue chevelure était relâchée ce soir en mèches ondulées retenues sur le côté pour dégager son visage, mais elles tombaient en cascades dans son dos.

— C'est la cravate, répliquai-je en l'embrassant tendrement.

La foule en voyant ça nous applaudit. J'avais l'impression d'être un animal de cirque.

— Tu crois que si je fais un petit tour, les gens vont nous jeter des cacahuètes ? chuchotai-je à son oreille.

— Ce serait très amusant, je crois.

Quelques photographes s'approchèrent de nous et je déposai ma bière sur le plateau d'un serveur qui passait près de moi. Je n'avais pas vraiment envie de passer pour un ivrogne, surtout juste avant le début de ma première saison en tant que premier quarterback.

Rimmel tenait une flute de champagne et le liquide doré et pétillant accentuait son allure de déesse. Alors quand elle fit mine de la poser, je lui fis un petit signe de la tête.

— Tu es parfaite comme ça.

Elle fit la moue et donna son verre à Ivy qui était arrivée derrière moi.

— Jusqu'à ce que la presse déclare que ton épouse est une ivrogne et qu'il y a des titres s'interrogeant sur mon séjour en désintox.

J'aurais volontiers ri, s'il n'y avait pas eu du vrai dans ce qu'elle disait.

On se tourna vers les photographes, tout sourire, posant pour de nombreux clichés jusqu'à ce qu'ils s'éloignent enfin.

— J'ai mal aux muscles du visage, marmonna-t-elle alors qu'Ivy lui présentait sa flute de champagne.

Braeden apparut juste à côté d'Ivy et me tendit une bière fraîche.

— Je dois reconnaître que Valerie a accompli un travail exceptionnel, lança Ivy. Cet endroit est magnifique.

— Maman a la classe, confirma Braeden.

— N'oublie pas de le lui dire, elle en fera ses choux gras pendant des mois.

— D'accord.

Rimmel jeta un coup d'œil à la vaste salle en buvant son champagne. Ce n'était pas la première fois qu'elle le faisait ce soir et je pense que ça ne serait pas la dernière.

— C'est superbe, renchérit-elle. Tu vois ce que je voulais dire à propos du mariage ? lança-t-elle à Ivy.

— Oh oui, répondit celle-ci en croisant les bras. Mais je ne suis toujours pas convaincue.

— De quoi parlez-vous ? demandai-je.

— De trucs à propos du mariage, répondit Rim.

Je grognai et pris une gorgée de bière.

— Où est ton champagne ? demanda Rimmel à Ivy.

Elle était la seule à ne pas avoir de verre à la main.

Ivy haussa les épaules.

— Je ne bois pas ce soir.

Cela ne me sembla pas bizarre. Il était déjà arrivé plusieurs fois ces derniers mois qu'Ivy ne

boive pas en soirée. Après ce qui lui était arrivé, c'était parfaitement compréhensible. Et comme il y avait beaucoup de monde ce soir, surtout des gens qu'elle ne connaissait pas, je trouvais que c'était plutôt une sage décision.

Même s'il ne risquait pas d'arriver quelque chose à Ivy ce soir. Braeden et moi étions là.

Rimmel ne semblait pas de cet avis pourtant. Je sentais émaner d'elle des ondes étranges et je me tournai vers elle. Elle observait Ivy, une lueur calculatrice dans les yeux.

Bizarre.

Je surpris alors un mouvement plus loin dans la salle. Ron Gamble parlait avec le chef des entraîneurs. Ils semblaient tous les deux détendus et joviaux, un verre à la main.

Je me penchai vers l'oreille de Rim.

— Je sais que ce sont nos fiançailles, mais ça te dérangerait si on parlait un peu de foot ?

Elle jeta un coup d'œil en direction des deux hommes que j'avais repérés et d'un groupe de joueurs tout près d'eux.

— Braeden ? chuchota-t-elle.

— C'est le bon moment de le présenter à tout le monde.

— Ce n'est pas interdit par la ligue de football ? Un problème de déontologie ou de favoritisme ?

— J'en sais rien, répondis-je, surpris qu'elle pense à tout cela, montrant qu'elle commençait à bien connaître ce monde. C'est un événement mondain. On ne peut pas éviter aux gens de se croiser.

— Mais de toute façon, tu as mon plein accord pour faire tout ce qu'il faut pour que mon frère joue avec mon mari.

Je me penchai pour la regarder dans les yeux parce que même avec des talons, elle était toujours Mini.

— Tu es sûre ?

— On a déjà eu notre nuit. Celle-ci est pour nous, mais pour notre famille aussi. Va t'occuper de B. Et fais-moi signe si tu as besoin que je vienne les charmer un peu.

Avec cette robe, ils accepteraient n'importe quoi.

— Je t'aime, putain, grondai-je.

— Je t'aime aussi, putain.

— Viens, on va trouver un placard à balai pour une petite partie de jambes en l'air.

— Tu es obsédé ! s'exclama-t-elle sans se départir de son sourire.

— Tu sais que ça m'excite lorsque tu prononces le mot « putain ».

Et c'était parfaitement vrai. Entendre ce mot franchir ses lèvres pures m'excitait à mort.

— Plus tard, promit-elle en tirant sur la cravate dorée que ma mère avait choisie pour aller avec le costume.

Je ne l'aimais pas trop au départ, mais maintenant elle ne me dérangeait plus.

— B ! lançai-je soudain. On a des trucs à faire.

Il se tourna vers Ivy en grimaçant, lui montrant toutes ses dents.

— Je n'ai rien sur les dents ?

— Non, j'aimerais bien que tu aies de bonnes manières.

Braeden l'embrassa, lui arrachant un petit éclat de rire.

— Je t'aime, dit-il.

— Je t'aime fois deux, chuchota-t-elle

Je lui collai une tape dans le dos pour qu'il accélère un peu.

Il fallait qu'on soigne notre réseau.



Chapitre 29



Rimmel

Je vivais un conte de fées.

Un conte de fées devenu réalité.

Je savais ce que Valerie avait prévu pour ce soir. Je connaissais la couleur choisie pour la fête et le lieu où elle se déroulerait. Mais je ne m'attendais pas à ce que ce soit aussi magnifique.

La grande salle de bal de l'hôtel était immense, avec de hauts plafonds qui faisaient au moins six mètres de haut. Ils formaient un dôme juste au centre et étaient complétés, sur les côtés par de larges poutres en bois qui donnaient une allure rustique à ce lieu qui aurait été un peu austère sinon.

Entre chaque poutre, des lampes étaient suspendues. Elles étaient en verre transparent, et ressemblaient à des gouttes d'eau avec une ampoule unique. Elles illuminaient toute la pièce et si la lumière était bien trop vive pour évoquer des étoiles, elles avaient un effet aussi spectaculaire.

Toute la décoration était blanche et or vieilli. Pas le genre de doré vulgaire qui semblait venir tout droit des années quatre-vingt, mais avec une finition moderne parfaitement assortie au blanc.

Le vaste espace était occupé par des tables rondes couvertes de nappes blanches et de centres de table imposants, composés de marguerites blanches et de gypsophile teints en doré, dressés dans des pots de fleur blanc vieilli. Comment Valerie s'était-elle débrouillée pour trouver tellement de marguerites en plein milieu de l'hiver, Dieu seul le savait ?

Les pots de fleurs étaient posés sur un support épais. Dessous étaient installées des bougies blanches.

La vaisselle était de la même couleur, avec un liseré doré, les serviettes également.

Le champagne coulait à flots. Les flutes circulaient sur des plateaux et étaient servies aussi à deux bars situés chacun à une extrémité de la pièce.

Pour le moment, on pouvait consommer des canapés, mais plus tard, un dîner serait servi à table. Il n'y avait pas de DJ, oh, non, mais un groupe qui jouait en live, inlassablement, des tubes indémodables.

Avait-on besoin d'un mariage quand les fiançailles étaient de ce niveau ?

— Tu crois que Romeo connaît tous ces gens ? demanda Ivy.

— Certainement pas, répondis-je en riant. Je serais surprise que sa mère en connaisse un seul.

— Tu savais qu'il y avait une personne de *People* présente ?

— Non, mais ça ne m'étonne pas. Ils essaient d'avoir l'exclusivité des photos du mariage. Comme si elle nous avait entendues, une femme vêtue d'une robe de créateur s'approcha de nous.

— Rimmel Hudson ? demanda-t-elle alors que je pensais : *c'est Rimmel Anderson maintenant. Je suis Rachel Winton, rédactrice en chef de People.*

— Je suis ravie de faire votre connaissance. Merci d'être venue ce soir, lançai-je poliment en lui tendant la main.

Elle la serra avant de me fixer, puis de jeter un coup d'œil à Ivy avant de revenir à moi.

— Je dois reconnaître que je vous trouve encore plus ravissante ce soir que toutes les autres fois. Seriez-vous d'accord pour que je cite la griffe de votre robe dans mon article ?

Même si Ivy se tenait juste à côté de moi, la quintessence de l'élégance et de la distinction, j'étais sûre qu'elle allait se faire pipi dessus d'une minute à l'autre.

— Bien sûr, répondis-je en souriant. Je vous présente Ivy Forrester. C'est elle qui me conseille en matière de mode. Chaque tenue que vous me verrez porter est le résultat de son œil éclairé.

— Je suis ravie de vous rencontrer, Ivy, dit Rachel en se tournant vers elle. Vous avez l'air de bien vous y connaître en effet.

J'éclatai d'un petit rire.

— C'est la meilleure ! Elle est d'ailleurs en train de lancer sa chaîne YouTube pour conseiller les gens complètement perdus comme moi dans le domaine de la mode et de l'élégance.

— Vraiment ? demanda Rachel, visiblement très intéressée.

— Oui, elle est très recherchée chez nous.

Ivy me jeta un coup d'œil avant de se tourner vers Rachel et de commencer à l'inonder de son charme. Elle avait une personnalité qui attirait les autres. Son assurance et son ravissant visage faisaient converger tous les regards vers elle.

Et elle était très belle ce soir, les cheveux lisses et raides, tombant sur ses épaules, avec son maquillage *smoky* et ses lèvres au rose *vintage*. Sa robe était d'une élégance toute simple. Elle avait des manches longues et un décolleté modeste, mais laissait son dos complètement nu.

Pour parfaire son look, elle portait de faux diamants en boucles d'oreille, un bracelet en argent, un collier avec un pendentif en forme de larme sur une chaîne si fine qu'elle aurait pu être invisible si elle ne scintillait pas doucement sous les lumières.

Elle avait mis un dernier point à sa tenue en chaussant des talons hauts rouges qui apparaissaient parfois brièvement sous l'ourlet de sa robe longue.

— Je ne suis pas la seule à bien m'y connaître, lança Ivy, son œil bleu brillant. N'est-ce pas une robe de la collection de printemps de Lager ?

Je n'en avais aucune idée, mais apparemment Ivy, si. Rachel sourit.

— Vous connaissez les créateurs.

— Je ne prétendrais pas conseiller quiconque si je ne les connaissais pas, répliqua Ivy. Je ne savais pas que cette collection était déjà disponible.

— Elle ne l'est pas, mais Lager est un de mes amis.

— Eh bien, il vous habille fort bien.

Rachel reporta son attention sur moi.

— Que portez-vous, Rimmel ? Votre robe est absolument magnifique.

Je jetai un coup d'œil à Ivy parce que je n'avais aucune idée du créateur de ma tenue. Cela aurait pu provenir du supermarché pour ce que j'en savais.

— C'est une créatrice indépendante qui s'appelle Sophie Blanc. Elle a beaucoup de talent et je

suis certaine qu'elle figurera très vite dans les pages mode de votre magazine.

— Une indépendante ? Un choix audacieux ! susurra Rachel.

Ivy haussa une épaule délicate.

— Je ne le qualifierais pas d'audacieux. C'est vraiment une très belle robe qui met parfaitement en valeur la silhouette de Rimmel. Sophie a choisi de s'adapter à ses mensurations et la réalisation est parfaite. Elle a même ajouté, à ma demande, cette bordure dorée parce que je voulais que cette robe soit vraiment unique. Il y a énormément de talent dans le monde des indépendantes. Des gens avec un œil nouveau et beaucoup de détermination. Il faut juste leur offrir leur chance.

— Eh bien, on peut dire que cette créatrice a eu la sienne, ce soir, grâce à mademoiselle Hudson, confirma Rachel. Rappelez-moi son nom.

Ivy l'épela afin que Rachel puisse l'inscrire dans son petit calepin. Ensuite, elle releva la tête.

— Et qui s'est occupé de votre maquillage et de votre coiffure ?

— Ivy.

Rachel se tourna, à nouveau très intéressée, vers Ivy.

— Vous avez beaucoup de talent vous-même.

— Je m'occupe de cela pour Rimmel depuis un moment. Je sais ce qui lui va, répondit Ivy, modestement.

— Et vous portez quoi ce soir ?

— Calvin Klein. Un modèle ancien. Les chaussures sont des Vera Wang.

— Verriez-vous un inconvénient à ce que je vous photographie, mesdemoiselles ? Pour le magazine.

— Bien sûr, répondis-je en souriant.

J'aurais voulu envoyer valser ces horribles hauts talons et aller me cacher un moment. Mais j'allais m'en abstenir.

Au lieu de ça, je demandai à Ivy à quoi ressemblait ma coiffure pendant que Rachel allait chercher un photographe dont le rôle était de la suivre et prendre des clichés à sa demande.

Je me redressai de toute ma taille – qui n'était pas si ridicule avec ces talons ! – et je souris, relevant le menton comme on me l'avait conseillé. Je pris la pose, un pied un peu avancé par rapport à l'autre.

Après qu'ils eurent pris des photos de ma robe sous tous les angles, j'attirai discrètement Ivy près de moi pour qu'elle figure sur quelques clichés à mes côtés.

— Vous savez qu'Ivy sort avec un ancien footballeur d'Alpha U qui va entrer dans la NFL ?

— Braeden Walker ? demanda Rachel.

Je souris parce qu'elle connaissait déjà son nom. Ivy afficha un sourire fier.

— C'est bien lui. Il est par là, sans doute avec Romeo.

— Rimmel, seriez-vous d'accord pour prendre quelques photos en compagnie de Romeo ?

— Bien sûr, mentis-je. Je ne sais pas trop où il est.

Et comme par magie, il surgit à mes côtés.

— Mesdames, lança-t-il de sa plus belle voix. Vous avez tout ce qu'il vous faut ?

Je me détendis immédiatement. Je n'avais pas conscience d'être aussi crispée.

Rachel était loin d'être insensible au charme de Romeo et resta coite un moment. Je jetai un coup d'œil à Ivy, en réprimant un petit rire.

— Félicitations pour vos fiançailles, monsieur Anderson, commença Rachel.

— Romeo, la corrigea-t-elle.

— Romeo, reprit-elle. Et j'ai appris qu'il fallait aussi vous féliciter pour le contrat de quatre ans avec les Maryland Knights.

— Oui, la vie est belle en ce moment.

— Rachel travaille pour People, expliquai-je à Romeo qui se rapprocha de moi et posa sa main au creux de mon dos. Ils souhaiteraient quelques photos de nous.

— Bien sûr.

Il n'avait pas l'air de trouver ça gênant du tout. Il est vrai qu'il avait l'habitude d'être sous les feux de la rampe constamment. Pendant la saison de foot, quand il n'était pas à la maison, on le prenait en photo très souvent.

Rachel nous montra un endroit de la pièce où l'on apercevait bien les lampes suspendues pour nous servir d'arrière-plan. Au lieu de me prendre par la main ou par le bras pour nous diriger vers cet endroit, Romeo surprit tout le monde en me soulevant et en me serrant contre sa poitrine.

Ivy s'agita autour de moi pour vérifier que ma robe couvrait bien les parties les plus délicates de mon corps et que la partie longue de la robe tombe toujours aussi bien, même dans les bras de Romeo.

Tout le monde se tourna vers nous. Au milieu des murmures et des petits rires, Romeo dirigea vers Rachel son sourire de star.

— Rim ne se débrouille pas très bien sur des talons. C'est plus prudent si elle se déplace ainsi.

Rachel complètement sous le charme, sortit enfin de sa transe et se mit à hurler des ordres à son photographe pour qu'il passe tout de suite à l'action.

On aurait pu croire qu'avec l'attention de tous braquée sur moi, il aurait été difficile de sourire et d'ignorer tout cela.

Mais pas du tout.

Je n'avais qu'à regarder Romeo et j'oubliais tout le reste.

— Tu étais obligé de faire ça ? demandai-je.

— On est superbes en photos, bébé. Les gens méritent d'avoir un peu de ça.

— Comment ça se passe avec B ? continuai-je alors qu'on arrivait sous les fameuses lampes.

— Très bien. J'irai le rejoindre dès que je t'aurai sortie des griffes des paparazzis.

— Comment savais-tu que j'avais besoin d'être secourue ?

Il me regarda en souriant.

— Je l'ignorais, je cherchais juste une excuse pour venir te voir et te toucher.

— Tu n'as pas besoin d'excuse, répliquai-je en posant la main sur son menton.

Il m'embrassa tendrement alors que nous nous trouvions simplement sous la lampe en forme de larme. Je ne m'en rendis compte que lorsque tout le monde commença à applaudir.

Je sursautai et je serais tombée s'il n'avait pas eu d'aussi bons réflexes. Il me reposa sur mes pieds et on posa pour d'autres photos. Puis Rachel essaya d'obtenir des informations sur le mariage et revint sur le sujet de l'exclusivité des clichés.

Je laissai Romeo gérer ça et au moment où elle s'éloigna, je me dis que dans quinze minutes, elle se rendrait compte qu'elle avait complètement été enfumée et qu'en fait, il n'avait rien accepté du tout.

Puis, quel bonheur, nous fûmes seuls.

Enfin autant qu'on peut l'être dans une salle pleine de gens.

Cela dura deux secondes.

— Rimmel ! cria Valerie en se plantant devant nous. Je voudrais te présenter quelqu'un.

Je croisai le regard de Romeo. Je savais exactement ce qu'il pensait : à la nuit dernière, que

nous avons réussi à garder pour nous.

— Bien sûr, dis-je en me tournant, tout sourire, vers elle.

Valerie m'entraîna vers quelqu'un qui était susceptible de faire des dons à des refuges pour animaux et Romeo rejoignit B.

L'heure suivante se passa comme les précédentes : on parla à tout le monde, on sourit en laissant les gens nous prendre en photos. J'arrivai à voler quelques minutes de solitude avec Ivy ou un autre membre de notre cercle familial, mais elles passaient trop vite.

Les serveurs annoncèrent enfin que le dîner était servi. Les invités gagnèrent leur place. Romeo et moi étions installés à une immense table, au centre de la salle, avec ses parents, Braeden, Ivy, la mère de Braeden et son compagnon. Trent et Drew étaient là aussi.

Les joueurs de l'équipe des Knights étaient à deux tables près de nous alors que Ron Gamble et les entraîneurs avaient droit à la leur aussi.

Le groupe jouait toujours, mais une mélodie bien plus douce, relaxante, alors que je dégustais mon champagne.

Quelques photographes approchèrent alors et déclenchèrent leurs appareils. Éblouie par les flashes, je levai instinctivement une main pour protéger mes yeux.

— Nous pourrions avoir un petit moment de répit ? demanda Romeo.

Il avait un ton amical, mais avec une pointe de fermeté parfaitement perceptible.

— Désolé, monsieur Anderson, dit l'un d'eux et Valerie bondit de sa chaise pour les conduire à une table spécialement réservée aux vautours pour leur offrir un repas gratuit.

D'un côté, j'étais un peu énervée qu'on les régale gratuitement, mais au moins, on aurait la paix un moment.

— Ça va ? me demanda Romeo.

Il posa la main sur ma cuisse, à l'abri des regards. Son contact me fit un bien fou.

— Oui, répondis-je, un peu gênée. J'ai baissé ma garde un instant avec tout ce champagne et cette douce musique et ils m'ont surprise. C'est tout, je serai plus vigilante la prochaine fois.

Il me regarda, les sourcils froncés, ses yeux bleus un peu inquiets.

— Je ne veux pas que tu te tiennes sur tes gardes tout le temps.

Je posai la main sur la sienne et pressai nos deux fronts l'un contre l'autre.

— Je ne suis pas toujours sur mes gardes. Seulement sur ce que ta mère organise.

Il sourit et des petites rides apparurent au coin de ses yeux.

— Notre vie est parfaite comme ça. Je ne veux rien y changer.

Le son des couteaux et des fourchettes qui tapaient contre les verres résonna derrière nous. Romeo me sourit.

— Ils attendent que tu m'embrasses.

Je pouffai, ce qui fit reculer un peu ma tête. Je n'aimais pas ça, alors je plaçai la main sur sa nuque pour me raccrocher à lui.

— Ils n'arrêteront pas tant que tu ne m'auras pas embrassé, Mini.

La distance entre nous était déjà si faible que j'eus à peine à bouger pour que mes lèvres effleurent les siennes. Il avait un goût de bière et moi, de champagne, les deux saveurs se mélangeant pour créer un cocktail intéressant.

Le dîner se composa de bœuf braisé, accompagné de pâtes fraîches, avec une sauce délicieuse, de légumes rôtis et d'une salade. Des corbeilles de pain frais circulaient également. En dessert, on nous servit un cheese-cake au chocolat décoré de chocolat blanc.

Je croyais que je serais trop tendue pour profiter du repas, mais pas du tout.

Après la première bouchée, je me transformai en une sorte d'animal affamé. J'avalai presque tout ce qu'on posa devant moi. Et je parvins, comble du bonheur, à ne pas tacher ma robe blanche.

Je n'avais pas à me sentir gênée, parce que Braeden nettoya son assiette et une partie de celle d'Ivy avec un appétit vorace.

— Béni Bouffe-tout ! hurla un des joueurs des Knights, les mains autour de la bouche pour que son cri atteigne notre table.

Romeo éclata de rire et flanqua une tape dans le dos de Braeden, le détournant de son assiette.

— Quoi ? dit B en levant la tête, toujours en train de mâcher.

Je me mis à rire aussi alors qu'Ivy levait les yeux vers le ciel comme si elle espérait y trouver de l'aide.

— On dirait qu'ils t'ont déjà trouvé un surnom, ricana Romeo.

— Quoi ? Put...

Ivy poussa un cri d'effroi et plaqua sa main sur la bouche de Braeden, les yeux bleus écarquillés.

— Fais attention à ce que tu dis ! On est dans une soirée officielle.

Si je me fiais à l'étincelle dans le regard de B et à l'expression du visage d'Ivy, il venait de lécher sa paume, mais elle ne retira pas sa main, il fallait lui reconnaître ça.

— Tiens-toi bien ! siffla-t-elle avant de l'ôter afin qu'il puisse parler.

— Béni Bouffe-tout a été grondé ! ricana le joueur assis juste à côté de lui qui venait de lui attribuer ce sobriquet – je ne connaissais pas encore bien leur nom, surtout quand ils ne portaient pas leur maillot.

Braeden avait l'air d'être sur le point de lancer quelques mots comme ceux de tout à l'heure, mais il soupira et dit :

— Puis-je savoir, si cela vous agréé, ce que veut dire Béni Bouffe-tout ?

Si cela vous agréé ?

D'où il sortait ça ?

Je jetai un coup d'œil à Romeo qui ricana.

— Cela veut dire que tu as un tel appétit que tu manges tout ce qui passe !

La table des joueurs s'esclaffa à l'unisson.

Sérieux, c'était des hommes adultes ou bien ?

— Attendez de voir ce que je vais vous mettre à l'entraînement, les gars, hurla Braeden en guise de réponse avant de se remettre à manger.

— C'est ce qu'on verra, le bleu !

Braeden les salua avec sa fourchette, faisant rire tout le monde. Puis, on se remit à dîner.

Romeo donna une tape dans le dos de B.

— Tu fais déjà partie de l'équipe.

Il jeta un coup d'œil en direction de la table où se trouvaient Gamble et les coaches. Ils avaient assisté à la scène et discutaient discrètement.

— Ne me porte pas la poisse, Rome, rétorqua Braeden en repoussant son assiette.

— On ne parle plus de foot ! ordonna Valerie, assise juste à côté de moi.

Puis elle se leva et attira l'attention de tous les convives. Elle me surprit en faisant un petit discours pour remercier tout le monde d'être venu, puis elle annonça que le bar resterait ouvert toute la soirée puis elle termina par un toast en notre honneur à Romeo et moi.

Elle n'obligea personne à se lever pour en faire autant. Peut-être s'était-elle rendu compte

qu'en tant que témoin, cela aurait été au tour de Braeden ; un discours pour lui le jour du mariage suffirait amplement.

Le groupe commença à rejouer plus fort, de la musique plus dansante et des couples prirent la direction de la piste.

J'observai Drew inviter une jeune femme brune et l'entraîner dans un slow. Trent était en train de discuter avec un joueur des Knights, dont le nom était Thomas, je crois. D'après ce que j'entendais, la conversation portait sur le football. Quelle surprise !

Ivy s'excusa et prit la direction des toilettes. J'étais sur le point de lui emboîter le pas – c'est typique des femmes de se rendre aux toilettes en troupeau ! – quand je surpris quelques mots de la conversation de Braeden et Romeo.

— Détends-toi, B. Ça va le faire.

— J'aime beaucoup ces mecs, Rome, mais soyons réalistes. Le pronostic n'est pas bon.

Ils étaient en train de parler des *drafts*. Je savais à quel point ils voulaient jouer dans la même équipe. Je souhaitais de tout mon cœur pouvoir les aider à réaliser ce rêve.

Rachel Winton se tenait près d'eux et discutait avec un homme. Nous n'avions pas été présentés. Je ne connaissais rien au foot. J'ignorais tout du monde dans lequel je suivais Romeo, mais je savais au moins une chose depuis l'année dernière lorsque Romeo avait signé un contrat parce qu'il était devenu un outsider. Il était devenu le chouchou des médias.

Je me concentrai pour me rapprocher de Rachel et de cet homme sur ces maudits talons. Ils m'accueillirent d'un sourire.

C'était tout de même une soirée en notre honneur à Romeo et moi.

— Rachel, je voulais encore vous remercier d'être venue, dis-je en essayant de ne pas paraître trop empruntée et trop sauvage comme à mon habitude.

— Oh, le plaisir était pour moi. Cette soirée était très agréable.

Je m'apprêtais à faire ce que j'avais prévu, mais elle enchaîna :

— Rimmel, connaissez-vous Paul Carson ? Il est directeur de collection chez Brindle Publishing.

Je lui tendis la main, un sourire épanoui aux lèvres.

— Très heureuse de faire votre connaissance, monsieur Carson. Et ravie de votre présence ici, ce soir.

— Je dois reconnaître, mademoiselle Hudson que les photos de nos magazines ne vous rendent pas justice.

Je sentis que je piquais un fard et essayai de ne pas avoir l'air trop bête.

— Merci. Votre société possède des magazines ?

— Oh oui, dit Rachel, enthousiaste. Brindle Publishing accueille de nombreuses revues différentes.

— Ah oui ? demandai-je en me tournant vers Paul. Quel genre ?

— Surtout des magazines de sport. Nous en avons à peu près dans l'ensemble des sports principalement pratiqués dans ce pays. Votre fiancé est régulièrement présent dans celui lié au foot, *Kick off*.

— Je connais ce magazine ! m'exclamai-je. Il y en a beaucoup à la maison. Romeo et Braeden lisent ça comme si c'était la Bible.

Paule éclata d'un rire franc. J'étais un peu gênée. Puis je me souvins que j'étais précisément là pour ça.

— Mon autre frère se balade toujours avec une revue sur les voitures... *GearShark* ?

— Celle-ci aussi nous appartient, rigola Paul.

— Eh bien, vous êtes très populaire à la maison.

J'écarquillai les yeux comme si je venais d'avoir une idée géniale. J'avais visiblement appris deux ou trois trucs en vivant avec Romeo.

— Mon frère adorerait faire votre connaissance. Braeden Walker. Je vous ai parlé de lui tout à l'heure, dis-je en regardant Rachel.

Elle hocha la tête et je regardai Paul, essayant d'imiter le sourire de Romeo quand il voulait obtenir quelque chose.

— Je n'ai aucun doute sur le fait que Romeo et Braeden adoreraient rencontrer l'homme qui est derrière leur Bible.

— Qui pourrait refuser une proposition pareille ? me dit Paul, tout sourire en élargissant les bras pour m'inviter à le guider.

Si la bonne publicité, la popularité dans les médias pouvait les aider, alors j'allais conduire les médias jusqu'à Braeden... Et petite chanceuse que j'étais, j'avais deux personnes avec un réseau dans ce milieu qui me suivaient.

Oui, j'étais innocente, mais pas à ce point. Je savais très bien que si Braeden était recruté par les Knights comme nous le souhaitions tous, ce ne serait pas parce que les médias le montraient sous son meilleur jour. Il y avait bien plus de choses en jeu.

Mais cela ne ferait pas de mal.

Une bonne image servirait tous les Knights et plus il y aurait de monde pour les soutenir, mieux ça serait.

Quand je m'approchai d'eux, Romeo et Braeden étaient au milieu d'un groupe de joueurs et de leurs parents. C'est Romeo qui me repéra le premier, mais il vit rapidement les personnes qui me suivaient et me jeta un regard un peu surpris. Je lui fis un clin d'œil.

— Braeden, dis-je en passant devant Romeo pour qu'il me voie.

— Sœurette, répondit B en se détournant des gens avec qui il parlait.

Je fis rapidement les présentations en communiquant quelques-unes de ses statistiques que je connaissais. S'il comprit ce que j'étais en train de faire, il n'en laissa rien paraître. Il était aussi doué que Romeo dans ce domaine. Braeden pouvait déployer tout son charme aussi quand il le voulait et avoir joué des années avec les Wolves faisait qu'il était assez habitué à gérer la presse.

Il engagea la conversation et je m'effaçai, je ne voulais surtout pas que la conversation revienne sur ma tenue.

Au moment où je me tournais vers Romeo, j'entendis Braeden s'exclamer :

— Ah, mais c'est une véritable Bible du football.

Paul et Rachel éclatèrent tous deux de rire et je me félicitai mentalement.

— Viens danser, proposa Romeo en me prenant par la taille pour m'entraîner vers la piste.

— Attends ! protestai-je en retirant mes chaussures.

— C'est très bien ce que tu viens de faire, me glissa-t-il à l'oreille.

Je me pressai contre lui, jusqu'à ce que la cravate dorée caresse ma peau.

— Je sais qu'il s'inquiète à propos de son recrutement.

— Oui, mais ça va bien se passer, bébé. C'est un bon joueur. Il a beaucoup progressé l'année dernière.

— Tu crois qu'il pourra être *drafté* par les Knights ?

— Je l'espère en tout cas, dit-il comme s'il le souhaitait vraiment, puis il me regarda à nouveau : tu gères la presse comme une pro ce soir.

— Cela va me demander un peu d'adaptation, mais ce n'est pas si désagréable, surtout si ça aide B.

— Je t'aime, dit-il doucement.

Je jouai avec les cheveux qui effleuraient le col de sa veste.

— Je t'aime.

Je posai la tête contre sa poitrine et me laissai aller contre lui de tout mon poids. La chanson sur laquelle nous dansions était magnifique. Je ne l'avais jamais entendue.

Je fermai les yeux en poussant un grand soupir. La soirée allait se terminer bientôt. Il faudrait saluer tout le monde, mais le plus gros était fait.

Valerie savait organiser ce genre de festivité. Cela m'avait définitivement convaincue de la laisser s'occuper du mariage. Nous serions bientôt le trois avril et j'étais certaine que si quelqu'un pouvait le faire, c'était bien elle.

Alors que je fondais littéralement contre mon mari – dont tout le monde pensait qu'il était mon fiancé –, je sentis l'atmosphère de la pièce changer, se charger de tension.

Des murmures s'élevèrent parmi les convives.

Romeo se figea.

— C'est son fils qui a attaqué Romeo et Rimmel, chuchota quelqu'un.

Je m'arrachai aux bras de Romeo et me tordis le cou pour observer autour de moi. Romeo émit un petit grondement.

— Oh Bon Dieu, non !

— Je suis venu féliciter l'heureux couple, hurla une voix d'homme. À cause d'eux, mon fils ne connaîtra jamais pareil moment.

La panique crispa tout mon ventre comme si on venait de me donner un coup de poing.

Un mouvement de foule me permit d'apercevoir qui était ce visiteur non invité et importun.

Le père de Zach.



Chapitre 30



Romeo

Elle m'adressait un clin d'œil.

Elle. M'adressait. Un. Clin. D'œil. Putain !

J'en avais fait souvent dans ma vie. C'était très efficace sur les culottes des filles et pour les faire rire.

Mais je ne me souvenais pas qu'on m'en ait fait un.

Jusqu'à maintenant.

Jusqu'à ce que ma femme réussisse à maîtriser le geste et me fasse le clin d'œil le plus sexy de l'histoire du clin d'œil.

À son premier essai.

Boum !

Sur la piste de danse, je n'arrêtais pas de penser à la soirée au Screamerz où nous n'avions pas fait que danser. Il valait que je m'abstienne aujourd'hui. Ce n'était pas une boîte de nuit, les lumières n'étaient pas tamisées et mes parents étaient quelque part, pas loin.

Cette simple idée suffit à faire passer mon érection de vie à trépas.

Ce n'était pas la première fois que j'assistais à un événement de ce genre. J'y avais fait quelques apparitions l'année dernière. Et puis, j'étais le fils de ma mère. Elle organisait des soirées de ce genre tout le temps. J'y étais donc habitué. Pas Rim.

Mais elle maîtrisait totalement l'exercice !

Vous n'auriez jamais deviné en la regardant qu'elle détestait ce genre de fêtes. Elle était comme un poisson dans l'eau. Il devait y avoir au moins cinq cents personnes ce soir, mais elle les éclipsait tous.

Même à l'opposé de la pièce, elle m'attirait. La chaleur de son sourire, le doux son de son rire. Ses cheveux ondulés qui brillaient quand elle agitait la tête attirèrent plus d'une fois mon regard.

Ses jambes aussi.

Je ne sais pas si ses talons dorés et sa robe sexy avaient un pouvoir particulier, mais c'était comme si elle m'avait jeté un sort.

Et pas qu'à moi.

Les gens la suivaient des yeux.

J'avais scruté la pièce pour voir qui faisait ça – un homme se doit de savoir qui mate sa

femme. Le regard des gens revenait sans cesse sur elle. J'avais même surpris sur le fait plusieurs membres des Knights qui la reluquaient ostensiblement.

Cela m'emmerdait, mais je ne disais rien. Ce n'était ni le moment ni l'endroit. Mais une fois sur le terrain, je leur rendrais la monnaie de leur pièce.

En plus, elle était mienne. Totalement. Cela n'avait aucune importance si des hommes l'admiraient parce qu'elle se moquait d'eux et ce serait toujours comme ça.

Je savais comment la rendre heureuse et je passerais ma vie à la satisfaire.

Je sentis lorsqu'il entra dans la salle. J'ignorais de qui il s'agissait, mais je savais que cette présence n'était pas la bienvenue.

L'atmosphère s'alourdit considérablement dans la pièce.

Robert se tenait sous une des arches qui conduisaient au vestibule d'entrée. Il était en costume, mais pas présentable pour autant. Il était d'un gris neutre, qui lui donnait encore plus mauvaise mine.

Il était échevelé, mal rasé. Ses cheveux grisonnaient davantage, comme s'il avait vieilli d'un coup. À la seconde où Rim le vit, elle s'éloigna de moi, crispée, et elle pâlit.

Cela m'énerva. Je grommelai quelque chose, je ne sais même pas quoi, car au même moment, Robert se mit à hurler.

— Je suis venu féliciter l'heureux couple. À cause d'eux, mon fils ne connaîtra jamais pareil moment.

Je me plaçai devant Rim tout en cherchant Braeden du regard. Il était toujours avec les deux journalistes. Je serrai les dents. Il n'avait pas besoin de ça ce soir.

Il avait bien vu qui était entré dans la salle. Il n'avait peut-être entendu cette voix qu'une seule fois, mais cela suffisait.

On n'oublie pas la voix qui vous accuse de meurtre.

Drew dansait, tout près de Rim et moi. Je pivotai, la soulevai, ses pieds nus se balançant au-dessus du sol et me rapprochai de Drew. Il était avec une jolie brune, mais quand il vit ce qui se passait, il se tourna vers ma copine.

— Fais attention à elle, ordonnai-je en posant Rim vers lui.

— Je m'en occupe, répondit Drew en passant un bras sur les épaules de sa sœur.

Rimmel ouvrait déjà la bouche pour protester, mais je l'interrompis :

— Reste avec Drew.

Elle referma la bouche. Je ne lui avais jamais parlé sur ce ton. Oui, j'étais autoritaire avec elle, mais plus pour m'amuser qu'autre chose. Cela me faisait rire de l'agacer.

Mais là, je ne plaisantais plus.

Drew se plaça devant elle et moi, je fis volte-face. Elle serait peut-être en colère contre moi, cela ne me dérangeait pas. Au moins, elle serait à l'abri et ne prendrait pas une balle perdue, parce que ça allait mal tourner, tout ça.

Je fonçai vers Robert, la foule s'écartant devant moi. J'allais le foutre dehors. Immédiatement. Quelque part, pas très loin de moi, j'entendis ma mère appeler la sécurité.

Il ne serait plus là quand ils arriveraient. Je n'aimais pas faire de scène, mais parfois c'était impossible à éviter. Au moins, je ne ruinerais pas son affreux costume quand je le jetterais dehors.

Son regard vide se posa sur moi. Il n'exprimait aucune idée de vengeance, pas même de haine. C'était Zach qui maîtrisait ça à la perfection.

Non, Robert Bettinger souffrait. Il était complètement perdu et agissait de cette façon, faute de

savoir quoi faire d'autre.

Il me faisait un peu de peine.

Un peu.

Ses états d'âme n'avaient rien à voir avec cette soirée. Il pouvait les remballer et se casser.

— Où est-il ? demanda Robert d'une voix forte.

Il n'avait pas besoin de parler fort, même un murmure lui aurait suffi pour être entendu. Le silence était si intense qu'on aurait pu entendre une mouche voler. Même le groupe avait cessé de jouer.

— Vous n'êtes pas le bienvenu ici, rétorquai-je. Partez immédiatement.

— Il n'y a pas si longtemps, j'aurais été sur la liste des invités.

Oui, eh bien, c'était avant que ton fils cherche à nous tuer.

— Je parie que le connard qui a tué mon fils est là, lui.

Je repris mon souffle et fonçai sur lui.

Soudain, plusieurs choses arrivèrent en même temps.

Ivy passa sous la même arche que Robert venait de franchir. Elle avait dû se rendre aux toilettes qui donnaient dans le vestibule. Dès qu'elle l'aperçut, elle s'immobilisa et recula de quelques pas.

Je lui ordonnai des yeux de partir avant qu'il ne la repère.

Mais Robert suivit mon regard.

— Toi ! s'exclama-t-il, une nuance de dégoût bien plus prononcée dans la voix. Tu as sali la réputation de mon fils auprès de la haute société avec tes histoires de viol.

Une rumeur s'éleva dans l'assistance.

Ivy devint livide. Cela fut si rapide et si intense que je pris peur.

Braeden avait fendu la foule lui aussi pour me rejoindre et arriva juste à temps pour voir Ivy vaciller et tendre la main pour s'appuyer contre le mur.

— Espèce d'enfoiré ! rugit Braeden en fonçant vers Robert.

Je le pris par la taille, le maîtrisant difficilement. Même si Robert le méritait, l'attaquer devant une salle comble le desservirait. Surtout que l'équipe dirigeante des Knights serait aux premières loges pour découvrir le caractère sanguin de B.

Cela nuirait à sa réputation.

— Pas maintenant, mec, lui dis-je calmement. Pense à ton avenir. Réfléchis !

Braeden se débattit encore et je resserrai ma prise.

— Regarde Ivy, elle va tomber. C'est trop pour elle, il faut que tu ailles la soutenir.

Il cessa immédiatement de lutter, son corps se détendant contre le mien.

Je le relâchai ; il fonça près d'Ivy qu'il souleva dans ses bras et ils disparurent tous les deux. Je foudroyai du regard le leader du groupe. Il fallait qu'il relance la musique tout de suite. Cela couvrirait les glapissements de Robert, avec un peu de chance.

Je saisis Robert sous le bras avec une grande fermeté alors que la musique reprenait. Il s'agissait d'une chanson au rythme rapide et joyeux. Cela me donna envie de rire.

Je traînai Robert dans la salle, mon père sur les talons.

— Je ne peux pas croire que tu aies eu l'audace de venir ici, lança mon père à son ancien collègue.

— Je ne peux pas croire que tu aies eu l'audace d'organiser une fête. Mon fils est mort !

— Nous en sommes profondément navrés, Robert, mais cela fait maintenant plusieurs mois que Zach est décédé et notre famille a le droit de tourner la page.

La sécurité débarqua alors dans la salle.

— Il était temps !

Robert ouvrit la bouche pour proférer je ne sais quoi, que personne n'avait envie d'entendre. Je le frappai au visage. J'étais parfaitement conscient que des journalistes et des photographes étaient présents, ce soir. Les gens étaient fascinés par le drama qui se déroulait sous leurs yeux.

— Si vous ne la fermez pas tout de suite, dis-je, les dents serrées, à quelques centimètres de son visage, je porte plainte moi aussi.

Son regard s'anima et il essaya de me répondre, mais je resserrai ma prise.

— Tu sais aussi bien que moi que Romeo pourrait obtenir une ordonnance restrictive, soupira mon père. C'est ce que tu veux, Robert ? Encore des ennuis pour ta famille ? Tu veux qu'on t'attaque pour diffamation ?

Ses narines frémissaient sous mes doigts. On aurait dit un taureau dans une boutique de porcelaine, une bombe prête à exploser.

— Que se passe-t-il ? demanda un des membres de l'équipe de sécurité.

— Il faut le virer d'ici, dis-je. Maintenant.

Ils saisirent Robert par les bras et le tirèrent derrière eux.

— Mon fils était une victime, dit-il d'une voix brisée qui me saisit. Toute sa vie et c'est ma faute.

Mon père et moi restâmes plantés sur place même après qu'il eut disparu de notre vue.

— Je vais peut-être t'étonner, lança mon père en se tournant vers moi, mais c'est une bonne chose qu'il soit venu ce soir.

— Tu as bu combien de bières ? marmonnai-je ?

Je ne quittais pas des yeux l'endroit où il avait disparu. S'il revenait, je le défoncerais.

Je ne pensais pas à Zach en terme de victime. C'était un agresseur. Mais qu'il l'ait été à un moment de sa vie était bien possible. Sinon comment expliquer son comportement ?

— Pas assez, rit mon père. Il vient juste de perdre toute crédibilité, devant au moins cinq cents personnes. S'il porte plainte contre Braeden un beau jour, elle ne sera pas retenue parce qu'il n'est visiblement pas objectif.

Après m'être assuré que Robert ne reviendrait pas, je cherchai des yeux Ivy et B. Ils n'avaient pas réapparu.

— Je vais aller parler à Braeden, dis-je à mon père.

— Et moi prévenir Rimmel que tu vas bien et que tu es avec Braeden, répondit mon père.

— Merci.

Mon père s'éloignait quand je le rappelai. Je me rapprochai et lui dis à voix basse :

— Est-ce que Robert a porté préjudice à Braeden ce soir ?

— Je ne sais pas. Probablement en rien, il n'a pas lancé d'accusation contre lui directement, mais maintenant tout le monde est au courant qu'ils étaient impliqués dans l'accident aussi. Ce genre de nouvelles se répand à la vitesse de l'éclair.

— Il a essayé de faire croire qu'Ivy avait menti. C'est minable. Elle avait le droit de garder ça pour elle aussi.

— Je suis d'accord. Il n'avait pas à faire ça. Je vais aller voir les gens et essayer d'arranger les choses au mieux.

Oui, peut-être que c'était faire preuve d'insensibilité de parler de la réputation de Braeden et de sa carrière, mais c'était mon frère. Je refusais que Zach nuise encore une fois à ma famille.

— Excusez-moi ! lança une voix familière derrière moi.

Quelques secondes plus tard, Rimmel émergea dans le vestibule. Drew et Trent la suivaient de près. Cela me fit sourire.

On aurait dit Blanche-Neige, escortée par ses nains.

Enfin... de très grands nains.

— Il est parti ? demanda-t-elle dès qu'elle m'aperçut.

Je hochai la tête en lui tendant la main. Elle se précipita vers moi. Drew et Trent s'arrêtèrent un peu plus loin. Je lançai, en faisant un petit geste du menton :

— Ivy est dehors.

Il faisait noir et froid. Il restait quelques plaques de neige sur le trottoir et dans l'herbe à côté. Le vent ne soufflait pas très fort, mais une simple brise aurait suffi à nous faire ressentir le froid.

Je retirai ma veste et scrutai les alentours à la recherche de B. Ils n'étaient pas très loin, juste contre le mur extérieur du bâtiment, près de la grande terrasse qui était fermée pour l'hiver.

Rimmel fonça dans leur direction, me laissant à peine le temps de poser ma veste sur ses épaules. Cette robe était magnifique, mais elle allait être gênée dehors, comme ça. Heureusement, elle avait renfilé ses chaussures. Sinon, je lui aurais donné les miennes et elle aurait marché dans des péniches.

Elle passa les manches de ma veste tout en marchant vers Ivy et Braeden. Ses cheveux étaient encore coincés sous le col, mais elle les ignore. Elle n'avait probablement même pas remarqué tellement elle était concentrée sur eux.

— Ivy ! Ça va ?

— Qu'est-ce qu'elle a ? demanda Drew, inquiet.

Il accéléra le pas pour venir se placer juste à côté de Braeden.

Ivy était appuyée contre le mur, la veste de B sur les épaules, les mains à l'abri sous le revers, le maintenant fermé. Braeden avait posé les deux mains sur la façade, de chaque côté de son corps, comme s'il avait peur qu'elle tombe et d'être obligé de la retenir dans sa chute.

— Ça va, dit-elle d'une voix un peu tremblante. Je ne m'attendais pas à le voir débarquer en hurlant à tout le monde que j'avais été violée.

Rimmel glissa la main dans la mienne. Je lui jetai un coup d'œil, mais elle ne me regardait pas. Son attention était fixée sur Ivy ; elle avait l'air inquiète.

— Tu te sens bien ? demanda-t-elle.

Ivy hocha la tête, ce que ne vit pas Rimmel puisque Trent et B étaient devant elle.

J'observai B, essayant de jauger son état émotionnel. Son visage était fermé et ses épaules si tendues que cela avait l'air douloureux. Il était fou de rage, mais se contenait pour Ivy.

— Il a été fichu à la porte. Il ne reviendra pas. Il a peut-être dit des conneries devant les journalistes, mais il a perdu aussi toute crédibilité.

Braeden se repoussa du mur pour me faire face.

— Tu crois que j'en ai quelque chose à foutre de ma carrière maintenant ? hurla-t-il. Cet enfoiré a traité Ivy de menteuse ! Il a fait comme si c'était elle qui avait fait une connerie et pas son pauvre type de fils !

— C'est son père, argumenta timidement Ivy.

Les yeux de Braeden lancèrent des éclairs.

— Ce n'est pas une excuse, putain ! Si mon fils faisait quelque chose d'aussi répréhensible, je ne le défendrais jamais comme ça !

J'étais d'accord avec lui. Complètement.

Mais cela sembla bouleverser Ivy encore davantage.

Elle laissa échapper un sanglot, puis fondit en larmes. Drew la serra contre lui, fusillant B du regard.

— Ivy... commença Braeden, dont la colère semblait s'être évaporée. Je vais la reconduire à la maison. Ça te va ? me demanda-t-il, l'air fatigué.

J'acquiesçai. Je serais bien parti avec eux. Mais c'était mes fiançailles et il fallait que j'y retourne, en souriant, comme si de rien n'était. Si la presse sentait qu'il y avait une affaire là-dessous, les journalistes ne nous lâcheraient pas. Braeden n'en avait peut-être rien à faire maintenant, mais il changerait d'avis s'ils se mettaient à nous tourner autour.

— Allez-y, dis-je en sortant les clés de ma voiture. Prenez la Hell. Mes parents nous déposeront.

Nous étions venus à quatre, la voiture de B était restée à la maison.

— J'ai ma Mustang, je vais les ramener, lança Trent derrière Drew. Comme ça, Rim et toi aurez la Hellcat pour rentrer.

— Merci, dit B en me faisant signe de garder les clés.

— Je vais chercher la voiture, poursuivit Trent.

— Viens, Ives, dit doucement Drew en la guidant.

— Bordel, non ! aboya Braeden. Elle reste avec moi.

Elle se blottit contre lui en souriant. Drew eut d'abord l'air de vouloir argumenter, mais Ivy secoua la tête.

— C'est bon. Va avec Trent, j'ai mal aux pieds. Je vais attendre ici.

Drew rejoignit Trent en trotinant. Nous n'étions plus que tous les quatre.

— Je suis désolé, Princesse.

Je l'avais appelée par son surnom, espérant la dérider.

Mais il n'en fut rien.

— J'aurais dû laisser un membre de la sécurité à la porte pour l'empêcher d'entrer.

— Ce n'est pas de ta faute, Romeo, reprit Ivy, la voix un peu plus normale. Je ne devrais pas laisser ces choses m'atteindre à ce point. Mais maintenant, tout le monde est au courant. Quand on me regardera à présent, c'est à ça qu'on pensera. Et je n'ai pas envie de lire dans le regard des autres ce que je fais mon possible pour oublier.

Braeden ferma brièvement les yeux en déglutissant péniblement.

— On va trouver le moyen de le réduire au silence, promis-je.

— Le mal est fait, marmonna Braeden. Je vais trouver cet enfoiré...

— N'y pense même pas ! intervins-je. Tu as déjà assez de souci sans ajouter une plainte pour agression.

— Il le mérite !

— Il n'en vaut pas la peine !

Au même moment, le Mustang argenté de Trent se gara le long du trottoir à quelques mètres de nous.

— J'ai laissé mon sac à l'intérieur, dit Ivy en se redressant.

— Je vais aller te le chercher, offrit Rimmel avant de foncer vers la porte.

Avant même que le battant qu'elle venait de pousser ne se referme, il s'ouvrit à nouveau. Plusieurs membres des Knights débarquèrent.

— Le voilà, dit Thomas en m'apercevant.

— Que se passe-t-il ?

— Rien. On voulait juste voir si notre quarterback et notre petit nouveau avaient besoin

d'aide.

— C'est gentil de votre part.

Je lui tendis mon poing pour toucher le sien. Thomas était accompagné de quatre autres joueurs.

Parmi eux, il y avait Blanchard. Il se tenait plutôt derrière les autres et il observait. J'interprétai sa présence comme un bon signe.

— Merci, les gars, dit Braeden en resserrant son étreinte sur Ivy.

— Ne te fais pas de souci à propos de ce connard, madame Bouffe-tout, dit Thomas en la regardant. Personne ne va te causer de problèmes à cause des propos d'un ivrogne qui cherche à attirer l'attention.

— Madame Bouffe-tout ? demanda Ivy, avec un demi-sourire.

Crawford qui se tenait à côté de Thomas confirma :

— Oui, tu fais partie de l'équipe maintenant et on prend soin des nôtres.

Oui.

J'étais vraiment fier de cette équipe.

J'avais peut-être douté d'eux l'année dernière en les rejoignant, mais ce n'était plus le cas maintenant. C'était ma nouvelle équipe et ils nous accueillait tous.

Braeden avait l'air surpris de leur ralliement immédiat.

Mais bien sûr, il y a toujours un crétin qui ruine les bons moments.

— Il ne fait pas encore partie de l'équipe, fit remarquer Blanchard.

Je me mis aussitôt en mode défense.

Thomas, Crawford et Bingle se tournèrent tous vers lui.

— Techniquement, non, dit Thomas. Mais c'est un détail. Dès que le *draft* sera terminé, il sera des nôtres.

— On verra, poursuivit Blanchard.

— C'est quoi ton problème, mec ? cracha Braeden. C'est moi ou Romeo parce qu'il a pris la place que tu voulais ?

Crawford siffla entre ses dents. L'équipe avait remarqué les tensions sous-jacentes. Je m'étais posé la question, mais n'avais jamais creusé le sujet. Je n'avais pas envie d'être un leader de ce type.

— Je ne savais pas que ma place avait été prise, fit remarquer Blanchard, un sourcil relevé.

— C'est un détail, ricana Braeden.

Blanchard n'aimait pas beaucoup qu'on le défie, surtout devant quatre coéquipiers, dont moi. Il se rapprocha de Braeden et dit :

— Ne crois pas que tu es déjà arrivé, le nouveau. Quand la presse va commencer à s'intéresser aux espoirs de la NFL et à leur passé de meurtrier, ces petits détails qui te semblent sans importance se rappelleront à ton bon souvenir.

— Calme-toi, mec, dit Thomas en lui donnant une tape dans le dos.

Blanchard se dégagea d'un geste et foudroya Braeden du regard.

Ne fais pas ça, Braeden, ne le laisse pas t'atteindre.

— Rassure-toi, reprit tranquillement B. Tout ça ne sera que des inventions.

Puis il se détourna pour guider Ivy vers la Mustang. J'étais très fier de lui. Blanchard l'avait provoqué, mais il n'était pas tombé dans le piège.

— Je ne sais pas, tu m'as tout l'air d'un meurtrier, lança encore Blanchard.

— Ferme-la, merde, grondai-je.

Les autres joueurs le regardèrent, interdits, et reculèrent tous d'un pas.

B éclata de rire, l'air sincèrement amusé et abandonna Ivy une seconde pour se retourner.

— Profite bien de ta place sur le banc la saison prochaine.

Braeden contrôlait peut-être très bien sa colère, mais ce n'était pas le cas de tout le monde.

Blanchard explosa.

— Espèce de connard, gronda-t-il en bondissant sur B.

— Non, hurla Ivy en repoussant Braeden pour se mettre en travers du chemin du gigantesque joueur de football.

Blanchard bloqua sa course immédiatement, mais il était trop tard. Il lui rentra violemment dedans. Elle vola en arrière, retombant lourdement sur le sol.

La veste posée sur ses épaules atterrit à quelques mètres derrière elle.

Elle poussa un cri, imité par Drew depuis l'intérieur de la Mustang. Le cou de Braeden se gonfla de colère et j'attrapai Blanchard que je fis passer derrière moi.

— Tenez-le ! ordonnai-je à mes coéquipiers.

Je ne laisserais peut-être pas Blanchard se faire massacrer par Braeden, mais il ne s'en tirerait pas sans dommage.

Braeden essaya de me repousser, mais je lui résistai. Il me regarda, incrédule et s'apprêtait à me crier dessus quand on entendit Ivy gémir.

On oublia tous les deux Blanchard pour se précipiter vers elle.

Elle était toujours par terre, assise, un bras passé autour de son ventre.

— Ivy, dit Braeden en se laissant tomber à genoux près d'elle. Bébé, tu es blessée ?

Elle se plaignit une fois de plus et se tassa encore plus sur elle-même, comme si elle se pliait en deux sous l'effet d'une crampe.

Un mauvais pressentiment m'envahit sans que je sache pourquoi.

— Non, gémit-elle.

— Non, quoi ? demanda Braeden pris de panique.

— Le bébé, sanglota-t-elle en pressant une main sur son ventre.

Le temps sembla s'arrêter.

Braeden se figea comme si on venait d'appuyer sur la touche pause. On fixa Ivy, pas très sûrs d'avoir bien entendu ce qu'elle disait.

— Qu'est-ce que tu viens de dire ? chuchota Braeden, la voix d'un calme glacial.

Ivy leva les yeux vers lui, les joues baignées de larmes.

— Notre bébé.

Braeden observa sa paume toujours pressée contre son ventre. Il tendit lui-même la main en direction de son abdomen. Il était muet, les yeux écarquillés. Ivy gémit à nouveau et se crispa comme traversée par une nouvelle douleur Braeden sortit de sa transe et avec une très grande délicatesse, il la souleva dans ses bras.

— On file aux urgences.

Je reconnaissais à peine sa voix.

Avant que je puisse dire quoi que ce soit, il se rua vers la Mustang.

Putain de merde. Ivy était enceinte.



Voilà la mariée... & un bébé ?

(AKA Troisième partie)

Chapitre 31



Ivy

Je n'avais pas prévu d'avoir un bébé.

C'était tellement loin de ce que j'avais envisagé que cela ne me mit même pas la puce à l'oreille lorsque je commençai à froncer le nez en sentant l'odeur du café, ou quand je me mis à avoir des vertiges, à être si fatiguée et à rêver de boire du jus d'orange ou de manger des *grilled cheese*.

Je prenais la pilule. Je n'aurais jamais dû tomber enceinte.

Pourtant, je l'étais.

J'étais en train de fabriquer une nouvelle vie.

Un petit peu de moi et de Braeden.

Dire que je tombais des nues lorsqu'en regardant mon calendrier, je m'étais aperçue que mes règles avaient un mois de retard était un euphémisme.

Je tombais des nues et j'étais terrorisée.

Mais même si j'étais terrifiée, même si cela allait bouleverser complètement ma vie et que je n'avais pas la moindre idée de la façon dont j'allais l'annoncer à Braeden ou quelle serait sa réaction... j'étais heureuse.

Tellement heureuse.

Comment ne pas l'être ? Un peu de Braeden grandissait en moi.

Je ne savais pas comment lui annoncer. Il ne me semblait pas possible de rentrer un soir et de lui dire que j'étais enceinte, que sa vie allait changer du tout au tout, qu'il serait lié à moi pour le restant de nos vies, quoi qu'il arrive.

Braeden m'aimait, je le savais. Ce n'était pas la question. Mais nous n'étions pas prêts pour ça. Notre vie commune avait été tumultueuse jusqu'à maintenant. Nous subissions encore le contrecoup de ce qui était arrivé.

Braeden était sur le point de commencer une carrière de footballeur dont j'étais certaine qu'elle serait formidable. Moi, j'essayais de trouver ma place dans le monde de la mode. Nous étions à peine un couple.

Comment pouvais-je lui dire en le regardant dans les yeux que j'étais enceinte ?

Et s'il n'était pas content ? Qu'il se mettait à me détester ? Que c'était trop pour lui ?

Et si maintenant tout cela n'avait plus aucune importance ?

J'avais vu ce géant se ruer sur Braeden qui venait de se retourner. J'étais bouleversée et je mourais d'envie de rentrer, mais soudain, ça n'avait plus eu aucune importance. Je n'avais vu que ce qui menaçait mon homme. Cet homme qui souffrait tant, injustement, ces temps-ci.

Là, il s'éloignait, montrant qu'il était le plus intelligent.

D'accord, B était loin d'être un tendre.

Mais il avait décidé de laisser tomber, de monter dans la Mustang et de s'en aller.

Mais Tête d'Élan avait une autre idée.

Le type qui m'a fait tomber : Tête d'Élan.

Il était immense, renfrogné et il avait chargé Braeden. Il avait une grosse tête aussi. Comme un élan.

J'avais donc repoussé Braeden, qui n'avait pas bougé d'un pouce d'ailleurs, ce qui m'avait obligé à me placer entre eux, pensant que j'allais empêcher que la situation ne se dégrade. Je voulais simplement protéger Braeden.

Mais ça avait peut-être coûté la vie à notre bébé.

J'étais toujours assise, pliée en deux, les bras entourés autour de ma taille et je pleurais sans pouvoir m'arrêter. J'avais eu un peu de temps pour assimiler l'information, pour me faire à l'idée du bébé. J'avais même eu un peu de temps pour le porter en moi.

Mais pas Braeden.

Je ne l'avais même pas prévenu encore.

Et ce n'était pas la façon idéale pour le lui annoncer. Il n'aurait peut-être pas de temps du tout. Peut-être que son bébé disparaîtrait avant même qu'il ne connaisse son existence.

— Je suis tellement désolée, sanglotai-je, la voix étranglée et basse.

— Ne dis pas ça, m'ordonna Braeden, la voix aussi rauque que la mienne.

J'étais installée sur ses genoux sur le siège avant de la Mustang. La seule ceinture de sécurité dont j'avais besoin était ses bras, qui m'enlaçaient étroitement. Je sentais les battements frénétiques de son cœur ainsi que ses inspirations affolées.

Il crispait les poings, mais ils étaient gentiment posés sur le siège.

J'aurais voulu me redresser et tout lui expliquer, mais tout ce que j'arrivais à faire c'est pleurer.

Après avoir lâché ma bombe, il s'était précipité dans la Mustang et avait ordonné à Trent de démarrer avant même d'avoir fermé la portière. Personne n'avait osé dire quoi que ce soit alors qu'il me tenait sur ses genoux et que Trent roulait comme un fou.

— Tu as intérêt à me dire ce que ma sœur a, Braeden, lança Drew depuis la banquette arrière.

Il avait été aussi silencieux que moi. Les seuls mots qu'il avait prononcés en dehors de l'ordre lancé à Trent avaient été pour rejeter mes excuses.

— Ivy est enceinte, grommela Braeden.

Impossible de savoir ce qu'il en pensait en l'entendant prononcer ces mots.

— Espèce de salaud ! jura Drew. Tu mets ma sœur enceinte et tu laisses cette espèce de gros élan se jeter sur elle.

Ah, lui aussi pensait qu'il ressemblait à un élan.

Braeden ne répondit pas. Il n'essaya pas de se défendre. Sa seule réaction fut une accélération encore plus sensible de son pouls.

— Ce n'est pas le moment, Drew.

La voix de la raison. La seule dans cette voiture.

— Tu le soutiens, toi ! s'exclama Drew.

Je sentis plus que je vis la réaction de Trent.

— Je soutiens Ivy pour le moment. Et ta réaction de crétin ne l'aide en rien.

Cela cloua le bec de Drew.

Dieu merci.

— Tu as mal quelque part, Ivy ? demanda Braeden.

Il semblait souffrir le martyr lui aussi.

— Je ne sais pas trop, balbutiai-je en m'essuyant les joues du revers de la main. Je ne me sens pas très bien. Je suis tombée brutalement... Le bébé...

Et je fondis en larmes à nouveau.

Braeden attira ma tête contre sa poitrine et je m'accrochai à lui, mes bras quittant enfin ma taille pour agripper sa chemise.

— J'ai besoin d'une ancre, B, sanglotai-je. Je t'en supplie, je t'en supplie, ne m'abandonne pas.

Je n'avais pas vraiment réfléchi à ce que ça faisait quand un verre se brisait. Maintenant, je le savais. Le verre était trompeur. Parfois, il avait l'air épais et solide. Même si c'était transparent, vous le voyiez très bien. Parfois, c'était une barrière qui protégeait de tout. De la pluie, de la neige, du vent.

De la souffrance.

Mais le verre n'était pas aussi solide qu'il le paraissait. Un seul coup, bien placé, suffisait parfois à le fêler. Une toute petite pression sur cette fissure pouvait l'agrandir, se diffuser sur toute la surface et le casser en deux.

Mais parfois, le verre ne se brisait pas simplement. Il explosait en un million de petits morceaux.

C'est ça que je ressentais en ce moment. J'avais la sensation d'avoir reçu un impact, de tenir tant bien que mal avant de recevoir un autre coup.

— Je te tiens, chuchota Braeden contre mes cheveux. Je ne t'abandonnerai pas.

Il releva la tête et dit :

— Arrête-toi là, je descends.

La voiture stoppa brusquement, mais je ne partis pas vers l'avant. Braeden m'étreignait trop fort pour ça. La portière s'ouvrit immédiatement et je découvris Drew sur le trottoir. Il tendit la main vers moi, mais Braeden grogna.

On sortit ensemble de la voiture. Braeden ne fit même pas une pause, il fonça dans un même mouvement droit devant lui. Une portière claqua derrière nous. Je ne savais pas si Drew était remonté dans la voiture ou était resté avec nous.

Les portes automatiques crissèrent bruyamment en s'ouvrant. Je frissonnai dans le courant d'air que cela provoqua. Très vite, ce ne fut pas qu'un frisson, mais une véritable crise de tremblements que je n'arrivais pas à contrôler.

Il devait le sentir. Nous étions trop collés l'un à l'autre pour qu'il en soit autrement. Il ne prononça pas un mot, mais se rua vers l'accueil des urgences.

— Monsieur ? demanda une infirmière.

— Il faut qu'un médecin l'examine, tout de suite. Elle est enceinte et elle est tombée. Je...

La façon dont sa voix s'éteignit me fit de la peine.

— Vous avez des saignements, mademoiselle ? demanda l'infirmière.

Je sursautai comme si elle m'avait tiré dessus. Je ne voulais pas saigner.

— Mais pourquoi vous lui posez cette question devant tout le monde ? s'énerma Braeden.

Je pris une grande inspiration saccadée et relevai la tête.

— Excusez-le. Il est juste...

Terrifié.

— Inquiet. Je ne sais pas si je saigne.

L'infirmière nous observa tour à tour. Son regard s'adoucit.

— C'est votre premier bébé ?

Braeden émit un petit son. Les larmes redoublèrent sur mes joues.

— Allez, dit-elle en attrapant une pile de papiers et un stylo. Suivez-moi.

Elle ignorait à quelle guerre elle venait d'échapper en nous conduisant tout de suite dans une salle d'examen. Braeden aurait probablement démonté les lieux si elle nous avait envoyés en salle d'attente.

Dieu merci.

Je voulais savoir. J'avais besoin de savoir.

Elle tira le rideau d'un petit box avec un lit étroit au milieu. Braeden s'y rendit aussitôt, mais ne m'y déposa pas. Il resta là, en me tenant dans ses bras au-dessus du matelas.

Dans un chuintement métallique, le rideau se ferma autour de nous, nous isolant ainsi des regards curieux.

— Il faut que vous la posiez sur le lit, ordonna l'infirmière, gentiment.

Il m'allongea, de mauvaise grâce. Je me retins de grimacer.

— Vous en êtes à combien ? demanda-t-elle, le stylo au-dessus de son papier.

— Douze semaines, dis-je en jetant un coup d'œil furtif à Braeden.

Je l'entendis reprendre sa respiration. Je n'osais même plus le regarder.

— Pourquoi êtes-vous tombée ?

— Comment ? demandai-je, un peu perdue.

Je l'écoutais à peine, je scrutais le visage de Braeden, mais effrayée aussi de le faire.

— Vous êtes tombée d'une échelle ? Dans les escaliers ? D'une chaise ?

Oh, elle voulait savoir comment j'étais tombée.

— Quelqu'un m'a poussée, répondis-je en m'humectant les lèvres.

Elle releva les yeux brusquement.

— Quelqu'un vous a poussée ?

Elle se tourna vers Braeden.

La bribe de la panique que je ressentais disparut au profit de l'indignation.

— Ne le regardez pas comme ça ! C'était un autre homme. Un joueur de football particulièrement imposant. Je suis tombée très lourdement.

— Vous avez une tête qui me dit quelque chose, fit remarquer l'infirmière en détaillant Braeden.

Il se redressa de toute sa haute taille.

— Mais qu'est-ce que ça peut faire ? Elle a besoin de soins. Ce n'est pas une visite de politesse !

— La date de vos dernières règles ?

Je lui répondis, puis j'enchaînai :

— Sa mère travaille ici. Madame Walker. Il vient d'être sélectionné pour entrer dans la NFL. Nous ne voudrions pas être impolis, mais je suis très inquiète.

Ma lèvre se mit à trembler.

— Merde, Ivy. Pas la lèvre, s'énerva Braeden.

Je la mordis pour essayer de la contrôler.

— Vous êtes le fils de Caroline ? demanda l’infirmière en lui souriant.

— Mon bébé ! rugit Braeden en me désignant du doigt.

Je ne fis pas l’effort de m’excuser à nouveau. Je voulais être rassurée moi aussi. Et de toute façon, je venais de refondre en larmes parce que Braeden avait dit « mon » bébé.

L’infirmière retira le papier qu’elle avait commencé à remplir et posa les autres sur le lit.

— Complétez ça le plus vite possible.

Elle me tendit alors une horrible blouse d’hôpital.

— Enfilez ça, puis rendez-vous aux toilettes au bout du couloir. Vérifiez si vous saignez. Si c’est le cas, prévenez-moi aussitôt.

— C’est mauvais signe si je saigne ?

— Cela dépend.

C’était la pire réponse possible.

Je hochai la tête et pris la blouse.

— Je vais chercher le médecin, dit-elle en commençant à s’éloigner avant de se retourner. Ne vous inquiétez pas trop. Ce n’est pas bon, ni pour vous ni pour le bébé. Votre grossesse est très récente, ma chérie, et votre corps est préparé à protéger ce petit enfant. Il y a de bonnes chances que cela ne soit pas grave.

J’essayai de trouver du réconfort dans ses mots, mais c’était difficile. Je serais vraiment rassurée lorsque j’aurais vu le médecin.

Ce petit enfant.

Le désigner ainsi le rendait encore plus fragile.

Je me remis à pleurer. Encore.

Elle passa le rideau et Braeden fit alors quelque chose qui me révéla à quel point il était terrifié.

— Madame, appela-t-il en passant la tête entre deux pans du rideau.

Je n’entendis pas sa réponse, mais elle devait l’avoir entendu parce qu’il reprit :

— Faites venir ma mère.



Chapitre 32



Braeden

Des mains minuscules.

Des pieds minuscules.

Tellement de choses minuscules pour quelque chose qui change si profondément une vie.

Je regardais à travers le mur vitré des choses que j'avais vues avant sans jamais vraiment les voir. Il y avait trois petits berceaux derrière la vitre. Montés sur de grosses roues auxquelles s'accrochait une structure métallique ; de petits lits transparents avec une carte sur le devant. Il y était inscrit le nom du bébé à l'intérieur d'une écriture typographiée avec soin.

Un bébé.

Ivy était enceinte.

Peut-être.

Alors que je regardais les trois petites vies toutes neuves qui dormaient ou s'agitaient dans les couffins transparents, je n'arrivais pas à ressentir la colère qui surgissait pourtant si vite en moi, d'habitude.

Je devrais écumer de rage après ce que Blanchard avait fait.

Mais tout ce que je voyais c'était ces trois petits enfants et un mot qui tournait en boucle : *peut-être.*

J'étais terrifié par sa grossesse, mais également terrifié à l'idée qu'elle ne soit plus enceinte.

Je n'avais pas envie d'avoir un enfant. Ce bébé était un peu d'Ivy et un peu de moi.

Comment était-ce arrivé ? Depuis quand le savait-elle ? Pourquoi ne m'avait-elle rien dit ?

Peut-être.

Un des bébés réussit à extraire sa main de la couverture bleue dans laquelle il était étroitement enveloppé – à vrai dire, il ressemblait à un burrito. Son petit poing miniature commença à tourner comme s'il n'avait aucun contrôle dessus.

Je le regardais, fasciné, alors que son poing bougeait et que tout son corps commençait à s'agiter.

Les bébés faisaient du bruit.

Ils avaient besoin de beaucoup de choses.

Il parvint, je ne sais pas comment, à fourrer son poing dans sa bouche. Il se calma dès qu'il réussit à sucer ses doigts.

C'était mignon.

Je fis volte-face brusquement, m'adossant à la vitre, un pied sur l'autre, les bras croisés. J'observai le carrelage blanc et brillant ; les gens allaient et venaient dans le couloir, mais bizarrement, personne ne s'approcha de moi. On me laissa tranquille à me morfondre.

Je ne sais pas combien de temps s'écoula, sans doute pas beaucoup. Juste ce qu'il fallut pour que je craque loin des yeux des curieux.

Soudain une silhouette apparut près de moi, prenant à peu près la même pose que la mienne. Pas besoin de regarder pour savoir de qui il s'agissait. Cela ne pouvait être qu'une seule personne.

— Je me doutais que tu serais là, dit Romeo.

— Il fallait que je prenne un petit moment, pour réfléchir...

— Ivy ? demanda-t-il.

Je secouai la tête.

— Je ne sais pas. On m'a viré du box, le temps qu'ils l'examinent.

Je me passai une main sur le visage en gémissant.

Mon Dieu, elle était dans un état... Elle n'arrêtait pas de pleurer, recroquevillée sur elle-même, sur notre enfant... Pour protéger cette partie de nous qui grandissait en elle.

Elle avait besoin d'être soutenue, mais j'avais l'impression d'être à la dérive moi-même.

Je prenais l'eau et j'allais couler. Je ressentais la même impuissance que la nuit où j'avais vu la BMW de Zach faire des tonneaux.

— Alors on attend... conclut Romeo.

— Oui.

Je levai les yeux vers le plafond. On resta silencieux quelques minutes. Il ne disait rien. Il était là, simplement.

Comme un frère.

— Où sont les autres ?

— Dans la salle d'attente.

— Drew veut toujours m'en coller une ?

— Il faudra qu'il me passe sur le corps.

— Je n'ai pas besoin que tu te battes à ma place, Rome.

— Je sais.

Le silence se réinstalla entre nous.

— Je n'ai aucune idée de ce qu'est d'être un père, murmurai-je.

— Je crois que c'est le cas de tout le monde.

— Le mien ne savait pas. Il m'a bien bousillé.

— Qu'est-ce que tu aurais voulu que ton père fasse pour toi et qu'il n'ait jamais fait ?

— Qu'il ne frappe pas ma mère ?

Romeo me regarda sans mot dire. Je soupirai et repris :

— Qu'il m'aime. Qu'il en ait quelque chose à faire de moi.

— Et regarde-toi, dit Romeo en se redressant pour faire face à la vitre. Tu ne sais même pas si tu veux cet enfant, mais tu en as sérieusement quelque chose à faire.

— Je veux cet enfant, dis-je, la voix rauque.

— Hein ? demanda Romeo qui me fixait.

Je relevai la tête et plantai mon regard dans le sien. Je savais qu'il m'avait entendu, mais il voulait que je le répète.

— Je veux cet enfant.

— Je sais, sourit Romeo.

— Comment tu sais ça ? demandai-je en me retournant aussi pour regarder la vitre.

— Parce que si c'était Rim qui était enceinte, je serais comme toi.

— Et si elle le perd ?

Je détestais prononcer ces mots à haute voix et ce qu'ils me faisaient ressentir. Comme si j'avais vomi pendant quatre jours et que je me sentais totalement vidé et endolori.

Je connaissais l'existence de ce bébé depuis cinq minutes, et pendant chacune d'entre elles, j'avais paniqué, me faisant presque dessus. Mais en même temps, tout au fond de moi, j'étais terrifié qu'il n'y ait plus de bébé.

Romeo soupira comme si une telle nouvelle l'aurait brisé lui aussi.

— On fera face. Ensemble.

Je lui jetai un coup d'œil, follement heureux qu'il soit là. Il avait les bras croisés et je n'apercevais qu'une partie de sa main droite. Elle était rouge et égratignée.

— Qu'est-ce que tu t'es fait à la main ?

Il la regarda et plia les doigts, faisant jouer ses muscles.

— C'était ma sœur et mon neveu qu'il avait fait tomber.

— Tu es retourné casser la gueule à Blanchard ? dis-je, interloqué.

— Pas besoin de lui courir après, il est resté sur place.

— Alors moi, je peux pas foutre ma carrière en l'air, mais toi tu peux ?

— Voilà.

— Je te ferais bien un doigt d'honneur, mais il y a trop de bébés dans le coin, dis-je en lui montrant la vitre.

— Tu vois, tu penses déjà comme un père, dit-il tranquillement.

J'avais l'impression de prendre un coup de poing dans le ventre. Je n'étais même pas sûr que je serais papa.

— Je suis tellement content que tu sois là, Rome. De faire partie de ta famille.

— Cela ne changera jamais. Quoi qu'il arrive.

Il avait parlé avec une grande sincérité. Je le serrai dans mes bras. Juste devant les bébés. On se donnait en spectacle devant eux.

Il me rendit mon étreinte et pour une fois, je ne m'inquiétais pas de qui pouvait nous voir.

— Je t'aime, Romeo.

— Je t'aime aussi, B.

On se sépara.

— Dis donc, ce gamin là-dedans a une tête de petit vieux, ricana Romeo.

— Si jamais tu dis ça de mon gamin, je te casse la figure, répondis-je en riant.

— Avec un peu de chance, il ressemblera à Ivy, répliqua-t-il, moqueur.

— Tu crois que c'est un garçon ?

Tout à l'heure, il avait parlé d'un neveu.

— Ce serait bien, dit-il en haussant les épaules.

Je trouvais aussi.

— Braeden, appela une voix familière depuis l'autre bout du couloir.

Je me raidis et fis volte-face.

— Maman, Ivy...

Je me précipitai vers elle, la panique m'envahissant à nouveau complètement.

— Elle va bien, mon chéri. Ils vont faire une échographie pour vérifier que le bébé va bien. Je lui ai dit que j'allais te demander si tu voulais y assister.

Je me précipitai dans le couloir sans même regarder Romeo.

— Tu nous tiendras au courant, lança-t-il derrière moi.

Je levai la main en guise de réponse. Je n'avais pas le courage de parler.

C'était le moment.

J'allais savoir de quoi serait fait mon avenir.



Chapitre 33



Ivy

Il refusa que je marche jusqu'aux toilettes.

Dès que j'eus enfilé cette horrible blouse d'hôpital – mais sérieux, pourquoi ces tenues ne pouvaient pas être plus seyantes ? Cela ne suffisait pas que les gens soient là parce qu'ils avaient un problème ? Est-ce qu'on avait besoin de leur faire enfiler ces trucs déprimants ? C'est nul, je vous le dis.

Enfin, dès que j'eus enfilé cette horreur, je fis mine de me lever, mais Braeden émit une sorte de grondement.

Il gronda.

Sur moi.

Je n'aurais pas laissé passer ça si je n'avais pas remarqué qu'il tremblait comme une feuille et était visiblement terrifié. Il me porta dans le couloir jusqu'aux toilettes sous le regard de quelques infirmières et patients. Il resta planté sur place comme s'il s'attendait que je contrôle si je saignais ou pas devant lui. Je secouai la tête.

— J'ai besoin d'être seule.

Il se renfrogna, ce qui me fit monter les larmes aux yeux.

— Je t'en prie, ça ira. Attends-moi juste de l'autre côté de la porte.

Il me déposa au sol avec précaution et la porte se referma derrière moi.

Je me fixai dans le miroir, sous une lumière blafarde. C'était probablement la raison pour laquelle j'avais aussi mauvaise mine. Mais je n'y croyais pas. Je savais pourquoi j'avais cette tête : parce que je me sentais très mal.

Il n'avait pas dit grand-chose à propos du bébé.

Je ne savais pas du tout ce qu'il ressentait hormis le fait qu'il était très inquiet.

Je soulevai la blouse, la maintenant au niveau de ma taille et abaissai ma culotte. Je savais déjà plus ou moins si je saignais ou pas, mais je voulais m'en assurer. J'étais terrorisée, mais aussi tellement perdue que je ne savais pas si je pouvais me fier à mes impressions.

J'étais bouleversée comme jamais. Je n'avais jamais ressenti ça, pas même la nuit où Zach m'avait violée.

J'avais mal dans le dos, c'était sans doute mauvais signe. Et si j'étais tombée si brutalement que ça provoquait une fausse-couche ?

Et si ces douleurs dans les reins annonçaient la fin de ma grossesse ?

Un sanglot me secoua et je serrai fort les lèvres pour le contenir, de peur qu'il m'entende de l'autre côté de la porte.

J'étais plongée dans un abîme d'angoisse depuis que j'avais découvert ma grossesse. C'était hallucinant à quelle vitesse mes doutes et mes craintes avaient disparu depuis que je pensais que je pourrais ne plus être enceinte.

Je pris une grande inspiration et baissai les yeux. Puis je passai aux toilettes et vérifiai encore.

Le bruit de la chasse d'eau couvrit mon second sanglot. Et je réussis à retenir les autres le temps que je me lave les mains.

Dès que je coupai le robinet, j'aperçus mon reflet dans le miroir et le barrage se rompit. Agrippée aux rebords du lavabo, je pleurai toutes les larmes de mon corps. Je m'exhortais à me reprendre, mais rien n'y faisait.

La porte s'ouvrit à la volée derrière moi et Braeden apparut. J'aperçus ses yeux hantés par l'angoisse et les larmes redoublèrent.

— Oh ma chérie, souffla-t-il en me soulevant à nouveau.

J'enfouis mon visage dans son cou le temps qu'il marche jusqu'à notre box.

Il s'assit sur le lit, moi toujours au creux de ses bras. Je me gorgeai de son odeur. La cravate qu'il portait avait disparu depuis longtemps et plusieurs boutons de sa chemise étaient défaits. Mes larmes glissaient dans son cou et disparaissaient sous sa chemise.

— Ivy.

Il essaya de s'écarter, mais je me cramponnai à lui. Je ne voulais pas croiser son regard.

— Ivy, il faut que je sache. Est-ce que... tu saignes ?

— Non, gémis-je, les épaules secouées par mes pleurs.

Son corps se relâcha d'un coup.

— Est-ce que ce n'est pas une bonne chose ?

— J'ai mal dans le dos et je ne me sens pas bien, pleurai-je.

— D'accord, dit-il en passant une paume apaisante dans mon dos.

Ses mains étaient grandes et me rassuraient un peu.

Mes sanglots se transformèrent en hoquets et je sentis mes paupières se fermer.

Le bruit du rideau qu'on ouvrait me tira de mon demi-sommeil, mais je ne bougeai pas.

— Maman, dit Braeden, visiblement soulagé.

— Une fille qui travaille à cet étage m'a fait appeler, puis Romeo, mais personne ne m'a prévenue du problème. Que s'est-il passé, mon Dieu ?

— Bonjour, madame Walker, dis-je en relevant la tête et en essayant de sourire.

— Ivy, ma chérie, que s'est-il passé ? demanda-t-elle avec inquiétude.

Elle portait toujours la robe bleu marine de la soirée. Je déglutis et me tournai vers Braeden. Je n'arrivais pas à le dire.

— Ivy attend un bébé. Elle est... tombée après la fin de la fête ce soir. Elle est inquiète... nous sommes inquiets.

Il venait de dire qu'il se faisait du souci pour le bébé.

J'enfouis mon visage dans son cou.

— Un bébé ? s'exclama-t-elle.

Je sentis que B hochait la tête.

— Ce n'était pas prévu.

On n'avait pas l'impression qu'il venait de l'apprendre. Il parlait comme si nous étions

totalemment en phase là-dessus.

— C'est merveilleux ! s'écria-t-elle.

Je fondis en larmes à nouveau.

Braeden avait dû lui lancer un regard noir parce qu'elle se précipita vers nous.

— Oh, ma chérie, je ne voulais pas te bouleverser. Qu'est-ce que les médecins ont dit ?

— On les attend encore, répondit brièvement B.

— Ce n'est pas possible, ça ! Je vais aller voir ce que je peux faire.

— Merci.

La gratitude dans sa voix était bouleversante.

Je sentis qu'on posait une main délicate sur mon bras et je relevai la tête.

— On saura très vite. Essaye de te calmer.

J'acquiesçai.

Sa mère sortit du box et je l'entendis lancer des ordres. Je ne lui connaissais pas ce ton autoritaire, impérieux.

— Merde, souffla Braeden, ma mère est sur le sentier de la guerre.

— Braeden, dis-je en me redressant.

Je croisai son regard. Le brun chaud de ses iris réchauffa mes entrailles glacées par l'effroi.

Il caressa ma joue tendrement.

— On parlera quand on en saura plus, d'accord, ma chérie ?

Je hochai la tête et me blottis contre lui.

Quelques minutes plus tard, sa mère avait réuni un médecin et une infirmière qui avaient quelques informations.

— Braeden, dit-elle sèchement en repoussant le rideau. Il nous faut un peu de place. On va examiner Ivy, puis je viendrai te chercher.

— Pas de problème, chuchotai-je.

Il m'abandonna alors aux mains compétentes et inquisitrices du corps médical. Je demandai à la mère de Braeden de rester. Je l'aimais bien et ça me rassurait d'avoir quelqu'un en qui j'avais confiance avec moi.

Elle s'assit au niveau de ma tête, le temps qu'on procède à l'auscultation. Je répondis à une centaine de questions dont le médecin et l'infirmière notèrent les réponses.

Une fois terminé, il se redressa et me fixa. Mes mains coururent sur le papier minable qu'ils avaient posé au niveau de ma taille.

— Vous ne présentez aucun signe de fausse-couche.

Je reniflai bruyamment et me laissai aller contre le matelas.

— Tout semble normal. Vous n'avez pas chuté d'une grande hauteur donc le risque que le fœtus en est souffert est mince. Votre corps est fait pour protéger la vie d'un bébé qui commence à se développer, il est encore très petit.

Je hochai la tête, soulagée, mais pas totalement rassurée.

— C'est votre première grossesse ? demanda-t-il en souriant et en se tournant vers Caroline. Un peu inattendue, peut-être ?

Aussitôt sur mes gardes, je répliquai :

— Inattendue, oui, mais ça ne veut pas dire que je ne tiens pas à ce bébé.

— C'est bon à savoir. Les futures mères ont tendance à paniquer très vite, c'est donc normal que vous soyez inquiète. Vous avez bien fait de venir.

— Pourquoi ai-je mal au dos ?

— Probablement parce que c'est lui qui a pris quand vous êtes tombée.

Il ne cherchait pas à me ridiculiser, mais je me sentis très bête.

— Le bébé...

— On va faire une écho pour être totalement rassurés.

Caroline hocha la tête, approuvant cette décision.

— Mais selon moi, tout va bien. Cette grossesse a toutes les chances de se poursuivre sans problème.

J'essayai mes larmes du revers de la main.

— Je vais chercher la machine, je reviens.

Le médecin et l'infirmière sortirent ensemble.

Je pressai les mains contre mes joues puis je sursautai en les retirant :

— Braeden.

— Je vais le chercher, dit sa mère en se ruant à l'extérieur du box.

Quand il revint, le médecin et l'infirmière étaient déjà là et me préparaient pour l'échographie.

— C'est vous le papa ? demanda le docteur.

— Oui, répondis-je alors qu'il me rejoignait.

— Ça va, Blondie ? chuchota-t-il en déposant un baiser sur mon front.

— Bien, jusqu'à maintenant.

— Vous êtes prêts à découvrir votre bébé ?

L'infirmière répandit un gel très froid sur mon bas-ventre ; le médecin, quant à lui, prit une sorte de douchette qui était accrochée à la machine et la pressa contre ma peau, la déplaçant peu à peu.

— Allons-y, dit-il quelques secondes plus tard en pointant un doigt vers l'écran.

Braeden et moi scrutâmes l'écran noir et blanc où apparaissaient des ombres mouvantes et des petites bulles.

Je n'identifiais rien et cela ne me rassurait pas du tout.

Le médecin commença à commenter ce qu'il voyait : des détails de mon abdomen. J'avais envie de hurler que la seule chose qui m'intéressait c'était mon bébé, mais je me retins. Peut-être avait-il besoin d'observer tout ce qui entourait le fœtus.

— Ah, dit-il une minute plus tard, en souriant. Le voilà.

— Où ? demandai-je, anxieuse.

— Cette petite forme, juste là.

Il entourait la zone sur l'écran.

— Tout me semble très bien. Bébé est très bien là où il est et en très bonne forme, termina-t-il en nous regardant.

Braeden était appuyé contre le lit, le regard collé à l'écran. Quand le médecin prononça enfin ces paroles rassurantes, je saisis B par le bras et fondis en larmes.

— Vous en êtes sûr ? demanda Braeden, sans quitter l'image des yeux et en fourrageant dans ses cheveux de sa main libre.

Il était déjà hirsute, car il avait fait cela de nombreuses fois au cours de la soirée.

Je clignai des yeux pour chasser mes larmes et l'observai. Son regard ne quittait pas la petite silhouette qu'était notre bébé. Ses yeux reflétaient son émerveillement.

— J'en suis certain. Tout est parfaitement normal. Vous m'avez dit être enceinte de douze semaines ?

— C'est la date que j'ai déduite après mon test de grossesse.

— Je pense que vous êtes enceinte depuis un peu moins longtemps, dit-il en appuyant à nouveau sur des boutons comme s’il vérifiait quelque chose.

Braeden observait toujours l’écran.

— La date estimée de l’accouchement serait le vingt septembre selon moi.

Je hochai la tête. C’était un peu plus tard que je le pensais, mais pas de problème. On aurait bien besoin de tout ce temps pour être prêts.

Le médecin reposa la douchette sur la machine. L’infirmière me tendit un mouchoir en papier pour essuyer le gel sur mon ventre.

Braeden posa sa main sur la mienne, puis il prit le papier absorbant et le passa gentiment sur mon abdomen.

— Vous avez dit « il », fit remarquer B.

— C’est une façon de parler. Il est trop tôt pour connaître le sexe du bébé. Mais vous pourrez l’apprendre quand la grossesse sera plus avancée.

— Merci, dis-je.

J’avais l’impression que je pouvais à nouveau respirer.

Mon bébé se portait bien.

— Je vais demander à une infirmière de vous imprimer quelques clichés que vous pourrez emporter. Il n’y a aucune raison qu’on vous garde. Je vais aller chercher vos papiers de sortie et vous pourrez rentrer chez vous. Reposez-vous ces deux prochains jours. La douleur dans le dos devrait disparaître d’elle-même, mais si ce n’est pas le cas, allez voir votre gynécologue.

— D’accord, merci.

Braeden se leva et tendit la main au médecin.

— Merci d’avoir pu nous rassurer aussi vite.

— Ce fut un plaisir. Passez une bonne nuit, répondit le médecin en lui serrant la main.

Il sortit du petit box, l’infirmière sur les talons.

Braeden planta son regard dans le mien.

— J’ai pris dix ans ce soir, Blondie.

— Je suis vraiment désolée, dis-je en prenant une inspiration hésitante.

— Ne le sois pas, mon cœur. Je suis juste content que tu ailles bien.

Et le bébé, alors ?

J’avais ces mots sur le bout de la langue, mais je ne prononçai pas ma question.

— On nous attend dans la salle d’attente. Je vais les tenir au courant.

— Remercie-les d’être venus.

— Je le ferai. Je reviens tout de suite, dit-il en déposant un baiser sur mon front.

Une fois seule, je me rallongeai sur le matelas, les yeux fermés. Dieu merci, tout allait bien.

Physiquement du moins.

Maintenant, il fallait que je discute avec Braeden.



Chapitre 34



Braeden

L'infirmière m'arrêta dans le couloir alors que je retournais dans le box où était Ivy.

— J'ai quelque chose pour vous, me dit-elle en me tendant un mince dossier.

On aurait dit une version plus grande des photos qu'on pouvait faire dans des photomatons. Mais il ne s'agissait pas d'image de gens en train de faire des grimaces.

C'était les impressions de l'échographie.

— Merci, murmurai-je en regardant les trois photos de mon enfant.

Bon d'accord, pour le moment, c'était juste une petite cacahuète, mais c'était déjà mon enfant.

Ma poitrine se serra comme prise dans un étau. Je pris une grande inspiration. J'avais déjà paniqué. Ça m'arriverait sans doute encore des milliers de fois. La panique était là, juste à la surface.

Mais pas tout de suite.

Il fallait que je soutienne Ivy. Que je lui parle. Pour savoir ce qu'elle ressentait. Et comprendre comment cela était arrivé.

Bon, évidemment, je savais comment c'était arrivé... mais elle prenait la pilule.

Quand je poussai le rideau du box, je la découvris allongée avec une couverture sur les jambes. Elle avait très mauvaise mine. Elle avait des marques rouges sur le visage, ses yeux étaient gonflés et cernés de noir. Une partie était due au maquillage qu'elle portait pour la soirée, qui avait coulé parce qu'elle avait pleuré. Cela ne rendait pas cette vision plus facile.

Je n'aimais pas voir souffrir Ivy. Cela me faisait mal. Si j'avais pu prendre sa place, dans ce lit, je l'aurais fait, quoi qu'il m'en coûte.

— Coucou, dit-elle quand je tirai le rideau derrière moi.

— Coucou.

Son regard tomba sur les clichés que je tenais à la main. Je m'assis au bord du lit et les lui tendis. Elle les prit prudemment, comme s'il s'agissait des choses les plus importantes du monde.

Elle scruta les petites bulles, détaillant tout. Puis, elle sourit.

Son doigt passa doucement sur la petite tache qui était censée être le bébé.

Mon cœur fit un bond dans ma poitrine comme si on avait mis un grand coup de pied dedans. La voir ainsi me bouleversait.

Je l'imaginai déjà avec mon enfant dans les bras, son air serein et heureux. La fierté gonfla en

moi en même temps que l'amour.

Je n'étais vraiment pas le genre de gars qu'on imaginait en tant que père. Même pour moi, c'était difficile. J'étais sarcastique, égoïste et un peu immature.

Je ne savais pas du tout comment me comporter en tant que père. Le mien avait été un bien mauvais exemple.

Mais ça ne faisait rien.

Cela n'aurait pas pu tomber plus mal. Nous n'étions pas prêts pour ça. Ma carrière dans la NFL débutait à peine. Je n'avais pas d'argent et ma voiture ne pouvait pas accueillir un siège bébé.

Merde, il faut que j'en achète un.

Mais ça ne faisait rien.

Alors que je contemplais Ivy qui regardait la photo de l'échographie de notre bébé à naître d'un regard adorateur, je sus sans l'ombre d'un doute que je voulais cet enfant. Je voulais cette famille que nous étions en train de fabriquer.

— Braeden...

Elle prononça mon nom avec hésitation. Ses yeux bleus fatigués se levèrent enfin sur moi.

— Le jus d'orange et le *grilled cheese*, c'était des envies, dis-je.

J'aurais pu dire n'importe quoi, mais voilà ce que je venais de sortir.

Abruti.

— Je crois, répondit-elle en souriant.

— Les vertiges...

Je réfléchis un instant à tout ce que j'avais constaté ces derniers temps et j'écarquillai les yeux.

— Tu avais l'air inquiète aussi.

Elle baissa les yeux.

— Hé, dis-je en soulevant son menton d'un doigt. Tu sais depuis quand ?

— Pas très longtemps. Tu te souviens de ce rendez-vous chez le médecin il y a quelques jours ? C'était un examen de routine.

Je hochai la tête.

— En fait, ça n'en était pas un. La veille, j'avais regardé un calendrier avec Rimmel et je m'étais rendu compte que mes règles étaient en retard. Mais vraiment. J'y suis allée pour faire un test sanguin, qui est revenu positif.

— Comment...

— Tu sais tous ces antibiotiques que j'ai pris après l'accident ? Pour ne pas avoir d'infection ?

Je hochai à la tête.

— Le médecin m'a dit que c'était contraindiqué quand on prend la pilule. Cela la rend moins efficace.

Et moi, j'avais envie d'elle comme un fou à ce moment-là. L'accident m'avait tellement terrifié. J'avais eu peur de la perdre. Je lui faisais l'amour, gentiment, dès que je pouvais. Cela me faisait me sentir proche d'elle.

Le matin où je l'avais prise comme un sauvage me revint soudain en mémoire.

— L'autre jour... quand j'ai été si brutal. Est-ce que je t'ai fait mal ? Ou au bébé ?

Elle sourit comme si j'avais dit quelque chose de gentil.

— Le bébé va bien.

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit, Blondie ?

Son sourire disparut aussitôt, remplacé par l'inquiétude.

— J’avais peur, admit-elle. J’étais terrorisée, mais très heureuse aussi, tu comprends ?
Je hochai la tête.

— Je m’en voulais presque d’être aussi heureuse. Nous n’avions pas prévu ça. Je ne voulais pas que tu croies que c’était un piège et que j’en profiterais pour te demander des tas de choses.

Elle me jeta un regard suppliant.

— Je ne te demande rien, je te le jure. Je sais que tu as déjà beaucoup de choses à gérer avec le football... Et Robert Bettinger. J’étais supposée t’aider et j’aggrave les choses.

Je pris une inspiration tremblante. Qu’elle pense ça était inacceptable.

— Cela fait dix semaines que tu portes un petit peu de moi en toi.

Elle ne s’attendait pas à ce que je dise ça. Elle écarquilla ses yeux rougis et m’accorda toute son attention.

— Tu es en train de fabriquer une version hybride de nous. De toi et moi. Je comprends pourquoi tu pensais que j’allais péter un câble. J’en ai péteé tellement avant, cela ne me rend pas trop crédible.

Elle pouffa de rire et je lui souris.

— Je ne vais pas te mentir. C’est un choc énorme. Je ne m’y attendais pas du tout, je ne suis pas prêt et ça me fout une trouille de tous les diables.

— Je comprends, chuchota-t-elle, le regard baissé.

— Mais, Ivy Seigneur... Tu portes mon enfant. C’est super excitant.

Elle releva brusquement des yeux pleins d’espoir.

— Vraiment ?

— Quand tu es tombée tout à l’heure, j’étais fou de rage, puis tu as passé tes bras autour de ta taille et tu as dit « ton bébé ». Alors la colère a disparu. Tellement vite que j’en suis resté étourdi. Je ne pensais plus qu’à te mettre en sécurité, à faire tout mon possible pour que le bébé aille bien.

— Je ne voulais pas que ça arrive.

— Je sais, ma chérie. Mais j’ai largement participé à la fabrication de cette petite bestiole, dis-je en montrant son ventre.

— Bestiole ? Mais c’est affreux, ce mot pour la désigner ! s’écria-t-elle.

— La ?

— Elle aime le rose.

Je m’assis, en souriant comme un idiot. Elle était tellement marrante, je l’aimais.

— Rome pense que c’est un garçon.

— Mais bien sûr, répliqua-t-elle en levant les yeux au ciel.

Je me penchai et posai la main sur son ventre. Pour le moment, il était complètement plat, mais bientôt il s’arrondirait. Je mourais d’impatience de voir ça.

— On va trouver des solutions. On va faire en sorte que ça fonctionne. Je ne te laisserai pas tomber et je te promets de faire de mon mieux pour être le meilleur père possible.

— Tu vas être génial, soupira-t-elle.

Je n’en étais pas aussi certain, mais je ne voulais pas ruiner cette conviction.

— Tu n’es pas en colère ? demanda-t-elle comme pour être absolument sûre.

— Si.

Elle sursauta.

— Je suis fou furieux que tu te sois mise sur le chemin de Blanchard au risque de te mettre en danger, toi et mon bébé.

— Je voulais l’arrêter, je ne pensais pas qu’il me bousculerait.

Un grondement résonna dans ma poitrine et vibra dans ma gorge.

— Braeden, je vais bien et le bébé aussi, dit-elle en saisissant ma main. Promets-moi de ne pas le poursuivre.

— Pas la peine, dis-je, avec satisfaction. Romeo lui en a déjà collé une.

— Non !

— Eh bien si !

— Vous êtes terribles tous les deux.

Elle secoua la tête comme si elle n'en revenait pas.

— Mais on t'aime. Je t'aime.

Les larmes lui montèrent aux yeux.

— Je t'en prie, ne pleure pas, ma chérie. Je ne supporte pas ça.

— Je t'aime, dit-elle en reniflant et en essayant de retenir ses larmes.

Elle était adorable, assise là, vulnérable et si fatiguée.

— On va se marier ! lançai-je en me levant.

— Quoi ? s'exclama-t-elle.

Je hochai la tête comme si la décision était déjà prise.

— On va se marier dès que possible.

— Tu ne peux pas décider tout seul qu'on se marie !

— Et pourquoi pas ?

— Il faut déjà que tu me demandes en mariage.

Seigneur, elle allait avoir ma peau. Je grommelai puis soupirai.

— Ivy, veux-tu m'épouser ?

— Non.

— Qu'est-ce que tu viens de dire ?

— J'ai dit non, répondit-elle en grommelant elle aussi, une lueur de défi dans le regard.

— Mais tu ne peux pas me dire non !

— C'est pourtant ce que je viens de faire.

L'infirmière débarqua alors avec des papiers à la main.

— Vous êtes prêts pour le départ ?

Elle ne semblait pas avoir remarqué l'orage qui couvait dans le minuscule box.

— Oui, répondit Ivy.

Elle avait parlé d'une voix tellement exténuée que l'inquiétude reprit le dessus, chassant ma colère incrédule.

— Tout est prêt à l'accueil. Rejoignez-moi là-bas quand vous serez rhabillée.

Une fois qu'elle fut partie, Ivy fit un geste pour se lever. Je me précipitai vers elle pour l'aider.

— Tiens, dis-je en lui tendant la robe dans laquelle elle était arrivée et en détachant le cordon de sa blouse sur sa nuque.

— Merci, dit-elle en prenant légèrement appui sur moi alors qu'elle se débarrassait de la blouse.

J'abandonnai notre discussion. Elle avait eu une soirée assez pénible comme ça. Et moi aussi. Elle avait besoin d'un peu de repos ainsi que mon bébé.

Mais je ne lâchais pas l'affaire.

Oh bordel, non.

Je ne savais pas pourquoi elle avait refusé de m'épouser, mais je ferais en sorte qu'elle change d'avis.



Chapitre 35



Ivy

Braeden était un imbécile.

Il croyait pouvoir m'ordonner de l'épouser ? Comme si je n'avais pas le choix ?

Idiot !

Il voulait se marier avec moi parce qu'il pensait qu'il y était obligé, que c'était de sa responsabilité puisque j'étais enceinte.

Comme si je voulais me marier avec un garçon qui pensait que c'était son devoir.

Pffft

Dans ses rêves.



Chapitre 36



Braeden

— Braeden, viens m'aider, je n'arrive pas à sortir

L'odeur d'essence saturait l'atmosphère. C'était écœurant, répugnant. Pourtant, je restais planté là, à fixer la voiture.

— Tu ne vas pas m'aider, hein ?

— Non.

— C'est un meurtre.

Une étincelle flamboya. J'entendis le son de la voiture qui s'embrasait avant de le voir. Zach l'entendit aussi. Les yeux agrandis, il avait enfin compris qu'il allait mourir.

Il se débattit. Ses supplications, je ne les entendais pas. Je n'en étais plus là.

J'observai les flammes gagner du terrain. Elles éclairaient la nuit de rouge et d'orangé. J'étais si proche que je voyais leur cœur bleu, la partie la plus chaude. Le métal gémissait sous l'assaut de l'incendie.

Les flammes grimpaient de plus en plus haut et avaient déjà dévoré la moitié de la voiture.

— Au secours ! hurla Zach.

Je me contentai de le regarder, sans bouger. La chaleur était intense. C'était pénible de rester si près. Mais je ne reculai pas, même quand je sentis des fumées brûlantes pénétrer mes poumons.

J'étais hypnotisé.

— Assassin ! hurla Zach. Tu n'es qu'un assassin ! Tu iras griller en enfer ! Cela te hantera toute ta vie.

Des flammèches menaçaient la fenêtre de la voiture, grignotaient l'espace jusqu'à lui. Une fois que le feu eut atteint sa proie, il se mit à crier. Des hurlements aigus, angoissés, qui vous glaçaient jusqu'aux os.

Mon estomac se révolta. Il s'agitait dans tous les sens sous la morsure des flammes, l'odeur de chair brûlée incroyablement forte.

Puis les cris s'arrêtèrent.

Je crus un moment qu'il était mort.

J'observai son corps, étrangement intact en apparence, comme si le feu avait du mal à le dévorer tout entier. Il ouvrit la bouche, mais ne cria pas cette fois. Malgré les flammes

éblouissantes, je le vis ouvrir les yeux. Un regard lucide, clair... accusateur.

— *Tu me le paieras ! couina-t-il.*

Puis le brasier gagna son visage, ses yeux se révoltèrent et il tomba en avant, disparaissant de ma vue.

Je me réveillai en sursaut, couvert de sueur, les cheveux trempés. Mon corps se cabra et je poussai un petit cri, les bras levés.

Je sentais encore l'odeur de chair calcinée. Elle s'accrochait à ma conscience comme une mauvaise chanson ne quitte pas votre esprit.

Je clignai des yeux pour essayer de dissiper ces images d'horreur, les cris de Zach et ses accusations.

Oui, j'étais un meurtrier.

J'avais choisi une option et m'y étais tenu.

À cet instant, c'était lui ou moi. J'avais choisi de me sauver, moi.

Ce que j'avais fait n'était pas bien. Je le savais. Mais la vie n'était pas juste alors, pourquoi l'aurais-je été ?

Peut-être était-ce mon châtiment ? Ou alors était-ce le karma dont m'avait menacé Zach avant que je m'éloigne ? Serais-je hanté par des cauchemars jusqu'à la fin de mes jours en craignant chaque jour de finir en enfer ?

— Braeden... Tu as encore fait un cauchemar ? me demanda Ivy en s'asseyant dans le lit.

Ses cheveux étaient ébouriffés.

— Désolé de t'avoir réveillée, ma chérie.

Au moins, cette fois, je ne l'avais pas cognée en me débattant.

Elle glissa une main fraîche sur mon biceps. Cela me fit du bien, ma peau était si chaude. Elle vint poser sa joue contre mon bras.

— De quoi as-tu rêvé ?

— Zach, répondis-je, la voix rauque et profonde.

Elle déposa un baiser sur mon bras et s'éloigna, se rallongeant.

— Viens, dit-elle en m'attirant vers elle.

Je me laissai faire. C'était trop tentant. Je posai la tête sur son ventre et enveloppai mes bras autour d'elle. Elle sentait bon, la noix de coco. Cela me rappelait la plage. Je sentais chaque inspiration qu'elle prenait ; elle se mit à passer les doigts dans mes cheveux.

C'était si agréable que mon cuir chevelu se hérissa de chair de poule.

— Peut-être que si tu en parlais, ça t'aiderait.

— Parler ne changera en rien ce que j'ai fait.

— Non, confirma-t-elle, tout en continuant à passer ses doigts dans mes cheveux. Mais cela t'aiderait peut-être à accepter ce qui s'est passé cette nuit-là.

— Je ne me sens pas coupable. Peut-être un peu.

Peut-être avait-elle raison. Si je ne me sentais pas du tout coupable, je ne ferais probablement pas ces rêves.

Je tournai la tête pour embrasser son ventre.

— Qu'est-ce que je vais lui dire ? soufflai-je.

— Tu lui diras que tu as choisi une option, comme l'être humain que tu es, pour protéger sa mère.

— Je ferais n'importe quoi pour toi.

— Alors, pardonne-toi.

Mon cœur manqua un battement. Elle me demandait la chose que je n'étais pas sûr de pouvoir lui accorder.

— Je ne suis pas certain que ce soit possible !

— Moi, je te pardonne.

Je fermai les yeux. Ses mots pénétrèrent jusqu'à mon âme. Comment pouvait-elle dire ça, avec une telle sincérité ?

— Lui ne le fera jamais.

Je ne m'étais pas rendu compte jusqu'alors à quel point le père de Zach souffrait. J'étais allongé, la tête pressée contre mon bébé à naître et je l'aimais déjà férocelement. Totalement.

Je savais que mes sentiments seraient encore plus forts, une fois que j'aurais ce bébé dans mes bras.

C'est ce dont j'avais privé un homme.

Je ne me le pardonnerais pas.

— Probablement pas, concéda-t-elle.

J'appréciais qu'elle ne cherche pas à me mentir.

— Mais cela ne signifie pas que tu ne mérites pas d'être pardonné. Son chagrin ne fait pas de lui un meilleur père, mais un homme qui a fait lui aussi des erreurs. Comme toi.

— On dirait une formule tirée d'un *fortune-cookie* !

— Hmm... Du chinois.

J'éclatai de rire. Ses goûts en matière de nourriture avaient changé de façon drastique depuis le début de sa grossesse. C'était normal certes, mais surtout très amusant.

— Ma petite bestiole a faim ?

Elle tira mes cheveux en m'entendant employer le surnom que je lui donnais et qu'elle détestait. Mais cela ne me fit pas mal du tout.

— Nous sommes en plein milieu de la nuit.

— Et alors ? Tu as envie de manger du chinois, je vais t'en trouver.

— Tu sais ce dont j'ai vraiment envie, reprit-elle, la voix très sérieuse.

J'allais lui répondre : « Mais pourquoi cela compte autant pour toi ? », mais je m'abstins. C'était une question idiote dont je connaissais très bien la réponse.

— Je ne sais pas comment faire, répondis-je honnêtement.

Le pardon n'était pas naturel pour moi. Je ne l'envisageais jamais.

Prenez l'exemple de mon père. Je lui avais dit sur son lit de mort que je ne lui pardonnerais jamais pour ce qu'il nous avait fait à ma mère et moi. J'avais tourné la page de mon côté, c'était réglé. Mais lui pardonner ? Non. Ce serait comme admettre que ce qu'il avait fait ne posait pas de problème. Alors que si.

Et ce que j'avais fait en posait tout autant. C'était peut-être la raison pour laquelle je ne pouvais pas me le permettre. Peut-être que je ne méritais pas ce pardon, comme mon père.

— Tu trouveras un jour, m'assura-t-elle, en continuant à caresser mes cheveux.

— Tu as prévenu tes parents pour le bébé ? demandai-je en me blottissant contre elle.

Oui, je me blottissais contre elle.

Parfois, un homme a besoin de ça.

— Pas encore. J'ai demandé à Drew de ne rien dire.

— Tu crois qu'ils se fâcheront ?

Sa main glissa de mes cheveux à mon dos.

— Je ne sais pas, mais ça sera un gros choc, comme pour nous.

— J'ai peur de manquer la naissance.

Cette idée me trottait dans la tête depuis quelque temps. Et comme je me comportais déjà comme ça, autant continuer.

— Ça va être compliqué, confirma-t-elle comme si elle y avait déjà réfléchi.

Le bébé devait naître au début de la saison de football. Si, comme je l'espérais, j'étais recruté dans la NFL, je devrais suivre mon équipe où qu'elle aille. Comment m'impliquer à fond dans mon équipe si j'avais toujours en tête Ivy et le bébé ?

La question que Romeo m'avait posée à l'hôpital me revint en mémoire.

Qu'aurais-tu voulu que ton père fasse pour toi et qu'il n'ait jamais fait ?

Qu'il m'aime. Qu'il en ait quelque chose à faire de moi.

J'en aurais quelque chose à faire de mon gosse, bordel. Si quelqu'un lui posait la question à mon âge, il n'aurait pas la même réponse que moi, je le jure.

Il était inconcevable que je ne sois pas là pour la naissance. Pour le bébé, bien sûr, mais aussi pour Ivy. Elle avait besoin de mon aide. Et il fallait qu'elle sache que je serais là.

— Je vais peut-être en parler à Anthony, dis-je, en réfléchissant à haute voix. Peut-être que je peux repousser le *draft*, terminer mon année ici, alors...

— Non, asséna-t-elle de façon définitive.

— Non ? repris-je en la regardant.

Je me retins de sourire. C'était mignon cette façon de prendre la situation en charge.

— C'est ton rêve. Ta carrière. Tu as ta chance, là. Je ne veux pas être celle qui te met des bâtons dans les roues.

— Ce n'est pas ce que je pense, Ivy. Tu ne me mets pas des bâtons dans les roues, dis-je en me redressant.

— Non, tu vas partir jouer dans la NFL. Et moi, je serai derrière toi, toujours prête à t'encourager.

Elle était extraordinaire, loyale, farouchement déterminée, protectrice.

Et elle attendait mon enfant.

— Je ne veux pas manquer l'arrivée de ce bébé dans la vie.

Je passai une main lasse sur mon visage. Si je ne jouais pas, je ne serais pas payé. Un contrat de trois ans dans la NFL assurerait mon avenir. Cela garantirait que ni Ivy ni mon enfant n'auraient jamais besoin de rien.

— Tu ne rateras rien, promit-elle en me prenant la main. C'est vraiment important à tes yeux, n'est-ce pas ?

— Cela t'étonne ? demandai-je en la regardant, un sourcil arqué.

— Avant je venais de te dire que j'étais très inquiète.

Je pouffai de rire.

— J'ai toujours été un peu comme un poulet fermier.

— Un poulet fermier ? reprit-elle, sans comprendre.

— J'ai été élevé dans la nature.

— Ce n'est pas une pub pour un téléphone ou un truc du genre ?

J'éclatai de rire.

— C'est fini cette époque, Ivy, et j'en suis ravi. Je ne m'étais pas rendu compte à quel point c'était fatigant de sortir avec tout le monde comme ça pour éviter d'être trop proche de

quelqu'un. Tu es ma maison, maintenant. Avec ce bébé. Crois-moi, ça me surprend moi-même, mais je n'échangerais ça pour rien au monde, même pour un contrat de football.

— Je te suivrai là où tu iras. Tu pourras me voir quand tu auras une minute, que ça soit pour un petit moment ou pour une journée entière. Et quand ma grossesse sera trop avancée pour voyager, tu rentreras pour la naissance. Dès que ça sera possible, on voyagera, lui et moi, pour aller te voir.

— Tu ferais ça ?

— Je suis comme toi, je veux t'offrir tout ce qui est possible.

Il y avait encore beaucoup de détails à régler. Beaucoup de choses à prendre en considération, mais j'étais heureux.

— Tu seras un père formidable, Braeden. J'ai hâte de voir ça.

Elle avait parlé d'une voix chargée d'émotions.

C'était peut-être le bon moment pour agir.

— Je pense que je ferais un très bon mari aussi.

Elle me lança un regard furibond. C'était quoi son problème ?

— La plupart des femmes donneraient un rein pour avoir ça pour mari, ricanai-je en désignant ma poitrine nue.

— Moi je tiens à mes reins. Au pluriel.

— Donc tu m'aimes et tu portes mon enfant, mais tu ne veux pas te marier avec moi ?

— C'est trop ça.

C'est trop ça ? Mais qu'est-ce que ça voulait dire ?

Ivy se plaça sur le côté face à moi puis glissa sous les couvertures. Je l'entendis bâiller. Comme si nous l'avions dérangée, son Altesse Royale Prada se leva du pied du lit et vint rejoindre Ivy contre qui elle se coucha.

Je me rallongeai moi aussi, me rapprochant autant que possible d'Ivy et du petit chien malodorant.

Elle enfouit à nouveau les doigts dans mes cheveux. C'était presque aussi agréable qu'être sous la douche.

— Tu finiras par dire oui, assurai-je.

— On verra.

On verra ?

Défi accepté.



Chapitre 37



Rimmel

Quand étions-nous devenus si vieux ?

D'accord. Nous n'étions pas si vieux, en vrai. Nous n'étions pas au stade d'entrer en EHPAD.

Notre âge réel était encore peu élevé, mais notre famille, particulièrement Romeo, Braeden, Ivy et moi avions beaucoup mûri. J'avais l'impression d'être bien plus vieille que mon âge.

Et c'était allé si vite.

Ce n'était donc pas étonnant que je me retrouve assise là, à envisager notre avenir.

Ou plus précisément le mien.

Il fallait que je prenne une décision. Importante. Je m'interrogeais beaucoup sur ce que je voulais. Je commençais à me dire que je ne m'interrogeais pas sur ce que je ressentais, mais plutôt sur la façon dont mes émotions d'aujourd'hui allaient me changer.

Est-ce que ce que je disais avait un sens ?

Pendant très longtemps, je n'avais eu qu'un seul but : devenir vétérinaire. Aider, dévouer ma vie à donner une voix à ceux qui ne peuvent pas prendre seuls la parole. J'en avais toujours envie et ça durerait toute ma vie. Cela ne disparaîtrait jamais, quoi qu'il m'arrive.

Mais j'avais envie d'autre chose aussi, à côté de cela. De bien plus.

La grossesse d'Ivy me rappelait aussi que le temps s'accélérait parfois. Et puis ma vie ne se réduisait pas simplement aux animaux maintenant.

J'étais assise. Le soleil pointait à peine à l'horizon et l'air frisquet du matin glaçait mes orteils, même si mes pieds étaient encore tranquillement enfouis sous les couvertures de notre gigantesque lit.

Je jetai un coup d'œil à Romeo juste à côté de moi. Même dans l'obscurité, ses cheveux blonds étaient visibles. Ils étaient un peu plus longs qu'à l'habitude et ils étaient hirsutes, le matin, quand il se levait. Cela lui donnait un air canaille encore plus charmeur qu'à l'ordinaire.

Mon mari.

Mon émerveillement était aussi vif que le jour du mariage. Et, alors que je le regardais dormir, je pensais qu'une partie de moi serait toujours émerveillée par Roman Anderson.

C'était justement pour ça, à cause de lui, que ma décision était à la fois facile et dure.

Je savais ce que je voulais, vers quel avenir j'irais.

Mais il y avait un conflit entre mon esprit et mon cœur et ce déchirement n'était pas facile à

vivre.

Comme s'il avait ressenti mon conflit intérieur, Romeo commença à s'agiter. Il tourna la tête vers moi ; des mèches blondes tombaient sur son front, ses yeux bleus éclatants à peine entrouverts me fixaient.

— Rim ?

— Rendors-toi.

J'écartai les mèches de son front. Sa peau était si chaude. Comme toujours.

Le mélange des cheveux blonds et de cette chaleur qui émanait de lui me faisait penser qu'il avait une sorte de soleil intérieur qui irradiait de lui et lui donnait ce petit plus qui attirait tellement les autres.

Il bâilla, me montrant l'intégralité de ses dents blanches et se redressa pour prendre appui contre la tête de lit, juste à côté de moi.

— Pourquoi es-tu réveillée à l'aube, Mini ?

Il parlait d'une voix rendue rauque pour le sommeil et il se passa une main sur le visage.

— Je regardais mon mari dormir.

— Tu n'as pas le projet de m'assassiner, par hasard ?

— Je pense que je vais te garder encore un peu.

— Je peux être utile.

Mes lèvres s'étirèrent en un sourire malin.

— C'est vrai, surtout quand j'ai besoin de quelque chose posé sur une étagère haut-perchée.

— En effet, concéda-t-il, puis il reprit, le ton très sérieux. Et puis aussi quand je sais que quelque chose te ronge.

Je soupirai.

— Tu as des regrets à propos de notre mariage ?

— Non, m'exclamai-je. C'était le plus beau jour de ma vie !

J'avais réagi avec tant de spontanéité que je m'étais éloignée de la tête de lit.

Il m'adressa un sourire éblouissant et si je ne savais pas déjà qu'il avait cette lumière intérieure, cela en aurait été la preuve définitive.

— C'était une putain de bonne journée, renchérit-il, en prenant ma main pour en embrasser la paume. Bon sang, tu as les mains glacées !

— Il fait froid.

— J'ai une couverture juste là, dit-il en soulevant un bras sous lequel je me glissai.

Pour faire bonne mesure, j'en profitai pour fourrer mes pieds entre ses jambes. Je poussai un soupir satisfait en sentant cette chaleur bienfaitrice. Il sursauta comme si je lui avais tiré dessus et marmonna quelque chose sur le fait qu'il fallait que je mette un peu de viande autour de mes os, mais il ne chercha pas à s'éloigner de mes membres glacés.

— Braeden sera un père formidable.

— En tout cas, ça sera marrant de le voir avec un bébé. Il n'y connaît rien du tout en matière de gamin, ricana Romeo.

— Et toi ? demandai-je, curieuse.

— Pas du tout.

— Moi non plus, rigolai-je. J'espère qu'Ivy, si, sinon on n'est pas sortis de l'auberge.

— On pourra toujours s'entraîner avec notre neveu, comme ça, on se plantera moins avec le nôtre.

— C'est horrible de dire ça ! Et qui t'a dit que ce serait un garçon ?

— Il vaudrait mieux, sinon je vais devoir accélérer mes projets d’acheter une maison avec un grand mur autour.

— Quels projets ? Et pourquoi aurions-nous besoin d’une maison entourée d’un mur ?

— Parce que tu sais que toutes les filles qui naîtront dans cette famille seront magnifiques et tu as vu comment B réagit quand un mec, moi y compris, regarde Ivy un peu trop longtemps. Alors je te laisse imaginer ce que ce sera avec sa fille.

— Tu as déjà envie de la protéger.

Eh oui. Je devais le reconnaître une fois et plus jamais après : l’entendre préparer un plan pour assurer la protection de sa future nièce ou de son futur neveu faisait s’envoler une armée de papillons dans mon ventre.

Mais bon, j’étais une simple humaine.

— Ce bébé fait déjà partie de ma famille. Mais même avant d’apprendre qu’il allait arriver, j’avais prévu d’acheter une maison avec beaucoup de terrain autour, clôturée. Je veux être absolument sûr de votre sécurité.

L’émotion étreignit ma gorge et il me fallut plusieurs minutes pour que cela passe. Il était incroyablement attentionné. Il avait l’air de se moquer de tout, mais il n’arrêtait pas de réfléchir, de garder un œil sur ceux qu’il aimait et de chercher comment assurer leur sécurité.

Peut-être qu’il fallait que je me moque un peu de lui parce que les émotions qu’il faisait naître en moi étaient incroyablement intenses, presque trop.

— Tu ne peux pas me garder dans un donjon fermé à double tour, tu sais.

— Je le sais bien, plaisanta-t-il. Et comme tu vas aller étudier dans une école vétérinaire, on ne construira quelque chose que dans au moins quatre ans. Mais tu sais comme la presse est intrusive. Et cela ne va pas se calmer selon moi. Plus je vais jouer, plus ça s’aggravera. Je ne veux pas qu’ils t’ennuient. Je n’ai pas envie de devoir surveiller mes arrières dès que je sors de chez moi. Surtout, je ne veux pas qu’ils cherchent à avoir un aperçu du tout nouveau membre de la famille. Braeden va être comme un ours avec des hémorroïdes quand le bébé sera né. On aura de la chance s’il nous autorise à le prendre dans nos bras.

Un ours avec des hémorroïdes ? Beurk...

— Tu veux qu’on vive tous ensemble ?

Il se figea comme si ça tombait sous le sens.

— Je croyais que ça te plaisait. Je sais que B et toi êtes proches. Si tu préfères qu’on ait une maison pour nous tout seuls...

Je posai une main sur son torse, goûtant le plaisir de sentir son cœur battre sous ma paume.

— J’adore vivre comme ça avec tout le monde. C’est une idée géniale et de toute façon, ils auront besoin d’aide.

— Oui, dit-il comme s’il n’y avait pas songé.

C’était amusant.

C’était tout Romeo, ça : élaborer des plans complexes pour nous protéger tous, nous et le bébé, mais oublier qu’un enfant tout petit a besoin de surveillance H24.

— Je ne sais pas combien de personnes vivront à la maison, en fait, dit-il, préoccupé.

— À ce propos... commençai-je en m’éloignant de lui pour prendre appui contre la tête de lit, je n’irai pas à l’école vétérinaire.

Il me regarda les yeux écarquillés, les lèvres pressées. Je savais qu’il n’aimerait pas ma décision.

— Je ne voulais pas dire qu’il faudrait que tu restes à la maison pour t’occuper de leur bébé ou

que de réaliser ton rêve était une forme de trahison de la famille.

— Je sais, répondis-je avec conviction.

— Donc tu iras.

Il avait parlé comme si c'était définitif, comme s'il avait le dernier mot lorsqu'il s'agissait de mes décisions.

— Ne me parle pas sur ce ton, grondai-je.

Il m'adressa un grand sourire alors. Un sourire niais.

Je me rembrunis. Je ne cherchais pas à être drôle. Merde alors, Mini utilise le grondement. Elle doit être bien en colère.

— Si tu sais que je suis en colère, pourquoi cherches-tu à m'énerver ?

— Parce que tu es sexy quand tu grondes.

Je levai les yeux au ciel. Il ramenait tout au sexe. Seigneur, j'étais sûre qu'à quatre-vingts ans, il ferait encore des blagues cochonnes.

— Vétérinaire, ce n'est plus mon rêve, j'en ai un autre.

Il me lança un regard sceptique. Il se demandait si je ne cherchais pas à lui dire ce qu'il avait envie d'entendre.

Je ne pouvais pas me fâcher, c'était Romeo. Il voulait simplement que je sois heureuse et il ne voulait pas que qui que ce soit se mette en travers de mon chemin. Même pas lui.

— Dis-moi ce que tu as derrière la tête, alors, dit-il en me soulevant avec aisance pour m'installer sur ses genoux.

Je posai ma tête contre son torse et il borda les couvertures autour de moi, même si je n'avais plus froid maintenant. Il me réchauffait toujours.

— Je vais accepter l'offre de Michelle, diriger le nouveau refuge. Je sais que le salaire ne sera pas très élevé, surtout comparé à ce que tu...

— Ce n'est pas une question d'argent, Rim. Même si tu faisais ça bénévolement, je m'en moquerais du moment que tu es heureuse.

— Tu dis ça parce que tu gagnes le salaire de cinq personnes, le taquinai-je.

Il baissa la tête vers moi, le menton presque contre sa poitrine.

— Je dirais la même chose, même si j'avais un salaire misérable.

— Je sais, répondis-je en levant un peu la tête pour embrasser son menton. Je me suis tellement investie dans la construction que j'ai l'impression que c'est déjà un peu le mien. Quand je m'imagine le quitter et laisser la place à quelqu'un d'autre, j'ai mal au ventre.

— C'est sûrement dû au fait que B a essayé de cuisiner hier soir.

J'éclatai de rire, pliée en deux.

— Oh, mon Dieu, j'ai bien cru qu'on ne se débarrasserait jamais de cette odeur !

Il rit lui aussi, faisant vibrer sa poitrine juste sous mon oreille.

— C'était dégoûtant.

Honnêtement, je ne savais même pas ce qu'il avait tenté de faire. Je n'étais certainement pas la seule. Et lui non plus ne devait pas le savoir. Quand j'étais rentrée, l'odeur évoquait un corps en décomposition. Mais non. C'était simplement Braeden qui préparait un dîner familial.

Apparemment il avait préparé un *grilled cheese* pour Ivy qui l'avait trouvé bon et il s'était mis dans la tête qu'il était un chef.

Mais non.

Je repris mon souffle, essuyant les larmes qui coulaient sur mes joues.

— Je ne veux pas manquer tout ça, murmurai-je.

Il se figea. J'avais toute son attention.

— Je ne veux pas que toi, tu sois au foot alors que moi, je suis noyée sous les TD et les examens. Cela nous prendra quatre ans de notre vie.

— Ma chérie, tu ne peux pas abandonner ton rêve parce que vivre loin d'ici sera difficile. On se verra. Je prendrai un avion pour te rejoindre plutôt que de rentrer la maison quand je pourrai.

— Cela ne suffira pas, répliquai-je sur un ton qui virait au plaintif. Je ne veux pas vivre dans une résidence universitaire glaciale avec une coloc que je ne connais pas. Je ne veux pas aller me coucher dans des draps qui ne portent pas ton odeur et qui n'ont pas conservé tous les souvenirs des nuits où nous avons fait l'amour.

— Je ne peux pas réaliser mon rêve si tu abandonnes le tien, répliqua-t-il doucement.

— Ce n'est plus mon rêve, Romeo. C'est toi. Notre famille.

Il ouvrit la bouche, prêt à protester, ça se voyait à la rigidité de ses épaules. Je m'assis et le regardai avec attention.

— Les animaux seront toujours ma passion. Je veux toujours être leur porte-parole. Mais il n'est pas nécessaire que je sois vétérinaire pour ça. Je peux consacrer bien plus aux animaux qu'un diplôme. J'ai de la compassion et de l'attention à leur offrir. De la passion. Le refuge fait tellement de belles choses, tu le sais. Je peux en devenir une part active, gérer ce nouveau lieu, en faire un sanctuaire pour ceux, comme Murphy, comme moi.

— Ah ma chérie...

Il caressa ma tête d'une main qu'il laissa ensuite glisser le long de mon bras.

— Eh oui, je n'apprécie pas trop la presse et ce milieu dans lequel nous évoluons maintenant, mais je peux en profiter. Pour enrichir mon réseau. Cela me donnera plus de moyens pour agir. Peut-être qu'un jour, je pourrai ouvrir mon propre refuge.

— Je peux t'en acheter un maintenant.

Et je le ferais.

— Je ne veux pas que tu m'en achètes un. Je veux le mériter. Si cela arrive, ce sera grâce à mon travail. Ta mère et toi m'avez entrouvert la porte, mais je veux être celle qui la pousse totalement.

— Tu pourrais devenir vétérinaire et ouvrir ton propre cabinet, ajouta-t-il encore, jouant l'avocat du diable.

— Non, ce n'est pas ça que je veux. Si j'étudie ici, je serai diplômée l'année prochaine, je m'occuperai du refuge et je pourrai être ton épouse. Une véritable épouse. Je pourrai aller te voir jouer et dormir dans ton lit. Je ne serai pas enfouie sous les cours au point de me sentir isolée, loin de ma famille. J'ai l'impression d'en avoir enfin une, Romeo. Je ne veux pas la perdre.

— Tu ne la perdras jamais. On va rester ensemble pour toujours. Je t'en fais le serment.

C'était aussi le mâle alpha en lui qui faisait cette promesse.

Je savais sans le moindre doute qu'il pensait ce qu'il disait. Romeo empêcherait cette famille de se briser avec ses mains nues s'il fallait.

Les larmes me montèrent aux yeux.

— Je t'en prie, comprends-moi. J'y pense depuis longtemps et cela a été difficile de prendre une décision.

Je pressai une main contre ma poitrine.

— Mon cœur veut rester ici, explorer ce qu'il peut faire au-delà des cours. Je sais au plus profond de moi-même que c'est là où je dois être. J'ai trouvé ma maison. Ma tête me rappelle sans cesse que je m'étais promise de devenir vétérinaire, mais je n'abandonne pas mon rêve, je

m'adapte, c'est tout.

— Je ne peux rien te refuser. Surtout quand tu me dis que ton cœur a choisi la vie que nous avons construite.

Ses yeux brillaient comme deux saphirs taillés pour étinceler magnifiquement.

— J'en ai tellement envie que ça me fait mal.

Cela faisait des semaines que ça me torturait tellement j'étais effrayée de prendre la mauvaise décision.

Mais choisir sa famille et l'amour ne peut pas être mauvais. Maintenant que je l'avais exprimé clairement, cela semblait simple. Facile.

— Les amoureux aiment, lança-t-il comme s'il avait toujours pensé cela.

Mais je ne l'avais jamais entendu le dire.

Il avait raison.

— Qu'en penses-tu ?

Je mordillai ma lèvre inférieure en attendant sa réponse. Je n'avais pas besoin de sa permission, non, mais il avait son mot à dire.

— Je pense que je suis fou de toi.

— Est-ce que cela signifie que tu es content que je reste travailler ici ?

Une seconde plus tard, j'étais allongée sur le lit et il se plaçait au-dessus de moi.

— Tu n'as aucune idée comme tu me rends heureux. Cela me tuait de te savoir à des kilomètres de moi.

— Tu ne m'as jamais dit ça. J'avais l'impression que tu en étais heureux.

— Je ne ferais jamais rien pour t'empêcher de réaliser ton rêve.

— Fais-moi l'amour. Tout de suite.

— Je ne suis pas certain d'en avoir envie, répliqua-t-il en souriant.

Impossible de me mentir. Je me cambrai contre lui me pressant contre son sexe déjà en érection.

Son sourire disparut.

— Ahh.

Quand il me regarda, le désir brillait dans ses yeux et rigidifiait sa mâchoire.

— Je veux que mon mari me fasse l'amour.

— Si tu continues à faire ce genre de petites demandes sexy, je vais jouir dans mon boxer.

Il me donna un baiser si furtif que je le sentis à peine.

Romeo se mit à genoux et baissa son sous-vêtement. Son sexe se dressait, tressaillant légèrement sous la force de son désir.

Je passai la langue sur mes lèvres à cette vision ; il poussa un petit gémissement. Je m'assis et il me retira aussitôt mon tee-shirt, le faisant passer par-dessus ma tête. L'extrémité de mes cheveux taquinait mes tétons qui s'étaient dressés aussitôt. Mon entrejambe était déjà humide et se préparait pour lui.

Il essaya de me coucher sur le lit, déjà à moitié à califourchon sur moi. Mais j'émis un petit cri de protestation et saisis son sexe. D'une poigne ferme, je fis coulisser sa peau jusqu'à la base que je serrai doucement. Il gémit à nouveau. Je fis un aller-retour, puis un second et un troisième, puis je plongeai en avant et l'engouffrai dans ma bouche.

Il n'y eut aucun avertissement. Pas de petits coups de langue pour l'aguicher ou de glissement progressif dans ma bouche. À un moment, ma main allait et venait, et la seconde d'après, son gland heurtait le fond de ma gorge.

Il émit un son étranglé comme s'il s'étouffait, mais la façon dont son sexe tressautait dans ma bouche disait clairement qu'il appréciait ce que je faisais. Mes lèvres se refermèrent sur lui et remontèrent. Je fis en sorte de lécher chaque centimètre de sa peau.

— Rimmel, dit-il, comme une prière en enfouissant ses mains dans mes cheveux.

Je gémis, le prenant tout au fond de ma bouche en massant, cette fois, ses testicules de ma main libre.

— Merde, grogna-t-il.

Ses doigts dans mes cheveux tremblaient, j'en étais quasi sûre.

On continua comme ça pendant quelques minutes. Je l'enfonçais vite et profond avant de le relâcher lentement. Quand il m'écarta de lui, son torse luisait de sueur et il haletait comme s'il avait dû faire un effort incommensurable pour ne pas jouir dans ma bouche.

— Tu es prête ? demanda-t-il en me repoussant sur le matelas.

— Tellement.

Il était si impatient qu'il glissa les doigts sous ma culotte pour vérifier par lui-même. Il découvrit que j'étais trempée et il s'enfonça un peu plus encore. Je fermai les yeux en gémissant.

— Bébé...

C'était le mot le plus proche du gémissement que je n'aie jamais entendu.

Je savais exactement ce qu'il voulait.

Je baissai ma culotte. Il l'arracha dès qu'il put et écarta mes cuisses le plus possible. Il adorait faire ça. Il adorait m'ouvrir complètement comme si me voir comme ça le faisait craquer.

Je gardai mes cuisses écartées ainsi même après qu'il eut retiré ses mains.

— Oh Romeo, dis-je pour l'attirer en plaçant mes bras au-dessus de ma tête.

Il se rua sur moi, sachant parfaitement quoi faire. Il s'enfonça en moi au même moment où il entrelaçait nos doigts.

Il me pénétra si profondément que je glissai sur le lit.

Je gémis et il recommença. Encore et encore. La pression ainsi engendrée était tellement délicieuse ; son pelvis qui venait frapper contre le mien était la cerise sur un gâteau déjà très généreux.

Je m'agrippai à ses doigts alors qu'il me chevauchait littéralement.

Il me pénétra encore et encore. Son sexe épais et dur parvenait à toucher tous mes points sensibles.

Je commençai à haleter moi aussi et à le supplier.

Seigneur, il jouait avec moi. Il me maintenait contre le matelas alors qu'il me prenait de toutes ses forces.

Mes gémissements de plaisir semblèrent enfin percer la transe qui l'enveloppait. Il s'enfonça jusqu'à la garde et planta son regard dans le mien.

Très lentement, il se pencha jusqu'à venir dévorer mes lèvres.

Il m'embrassa pendant tout mon orgasme, étouffant ainsi mes cris de plaisir. Au moment même où ils s'apaisaient, son corps se pétrifia. Je l'embrassai avec une passion renouvelée, attirant sa langue dans ma bouche alors qu'il se répandait en moi.

Puis, il fit l'effort de ne pas s'effondrer sur moi ; il savait que son poids était trop important, mais ses bras tremblaient et il haletait. Dans un dernier sursaut d'énergie, il roula sur lui-même, se plaçant sous moi, drapant mon corps sur le sien.

Je me blottis contre lui, cachant mes mains entre nous. Je poussai un soupir satisfait.

— Si nous n'étions pas déjà mariés, je t'épouserais à nouveau, dit-il entre deux profondes

inspirations.

— C'est bon à savoir d'autant plus que tu vas m'épouser à nouveau.

— Je meurs d'impatience de glisser cette alliance à ton doigt, dit-il en caressant mon dos.

— On devrait aller en acheter. Moi aussi, je veux te passer la bague au doigt.

— Oui, il va falloir organiser ce mariage. Ma mère m'a coincé pendant la soirée et m'a appelé tous les jours depuis.

— Oh, d'accord. Je m'y mets aujourd'hui.

Dieu merci, on était samedi.

— N'oublie pas de prendre des billets d'avion pour ton père et tes grands-parents, me rappela-t-il.

Il avait beaucoup insisté que nous les prenions à notre charge. C'était très gentil, car nous savions tous les deux que mon père ne pourrait jamais le payer. Et ce qui était encore plus gentil, c'était que même après tout ce que mon père avait fait, Romeo avait quand même insisté pour que je l'invite.

— J'aurais tellement voulu que ma mère soit là.

Il m'entoura de ses deux bras.

— Moi aussi, bébé.

Je me blottis contre lui de longues minutes, profitant du réconfort qu'il m'offrait et dont j'avais soudain besoin. Puis, j'écartai les cheveux de mon visage.

— On devrait se lever. On a un mariage à organiser.



Chapitre 38



Braeden

Ce maudit chien avait envie de pisser.

Et vous savez ce que ça signifiait ?

Que j'avais à me sortir le derrière de mon grand lit douillet et descendre les escaliers pour la faire sortir.

En gémissant, je roulai hors du lit, attrapai un pantalon de jogging qui traînait sur une chaise et faillis me casser la figure en l'enfilant.

Prada se tenait vers la porte et me regardait galérer comme si elle était secrètement amusée.

— Qu'est-ce que tu regardes ? marmonnai-je.

Elle secoua la queue.

— Je n'ai jamais fait ça pour aucun autre chien, lui dis-je en ouvrant la porte.

Elle fila devant moi dans les escaliers, ses griffes résonnant sur le bois alors qu'elle trottnait vers la cuisine.

Le soleil s'était levé, mais était encore bas sur l'horizon. Bon sang, ce serait bientôt *spring break*.

Ce serait l'anniversaire, pour Ivy et moi, du moment où nous avons cessé cette relation haine/haine et admis que c'était plutôt attraction/attraction, qui nous avait fait alors tomber dans le déni/déni. Maintenant, c'était amour/amour.

Il s'était passé tellement de choses depuis un an. Un véritable ouragan.

La lumière était allumée dans la cuisine, celle au-dessus de l'évier. Au départ, je crus que quelqu'un avait oublié de l'éteindre hier soir, mais je repérai Romeo et Rimmel près de la cafetière en train de s'embrasser.

Drew avait raison. La cuisine était un lieu de perdition.

— Alerte, frère en approche, lançai-je, la voix encore rauque de sommeil.

Prada était déjà devant la porte ; je la lui ouvris et elle fila dans le jardin. L'air ne sentait pas trop le printemps et j'espérais que lorsque le soleil serait définitivement levé, l'atmosphère se réchaufferait.

— Tu es bien matinal, dit Rimmel.

— Je ne suis pas le seul, grommelai-je.

C'était dingue d'être levé aussi tôt un week-end.

Je rouvris la porte et passai la tête par l'entrebâillement.

— Giz, ramène ton cul.

Mais elle m'ignora.

Je refermai la porte et partis m'installer en maugréant devant l'îlot.

Une tasse de café fumante avec juste la bonne quantité de crème apparut devant moi.

— Dieu te bénisse, lançai-je à Rimmel.

Elle éclata de rire.

— Tu as une sale gueule, intervint Romeo.

Je lui fis un doigt d'honneur en précisant :

— Je n'ai pas beaucoup dormi la nuit dernière.

— Ivy va bien ? demanda Rimmel, un peu inquiète.

— Ça va.

Comme si je serais resté tranquillement assis ici si quelque chose n'allait pas... Je bus une autre gorgée de café. Clairement, c'était nécessaire.

Rimmel contourna l'îlot, son mug à la main. Il paraissait tellement plus gros dans ses mains que dans les miennes. Elle ouvrit la porte.

— Allez, viens, Prada ! appela-t-elle et la petite chienne surgit aussitôt devant elle. C'est bien, t'es un bon toutou !

— Pourquoi tu me traites comme ça, Giz ? demandai-je à la petite chienne.

Ses poils étaient tout ébouriffés après sa petite sortie dans le jardin.

Elle s'assit à mes pieds, me regardant de ses grands yeux bruns pleins d'espoir. Je ne pouvais rien lui refuser quand elle faisait ça. Je descendis de mon tabouret en prenant le paquet de friandises pour chiens. Elle se mit à danser sur place lorsque je lui en tendis une. Elle fila ensuite à toute vitesse comme si elle venait de gagner au loto et moi, je revins à mon café.

Quelques secondes plus tard, Murphy débarqua et sauta sur le comptoir.

— Cette maison est une ménagerie, grognai-je.

Rimmel me lança un regard noir qui me fit regretter mes propos et donna bien trop de friandises à son chat. Romeo m'observait, en buvant son café comme chaque fois qu'il essayait de me percer à jour.

Je bus une autre gorgée de café avant de me lever à nouveau, cette fois pour aller faire un câlin à Rim. Elle me rendit mon étreinte ; cela améliora mon humeur.

— Désolé, sœurte, je me comporte comme un connard.

— Je t'aime quand même, me rassura-t-elle.

— Tu fais toujours des cauchemars ? demanda Romeo.

— Quels cauchemars ? demanda Rim en s'écartant de moi.

Je lançai un regard furibond à Romeo.

— B rêve de la nuit de la mort de Zach.

Rimmel se tourna vers moi, le regard triste. Bon sang, on aurait dit un regard de petit chien. D'abord, il y avait Giz et maintenant, elle.

J'étais en train de devenir aussi mou qu'un spaghetti trop cuit.

Elle m'étreignit à nouveau, les bras serrés autour de ma taille. Je la serrai tout en foudroyant Rome du regard par-dessus sa tête. Il se contenta de hausser les épaules.

— C'est rien, je gère.

Bon, d'accord, je ne gérais peut-être pas trop bien, mais j'y travaillais.

— D'ailleurs, j'ai besoin de conseils fraternels.

Cela captura son attention et elle oublia les cauchemars. Enfin, le café faisait effet et mon cerveau fonctionnait convenablement. Rimmel me saisit par la main et me conduisit vers une chaise. Je m'assis et elle en fit de même, ses genoux venant cogner l'extérieur de ma cuisse. Elle fit un geste de la main vers son café. Romeo prit son mug, en but une gorgée avant de le lui tendre.

Quand elle enroula ses doigts autour de la tasse, le diamant géant que lui avait offert Romeo faillit m'aveugler.

— Ivy ne veut pas m'épouser, déclarai-je, d'une voix amère.

Romeo éclata de rire. Rimmel faillit s'étouffer avec son café et essaya de cacher son amusement sans grand succès. Elle pose néanmoins son mug, concentrant toute son attention sur moi.

— Tu le lui as demandé ?

— Eh bien, oui.

Pourquoi étaient-ils tous aussi surpris ?

— Quand ? demanda Rimmel.

— À l'hôpital. Le soir où elle est tombée.

— Tu lui as demandé sa main au-dessus d'un bassin ? ironisa Romeo.

— Elle ne m'en a pas parlé, fit remarquer Rimmel, les sourcils froncés.

— Sans doute parce qu'elle m'a carrément dit non. Catégoriquement. Et elle a encore refusé ce matin, marmonnai-je.

Et toutes les autres fois où je lui avais posé la question entre ces deux dates. Au temps pour mon ego.

— Elle attend mon enfant, mais elle refuse de m'épouser.

Rimmel émit un petit son désapprouvateur. Du genre de ceux que font les femmes quand elles veulent vous avertir que vous vous êtes plantés.

— Quoi ?

— Qu'est-ce que tu as dit exactement ?

Je blêmis.

— Je lui ai juste dit qu'on allait se marier.

Romeo piqua une nouvelle crise de rire.

— Mec, je vais t'en coller une si tu continues, grondai-je.

Son rire redoubla.

— Romeo, l'avertit Rimmel.

Cela le réduisit au silence.

Je lui jetai un regard ravi.

— Donc, en gros, tu as ordonné à Ivy de t'épouser, la nuit où tu as appris qu'elle était enceinte, lança Rimmel.

— Et alors ?

— Alors tu ne lui as pas demandé de t'épouser. Tu as dû prendre un ton super autoritaire...

— Je... l'interrompis-je, prêt à argumenter.

— Braeden James, m'avertit Rimmel. Pourquoi as-tu demandé à Ivy de t'épouser ?

Je lui jetai un coup d'œil du genre : n'est-ce pas évident ?

— Est-ce parce qu'elle est enceinte et que tu penses que c'est ton devoir ?

Je commençais à comprendre.

— Tu avais l'intention de la demander en mariage avant d'apprendre sa grossesse ? Lui as-tu

dit que tu l'aimais et que c'était la raison pour laquelle tu voulais l'épouser ?

— Oh, merde.

Je passai une main sur mon visage en gémissant. Je tendis la main vers mon mug de café, mais il était vide. Je le tendis à Romeo.

— Pitié, mec.

Il remplit ma tasse que j'avalai direct, noir et sans sucre.

— Beaucoup de filles rêvent du moment où on va les demander en mariage. Elles imaginent une personne qui va leur dire à quel point elles sont aimées. Elles n'imaginent pas du tout être terrifiées par ce qui leur arrive et que leur copain va leur ordonner de l'épouser parce qu'elles sont enceintes.

— Mais je l'épouserais même sans bébé.

— Tu lui as dit ? me demanda Rimmel gentiment.

Non. Non.

Ivy avait cru que je la demandais en mariage parce que je m'y sentais obligé. Je ne lui avais jamais donné aucune raison de croire autre chose.

Je jurai une nouvelle fois.

Rimmel tapota mon bras.

— Peut-être devrais-tu essayer de lui poser la question... de façon plus traditionnelle.

— Procure-toi une bague, mec. Une grosse.

Merde. Je n'avais pas pensé une seconde à une bague. Et Rim, juste devant moi, se baladait avec un énorme diamant au doigt après une demande en mariage publique sur une chaîne nationale.

Et Ivy avait obtenu quoi ?

Moi, en train de lui hurler dessus alors qu'elle était dans un lit d'hôpital.

Moi aussi, j'aurais refusé.

— La taille de la pierre précieuse n'a aucune importance, précisa Rimmel.

— Pas plus que celle de la queue d'un homme, ricana Romeo.

— Je n'arrive pas à croire que tu viens de dire ça, s'écria Rim, les joues rosies.

J'éclatai de rire à mon tour et la serrai contre moi.

— Qu'est-ce que je ferais sans toi, sœurlette ?

Elle m'embrassa sur la joue avant de venir se rasseoir près de moi.

— Je ne sais même pas pourquoi je passe ici, le matin, lança Drew en entrant. Mais pour quelle raison parlez-vous de la taille d'une queue ?

— On essayait de consoler B à propos de la taille de la sienne, ironisa Romeo.

— Attends, je vais la sortir, va chercher un double décimètre.

— Beurk ! hurla Rimmel en bondissant de sa chaise. Je vais prendre une douche. J'espère que cette discussion répugnante sera terminée à mon retour.

— Oh, sœurlette, reviens ! On a un délicieux moment fraternel, là.

— Beurk ! répéta-t-elle.

Drew était en train de se verser un café. Rimmel lui tendit sa tasse en passant. Il s'exécuta en lui faisant un clin d'œil. Elle gloussa en se versant un peu de crème.

En passant devant Romeo, elle ralentit pour effleurer du bout des doigts ses abdos. Il lui prit la main et se pencha pour l'embrasser.

— J'arrive dans une minute, bébé.

— Je t'aime, sœurlette, hurlai-je après son départ.

— Moi aussi !

— Pourquoi tu es debout si tôt ? demandai-je à Drew.

— Je n’arrivais plus à dormir, marmonna-t-il.

— On dirait que les insomnies deviennent contagieuses, fit remarquer Romeo.

— Que se passe-t-il, Rome ?

Je me sentis mal parce que je n’avais rien remarqué. Il me semblait en forme.

— Rien. La mère de Rim lui manque.

Je notai dans un coin de ma mémoire de passer du temps avec elle. Je n’étais pas sa mère bien sûr, mais je l’aimais. Ça comptait un peu, non ?

— Drew, il faut qu’on parle.

— Cela concerne ma sœur ? demanda-t-il, les sourcils froncés.

Il était toujours en colère contre moi pour le bébé. Selon lui, tout était de ma faute. Cela ne me dérangeait pas, je le comprenais. J’aurais réagi de la même façon à propos de Rimmel.

— Oui.

— C’est à moi que tu devrais parler, non ? demanda Romeo.

— On ne vient pas de le faire ? dis-je en levant les yeux au ciel

— Tu veux que je t’accompagne pour tes courses tout à l’heure ? proposa-t-il.

— Des courses ? s’étonna Drew. Que se passe-t-il ici, bon Dieu ?

— Oui, ça serait sympa de ta part.

— Je vous laisse, les gars, dit alors Romeo.

Romeo quitta la cuisine, me donnant une claque dans le dos en passant.

Drew s’assit sur un tabouret un peu plus loin.

— Mais de quoi parlez-vous ?

— Ivy et toi êtes proches, plus proches qu’avec quiconque dans la famille ?

— Oui.

— Alors je pense que c’est à toi que je dois demander.

— Quoi ?

— Je veux demander la main d’Ivy.

Drew écarquilla les yeux. Je poursuivis après m’être éclairci la voix.

— Je sais que tu n’es pas son père, mais si tu nous donnes ta bénédiction, ça lui fera très plaisir. À moi aussi, d’ailleurs.

— Tu veux l’épouser à cause du bébé ?

Il m’étudiait avec attention. Il n’avait clairement pas l’intention de me faciliter les choses.

Et de toute évidence, j’étais le plus grand imbécile de la terre si sa première réaction était de croire que je voulais me marier par devoir et que je ne m’en étais pas rendu compte avant.

— Ivy est la femme de ma vie. Je savais, au plus profond de moi, que nous étions faits l’un pour l’autre avant même que nous sortions ensemble. C’est l’une des raisons pour laquelle, je lui ai tant résisté. C’était plus facile, tu comprends ?

Il hocha la tête.

— Donc, est-ce que je l’épouse à cause du bébé ? Non. Je veux me marier avec elle parce que je l’aime et que je l’aimerai toujours. Avais-je prévu de le faire maintenant ? Non. Elle est à peine remise de tout ce qu’il lui a fait. Je ne veux pas la brusquer. Mais c’est mon enfant. De toute façon, cela finira devant un autel. Ce sera juste un peu plus tôt que prévu.

Drew m’observa comme s’il réfléchissait à ce que je venais de dire. Cela me rendait un peu nerveux. Drew et moi nous entendions bien. Je l’aimais bien. Mais j’étais le copain de sa sœur et

il était très protecteur avec elle. Donc, c'était normal que je sois un peu tendu.

— Je te donne ma bénédiction, dit alors Drew, très simplement.

— Vraiment ?

— Je sais que tu la traiteras comme il faut. Elle et ma nièce ou mon neveu.

— Tu peux compter sur moi.

Drew se redressa de toute sa taille sur son siège.

— Mais Walker, si tu lui fais du mal d'une manière ou d'une autre, je te tuerai.

— Normal.

On se serra la main.

— Je dois reconnaître que je suis un peu surpris que tu sois venu me voir avant. J'apprécie.

— En fait, je lui ai déjà demandé sa main. Mais elle a refusé.

Drew éclata de rire.

— Ah, ça lui ressemble bien. Elle va t'en faire baver.

Je ne trouvais pas ça spécialement drôle, mais je m'abstins de le lui dire.

Le son familier d'un pas derrière moi me fit me retourner. Ivy venait d'arriver dans la cuisine, vêtue d'un ample pantalon de pyjama et de mon tee-shirt Wolfpack.

Sans un mot, elle se dirigea vers le frigo et se versa un jus d'orange. Avant même de ranger la bouteille, elle s'appuya contre le comptoir et commença à le boire.

Amusé, je m'approchai d'elle, lui pris la bouteille des mains, la rebouchai et la rangeai. Je jetai un coup d'œil à ses doigts, particulièrement à son annulaire, en essayant d'imaginer quel genre de bague elle aimerait.

— Ives, viens voir ton grand frère. Je voudrais te parler du dernier article que j'ai lu dans *GearShark*.

Elle se laissa tomber sur un siège près de lui et il commença à lui débiter des histoires à propos de voitures et de courses, comment le circuit indépendant de courses automobiles était en train de devenir aussi puissant que le NASCAR.

J'écoutais d'une oreille, tout en élaborant un plan.

Ma tasse était presque vide lorsqu'on sonna à la porte. On se regarda tous les trois avant de se tourner à nouveau vers l'entrée.

— Ne bouge pas d'ici, ordonnai-je à Ivy.

Je me ruai vers la porte que j'ouvris.

— Anthony, m'exclamai-je, surpris de voir le père de Romeo débarquer si tôt un samedi matin. J'ai l'impression que ce n'est pas une simple visite de courtoisie.

Des flashes de mon cauchemar de tout à l'heure surgirent dans mon esprit comme un film d'horreur.

Je refermai la porte derrière Anthony.

Ivy et Drew sortaient de la cuisine et se figèrent quand ils l'aperçurent.

— Parce que ça n'en est pas une. J'ai des nouvelles et je crains qu'elles ne soient pas très bonnes.



Chapitre 39



Ivy

Le café me manquait.

Je n'aurais jamais cru qu'être enceinte impacterait mes goûts, mais, alors que j'observais les autres autour de moi, c'était une brutale prise de conscience.

Même si j'avais envie d'en boire, de prendre la tasse des mains de Drew, je savais déjà que ça ne serait pas pareil. C'était tellement bizarre d'avoir adoré cette saveur et de trouver maintenant qu'elle m'évoquait plus le goût d'une vieille cigarette.

Mon seul espoir était qu'après la naissance du bébé, je reviendrais à mes anciennes amours.

Pour le moment, j'étais au jus d'orange.

Oui, je sais, c'était trop sucré et acide. Mais qui oserait s'opposer aux hormones d'une femme enceinte ?

Voilà.

Pas la peine.

Moi non plus, je n'essayais même pas.

Tout le monde s'était levé tôt ce matin. On aurait dit qu'il y avait quelque chose dans l'air qui nous tenait éveillés. Nous avions sans doute chacun nos propres démons qui nous empêchaient de dormir.

La sonnette retentit.

Comme d'habitude, Braeden se rua devant moi pour me servir de bouclier et quand je me levai, Drew s'approcha lui aussi.

Mais cette fois, il ne s'agissait pas d'un invité inopportun qui venait nous jeter des accusations à la figure, mais d'Anthony Anderson. Dès que je vis son expression et que je l'entendis parler, je me surpris à souhaiter que ce fût quelqu'un d'autre.

Je n'avais pas envie d'en apprendre davantage.

Peut-être que nous ne nous étions pas réveillés tôt pour combattre nos propres démons, mais parce qu'au fond de nous, nous savions que quelque chose allait arriver, quelque chose qui nécessiterait que nous soyons tous ensemble.

Je me glissai entre la cuisine et le salon pour voir les visages fermés de Braeden et Anthony dans le vestibule.

— Vous voulez un café, monsieur Anderson ? demandai-je.

— Appelle-moi Tony, me corrigea-t-il, eh oui, je veux bien.

J'étais soulagée de pouvoir m'éclipser même brièvement. Arrivée dans la cuisine, je poussai un soupir. Je restai plusieurs minutes contre le comptoir, dos à la pièce, pour me préparer à entendre ce qu'il avait à dire.

C'était, de toute évidence, en lien avec Braeden et le père de Zach. Et de toute évidence, s'il était là, à l'aube, c'était parce que c'était grave.

La main tremblante, je remplis un mug de café laissant un peu de place pour la crème.

Une fois que j'eus reposé la cafetière, je m'agrippai au comptoir, tête baissée.

— Hé, dit une voix familière et une main vint frotter gentiment mon dos.

Je tournai la tête et fixai mon frère, sans cacher la crainte dans mes yeux.

— Drew.

— Viens.

Il avait parlé à voix basse. Je me laissai attirer contre sa poitrine. Il me faisait toujours des câlins comme ça. Toujours. Depuis que j'étais toute petite, c'était ceux qui semblaient les plus fermes. Il n'avait pas peur de me serrer trop fort et j'adorais la sensation que cela m'offrait.

— J'ai peur, chuchotai-je contre sa poitrine.

Il me serra encore plus fort.

— N'aie pas peur, Ives. Je sais que ça ne fait pas très longtemps que je suis là, mais il y a quelques trucs à propos de cette famille dont je suis absolument sûr.

— Quoi ?

Je le sentis sourire contre mes cheveux. Il les embrassa.

— Si l'un d'entre nous a des soucis, tous les autres en ont. Tu n'es jamais seule et Braeden a plus que gagné à la loterie, crois-moi.

— Il ne me semble pas très chanceux pour le moment.

— C'est là où tu te trompes, sœurlette. Il est le type le plus chanceux qu'il m'ait été donné de connaître. Il t'a toi déjà. Et il a toute une famille qui va se battre à ses côtés.

— Même toi ?

J'avais parlé d'une petite voix qui me rappelait toutes les fois où, enfant apeurée, j'avais besoin qu'il me rassure.

Un rire roula dans sa poitrine.

— Même moi. Je ne vais pas laisser un mec qui a besoin de revanche prendre l'homme de la vie de ma sœur, surtout si elle a besoin de lui pour changer des couches.

C'était l'homme de ma vie.

C'était exactement comme ça qu'on pouvait désigner Braeden.

Pas en disant qu'il était le père de mon enfant.

Ni mon copain.

Pas simplement mon grand amour.

L'homme de ma vie.

— Prends le café, je vais porter ton jus d'orange, lança-t-il en me relâchant, un petit sourire aux lèvres.

— Je t'ai déçu ? bredouillai-je.

D'où ça sort, ça ?

— Hein ? demanda-t-il en fronçant les sourcils.

Je posai une main sur mon ventre, là où se trouvait mon enfant.

— Je sais que tu en veux à Braeden pour...

Je m'interrompis parce que je ne voulais pas dire que ce bébé était une erreur ou un accident.

— Mais je suis aussi responsable...

Il reposa brusquement le verre de jus de fruits sur le comptoir.

— Arrête-toi tout de suite. Je sais combien de personnes il faut pour faire un bébé.

Je grimaçai, je n'avais aucune envie de parler de sexe. Beurk.

— Tu crois que tu m'as déçu ?

Je hochai la tête en essayant de cacher mon désarroi. Ce n'était pas le bon moment pour avoir cette conversation, mais je n'arrivais pas à taire mes insécurités. C'était comme si tout devait sortir parce que je n'aurais pas de place pour autre chose que ce qui m'attendait dans la pièce voisine.

— Je crois que je ne le supporterais pas si c'était le cas. Je veux que tu saches que tu comptes beaucoup pour moi, Drew.

Il émit un petit son étranglé, se rapprochant de moi.

— Toi aussi tu comptes beaucoup pour moi, petite. C'est pour ça que je suis là. Je suis venu m'installer sur la côte est. J'ai même dit à papa que je ne pouvais pas être le fils qu'il aurait souhaité, pour toi.

— Tu l'as fait pour toi.

— Pour nous deux.

Je souris quand je le vis tirer sur ses cheveux.

Je baissai les yeux sur nos pieds nus. Ils avaient la même forme, les siens étaient juste plus grands.

— Tu ne pourrais jamais me décevoir, Ivy. Et ça me choque énormément que tu puisses le penser.

— Eh bien, tu n'as pas dit grand-chose à propos du bébé et l'autre nuit, dans la voiture, tu as crié sur Braeden.

Il me regarda avec un sourire en coin.

— Je passerai le reste de nos vies à lui gueuler dessus. C'est mon rôle en tant que grand frère.

— Et le bébé ? insistai-je.

— Va être gâté pourri. Parce que je vais l'aimer autant que je t'aime toi. Tu ne m'as pas déçu, Ives. Je suis au contraire très fier de toi pour avoir traversé autant d'épreuves et pour la maman que tu es déjà pour cette petite crevette.

J'avais tellement besoin de l'entendre dire ça. Maintenant, je me sentais bien plus légère.

— Je suis tellement heureuse que tu sois là.

— Moi aussi, ajouta-t-il en riant. Cet endroit m'a transformé, termina-t-il en essuyant des pouces les larmes qui avaient coulé sur mes joues à mon insu.

La façon dont il avait prononcé ces mots m'interpella.

— Que veux-tu dire ?

Ses yeux bleus d'habitude si clairs s'assombrirent.

— Drew ?

— Rien, dit-il en secouant la tête.

— Non, ce n'est pas rien. Dis-moi, insistai-je en le prenant par le bras.

— Tout va bien ? demanda Braeden depuis le seuil.

Drew profita du fait que mon attention avait été détournée pour s'éclipser.

— Prends le café.

Et il s'en alla avec mon jus de fruits.

— Tout va bien, dit-il en passant près de Braeden.

Je fixai son dos, une curieuse sensation au creux de mon ventre.

— Que se passe-t-il ? demanda B.

— Je ne sais pas, répondis-je, songeuse.

Je me secouai et me dirigeai vers le frigo pour prendre la crème.

Quand je rejoignis B, il posa sa main au creux de mon dos. Je fixai toute mon attention sur lui et sur ce qu'Anthony était venu dire.

— Tout va bien se passer, le rassurai-je.

Tout le monde était rassemblé dans le salon. Je donnai son café à Tony. Il me remercia et but une gorgée avant de poser sa tasse devant lui. Il avait l'air fatigué et ses yeux bleus étaient préoccupés.

Romeo et Rimmel étaient assis au bout du canapé, près de la chaise d'Anthony. Rim avait l'air inquiète et Romeo crispait les mâchoires, buté, comme si ce qui allait sortir de tout ça allait vite regretter de s'être placé en travers de son chemin.

Cela me rassura un peu.

Comme s'il avait senti mon regard, ses yeux bleus dérivèrent sur moi. Cela me donnait une idée du genre de joueur qu'il était sur le terrain. Sa détermination froide, sa volonté d'agir derrière la personnalité joviale. Il était prêt pour le combat et l'ennemi n'avait aucune chance.

Je m'assis près de Rimmel et Braeden, juste à côté de moi. J'osai un coup d'œil dans sa direction, un peu effrayée parce que j'allais découvrir.

Mais il avait la même expression que Romeo.

Résolu, avec une pointe de combativité dans le regard. Mais avec lui, pas de personnalité joviale. Il était aussi intense que d'habitude, prêt à défendre ce qui lui revenait de droit.

— Trent devrait être là, intervint Rimmel.

En effet, mais nous ne pourrions pas l'attendre. Nous étions trop tendus pour ça.

Drew émit un petit grognement et sortit son portable. Ses doigts volèrent au-dessus de l'écran.

— On lui racontera tout ce qui se dira, lançai-je en me tournant vers Tony.

— Attends, dit Drew en balançant son téléphone.

Quelques secondes plus tard, le bruit de pieds dévalant les escaliers attira notre attention.

Trent surgit, encore peu assuré sur ses jambes, comme s'il venait de se réveiller.

— Je suis là.

Son tee-shirt était tout froissé et il avait la marque de l'oreiller imprimé sur sa joue. Il était hirsute et clignait des yeux.

Tout le monde se tourna vers Drew, qui avait l'air un peu embarrassé.

— Il avait trop bu pour rentrer chez lui.

— En tout cas, j'ai une sacrée gueule de bois, dit-il en se laissant glisser par terre près de la chaise de Drew.

Tous les autres sièges étaient occupés.

— Il a dormi dans ta chambre ? demanda Braeden, visiblement prêt à en plaisanter toute la journée.

— Il fallait bien que quelqu'un le surveille pour qu'il ne se noie pas dans son vomi, répliqua Drew avant de marmonner : comme si tu n'avais jamais partagé une chambre avec Romeo.

— Ocean City ! lancèrent-ils en même temps.

Rimmel et moi échangeâmes un regard avant de hausser les épaules.

— Je crois qu'on ne préfère rien savoir, lui dis-je et elle me le confirma en hochant la tête.

— Tout le monde est là ? demanda Anthony en s'éclaircissant la voix.

Trent, toujours par terre gémit en entendant le volume des voix discutant et se prit la tête entre les mains. Drew leva les yeux au ciel et lui tendit son propre mug de café. Trent s'en empara comme s'il s'agissait d'un objet sacré.

— Que se passe-t-il, papa ? demanda Romeo.

— J'ai reçu un appel tôt ce matin. Un type qui était là à tes fiançailles d'ailleurs ; il bosse au ministère.

Tony détourna le regard, visiblement plein de regrets.

— Robert Bettinger est sur le point de porter plainte contre toi, Braeden. Nous sommes le week-end donc rien ne va se passer, mais dès lundi matin, ils lanceront un mandat d'arrêt.

Je poussai un petit cri et retombai contre le dossier du canapé. Un mandat d'arrêt ?

Il pouvait aller en prison ? Je posai une main sur mon ventre, me forçant à respirer calmement.

Je refusais de pleurer.

Près de moi, Braeden demeurait silencieux et tendu.

Trop silencieux.

— Quelles sont les charges ? demanda Romeo.

— Homicide involontaire.

— Non, m'exclamai-je en bondissant sur mes pieds. C'est dingue ! C'était un accident de voiture. Zach m'avait enlevée. Il me menaçait d'une arme. Il m'a violée !

— Apparemment, Robert a eu accès à l'appel au secours de Braeden. Robert prétend qu'on entend les appels à l'aide de Zach en arrière-fond. Que Braeden avait largement le temps de le sortir de la voiture.

— C'est faux ! m'écriai-je, sans chercher à retenir mes larmes.

C'était un cauchemar. J'aurais tellement voulu ne pas avoir bu cette boisson cette nuit-là. J'aurais tellement voulu être plus intelligente, plus courageuse. Peut-être que nous n'en serions pas là aujourd'hui.

— Ivy, dit Braeden, derrière moi en me prenant la main.

Je m'écartai brusquement de lui en sanglotant :

— Il ne l'a pas tué, il ne peut pas aller en prison.

— Stop ! dit Braeden en me prenant la taille par-derrière.

Le silence dans la pièce était assourdissant. Je sentais le regard des autres peser lourdement sur moi, mais je ne pouvais pas m'arrêter.

Comment pouvaient-ils garder ainsi leur calme ?

Comment pouvaient-ils rester tranquillement assis alors que la nouvelle vie de Braeden était sur le point de voler en éclats ?

— Stop ! chuchota-t-il à nouveau contre mon oreille. Calme-toi. Ce n'est pas bon pour le bébé.

— Le bébé ? répéta Tony, alarmé.

— Ivy est enceinte, l'informa Romeo.

Je m'accrochai aux avant-bras de Braeden, croisés sur mon ventre.

Anthony nous jeta un regard dévasté.

— Tu es enceinte ?

— Oui, sanglotai-je. Je vous en prie, ne les laissez pas me le prendre !

Anthony se décomposa, les yeux brillant de regret.

Je me redressai.

— C'est moi qui ai provoqué l'accident en faisant sortir la voiture de la route. Robert le sait. Je vais me livrer à la police. Comme ça, ils laisseront Braeden tranquille.

— Non, crièrent tous les hommes présents dans la pièce dans un bel ensemble.

Les hommes étaient des imbéciles.

— Ils devront bien reconnaître qu'il s'agissait de légitime défense. Il me menaçait d'une arme. Il a même tiré.

— La police sait déjà tout ça, Ivy, dit Tony d'une voix calme. Ils connaissent tous les détails de cette nuit-là. Personne n'a menti.

— Alors comment peuvent-ils faire une chose pareille ? demanda Rimmel, la voix aussi étranglée que la mienne.

— Parce que Robert pense qu'un procès peut lui donner raison. Tu seras inculpé, laissé libre, puis il y aura le procès.

— Sa carrière est foutue, dit Romeo.

— Cela ne va pas aider, c'est certain. Il est peu probable qu'une équipe te recrute avec une accusation d'homicide involontaire en guise d'épée de Damoclès. La couverture médiatique sera très négative. Aucune équipe ne veut de mauvaise publicité.

— Je vais laisser tomber le *draft*, dit Braeden calmement. Cela soulagera tout le monde.

Comment pouvait-il être aussi tranquille ? Je cherchai Romeo du regard pour qu'il m'aide, mais il fixait le mur, les mâchoires serrées.

— C'est peut-être mieux en effet, concéda Anthony, de mauvaise grâce.

— Mais il ne va pas aller en prison ! hurlai-je.

Braeden me souleva et m'assit sur ses genoux. Ses bras me serraient comme dans un étau, m'empêchant de me lever pour faire les cent pas.

— Non, j'empêcherai ça, reprit Anthony.

Je me laissai aller contre la poitrine de Braeden, brièvement soulagée par cette meilleure nouvelle.

— Vous croyez qu'il est possible de l'innocenter ? demanda Rimmel.

— Oui. Robert ne pourra jamais prouver que Braeden avait le temps de le sortir de la voiture à temps. Cela fera très mauvaise impression, car Zach était vivant et appelait au secours, mais cela ne signifie en rien qu'il n'a pas tenté de l'aider.

— Mais je ne l'ai pas fait, l'interrompit Braeden.

Personne ne lui répondit. On prit tous position derrière lui et ce qu'il venait de reconnaître.

Tony ne semblait pas le moins du monde surpris.

— Je m'en doutais. Et après tout ce qui s'est passé, fiston, je ne t'en blâme pas.

— Vraiment ?

Braeden manifestait enfin un peu d'émotion. Il n'était pas aussi indifférent qu'il voulait le laisser croire.

— Je te connais depuis tes sept ans, fiston. Je te considère comme un membre de ma famille. Valerie aussi. Tu n'es pas un assassin et tu n'en seras jamais un. Pour moi, Zach doit sa mort à lui-même. Pas à toi. Et si je me fie au silence de plomb dans cette pièce et aux regards menaçants qu'on me lance, ajouta-t-il avec un petit sourire, je dirais que tous les gens présents ici sont d'accord avec moi.

— J'aurais peut-être pu le sortir de la voiture, insista Braeden, pour tester Anthony.

— *Peut-être*. Cela suffit pour avoir un doute raisonnable. Tu ne peux pas assurer toi-même que tu ne serais pas mort si tu étais intervenu.

— Alors comment Robert peut-il porter plainte alors ? demanda Drew.

— Parce qu'il a des relations et qu'il connaît comment le système fonctionne, répondit Anthony, brutalement honnête.

— Merde ! gronda Romeo en se levant.

Il se mit à faire les cent pas derrière le divan.

— Je veux que tu te prépares, poursuivit Anthony en se tournant vers Braeden. Quand ils viendront t'arrêter, ne résiste pas. Ne dis absolument rien. Pas un mot en dehors de ce que je t'autorise à dire.

Braeden hocha la tête.

— Je vois à ton expression que tu penses que tu mérites ce qui t'arrive. Je suppose même que tu attendais que cela se produise.

J'eus un hoquet et je me tournai vers Braeden.

— Peut-être que je mérite une punition, de ne pas m'en tirer aussi facilement.

C'était pour ça qu'il était aussi calme ? C'était pour ça qu'il ne jurait pas comme un charretier ou ne faisait pas les cent pas comme Romeo ou qu'il ne pleurait pas comme moi ?

Il pensait qu'il méritait d'être puni. Comme s'il ne se punissait pas assez tout seul.

— Ce sont des conneries et tu le sais très bien, aboya Romeo.

— Peut-être qu'une fois que j'aurai payé ma dette à la société, je pourrai tourner la page.

Il avait parlé doucement, factuellement.

Cela me tua.

— Tu n'iras pas en prison, m'insurgeai-je.

— Non, mais je serai sanctionné quand même. Mon plus grand regret, c'est la NFL. Je n'aurai pas les moyens dont j'aurais eu besoin pour m'occuper de toi.

— On s'en fout ! grommela Romeo en s'immobilisant pour le fusiller du regard.

— C'était sympa cette idée de jouer dans la même équipe, à nouveau, Rome. Mais nous savons tous les deux que ça va étouffer ma carrière dans l'œuf. Même si je peux retenter le *draft* l'année prochaine, il est peu probable que les Knights voudront encore de moi.

Je ne savais pas pourquoi il pensait ça, mais à la façon dont Romeo pressait les lèvres, il devait avoir raison.

Il se résignait à son sort.

Où était mon guerrier toujours prêt à se battre ? *Il ne se battait que pour sa famille. Pas pour lui.* Je me levai si brusquement que Braeden n'eut pas le temps de réagir.

— Tu ne veux pas te battre pour toi, lançai-je, furieuse.

Il me regarda, les sourcils froncés et amorça un geste pour se lever, probablement pour me forcer à me rasseoir sur lui comme tout à l'heure.

Certainement pas !

— Ne me touche pas ! hurlai-je en reculant jusqu'à buter contre mon frère. Je refuse. Vous êtes tous là, assis tranquilles, prêts à laisser Robert tout foutre en l'air. Vous me décevez tellement. Ce n'est pas nous, ça ! hoquetai-je.

— Ivy, commença Romeo.

Je lui lançai un regard noir et il referma la bouche.

— Personne ne veut lutter ?

Je regardai Braeden. Plus résolue que jamais, malgré la peur panique qui m'envahissait, je continuai :

— Alors, c'est moi qui le ferai.

Je me ruai vers mon sac à l'autre bout de la pièce. Je le jetai sur mon épaule et enfilai mes Uggs.

— Ivy ! cria Braeden en se précipitant sur moi.

Avant qu'il ait le temps de me rejoindre, je fonçai dehors en direction de ma voiture.

Ils pensaient tous que c'était mort. Comme s'il n'y avait plus rien à faire.

Imbéciles de sportifs.

On était proche de la fin de la partie, il n'y avait plus vraiment le temps de faire quelque chose, mais le coup de sifflet final n'avait pas encore retenti. Il restait encore une action à jouer et je savais très exactement laquelle.



Chapitre 40



Braeden

Planté au milieu du jardin, je regardai sa voiture s'éloigner.

Elle ne devrait pas conduire comme ça.

Mais où avait-elle la tête ?

Et où allait-elle, bordel ?

Je fonçai impulsivement vers mon pick-up, prêt à la suivre dans la rue.

Merde !

Les clés étaient à l'intérieur.

Je donnai un coup de poing sur le volant et poussai un cri de frustration.

Je tournai la tête quand quelqu'un frappa à la vitre. Romeo me foudroyait du regard. J'actionnai la poignée et il finit d'ouvrir la portière.

— Laisse-la y aller.

Je le regardai comme s'il avait trois têtes.

— Tu es cinglé ?

— Donne-lui le temps de se calmer, poursuivit Romeo calmement.

— Tu l'as vue ? Elle disait n'importe quoi.

— Non, rétorqua Romeo avant d'esquisser un petit sourire. Elle parlait juste un peu plus fort que nous.

Je le regardai, interloqué. Je me crispai sous l'assaut du vent glacial.

— Pas toi aussi !

— Tu crois vraiment que tous les gens présents dans cette maison vont te laisser tomber ?

— Ton père...

— Mon père fera tout ce qu'il pourra *légalement*.

— Qu'est-ce que tu es en train de me dire, Romeo ?

— Tu ne veux pas aller voir Rim un moment ?

— Quoi ?

Je secouai la tête. Ils devenaient tous fous ?

— Elle est bouleversée, elle a besoin de son GFPLV. Et il faut que j'aille quelque part.

Deux remarques :

1) Il ne disait jamais GFPLV parce qu'il trouvait ça stupide. Donc il était évident qu'il avait une

idée derrière la tête.

Et...

2) I n'avait aucun endroit où aller.

— Tu vas où ? demandai-je, les bras croisés sur la poitrine.

— À un endroit que tu n'as pas besoin de connaître.

Je me rapprochai de lui, les poings serrés.

— Tu ne peux rien faire. Et je ne veux pas que tu fasses quoi que ce soit. Bordel, Rome. Laisse-moi me débrouiller.

— Donc ruiner ta carrière, bouleverser ta future femme et laisser vivre ton enfant avec le poids d'un père accusé d'homicide involontaire est ce que tu veux ? Ce n'est pas un peu égoïste, par hasard ?

Je lui sautai dessus, lui collant un poing dans sa face de Monsieur-Je-Sais-Tout.

Lorsque sa tête partit sur le côté et que je vis la lueur de surprise dans ses yeux, je me sentis envahi par une satisfaction malsaine.

— Tu l'as bien cherché, asséné-je, prêt à le frapper à nouveau.

Il sourit.

Cet enfoiré souriait.

— Ah, te voilà enfin de retour ! ironisa-t-il.

Il me défiait ?

Je fonçai à nouveau sur lui. Cette fois, il s'y attendait, alors il s'écarta et mon poing ne fit qu'effleurer son épaule. Je réagis vite et lui flanquai un coup dans le ventre.

Il me regarda, furieux. De la main, je lui fis signe de répliquer.

Cette fois, c'est lui qui attaqua ; j'essayai de l'éviter, mais il était rapide et il avait anticipé mon geste. Je pris son poing dans la mâchoire.

Cet enfoiré était ambidextre.

Il avait cogné fort et je trébuchai de plusieurs pas en arrière avant de retrouver mon équilibre. Nous étions assez proches physiquement. L'année dernière, j'avais un peu plus développé ma musculature que lui donc techniquement, j'avais un avantage, mais cela ne suffisait pas avec un homme comme Romeo.

Rome était un leader né et il agissait comme tel.

Il m'asséna un nouveau coup, et cette fois, je sentis le sang couler sur mes lèvres. Je poussai un cri et le renversai de tout mon poids.

L'allée était froide et dure. Nous étions torse nu tous les deux, mais cela ne calma pas ma colère. Je ne pensais plus qu'à la fureur qui m'avait envahie.

Et j'avais peur aussi.

C'était vrai que j'étais prêt à accepter mon destin. Mon châtement. Peut-être avait-il été impossible de sauver Zach. Peut-être que si. Mais de toute façon, ça n'avait plus d'importance. Il était mort.

Je ne le regrettais pas. C'était son châtement.

Et ce qui arrivait, c'était peut-être le mien.

Je me retournai et Romeo passa au-dessus de moi, me plaquant au sol. Je me saisis de ses bras, essayant de le renverser. Du pied, je réussis à le soulever, inversant nos positions.

Je levai le poing, prêt à frapper à nouveau. Cette fois, je ne manquerais pas ma cible.

— Stop ! hurla une voix hystérique.

Je levai les yeux et Romeo bloqua mon poing dans sa main.

Rimmel était en train de traverser le jardin à toute vitesse. Elle se prit le pied dans son jogging. Je me raidis, m'attendant à la voir chuter, mais elle reprit son équilibre, et sa course vers nous.

— Je t'interdis de le frapper, Braeden ! Trent ! Drew ! hurla-t-elle encore sans cesser de courir.

— Tu vas avoir des problèmes, chantonna Romeo.

Je le repoussai et me redressai.

— C'est lui qui a commencé.

Rimmel s'arrêta juste devant nous, les mains sur les hanches.

— Mais que faites-vous tous les deux à vous battre comme des chiffonniers au milieu du jardin ? On n'est pas au zoo !

— Romeo y aurait sa place, crois-moi !

Rimmel poussa un petit cri.

— Il m'a frappé juste là, bébé.

Romeo était doué. Il avait pris un petit ton plaintif en montrant sa mâchoire. Évidemment, Rimmel tomba dans le panneau. Elle poussa un autre petit cri affolé cette fois et fonça vers lui pour examiner son visage.

— Poule mouillée ! grommelai-je au moment où Trent et Drew nous rejoignaient.

Rimmel se retourna vers moi, furieuse mais son regard changea du tout au tout en découvrant mon visage.

— Mais tu saignes !

— Apparemment, il n'est pas le seul à avoir encaissé quelques coups, répondis-je en tapotant le coin de ma bouche.

— Mais comment as-tu pu faire ça ? lança-t-elle à Romeo en fonçant vers moi cette fois.

— Tu devrais nettoyer ça, dit Romeo.

Il était totalement tranquille, pas dérangé le moins du monde par le fait qu'elle venait de lui crier dessus. Il déposa un baiser sur le sommet de son crâne.

Elle le regarda, stupéfaite.

Romeo rentra à la maison en fermant la porte derrière lui.

Rimmel me fit face à nouveau.

— Mais qu'est-ce qui se passe ?

— Un truc de mecs.

— Je t'avais dit que parfois les frères se bagarrent, intervint Drew.

Je cachai mon sourire en me rappelant le soir où elle lui était rentrée dedans parce qu'il me menaçait.

— On ne devrait pas se battre entre nous en ce moment, reprit-elle tristement. On a besoin de se serrer les coudes.

Je me sentis mal soudain. Elle avait raison. Non seulement j'avais fichu la trouille à Ivy qui était partie en trombe au volant de sa voiture, mais j'avais frappé deux fois mon meilleur ami et blessé ma sœur.

— Je suis désolé, la tutrice.

Je passai un bras sur ses épaules, espérant que cela et l'emploi de ce surnom que je lui donnais parfois me feraient regagner quelques points.

La porte du garage s'ouvrit et le ronronnement sourd de la Hellcat se fit entendre. On se retourna tous pour voir Romeo faire marche arrière, attendant qu'on se pousse pour partir.

Je guidai Rim vers la pelouse et il recula encore un peu.

— Tu vas où ? lança-t-elle.

Il répondit quelque chose que je n'entendis pas.

Ses épaules s'affaissèrent et elle vint se placer à côté de moi.

Avant qu'il ne remonte sa vitre, je croisai le regard de Romeo. On ne se quitta pas des yeux pendant de longues secondes, le temps qu'il ferme sa fenêtre.

Puis il s'éloigna.

Je ne savais pas où il allait, mais c'était en liaison avec moi.



Chapitre 41



Ivy

Je frappai à la porte et attendis qu'on m'ouvre.

J'avais un nœud dans le ventre et je ne devais ressembler à rien. J'avais pris la route sans me maquiller et les cheveux à peine démêlés. Je portais un leggings marron et un sweat vert menthe avec une capuche bordée de fourrure. Dessous, je n'avais que le tee-shirt Wolfpack de Braeden. J'avais dormi avec et avais enfilé des vêtements confortables, car j'avais envie de jus d'orange.

Avais-je mis un soutien-gorge ?

Je ne l'avouerais pas, même sous la torture.

J'étais encore sous le choc de ce qui s'était passé ce matin. La façon dont tout le monde était resté là, silencieusement. Il avait fallu que j'agisse.

Je n'avais pas envie de venir ici.

Mais je n'avais pas le choix.

Je voulais me battre pour Braeden, comme il l'avait fait si souvent auparavant pour moi.

Je me souvenais quand il dormait devant la porte de ma chambre, juste au cas où j'aurais besoin de lui. Ce souvenir me bouleverserait jusqu'à la fin de ma vie.

Cela renforça ma résolution alors que je me tenais devant la chambre de mon ex-meilleure amie.

La porte s'ouvrit et la tête brune de Missy apparut. Elle sortait visiblement du lit. Elle était encore en pyjama et elle était ébouriffée.

— J'ai besoin de ton aide, lançai-je sur-le-champ.

Elle sursauta et me regarda, les yeux écarquillés. Elle ne s'attendait pas à me voir. Et certainement pas à m'entendre prononcer ces mots.

Mais je n'avais pas de temps à perdre. Oui, j'avais besoin d'elle et elle m'était redevable.

Elle nous était redevable à tous.

— Ivy.

— Je peux entrer ?

Elle ouvrit la porte plus largement et je pénétrai dans sa chambre. Celle-ci n'avait pas changé. Grise et jaune avec quelques pointes de blanc. Les couvertures étaient repoussées et les oreillers en désordre. Un d'entre eux avait encore la marque de sa tête.

Je restai plantée au milieu de la pièce, ne sachant pas trop quelle contenance prendre.

Quel chemin parcouru !

Avant, je me serais jetée directement sur le lit, faisant comme chez moi. Maintenant, elle était une étrangère pour moi.

Je jetai un coup d'œil à sa colocataire, allongée sur son lit, qui consultait son téléphone.

— Tu peux nous laisser une minute ? demanda Missy.

J'adressai un sourire charmant à la jeune fille.

— Bien sûr. Je te rapporte du café ?

— Oui, merci.

La fille me regarda et je répondis en faisant la grimace :

— Non.

— Tu ne veux pas de café ? demanda Missy après le départ de sa coloc.

Je haussai les épaules. Je n'étais pas venue pour parler de mes goûts et je n'avais pas l'intention de lui parler du bébé. Cela la rendrait sans doute folle de jalousie.

— J'ai besoin de ton aide, lançai-je.

— Et pourquoi t'aiderais-je ?

Je ne ris même pas, je me contentai de la regarder et de reprendre :

— Parce que tu me le dois bien et tu le sais.

— Je ne vois pas en quoi je pourrais t'apporter une aide quelconque, siffla-t-elle.

Au moins, elle n'essayait pas de se donner le beau rôle.

C'était mieux ? Bah non. Mais au moins, ça me confirmait qu'elle ferait peut-être ce que je voulais.

— C'est pour Braeden.

J'avais laissé tomber son nom comme une bombe atomique.

Et c'en était un peu une en quelque sorte.

Pour l'amitié que Missy et moi avions partagée avant.

Si elle avait explosé en vol, c'était à cause d'elle et pas de Braeden. Elle l'avait simplement utilisé comme excuse.

Ses yeux gris se mirent à briller. Même après tout ce temps, elle avait toujours un faible pour lui. Elle l'aimait ? Je n'aimais pas trop penser à ça. Était-elle même capable d'aimer quelqu'un d'autre qu'elle ?

Mais elle avait clairement de tendres sentiments pour lui et j'allais en profiter.

— Qu'est-ce qui ne va pas avec Braeden ?

Mon Dieu, je détestais l'entendre prononcer son nom comme ça. Je dissimulai ma réaction et pris une grande inspiration. Je savais qu'elle était au courant de ce qui s'était passé la nuit de l'accident. Je savais également que Braeden la jugeait responsable de l'histoire de la culotte. C'était comme ça qu'il avait appris que Zach traînait dans le coin. Missy le lui avait avoué.

Comme le BuzzBoss en savait probablement plus que moi, je ne pris pas la peine d'expliquer quoi que ce soit.

— Robert Bettinger va porter plainte contre Braeden lundi matin pour homicide involontaire.

— Quoi ? s'exclama-t-elle.

— Attention, que je ne lise pas ça dans le Buzzfeed, sinon...

— Je ne ferais jamais ça.

— Tu as intérêt sinon je te détruis devant toute l'école.

Elle me foudroya de regard. J'avançai d'un pas, la contemplant de la même façon. L'enjeu était énorme pour moi. Je pensais chaque mot que j'avais prononcé. Je la détruirais. Elle ne

pourrait plus mettre les pieds dans cet État si elle divulguait cette information.

Elle devait avoir compris que j'étais particulièrement déterminée parce qu'elle hocha la tête et reprit :

— Mais il n'a pas tué Zach.

— Non. Mais Robert est tellement dévoré par le chagrin qu'il a perdu la tête. Il a l'impression que s'il détruit la carrière de Braeden, il se sentira mieux.

— Sa carrière ?

— Tu sais qu'il va être *drafté* par une équipe de la NFL.

Elle détourna le regard. Oui, je m'en doutais, elle continuait à le suivre de loin.

Cette petite garce.

— S'il est arrêté, son recrutement sera compromis.

Elle acquiesça.

— Et quel est le rapport avec moi ?

Je lui racontai tout alors. Ses yeux révélèrent son vif intérêt et même un peu de satisfaction.

— Tu as ce dont j'ai besoin, n'est-ce pas ?

Elle acquiesça à nouveau.

L'espoir revint alors et je m'y accrochai.

— Et ça me rapporte quoi à moi ? demanda-t-elle une fois que j'eus terminé de parler.

— Rien, rétorquai-je, je n'en avais vraiment rien à faire, puis je me repris : C'est une occasion pour toi de réparer un peu le mal que tu as fait. Je sais que tu as toujours des... sentiments pour Braeden. Ne le laisse pas tomber pour quelque chose qu'il ne mérite pas.

Cela me tuait de savoir que c'était elle qui avait le pouvoir de l'aider. Je ne souhaitais qu'une chose : ne plus jamais voir sa tête.

Mais ce n'était pas pour moi que je faisais ça, c'était pour B.

Il m'avait dit qu'il ferait n'importe quoi pour moi. Et je lui avais dit qu'il en était de même pour moi.

Je le prouvais à cet instant.

Elle réfléchit pendant une longue minute. J'avais envie de hurler. Mais je me retins. Je restai là, en retenant mon souffle.

— Donne-moi un peu de temps, pour que je me change.

— Tu vas le faire ?

— Bien sûr, dit-elle, un sourire sournois s'épanouissant sur ses lèvres. Quel bien ça ferait d'être le BuzzBoss si cela ne te rapportait rien ?

Beurk, quelle mentalité !

Mais pour le moment, cela me convenait très bien.



Chapitre 42



Romeo

Prétentieuse.

C'est le mot qui me vint à l'esprit en découvrant la propriété de Robert Bettinger.

C'était une grande bâtisse de style colonial, précédée d'une longue allée incurvée. Je savais qu'il gagnait bien sa vie et qu'il était un avocat brillant ; je comprenais aussi qu'on aime les belles choses. Mais cet endroit puait l'ostentation.

Nous valons plus que vous.

Je ressentis presque de la pitié pour Zach, parce que nul doute qu'il avait ressenti de la pression, rien qu'en vivant ici. La pression de vivre selon les critères auxquels son père semblait si désespérément tenir.

Une Mercedes noire et une BMW étaient garées devant la porte d'entrée. Ces deux voitures étaient à la fois luxueuses et sinistres. Cela me procura un petit plaisir de garer ma voiture de sport jaune citron juste à côté.

Je coupai le moteur et sortis de la Hellcat en m'étirant. B m'avait donné quelques coups bien placés ce matin. J'espère que ceux que je lui avais assénés se rappelaient autant à son bon souvenir.

Mais ça en valait le coup. Le voir accepter son sort, devenir une pâle copie du petit con qu'il était m'avait fait plus peur que tout ce que mon père disait. Il avait besoin de se souvenir de qui il était. Je lui avais ouvert les portes de la mémoire.

Je lui avais aussi permis de passer un peu sa colère sur moi.

C'était à ça que servaient des frères.

Je m'interrogeai aussi sur Ivy. Je n'attendais pas moins d'elle ce matin. Elle pensait à peu près la même chose que moi, sauf que j'avais tout gardé pour moi.

Mais tout de même. Elle était enceinte et avait peur pour le père de son enfant. Je ne savais pas où elle était ou ce qu'elle faisait. Je m'inquiétais pour elle.

Braeden aussi.

En me dirigeant vers la porte, je lui envoyai un petit SMS.

On s'inquiète. Même moi. Appelle-moi.

Je croyais obtenir une réponse immédiate, mais non. Je rangeai mon téléphone dans mon blouson. Je n'eus même pas à frapper, la porte s'ouvrit devant moi.

Robert se tenait devant moi, vêtu d'un jogging bleu marine avec des bandes argentées sur le côté. Il portait un tee-shirt blanc avec par-dessus, une veste bleue à fermeture Éclair, assortie à son pantalon. On aurait dit une vidéo de sport des années quatre-vingt. C'était sa façon de paraître supérieur ?

— J'ai interrompu votre séance de musculation ? ne pus-je m'empêcher de demander.

Il me regarda, abasourdi.

— Hein ?

— Rien, répondis-je en riant intérieurement.

Il pensait donc que cette tenue le faisait paraître riche.

— Que fais-tu ici, Roman ?

Ses cheveux étaient bien coiffés et il était rasé de près. Cela contrastait avec nos dernières rencontres. Il semblait plus lui-même ce matin, un peu moins désespéré.

Je ne savais pas si c'était une bonne chose ou pas...

Bonne chose signifiait qu'il entendrait peut-être raison.

Mauvaise chose voulait dire qu'il s'était repris pour pouvoir s'attaquer à Braeden.

— Je suis venu vous parler.

— Je doute que nous ayons quelque chose à nous dire.

— Moi je pense que si.

Il amorça un geste pour me claquer la porte au nez, mais je la stoppai en plaçant ma main sur le battant.

Il me regarda, les yeux écarquillés.

— Que se passe-t-il, Bettinger ? Vous craignez de ne pas aimer ce que j'ai à vous dire ?

Un homme comme lui ne résistait jamais à un défi.

Il s'écarta pour me laisser entrer.

Le vaste vestibule était étincelant, comme je m'y attendais. Aucune fantaisie n'était tolérée et tout était à sa place. Mes parents avaient une grande maison, mais qui n'avait rien à voir avec ça. C'était un foyer. Ici, on se croyait dans un musée.

Je le suivis dans un salon formel sur notre gauche. Les meubles étaient sombres, entre cuir noir et bois brun foncé, et dégageaient une impression masculine et traditionnelle.

Je ne m'assis pas, je préférais rester debout pour pouvoir toiser cet homme dont je voulais obtenir quelque chose. Je ne lui donnerais jamais la satisfaction de le laisser me regarder de haut.

— Dis-moi ce que tu es venu faire ici et va-t'en. J'ai une affaire dont il faut que je m'occupe.

— La plainte contre Braeden, vous voulez dire ?

— Ton père est un rapide.

— Vous en doutiez ?

— C'est son droit.

Il haussa une épaule et s'assit dans un fauteuil club en cuir.

Je m'approchai lentement d'une peinture hideuse et fis semblant de m'y intéresser.

— Et est-ce votre droit de détruire la vie de quelqu'un à cause de la façon dont votre fils a vécu la sienne ?

— Si tu es venu dire du mal de mon fils, je te suggère de t'en aller, répliqua-t-il, agacé.

Je fis volte-face.

— Vous saviez très bien quand vous m'avez fait entrer que je ne venais pas pour vous apporter des fleurs et raconter des mensonges sur Zach.

— Je ne te permettrai pas de salir sa mémoire.

— Ce n'est pas la peine. Ses actions parlent pour lui.

— Il était malade.

C'était la première fois que je l'entendais admettre un peu la vérité et non pas nier tout en bloc.

Je me doutais que quelque chose n'allait pas.

— Quel était son problème ?

Il leva le regard en entendant ma question. Il m'observait différemment, bien plus gentiment, avec moi de ressentiment.

— Il n'a pas eu une vie facile, mon fils. Et c'était de ma faute. J'ai tout fait de travers et j'ai prétendu pendant très longtemps que tout était normal.

— Mais vous avez essayé de l'aider à la fin. Il était dans un hôpital.

— Je ne savais pas que son état était si avancé qu'il serait capable de tromper les médecins. Exactement comme elle. Si j'avais su... Tout aurait été différent.

J'avais presque pitié de Zach.

Mais lui ? Le père de Zach ?

J'étais désolé pour lui.

Il était visiblement rongé par les remords. J'aurais dû partir, le laisser tranquille.

Mais ce n'était pas possible.

— Comment ça, il était comme elle ?

— Sa mère. Elle souffrait d'une sévère bipolarité. Ce n'était pas vraiment un environnement idéal pour grandir.

Zach était donc bipolaire. Cela expliquait beaucoup de choses : il pouvait être une personne – le président de la fraternité – un instant et une autre, la suivante – un dingue méchant.

— Vous vous reprochez tout ça, dis-je, en allant m'asseoir sur une chaise près de lui.

— Quand tu seras père un jour tu comprendras. C'est le devoir d'un père de protéger ses enfants, même si c'est difficile. Je n'ai pas voulu voir la réalité pendant très longtemps. Et maintenant, il est mort.

— Et vous voulez punir Braeden de vos erreurs.

La colère flamba soudainement dans ses yeux.

— Braeden sera puni pour avoir laissé mourir mon fils.

— Vous êtes un bon avocat, monsieur Bettinger. Mon père vous a toujours respecté. On a toujours parlé de vous avec la plus grande considération chez moi.

Il leva les yeux vers moi, appréciant visiblement ces compliments.

Vous voyez ? Il était prétentieux.

— Vous êtes un homme intelligent. Vous savez comme moi que jamais on ne pourra prouver que votre fils est mort à cause de Braeden.

Il me jeta un regard noir. Oh oui, il le savait très bien. Je souris. Et maintenant, il savait que je savais.

— Donc vous ne faites pas ça pour que Justice soit rendue. Vous voulez ruiner la vie de Braeden afin d'essayer de compenser le fait que vous n'avez pas fait ce qu'il fallait avec votre fils.

Il bondit de son siège, les narines frémissantes.

Je le regardai.

— Peut-être croyez-vous que c'est la bonne chose à faire. Vous assurer que les gens savent qu'il n'est pas mort à cause de ses turpitudes, mais parce que quelqu'un l'a tué. En fait, votre

statut social est encore plus important que tout.

— Sors d'ici, siffla-t-il.

— Laissez tomber vos poursuites. Laissez tomber. Votre fils mérite de reposer en paix.

Il sursauta comme si je l'avais frappé.

— Comment oses-tu me faire la leçon à ce sujet ? Tu n'as aucune idée de ce que fut sa vie !

— C'est justement la raison pour laquelle il mérite la concorde dans la mort maintenant.

La concorde. C'était un mot à cinquante dollars ça. Rim déteignait sur moi.

— Tu ne veux pas la concorde pour mon fils, cracha-t-il. Tu veux sauver la face. C'est toi qui t'inquiètes de ton statut social, de ta carrière de footballeur.

— Vous vous trompez, dis-je fermement en me levant afin qu'il doive lever la tête pour me suivre des yeux. Je m'en fiche de mon statut social. Depuis bien longtemps. Ma carrière de footballeur ne craint rien. J'ai déjà signé un contrat. En béton. Ce qui arrive à Braeden n'affectera pas du tout ma carrière.

— Alors que fais-tu là ? Pourquoi essayes-tu de m'influencer ?

— Parce que je protège ma famille de la même façon que vous protégez la vôtre.

— Fiche le camp !

Il fila dans l'entrée à grandes enjambées et je le suivis à un rythme bien plus lent.

— Arrêtez les poursuites.

Il ouvrit la porte à la volée.

— Je n'arrêterai rien du tout. Rien de ce que tu diras ne me fera changer d'avis.

— Vous changerez d'avis après ce que je vais vous dire.

Je regardai par-dessus l'épaule de Robert ; Ivy venait d'arriver sur le seuil. Elle avait un regard déterminé et elle se tenait très droite.

Je souris.

— On dirait que nous avons eu la même idée, Princesse.

J'étais plus qu'impressionné de la trouver là. Dans la maison appartenant au père de son violeur. Et elle faisait ça pour mon frère.

Son regard croisa le mien.

— J'ai vu ta voiture dehors. Que fais-tu ici ?

— La même chose que toi.

Son regard s'adoucit et elle me sourit. Je lui répondis d'un clin d'œil.

— Eh bien, économise tes efforts. La réponse est non, aboya Robert.

— Je crois que vous devriez nous laisser entrer, lança une voix juste derrière elle.

J'eus un mouvement de recul. Ivy était venue avec Missy ?

C'était. Quoi. Ce Bordel ?

Ivy me jeta un coup d'œil. *Fais-moi confiance*, me dit-elle d'un regard.

Je hochai la tête.

Robert semblait aussi surpris que moi d'avoir maintenant pas une, mais deux filles sur son palier. Avant qu'il n'ait le temps de réagir, Ivy entra à l'intérieur, Missy sur les talons.

— Vous allez devoir nous écouter, monsieur Bettinger, lança Ivy. Parce que sinon le monde entier saura quel genre d'homme était votre fils.

Il blêmit. Ivy lui prit la porte des mains et la claqua.



Chapitre 43



Ivy

Je l'avais obligée à venir dans ma voiture.

Il était hors de question que je lui fasse confiance afin qu'elle me suive avec son propre véhicule comme une bonne copine loyale.

Le trajet n'avait pas été très agréable puisque je n'avais eu aucune intention de parler de tout et de rien avec elle.

J'avais très facilement trouvé son adresse, après je l'avais entrée dans le GPS et j'avais suivi les instructions. Quand j'avais remonté l'allée et que j'avais repéré le jaune citron inratable de la Hellcat, je m'étais retenue d'éclater de rire.

Bien sûr qu'il était là.

Je n'aurais pas dû sous-estimer ma famille.

— Que fait-il ici ? s'inquiéta Missy, son niveau d'anxiété montant en flèche.

— Je suppose que nous allons le savoir très vite.

Je me garai juste derrière la Hellcat et regardai Missy.

— Tu vas faire ce qu'il faut.

Ce n'était pas une question. Je ne voulais pas qu'elle me confirme quoi que ce soit. Je voulais qu'elle comprenne bien qu'elle n'y couperait pas.

— Peut-être qu'une fois que ça sera fait, tu me croiras quand je te dis à quel point je regrette tout ce qui s'est passé entre nous.

Tu veux parler de tout ce que tu m'as fait ? songai-je.

Je ne le dis pas à haute voix parce que je ne voulais pas la remonter contre moi. J'avais besoin d'elle pour le moment.

— Allons-y, dis-je en m'extirpant de ma Toyota.

Mon estomac grondait comme si j'avais faim et j'avais un peu mal au cœur en même temps. Cela faisait quelque temps que je souffrais de nausées matinales. Au départ, je ne m'en étais pas trop inquiétée, je n'y faisais même pas attention, mais ce n'était plus possible maintenant que j'en connaissais la cause.

J'aurais dû manger quelque chose ce matin. Que je me sente mal ou non, mon bébé avait besoin d'être alimenté.

En même temps, je n'avais pas vraiment prévu de me retrouver devant cette maison

aujourd'hui.

Alors que je m'apprêtais à frapper, la porte s'ouvrit à la volée et je découvris Robert en train de hurler sur Romeo. Celui-ci semblait s'en moquer royalement.

Typique.

Mais je n'appréciais pas trop ce que Robert disait. Si Romeo n'était pas parvenu à l'influencer, quelles étaient mes chances ?

Tu as le BuzzBoss avec toi.

Bon sang, c'était réconfortant comme idée.

Mais cela n'avait pas d'importance.

Cela n'avait pas d'importance que Romeo ne soit pas parvenu à grand-chose, que Robert me rappelle l'enfer que m'avait fait traverser Zach. Cela n'avait pas d'importance non plus que mon ancienne meilleure amie soit juste derrière moi et que je l'utilise comme une sorte d'arme secrète.

J'allais le faire.

Je ne partirais pas d'ici avant d'avoir obtenu ce que je voulais.

Quand je repoussai la porte, Robert me regarda comme s'il n'arrivait pas à croire que je me sois introduite dans ce mausolée qu'était son domicile.

— Il t'appelle Princesse ? demanda Missy en nous regardant tour à tour Romeo et moi.

En guise de réponse, Romeo me rejoignit et passa un bras sur mes épaules. Missy le regarda, bouche bée, déposer un petit baiser au sommet de mon crâne.

— Je t'ai envoyé un SMS et tu n'as pas répondu, grommela-t-il.

— J'étais occupée.

— Je vois ça.

Missy nous regardait, toujours aussi abasourdie. Je n'étais pas aussi proche de Romeo avant. Cela s'était développé naturellement au cours du temps, mais Missy n'était plus dans ma vie alors.

— Je ne sais pas ce que vous venez faire ici, mais si vous ne déguerpissez pas, j'appelle la police.

— Vous ne ferez pas ça, répliquai-je en m'écartant de Romeo.

Il me laissa faire, tout en restant très proche de moi.

— Et comment sais-tu ça ?

— Parce que vous avez très clairement dit que vous ne vouliez pas souiller davantage le nom de votre fils.

— S'il est souillé, c'est à cause des mensonges que vous répandez partout.

— Je n'ai rien à voir avec l'agression de Rimmel et Romeo.

Il s'apprêtait à argumenter, mais je levai la main pour l'interrompre.

— Je ne suis pas venue débattre de tout ça avec vous. Ou même en discuter. Nous ne serons jamais d'accord. Mais cela n'a aucune importance. Ce qui compte est que vous compreniez ce qui arrivera à Braeden si vous engagez des poursuites.

Je traversai le salon à la décoration chargée et désignai une table basse à Missy.

Elle tomba à genoux et sortit son ordinateur portable. Le temps qu'il démarre, elle rangea la sacoche près d'elle.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Robert en nous foudroyant du regard, Missy et moi.

— C'est la seule chance que je vous offre, répondis-je sèchement.

Romeo se tenait un peu plus loin, les bras croisés, observant la scène, sans mot dire.

— Je comprends l’amour que vous portiez à votre fils, monsieur Bettinger. Personne ne vous le reproche. Mais je pense qu’il faut que vous sachiez que Zach était loin d’être un gentil garçon. Il a fait des choses graves. Très graves.

— Si tu fais allusion à ce prétendu viol...

— Ce n’est pas un prétendu viol ! aboyai-je.

Comment osait-il sous-entendre que c’était une invention ? C’était la pire chose qui me soit arrivé et il était hors de question que je le laisse nier ça.

— Votre fils m’a droguée. Il a pris ma clé de chambre, m’y a conduite et m’a violée dans mon propre lit. Il m’a dit des horreurs cette nuit-là, que je n’oublierai jamais. Il faudra que je vive avec elles. Avec sa voix qui se moque de moi alors qu’il me viole.

Robert se décomposa et avança d’un pas. Une lueur de rage brûlait dans ses yeux, quand il avança vers moi.

Mais je ne reculai pas d’un pouce.

Romeo avait remarqué son geste et il vint poser sa main sur l’épaule de Robert.

— Reculez, ordonna-t-il.

Ce n’était pas un avertissement amical.

— J’ai des preuves, poursuivis-je. J’ai un fichier complet de photos qui prouvent clairement ce qui s’est passé cette nuit-là. C’est votre fils qui les avait prises parce qu’il était fier de lui. Puis il les a envoyées au BuzzBoss en espérant que tout ça deviendrait public et m’humilie davantage.

Robert émit un petit son étranglé.

— Je ne te crois pas.

— Vous pouvez y croire, intervint Missy et ce ne sont pas les seules photos qu’il a envoyées au BuzzBoss.

— Mais c’est quoi ce BuzzBoss ? demanda Robert, l’air moins assuré.

— C’est comme une hotline pour chaque étudiant de l’université. Une sorte de chaînes de mails, mais bien plus rapide et efficace.

— Je doute que le Doyen autorise une chose pareille.

— Non, en effet, poursuivit Missy. Il a été fermé. Mais rien ne se perd sur le web et ça, l’université n’y peut rien.

— Et comment savez-vous ce que le BuzzBoss avait appris tout ça ?

— Parce qu’il est devant vous, lança Missy en se redressant.

Et comme pour prouver ce qu’elle venait de dire, elle sortit son téléphone de sa poche, lança quelques opérations puis le glissa à nouveau dans sa poche.

Quelques secondes plus tard, mon téléphone et celui de Romeo tintèrent. Romeo sortit son portable de la poche arrière de son jean et alluma l’écran.

— Bon. Vous voulez jeter un coup d’œil ? lança Romeo avant de commencer à lire à haute voix : *La plus grosse affaire de l’année #BuzzBoss sait tout. Prochainement.*

Il présenta son écran à Robert pour qu’il puisse lire la notification. Je sortis mon téléphone et fis de même.

La lueur de défi dans son regard s’éteignit et ses épaules se voutèrent sous la main de Romeo.

— Qu’avez-vous sur lui ?

Missy se laissa à nouveau tomber devant l’ordi. En quelques secondes, elle ouvrit des fichiers et des fichiers de photos.

— Le voilà au début de l’année dernière, en train de bizuter un des exclus de la fraternité Omega.

Elle tourna l'écran de telle manière qu'on voie une photo de Zach tenant un étudiant à l'air très juvénile et lui versant ce qui ressemblait à de la vodka dans la bouche. On voyait que le gamin était déjà ivre et s'étranglait en déglutissant. Il avait un œil au beurre noir et saignait du nez.

— Le voilà volant quelque chose dans un magasin local. J'ai une vingtaine de photos montrant la même chose. J'imagine qu'il a volé pas mal de trucs en une vingtaine d'expéditions de ce genre.

Missy ouvrit plusieurs images où de toute évidence, Zach volait des choses.

— Cette fois, il vandalise la voiture d'un prof il y a plusieurs semestres. J'ai entendu dire que cette peinture a été très dure à retirer et que le prof a dû faire repeindre entièrement son véhicule.

Une autre image apparut sur l'écran.

— Là, il agresse une fille d'une sororité.

Cette image était particulièrement difficile à regarder pour moi, mais il fallait que je la voie. Elle était pieds et poings liés sur un lit. Complètement nue et Zach... lui faisait des choses avec une bouteille de bière.

J'avais dû émettre un son parce qu'en une seconde Romeo se précipita vers moi. Il détourna gentiment mon visage de l'écran.

— Enlève ça, ordonna-t-il.

J'entendis un autre clic signalant qu'on était passé à un autre cliché. Puis un autre. Et encore un autre.

Chaque photo était pire que la précédente. J'étais horrifiée ; je n'étais pas la première femme qu'il avait agressée. Sur certains clichés, ce qu'il faisait était tellement horrible que je me sentais coupable de me plaindre autant de ce qui m'était arrivé.

Je finis par cacher mon visage contre le torse de Romeo alors que Missy passait en revue des photos avec de plus en plus de détails scabreux. Il me faudrait au moins une séance de thérapie en plus après tout ça. Depuis mon agression, j'avais eu tellement honte, je refusais à tout prix que les gens sachent ce qui m'était arrivé, qu'ils me considèrent comme une victime.

Est-ce que ces filles ressentaient la même chose ?

Avai-elles honte ? Peur ? Est-ce qu'elles étaient seules ?

Peut-être que si j'avais parlé, j'aurais aidé certaines d'entre elles.

Je me mis à trembler et Romeo jura dans sa barbe.

— Je crois qu'il a compris, dit-il à Missy.

J'entendis le bruit du capot de l'ordinateur qu'on fermait. Je pris quelques secondes supplémentaires pour me remettre.

— J'en ai d'autres du même acabit, ne vous y trompez pas. Le tout est sauvegardé sur un disque dur dont je suis la seule à connaître la localisation, déclara Missy.

J'entendis le bruissement du sac qu'elle avait apporté. Je relevai la tête.

— À propos de Braeden... commença-t-elle en s'accrochant au sac. Je sais qu'il avait le projet de le tuer. Il me l'a dit.

— Ce n'est pas vrai, souffla Robert, la voix tremblante.

— Il avait une véritable obsession pour moi avant sa mort. Il croyait que nous pourrions être ensemble.

Elle laissa tomber le contenu du sac sur la table.

— Voilà les cadeaux qu'il m'a envoyés. Avec à chaque fois, un petit mot de sa main. Vous reconnaissez son écriture ? demanda-t-elle en lui tendant une petite carte.

Il la fixa. Mon cœur se brisa quand il commença à pleurer.

Missy lui reprit la carte des mains comme si elle craignait qu'il la détruise.

— Il a volé cette robe dans le magasin d'Ivy. La nuit où il l'a enlevée, il l'a laissée à ma porte avec un petit mot. Il voulait que je la porte le lendemain soir pour fêter la mort de B et Ivy. Le message est très clair.

Romeo émit un petit son et je lançai un regard reconnaissant à Missy.

Mais elle n'avait pas terminé.

— Vous pourrez vérifier le registre des visites de l'hôpital. Il a reçu une visite avant d'être libéré. Moi. J'ai donné un faux nom : Blair Brien. Je suis sûre que si le personnel témoigne, ils pourront m'identifier.

— Mon fils, dit Robert, la voix brisée.

— Votre fils était très malade, dit Romeo gentiment, comme s'il parlait à un homme sur le point de craquer. Vous me l'avez dit et je vous crois. Tout le monde vous croit. Peut-être que ce qu'il a fait est un symptôme de sa maladie. Pour le moment, ce n'est pas public, mais je pense que nous pouvons tomber d'accord sur le fait que rien n'égale la gravité de ce que Missy vient de révéler.

Robert était vaincu, totalement, à un point que je n'avais pas vu avant. Il sombra littéralement dans le fauteuil club en cuir, s'enfonçant dans les coussins.

— Vous pouvez rendre tout ça public ? L'utiliser pour ruiner la réputation de mon fils ?

— Et la vôtre compléta Romeo.

— Ma femme n'accepterait jamais de revenir, en ce cas, dit-il d'une voix blanche.

Si cela n'avait pas été pour Braeden, je me serais senti très mal.

— Oh, je ferais ça, oui, dit Missy d'une voix glaciale tellement elle semblait résolue. Le BuzzBoss ne garde aucun secret. Cela me coûterait cher. Mais encore plus à vous, termina-t-elle en nous regardant tour à tour Robert et moi.

— Que voulez-vous ? sanglota-t-il.

Mon estomac se retourna. J'avais le vertige. Ce que nous faisons était épouvantable. Nous étions en train de faire chanter un homme.

Mais avions-nous le choix ?

C'était lui ou moi.

Exactement comme la nuit où Braeden avait choisi lui aussi.

Lui ou Zach.

— Abandonnez cette vendetta contre Braeden, proposa Romeo, sur un ton froid et calculateur.

Il était bien le fils de son père, un avocat lui-même. Il savait exactement quand il fallait achever l'adversaire.

— Laissez tout tomber, ne portez pas plainte et tenez-vous très loin de ma famille.

— Et si je fais ça, qu'est-ce qui me dit que vous ne publierez pas toutes ces informations pour vous venger ?

— Je vous donne ma parole, reprit Romeo. Et je crois que vous savez ce qu'elle vaut.

— Et elle ? demanda Robert en regardant Missy.

— Elle va tout détruire, répondit Romeo.

Missy écarquilla les yeux et je crus un instant qu'elle allait protester.

— Si la moindre information qu'elle a divulguée aujourd'hui finit sur le Buzzfeed, vous pourrez l'attaquer en diffamation et je témoignerai en votre faveur.

— Tu ne ferais pas ça, s'écria-t-elle.

— Oh que si !

— On est d'accord alors ? demandai-je, pressée de quitter cet endroit.

— Quel choix me reste-t-il ? répliqua Robert, misérable.

— Il y a toujours un choix, dis-je. Il faut juste savoir celui avec lequel vous pourrez vivre.

Robert réfléchit un instant.

— Laissez votre fils reposer en paix, ajouta doucement Romeo.

— Je vais abandonner ma plainte. Votre ami sera tranquille.

Je hoquetai, craignant d'avoir mal entendu.

Romeo avança d'un pas, la main tendue.

— J'ai votre parole ?

Robert regarda Romeo, puis sa main. Il glissa lentement la sienne dans celle de Romeo et dit :

— Tu as ma parole.

Puis il se tourna vers Missy.

— J'aimerais bien ta parole aussi.

Elle ne vaut pas grand-chose, pensai-je. Mais ce n'était pas le moment de le lui dire, maintenant, que nous avons obtenu ce que nous cherchions.

— Très bien, dit-elle en lui serrant la main aussi.

Puis, elle commença à réunir ses affaires. Robert se tourna vers Romeo.

— Je vais appeler ton père pour le prévenir. Puis je préviendrai mes contacts que je laisse tomber.

— Faites ça tout de suite. Si Braeden reçoit ne serait-ce qu'une amende pour excès de vitesse lundi, je balance toute cette merde moi-même.

— Je porterai plainte.

— Il faudra déjà prouver que ça vient de moi.

— Tu es tellement arrogant, marmonna Robert.

— Je pourrais en dire autant de vous, répliqua-t-il en lui adressant un sourire qui n'atteignit pas ses yeux.

— Maintenant que vous avez obtenu ce que vous vouliez, je vais vous demander gentiment de quitter les lieux.

Il n'y avait rien de gentil dans la façon dont il avait prononcé ces mots.

— Avec plaisir, dis-je en partant en tête.

Un vertige me submergea et je vacillai sur mes jambes.

— Ho, la, cria Romeo en fonçant vers moi pour me soulever. C'est le bébé ? s'inquiéta-t-il.

— Le bébé ? s'exclama Missy.

Je fermai les yeux en frissonnant.

— Ivy, s'inquiéta encore Romeo en me secouant légèrement.

Je rouvris les yeux.

— Ce n'est rien. À cause de tout ça, je n'ai rien mangé ce matin, j'ai à peine touché à mon jus d'orange.

— Sacré jus d'orange, dit-il en riant.

— Ne le dis pas à B. Il va s'inquiéter. Il a assez souffert comme ça.

Romeo me regarda, les sourcils froncés.

— S'il te plaît.

— D'accord, mais tu vas manger tout de suite.

Robert se rapprocha de nous et m'observa avec attention.

— Tu attends un enfant ?

— Oui, répondis-je, le menton relevé.

— Je comprends pourquoi tu as lutté avec cette énergie. Si tu te bats comme ça pour le père de ton enfant, tu le feras avec encore plus de détermination pour ton enfant.

— Oui, ne l'oubliez jamais.

Ma réponse, qui ne comportait pas une once de doute, fit naître un pâle sourire sur les lèvres de Robert.

— C'est bon alors. J'espère que tu feras du meilleur travail avec ton enfant que moi.

— On y va, lança Romeo à Missy.

On sortit de la maison, alors que Robert nous tenait la porte. Enfin, je ne sortis pas par moi-même ; Romeo refusa de me lâcher.

Il était pire que Braeden.

La porte claqua derrière nous alors que Romeo dévalait les marches.

— Attends ! lança Missy.

Il fit volte-face. Elle se précipita vers nous.

— Tu es enceinte ? demanda-t-elle. C'est le bébé de Braeden ?

Je serrai le bras de Romeo ; j'étais sûre qu'il allait balancer des mots agressifs. Je n'aimais pas Missy, mais elle venait de nous aider à épargner la prison à Braeden.

— Oui.

Une myriade d'émotions passa dans son regard dont une que je ne pouvais plus ignorer.

— Tu l'aimes, n'est-ce pas ?

— Cela n'a pas d'importance puisque c'est toi qu'il aime, répondit-elle tristement.

— Je suis sincèrement désolée.

— Moi aussi.

Romeo ne semblait pas vraiment ému par notre petit moment mélodramatique. Il émit une sorte de grondement et me secoua gentiment.

— Donne-lui tes clés, Princesse.

— Mes clés ?

— Tu rentres avec moi.

— Ma voiture...

— Missy peut la ramener chez nous.

Il avait fumé ou bien ? Ou alors j'étais vraiment dans le cirage et j'entendais des voix.

— Tu nous rejoins là-bas, Missy ?

— Non, mais t'es sérieux ? demandai-je en me tortillant pour chercher à lui échapper.

Je voulais rentrer par moi-même.

— Sérieux comme un pape. Arrête de gigoter. Je ne te lâcherai pas.

— Espèce d'idiot !

— Euh, tu n'as rien de plus puissant, Princesse ?

Il semblait s'amuser follement.

— Je peux marcher, grommelai-je.

— La dernière fois qu'on t'a laissée faire, je t'ai retrouvée ici.

Je sursautai. Braeden devait être fou d'inquiétude. Romeo n'était pas le seul à m'avoir envoyé des textos.

— À quoi tu penses ? demanda-t-il.

Je fronçai les sourcils.

— Tu sais qu'il ne sera pas en colère contre toi très longtemps. Il n'y arrive pas. Ceci dit, tu

n'aurais jamais dû venir ici toute seule, termina-t-il en me foudroyant du regard.

— Je n'étais pas seule, fis-je remarquer.

On se tourna tous les deux vers Missy comme si on venait seulement de se rappeler qu'elle était là. Elle nous observait, le visage fermé. Mais je savais malgré tout qu'elle était peinée. Je vivais la vie qu'elle aurait voulu pour elle.

Le plus triste c'était que ça avait été sa vie aussi. C'était elle qui avait tout fichu en l'air.

— On devrait rentrer, lançai-je en m'agitant à nouveau.

— Je ne te quitte pas des yeux. Pas après que tu as manqué de tomber tête la première ici. Mon neveu a la dalle.

— C'est un garçon ? demanda Missy, la voix brisée.

— Il est encore trop tôt pour le savoir, dis-je en donnant un coup de coude à Romeo. Il aime l'appeler comme ça, c'est tout.

Je sortis les clés de mon sac et les lui tendis.

— Cela ne te dérange pas ?

— Pas du tout, dit-elle en les prenant.

— On te suit. Je m'arrêterai au premier restaurant que je croiserai, prévint Romeo en se dirigeant vers la Hellcat dont il réussit à ouvrir la portière sans me poser.

— D'accord, dit Missy dont la voix semblait déjà un peu éloignée.

— Tu veux quelque chose ? demanda Romeo.

Il était vraiment très prévenant.

— Non, merci.

Elle semblait un peu surprise de cette proposition.

— Alors à tout à l'heure. On te ramènera à la résidence universitaire.

Missy démarra la première puisque ma voiture était garée derrière celle de Romeo. Une fois qu'elle fut loin, Romeo demanda :

— Tu crois qu'on peut lui faire confiance avec ta voiture ?

— J'espère, répondis-je en faisant une grimace.

Il démarra puis fis une pause et se tourna vers moi.

— C'est toi qui as tout fait dans cette histoire.

— J'ai pu compter sur des renforts, dis-je en lui tapant sur le bras.

— Comment savais-tu qu'elle accepterait de t'aider ?

Je jetai un coup d'œil à l'extérieur.

— Parce qu'elle est amoureuse de lui.

— J'imagine qu'aller la trouver n'a pas été très agréable. Ainsi que ce qui s'est passé ici.

Je chassai le souvenir des quelques photos que j'avais vues.

— Cela valait le coup.

Tout pour Braeden.

— Tu veux me faire plaisir ? demanda Romeo alors qu'il reculait dans l'allée.

— Comment ?

— Épouse mon frère, d'accord ? Non seulement il t'aime, mais je veux que tu restes avec nous.

— Je vais y réfléchir, répondis-je en souriant.

Il leva son poing et je vins cogner le mien contre le sien.

— Il est tranquille maintenant.

Il était aussi soulagé que moi.

Je me laissai aller contre le siège en cuir en soupirant.
Il était tranquille.



Chapitre 44



Braeden

J'étais dans l'allée quand Ivy arriva.

Dès qu'elle coupa le moteur, je fonçai vers elle et ouvris la portière.

— Mais à quoi tu...

Je m'interrompis brutalement.

Missy me regardait en clignant des yeux tellement elle était surprise.

— Deux secondes. C'est le temps que je te laisse pour t'expliquer, grondai-je en jetant un coup d'œil à l'intérieur de la voiture à la recherche d'Ivy.

Elle était vide. Où était ma copine ?

Je reculai et Missy coupa le moteur.

— Elle arrive, dit-elle, les yeux plantés dans les miens.

C'était comme s'ils s'étaient fichés dans mes prunelles et refusaient de les lâcher.

Il y a longtemps, ça m'aurait plu.

Maintenant, ça m'énervait.

— Mais encore ?

Le ronronnement familier de la Hellcat interrompit notre conversation. Je me tordis le cou pour observer Romeo qui se garait dans l'allée. En regardant à travers le pare-brise, j'aperçus Ivy qui me saluait de la main. Il arrêta sa voiture juste à côté de moi et j'oubliai Missy, préférant ouvrir la portière d'Ivy.

Quand elle sortit du véhicule, je laissai échapper une bordée de jurons.

— Tu sais que je suis fou de rage ? m'écriai-je, en la prenant dans mes bras.

— Je suis désolée, dit-elle tout contre mon épaule.

— Tu ne répondais pas à ton téléphone. J'étais fou d'inquiétude.

— Tout va bien, je te le promets.

Romeo s'approcha de nous un gobelet en carton à la main. Il le tendit à Ivy.

— Il y en a encore.

Elle gémit et je les regardai tour à tour.

— Il est aussi autoritaire que toi, s'agaça-t-elle.

— Elle n'a pas pris de petit-déjeuner, dénonça-t-il.

J'émis un petit son désapprobateur et pris le gobelet qui semblait contenir le reste d'un milk-

shake. Je le tendis à Ivy.

— Nourris mon gamin.

— J'ai mangé un hamburger dans la voiture.

Romeo et moi continuâmes à la fixer jusqu'à ce qu'elle lève les yeux au ciel et porte le gobelet à ses lèvres.

Alors je me tournai vers lui.

— Merci de l'avoir retrouvée et de l'avoir ramenée.

On se serra la main. Il précisa :

— En fait, c'est elle qui m'a trouvé.

Je jetai un coup d'œil à Missy me demandant ce qu'elle venait faire dans toute cette histoire.

— On m'explique ?

— À l'intérieur, répondit Romeo. Tout le monde est encore là ?

Je hochai la tête.

— Même ton père. Rim s'inquiétait.

Pas besoin d'en dire plus, il fonça vers la maison immédiatement. Je pris la main d'Ivy dans la mienne, entrelaçant nos doigts. On fit quelques pas en direction de la bâtisse puis elle se retourna vers Missy et lança :

— Viens.

Je lui jetai un coup d'œil en coin sans commenter la présence de la diablesse parmi nous.

Missy nous emboîta le pas silencieusement. Lorsqu'on entra, tout le monde nous dévisagea avec stupéfaction. Missy avait pâli, mais ne disait rien. Elle releva le menton avec arrogance.

Rimmel était déjà sur les genoux de Romeo et Anthony se trouvait toujours sur la même chaise qu'il occupait depuis qu'il était venu annoncer que j'allais être arrêté.

Depuis notre bagarre dans l'allée, j'avais réfléchi à ce que Romeo avait dit. Était-ce égoïste de ma part d'accepter mon châtement, même s'il n'était pas totalement mérité ? Même si cela bousillait non seulement mon avenir, mais aussi celui d'Ivy et du bébé ?

Je n'étais pas un homme faible. Loin de là, même. Tout le monde disait de Rome qu'il était l'alpha de la famille et c'était vrai, il était notre chef. Mais cela ne voulait pas dire que je n'étais pas un alpha moi aussi.

Mais comment lutter sans aggraver les choses ? J'étais fatigué aussi. Gérer autant de problèmes était épuisant.

— Ivy a du nouveau, dit Romeo, détournant l'attention de Missy et m'obligeant à sortir des pensées.

Je tournai la tête vers Ivy. Elle me regardait en souriant.

— Je suis allée voir Robert.

— Quoi ?

— Doucement, me dit-elle et Drew éclata de rire.

Je lui jetai un regard de travers.

— Tu trouves amusant que ta sœur soit allée dans la maison où a grandi son violeur ?

Cela le calma aussitôt.

— Je n'y suis pas allée seule. Missy était là et Romeo était présent quand je suis arrivée.

— Tu es allé voir Robert ? demanda Rimmel à Romeo.

— Je ne pouvais pas accepter comme ça, ce qu'il projetait de faire contre nous.

— Roman, lança Tony. Je ne suis pas certain que c'était une bonne idée. Vous lui avez probablement fourni des éléments pour le procès.

— J’ai apporté un peu d’éléments à moi, dit Ivy.

— Tu aurais dû la voir, B. Elle a tout déchiré.

— Déchiré quoi ? demandai-je, perdu.

Ivy vint s’asseoir sur la table basse au milieu de la pièce.

— Je suis allée voir Missy directement en partant d’ici.

Elle s’avança d’un pas en hochant la tête.

— En tant que BuzzBoss, elle a un disque dur complet des turpitudes de la moitié des étudiants de cette université.

— Tu veux dire la totalité des étudiants, corrigea Missy.

Je lui jetai un coup d’œil et elle reprit, en haussant les épaules :

— Les gens sont sournois.

Elle savait de quoi elle parlait...

— Zach était tellement dérangé que je me doutais qu’il avait fait du mal à beaucoup d’autres gens au fil du temps. Je ne m’étais pas trompée. Missy avait des fichiers entiers des horreurs qu’il a commises.

Pourquoi ces mots me mettaient aussi mal à l’aise et pourquoi ses jolis yeux bleus s’obscurcissaient.

— Qu’est-ce que tu as fait, Ivy ? demandai-je calmement.

Je voyais bien que quoi qu’elle ait fait, cela lui avait coûté.

— Nous... commença-t-elle en regardant Rome et Missy. Nous lui avons juste montré qu’il ferait mieux d’abandonner les poursuites et de laisser son fils reposer en paix.

Je jetai un regard dur à Romeo.

— Dis-moi !

Ce qu’il fit. Il raconta à tout le monde ce qui s’était exactement passé chez Robert Bettinger. J’étais estomaqué. Ivy était toujours assise sur la table basse et sirotait son milk-shake comme si de rien n’était. Elle fait chanter un puissant avocat tout de même.

Une fois qu’il eut terminé, Romeo se tourna vers son père.

— Je crois que la probabilité que Robert abandonne toute poursuite est élevée.

Anthony le confirma.

— Avec le genre d’informations que vous détenez sur son fils, il le fera. Robert vit toujours ici et je ne pense pas qu’il veuille salir son nom. Je le connais depuis longtemps : sa parole a de la valeur.

C’était fini ?

Il y a quelques heures, je faisais face à une menace de plainte pour homicide involontaire et j’envisageais la fin de ma carrière sportive et maintenant... quelques heures plus tard, tout cela avait disparu.

Je regardai Rome. Il sourit. Je sentis quelque chose se briser en moi. J’étais libre.

— Princesse ne rit pas, se moqua gentiment Romeo.

Rimmel pouffa.

Je fis volte-face pour regarder Ivy. Elle avait dû reconnaître l’expression dans mon regard, car elle baissa le gobelet qu’elle portait à ses lèvres. Je me ruai sur elle et la soulevai.

— Tu t’es battue pour moi.

— Pour nous.

— Tu n’aurais pas dû aller là-bas, grommelai-je en la serrant très fort contre moi ; c’était stupide et imprudent. Et puis ça t’a fait du mal.

Elle posa ses mains dans mon dos pour me serrer plus fort.

— C'est aussi grâce à Missy. C'est elle qui a utilisé les informations qu'elle détenait sur Zach pour convaincre Robert.

Je me plaçai devant Missy qui leva des yeux un peu inquiets vers moi, mais elle ne recula pas.

Je la serrai contre moi. Ce n'était pas le genre de câlin que je faisais à Ivy ou même à une amie. Mais tout de même. Je m'écartai ensuite pour la regarder dans les yeux.

— Merci, Miss.

— Je t'en prie, répondit-elle, d'une voix étranglée.

Je fis face au reste du groupe. Je saisis au vol une Rimmel hilare qui se jeta dans mes bras.

— Je suis tellement heureuse.

— On est deux, la tutrice, rigolai-je.

— Des bières, qu'on fête ça ! cria Drew.

— Il n'est même pas midi, protesta Ivy.

— Je refuse de boire à nouveau, gémit Trent.

— J'ai complètement oublié ! Ivy, on n'était pas censés aller ce soir au Screamerz pour fêter...

Elle s'interrompit, grimaçant en regardant Tony.

— Vos fiançailles avec des gens de votre âge ? enchaîna celui-ci en riant.

Romeo ricana lui aussi.

— J'avais complètement oublié, dit Ivy.

— On peut annuler, suggérai-je.

— Quoi ? Mais tout le monde sera là, s'écria Ivy.

— Cela pourrait être une fête de fiançailles pour nous et une simple soirée pour vous en même temps, proposa Rimmel.

— Elles se lient contre toi, B, se moqua Romeo.

— D'accord, marmonnai-je en réorganisant mes plans pour la soirée.

Anthony se leva.

— Je vais y aller. Valerie attend des nouvelles. Elle sera soulagée. Je suis heureux pour toi, fiston, finit-il par dire en me rejoignant.

— Merci.

On s'étreignit. J'avais une bonne idée maintenant de ce que ça aurait été d'avoir un père. Peut-être que j'en avais eu un tout ce temps finalement. Tony m'avait toujours traité comme tel. Il avait été là pour moi, comme ce matin, à rester avec moi toute la matinée pour essayer de trouver un moyen de sauver mon avenir.

C'était ça, une famille.

Pas par le sang.

C'était ce que j'allais inculquer à mon enfant.

J'avais la gorge serrée quand je m'écartai de lui. Il dut remarquer mon émotion, car il hocha la tête et dit :

— Je serai toujours là pour toi, fiston.

Il ramassa sa serviette et ses clés qui étaient posées sur la table.

— Cela vous dérangerait si je vous accompagnais ? demanda Rimmel.

— Tu veux voir mes parents ? s'étonna Romeo.

— J'ai une idée et Valerie est la personne qu'il me faut, confirma Rimmel.

— Tu es sûre, bébé ?

— Tout à fait. Tu veux venir ? demanda-t-elle à Ivy. J'aurais besoin de ton aide.

— C'est mon devoir de demoiselle d'honneur, dit-elle en hochant la tête.

— Eh bien, ce sera un plaisir d'être accompagné par deux aussi charmantes demoiselles. Avec ça et l'annonce que tout se termine bien pour Braeden, Valerie va être au septième ciel.

Rimmel sourit et je ris doucement.

— L'atmosphère se réchauffe entre vous.

— Je suis juste heureuse, confirma Rimmel.

— Appelle quand tu as terminé, dis-je à Ivy. On viendra te chercher.

Tony était déjà devant la porte, prêt à partir ; Rim le rejoignit après avoir salué Romeo. Ivy prit son temps, traversa la pièce en sautillant presque et en faisant des câlins à tout le monde.

Elle était marrante !

— Tu as mis de l'alcool dans son milk-shake ? demandai-je à Romeo alors qu'elle étreignait Drew.

Puis elle alla prendre le pauvre Trent qui avait toujours la gueule de bois dans ses bras. Elle fronça le nez.

— Tu pues. Va prendre une douche !

— Bien, madame, marmonna-t-il.

— Oh, dit-elle alors qu'elle se dirigeait vers la porte et qu'elle aperçut Missy. Euh...

— Je vais la ramener sur le campus, intervins-je.

Ivy se tourna vers moi, une lueur d'inquiétude dans le regard.

— J'irai avec lui, ajouta Romeo.

Cela sembla la rassurer et elle se tourna vers Missy.

— Merci pour tout.

— C'était le moins que je pouvais faire.

Ses yeux étaient pleins de regret et je savais que c'était parce qu'elle savait qu'elle aurait pu faire partie de cette famille, mais elle avait choisi une autre voie.

Ce qu'elle venait de faire la rendait peut-être moins méprisable, mais elle ne serait plus jamais un membre de la famille.

Les filles partirent avec Tony.

— J'ai beaucoup de choses à faire avant la fin de la journée, annonçai-je aux gars. Trois d'entre vous vont m'aider.

— Mais Trent doit d'abord prendre sa douche, lança Drew. Comme ça, on ne sera pas obligés de subir son odeur toute la journée.

Trent nous fit un doigt d'honneur. Fois deux.

— Qu'as-tu en tête, B ? demanda Romeo.

Quelque chose qui, encore ce matin, semblait bien peu certain. Mais maintenant, c'était lancé : mon avenir.



Chapitre 45



Ivy

Il y avait eu une fuite.

On aurait dû s'en douter. Mais avec tout ce qui s'était passé et le fait que nous avions failli oublier notre propre fête, ce n'était pas si étonnant.

Et bien sûr, le dernier Buzz, merci au BuzzBoss, avait certainement contribué à répandre l'info comme une traînée de poudre. Franchement, le fait qu'elle soit rentrée après tout le drama de ce matin et qu'elle ait posté l'info comme quoi j'avais prévu une fête au Screamerz pour Romeo et Rimmel ne me faisait pas vraiment plaisir.

Cela me fichait la frousse.

Si elle avait utilisé des infos qu'elle avait entendues ce matin pour quelque chose d'aussi futile que cette fête, alors que ferait-elle de tout ce qu'elle avait appris ? Qui n'était pas aussi futile ?

J'essayai de ne pas y penser alors que Braeden s'engageait sur le parking bondé qui fourmillait de journalistes munis d'appareils photo, mais il était difficile de ne pas s'inquiéter.

Elle était probablement à l'intérieur.

Pour entrer, elle avait dû passer devant les journalistes. Missy adorait le drama, j'espérais qu'elle n'avait pas fait sa diva.

— Bon sang, j'espère que ce n'est pas comme ça à l'intérieur, lança Braeden en observant les lieux.

On entendit derrière nous le ronronnement du moteur de la Hellcat, suivie de près par Drew et Trent dans la Mustang de mon frère. On aurait dit un petit défilé familial.

Braeden avait insisté pour qu'on prenne son pick-up. Cela me semblait idiot de déplacer trois voitures pour aller au même endroit. Quand j'en avais fait la remarque, on m'avait ri au nez.

Qu'est-ce qu'il y avait de drôle ?

Ils préparaient un truc. Rimmel et moi n'aurions jamais dû les laisser tous les quatre ensemble presque toute la journée pour organiser ce qui s'annonçait comme un merveilleux mariage.

Malgré tous les « je ne sais pas » et les « je m'en fiche », Rimmel avait vite décidé ce qu'elle voulait.

Pas dans les moindres détails, bien sûr, mais elle avait choisi le lieu où ça se déroulerait et quand Valerie lui avait dit que ça ne lui semblait pas possible, elle lui avait prouvé que si.

Eh oui, elle avait prouvé à Valerie Anderson qu'elle se trompait !

Elle avait pris son téléphone, appelé une ligne privée et quelques minutes plus tard, elle avait une salle pour son mariage.

Rimmel : 2 (1 pour le lieu + 1 pour avoir séduit Romeo)

Valerie : 100

Rim avait encore du pain sur la planche.

Après avoir choisi la salle et dit quelles couleurs elle choisissait, elle avait semblé se désintéresser du reste. Valerie avait repris la main, mais Rimmel n'avait pas l'air de s'en préoccuper.

Nous avons rendez-vous chez les Anderson dans quelques jours pour continuer la préparation de la cérémonie.

Braeden me tira de mes pensées lorsqu'il éclata de rire.

— Quoi ?

— J'aurais dû m'en douter, dit-il en me montrant quelque chose du menton.

Je souris. Il y avait une place de parking libre près de l'entrée de la boîte. Romeo avait toujours une place réservée. Toujours.

Mais cette fois, il y en avait deux autres.

Pour nous aussi.

Braeden prit la place la plus à droite, Romeo se gara juste à côté et mon frère se gara tout à gauche.

Braeden baissa sa vitre alors que le moteur tournait encore. Romeo l'imita, mais des deux côtés, passager et conducteur, mon frère fit de même.

— Yes ! hurla B.

Les rires en provenance des autres voitures me parvinrent, vite étouffés par le bruit des paparazzis qui entouraient la Hellcat.

On remonta tous nos fenêtres, histoire de bénéficier d'une minute de calme supplémentaire avant d'affronter la meute.

— Reste près de moi, me dit B en enveloppant autour de son doigt une de mes mèches libres.

— Avec plaisir.

Il ouvrit sa portière très largement, l'utilisant comme une sorte de barricade contre les gens qui grouillaient autour de la Hellcat, en appelant les noms de Rimmel et Romeo.

Mais dès qu'ils le repèrent, ils se mirent à appeler son nom également.

Il leur sourit et salua les caméras, avant de revenir vers moi et de me tendre la main.

— Viens !

Je le laissai m'aider à glisser sur le siège. Il me souleva avant de me déposer par terre. J'étais un peu déçue qu'il ne m'ait pas fait glisser contre lui, comme d'habitude.

— Il fallait que tu portes une robe, hein, Blondie ? marmonna-t-il en lissant la jupe audacieuse.

Il avait peur que j'en révèle un peu trop.

— Heureusement que j'ai une culotte, lançai-je ironiquement.

Il poussa un petit gémissement avant d'ouvrir la portière de la Hellcat.

— Viens, la tutrice.

Rimmel descendit de la voiture, tout à fait prête à être prise en photo, grâce à moi.

— Merci, chuchota-t-elle à B avant de se tourner, tout sourire vers les appareils photo.

Elle portait un jean blanc skinny, des bottines noires avec un nœud sur le côté et un top dans un tissu fluide jaune avec des manches raglan. Par-dessus, elle avait enfilé une veste de cuir noir

qu'elle n'aurait jamais choisie si je ne l'y avais pas obligée.

Ce n'était peut-être pas son sweat à capuche préféré, mais elle était magnifique avec ça.

Pour parfaire son look, je l'avais coiffée d'une queue-de-cheval haute ; j'avais lissé ses cheveux auparavant, comme ça, ils étaient parfaitement raides dans son dos. Elle incarnait littéralement le style « sexy nerd ».

Romeo fit le tour de la Hellcat et attira Rim contre lui. On les arrêta aussitôt pour prendre des photos, et plutôt que chercher à s'échapper, ils posèrent, tout sourire ; la quintessence de l'aristocratie du football à laquelle ils appartenaient maintenant.

Braeden ferma la portière du pick-up. Quelques journalistes crièrent son nom. Il me prit la main avant de se tourner vers eux. On posa nous aussi, en souriant, tandis que quelques questions sur son *draft*, sur les rumeurs que les Knights avaient jeté leur dévolu sur lui et sur son amitié avec Romeo fusaiant.

On posait les mêmes questions à Romeo, et bien sûr, il y en eut aussi sur leur mariage, l'endroit où ça se déroulerait et tous les détails.

Il faisait froid dehors. Mon choix de porter une jupe avait pour conséquence qu'un courant d'air la soulevait. Je frissonnai légèrement et Braeden interrompit son dialogue avec un journaliste pour me serrer plus étroitement contre lui.

— Il y a du mariage dans l'air pour vous deux aussi ? demanda quelqu'un dans la foule.

— Ah, le seul au courant, c'est moi, répondit habilement Braeden, puis il me glissa à l'oreille : on y va ?

On rejoignit Rimmel et Romeo.

— Avez-vous un commentaire à faire sur les rumeurs qui courent sur le fait que vous auriez eu le temps de sortir de la voiture en feu l'homme qui est mort le soir de l'accident de votre petite amie ? hurla la voix plutôt rude et forte d'un reporter.

Braeden s'immobilisa. Il crispait les mâchoires. Ce n'était pas étonnant que la presse s'intéresse à ça. Ils avaient dû échafauder des tas d'hypothèses depuis l'esclandre de Robert à la fête l'autre soir.

— Aucun commentaire sur des ragots, répliqua Braeden sèchement avant de s'éloigner.

Romeo avait entendu la question et était lui aussi figé sur place avec une expression qui ressemblait beaucoup à celle de Braeden. À la minute où on les rejoignit, il prit la main de Rimmel et les deux hommes se placèrent de telle façon à nous encadrer elle et moi.

Drew et Trent étaient juste à côté de la Mustang. Quand on passa, Trent se positionna devant nous et Drew, derrière.

Rim et moi étions totalement isolées de la presse de cette façon.

Le videur à la porte nous vit arriver et nous ouvrit rapidement.

— La presse n'est pas autorisée à entrer, cria-t-il lorsqu'il vit des journalistes se précipiter.

— Dieu merci ! marmonna Braeden.

Je jetai un coup d'œil autour de nous. Bien sûr, il y avait foule. Dès qu'on entra, les gens se mirent à crier et à applaudir. Nous étions dans le pays Wolfpack et pour les gens d'ici, Romeo et B seraient toujours des Wolves avant tout.

Après cela, les boissons firent leur apparition, la musique retentit dans la salle qui ressemblait à un grand hangar et la soirée devint une fête universitaire typique.

En un mot, c'était génial !

Rimmel avait la langue toute bleue à cause des Boules de Schtroumpfs, Drew et Trent étaient entourés par tellement de femmes qu'on ne les voyait quasi plus sur la piste de danse. Missy était

assise à une table avec des personnes que je ne connaissais pas. Je remarquai qu'elle passa sa soirée à nous observer, moi et mes amis.

Je dansai autant que B me l'autorisa. Il n'arrêtait pas de me dire de m'asseoir à cause du bébé. Tous les garçons étaient super vigilants autour de moi, inquiets que quelqu'un me bouscule comme c'était déjà arrivé.

Ces six prochains mois allaient être très longs et ce pauvre bébé... Dieu nous préserve si c'était une fille. Avec trois oncles très costauds et très protecteurs vivant avec elle et un père dont le boulot était de plaquer les gens... elle devrait faire preuve de beaucoup de patience.

Oh quel joli prénom ! Patience.

Le DJ lança un slow et je sentis Braeden qui passait les bras autour de ma taille.

— On y va, Blondie.

Je me tordis le cou pour mieux le voir.

— On y va ?

— On nous attend ailleurs.

— Où ? demandai-je en plissant les yeux.

— Quelque part, répondit-il en embrassant le bout de mon nez.

— OK, soupirai-je.

Je craquais chaque fois.

Braeden alla glisser un mot à l'oreille de Romeo qui acquiesça. Je les vis se saluer et Rimmel me jeta un regard qui demandait : « Qu'est-ce qui se passe ? »

Je haussai les épaules.

Elle m'adressa un sourire alors. Mystérieux.

Elle était au courant.

Après qu'on eut fait nos adieux, B me guida vers la sortie. En chemin, on passa à côté de la table de Missy.

Je ne pus me retenir de m'arrêter. Elle leva les yeux, un peu surprise.

— Deux fois aujourd'hui ? Fais attention, Ivy, les gens vont croire que nous sommes redevenues amies.

Chose qui n'arriverait jamais.

— Comment puis-je être sûre que tu te tairas ? demandai-je sans tergiverser.

— Femme de peu de foi...

Je levai un sourcil parfait.

— Il y a du monde ce soir. Le BuzzBoss a fait en sorte que tout le monde sache où était organisée cette fête.

C'était une petite remarque innocente, mais elle avait bien compris où je voulais en venir.

Missy haussa une délicate épaule.

— C'est le boulot du BuzzBoss. Tenir les gens au courant des événements importants.

— Juste ce genre d'événements ?

Elle se leva de table, souriant à ses nouveaux amis, visiblement enchantés et se pencha vers moi.

— Je ne dirai rien. Les fêtes c'est une chose, la vraie vie en est une autre.

Je la croyais. J'avais peut-être tort, mais je la croyais.

— Je ne te ferais jamais mal comme ça, poursuivit-elle. Pas une seconde fois. D'autant plus que maintenant il y a d'autres personnes concernées.

Elle jeta un petit coup d'œil à mon ventre.

C'était donc le bébé qui l'avait convaincue de laisser tomber ?

— Bonne chance, Ivy, dit Missy.

Elle avait pris un ton définitif qui ne laissait pas de doute sur le fait qu'il s'agissait d'un adieu. Mon cœur se serra. J'avais rayé Missy de ma vie depuis longtemps. Je ne la voyais plus comme une amie.

Mais je ne lui avais jamais dit au revoir.

Cela n'était pas vraiment terminé entre nous, dans un sens.

Mais elle venait de me dire adieu. C'était la fin définitive de notre relation.

— Merci, dis-je avec sincérité. J'espère que tu trouveras ce que tu cherches dans la vie.

Et que tu ne ficheras pas tout en l'air comme tu l'as fait avec nous.

— Moi aussi.

Son regard se déplaça vers Braeden qui se tenait à côté de nous, silencieux.

— Au revoir, Missy, dit-il simplement.

— Bye, Braeden.

On resta encore quelques secondes comme ça, un peu embarrassés puis, elle se rassit à sa table et se tourna vers ses amis.

J'avais un peu de peine. Missy et moi ne nous étions pas perdues de vue lentement, mais le résultat final était le même.

La paume de Braeden se posa dans mon dos, me rappelant que si cette partie de ma vie était définitivement close, une autre était sur le point de commencer.

On traversa rapidement le parking au milieu d'une horde de journalistes. Il y en avait moins qu'à notre arrivée, mais encore suffisamment pour que ça soit gênant.

Après la question sur la mort de Zach, pas la peine de préciser que nous ne dirions plus rien à la presse. Du moins, pas avant que ces rumeurs ne disparaissent.

Je m'assis tout contre B dans le pick-up, sa grande main posée sur ma cuisse, remontant sous ma robe.

— Finalement, ce n'est peut-être pas une mauvaise idée d'avoir mis cette robe, dit-il, avec un sourire diabolique.

Bien sûr que c'était une bonne idée. J'étais ravissante avec cette jupe rose, mes talons bleu marine, mon top marine lui aussi, à petits pois. Et comme il faisait froid, j'avais enfilé une veste style uniforme blanc avec des boutons noirs.

— Où allons-nous ?

Il fit marche arrière puis il sortit du parking en me jetant un sourire impressionnant.

— Tu m'as lancé un défi, bébé. Je le relève.

Je ne me rappelais pas l'avoir défié, mais j'étais très curieuse de voir comment il allait le relever.



Chapitre 46



Braeden

J'avais le trac.

Et je n'aimais pas ça.

Je n'avais pas besoin en général de travailler pour avoir confiance en moi, mais avec Ivy, si. Elle méritait bien plus que ce que j'avais cru pouvoir offrir à une femme. On disait qu'il fallait parfois sortir de sa zone de confort. J'allais vérifier très bientôt si ça valait le coup.

C'était certainement un type du genre d'Albert Einstein qui avait dit ça.

J'étais déjà sorti de ma zone de confort quand j'avais transformé sa chambre de résidence universitaire en plage et que je lui avais déclaré qu'elle était l'amour de ma vie.

Je ne regrettais pas.

Rien du tout.

Je n'avais jamais pensé que j'étais le genre de mec à vivre en couple. J'avais toujours pris mes jambes à mon cou quand les sentiments devenaient trop intenses.

C'était fini la fuite.

J'étais tellement impliqué dans ce couple que ça me tuerait de devoir revenir en arrière.

J'empruntai le petit chemin que nous avons déjà pris plusieurs fois. Elle ne disait rien, mais elle avait posé sa joue sur mon épaule. Nous gardions le silence, pressés l'un contre l'autre, le paysage largement ouvert devant nous.

Voilà, je ne pouvais pas faire mieux.

Si elle disait non ce soir...

Mais je refusais qu'elle dise non.

Oh non.

Le chemin s'incurvait et sur la gauche, on découvrit le paysage qui descendait en pente douce, révélant des montagnes et des arbres. Je savais que lorsque la nuit se dissiperait, une brume humide flotterait entre les branches nues des arbres offrant un merveilleux lever de soleil.

Je quittai des yeux le bord gauche du chemin et reportai mon attention sur la droite. Il y avait eu un verger ici autrefois. Les arbres n'étaient plus là, pour la plupart, remplacés par de hautes herbes. Il demeurait quelques vieux pommiers tordus qui surgissaient du sol comme s'ils étaient les propriétaires des lieux.

C'était peut-être le cas, ils étaient là depuis si longtemps.

Je cherchais un bosquet d'arbres non loin de la route. Il n'était pas difficile à trouver et je souris en le voyant.

Il était éclairé exactement comme je m'y attendais. Une douce lumière dorée brillait contre l'horizon encore très sombre.

Je sus tout de suite quand Ivy repéra la lueur. Elle leva la tête et se pencha en avant pour mieux voir.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Je ne suis pas sûr.

Je roulais à petite vitesse, pour qu'elle puisse admirer le paysage et j'avais besoin d'un peu de temps aussi.

Seigneur, on aurait dit un puceau avec sa première conquête.

— Ce sont des lumières ? demanda-t-elle alors que nous nous rapprochions.

Elle avait parlé sur un ton émerveillé. Elle se pencha encore un peu plus et me tapa sur le bras, excitée.

— Ce sont des lumières ! Quelqu'un a enroulé des guirlandes autour de ces vieux arbres.

— Ah oui ? dis-je avec nonchalance.

— C'est toi qui as fait ça ! Mon Dieu, c'est superbe !

Oui, et en fait, c'était encore mieux que je l'avais imaginé. Parce que tout de même, quatre mecs, des guirlandes, une échelle et un pick-up ? Pendant toute l'installation, ils s'étaient fichus de moi aussi, disant que j'étais la version la plus proche du « boyfriend dans une romance ».

Comme s'il se doutait une seconde de l'enfer que c'était. Je ne m'en sortirais pas.

Je ne m'étais pas gêné pour rappeler à Rome sa demande en mariage à la télé nationale. Cela lui avait cloué le bec. Mais les deux autres... cela n'avait été que piques incessantes.

Mais leur jour viendrait. Si un gars comme moi pouvait tomber comme ça, eux aussi.

Au moins, nous étions seuls ce soir, Ivy, moi et les étoiles.

Plus on s'approchait, plus on distinguait les détails. Trois pommiers tordus créaient un petit espace clos au milieu du vaste plateau. On avait enroulé sur les troncs de petites lumières blanches qui partaient du bas de l'arbre et venaient s'accrocher dans les branches les moins élevées. Ils n'avaient pas été taillés depuis fort longtemps, alors les branches étaient inégales et tordues, mais en les apercevant maintenant, cela leur donnait une sorte de charme étrange.

Les branches les plus hautes n'avaient pas de petites lumières, mais des pots accrochés à des cordes blanches et des bougies électriques que nous avions allumées avant de partir. Je ne savais pas, en plein jour, ce que ça donnerait une fois la nuit tombée, mais c'était superbe.

Les pots étaient suspendus à des hauteurs différentes. Ils oscillaient lentement dans la brise nocturne.

— Braeden, chuchota Ivy, les yeux rivés sur le petit espace illuminé. Il y a des étoiles aussi.

Elle agrippa à nouveau mon bras.

Vous avez déjà découpé des millions d'étoiles dans du papier blanc ? Eh bien, ça craint. J'avais eu des crampes dans les mains et le cou bloqué.

Et installer ces petites merdes sur une corde sans les déchirer ?

Un enfer !

Mais je devais reconnaître que l'éclat doré qui se reflétait sur le papier blanc et l'impression qu'elles tombaient des arbres était du meilleur effet.

Mais ce qui était encore mieux était la façon dont Ivy regardait tout cela comme si elle n'avait jamais rien vu de plus beau.

J'avancai un peu avant de passer la marche arrière. Ivy se tordait le cou pour continuer à admirer les décorations par la vitre arrière comme si elle ne voulait pas les quitter du regard plus d'une seconde. Je reculai dans l'herbe de telle manière que la plateforme du pick-up soit garée sous les arbres. Une fois le moteur coupé, je sautai du véhicule et grimpai sur la plateforme.

J'avais repris les mêmes coussins et couvertures que nous avions déjà utilisés pour créer un espace confortable. Comme il faisait plus froid – nous étions toujours en hiver techniquement – que les autres fois où nous étions venus, j'avais ajouté quelques couvertures supplémentaires et pris dans le fond du garage de ma mère de vieux sacs de couchage pour nous isoler de la tôle gelée.

Une fois que j'eus tout installé, je sortis Ivy de la voiture. Elle courut au centre de la petite clairière illuminée et tourna sur elle-même en observant les lumières. Elle était ravissante. Son nez était déjà un peu rougi par le froid et ses yeux scintillaient de joie. Ses mèches blondes formaient presque un halo autour de son visage.

Comme je restais figé sur place à la regarder, elle me souffla un baiser.

Possédé.

Elle avait pris possession de la moindre parcelle de moi.

Chaque étoile que j'avais découpée, chaque petite lumière que j'avais suspendue, chaque mauvaise blague des copains me semblaient justifiées maintenant que je voyais sa réaction.

— Viens là !

Elle souriait et m'invitait à la rejoindre d'un geste de la main.

Je la serrai dans mes bras dès qu'elle fut à ma portée et je l'embrassai jusqu'à perdre haleine.

— Je n'arrive pas à croire que ça soit toi qui as fait tout ça, chuchota-t-elle, les yeux levés vers les arbres une fois de plus.

— Je crois que je te devais bien ça puisque j'ai tellement merdé avant.

Elle me regarda, les sourcils froncés.

— À quoi fais-tu allusion ?

Au lieu de lui répondre, je la soulevai et la déposai sur la plateforme du pick-up. Je la rejoignis très vite et on retira tous deux nos chaussures pour nous enfouir sous les couvertures.

— Tu as froid ? demandai-je en enroulant un autre plaid autour de ses épaules.

— Pas du tout, répondit-elle doucement, les yeux perdus dans les arbres.

Certains pots et des étoiles étaient suspendus suffisamment bas pour qu'elle puisse les toucher.

— C'est toi qui les as découpées ?

— J'ai même des ampoules qui le prouvent.

— Montre-moi, ordonna-t-elle en sortant sa main délicate de sous les couvertures.

Je lui présentai la mienne de telle façon qu'elle voie les stigmates de mon dur labeur.

(Hé, un homme gagne des points quand il fait un truc comme ça.)

— Pauvre petite chose, dit-elle en portant ma main à sa bouche.

— Et j'en ai là aussi, repris-je en lui tendant l'autre.

Elle l'effleura également du bout des lèvres.

— Ici, aussi, ajoutai-je en désignant ma bouche.

— Hum... je ne vois rien.

— Viens là, femme !

Je l'entourai de mes bras et basculai avec elle, couchée sur moi. Ses cheveux retombèrent, formant une sorte de rideau naturel autour de nous, occultant tout sauf la proximité de ses lèvres, l'amour dans son regard et la sensation de son corps contre le mien.

De la langue, je la forçai à ouvrir la bouche, dessinant délicatement le contour de ses lèvres jusqu'à ce qu'elle me cède et pousse un doux soupir. Ma langue pénétra sa bouche et je l'embrassai paresseusement si intensément que j'en étais comme étourdi.

Elle poussa un soupir et bascula sur le dos. On resta comme ça, nos deux têtes côte à côte, les doigts entrelacés et les yeux braqués sur les étoiles et les petites lumières.

— J'adore cet endroit, chuchota-t-elle.

— Fais un vœu, suggérai-je.

La nervosité qui s'était évanouie depuis notre baiser revint en force.

— J'ai beaucoup de choix parmi toutes ses étoiles, fit-elle remarquer.

C'était le but.

Je me dégageai de ses bras et me levai.

— Que fais-tu ?

— J'ai l'étoile qu'il te faut.

Faites qu'elle ne trouve pas ça trop niais, priai-je silencieusement.

— Montre-moi, me dit-elle, toujours enfouie sous une montagne de couvertures.

Je me dirigeai vers une étoile différente des autres, à l'extrémité de la plateforme.

— Celle-ci.

— Elle n'est pas comme les autres, fit-elle remarquer en se dégageant des plaids pour me rejoindre. Oh, elle est en 3D. C'est creux à l'intérieur ?

— Je pense que c'est la bonne étoile pour faire un vœu, d'accord ?

— OK, répondit-elle en m'observant avec curiosité.

Il me fallut plusieurs secondes pour décrocher l'étoile, mais je finis par la recueillir dans ma paume. Elle était simple et découpée à l'arraché, mais elle faisait le job.

— *I wish I may, I wish I might*, dis-je en ouvrant l'étoile, *have this wish I wish tonight*.⁵

L'étoile était ouverte, au creux de ma paume, les pliures bien visibles sur le papier. Au centre, accroché au fil qui l'a tenait suspendue, il y avait un diamant.

Ivy poussa un petit cri et porta la main à sa bouche. Elle écarquillait les yeux et son regard allait de la bague à moi.

— Je te souhaite, Blondie. Je souhaite passer le reste de ma vie à t'aimer comme un dingue.

Ses yeux scintillaient plus fort que toutes les étoiles, le regard rivé au bijou.

— Hé, dis-je en soulevant son menton du bout des doigts. Je sais que je t'ai déjà demandée en mariage et que je m'y suis mal pris. C'est dur pour moi... de te dire à quel point tu comptes à mes yeux. Je ne t'ai pas demandé en mariage parce que tu es enceinte, mais parce qu'il ne peut pas en être autrement. Je suis comme un golden retriever, bébé, loyal jusqu'à la mort.

Elle éclata de rire, la main toujours pressée contre sa bouche.

— Épouse-moi, Ivy, pas à cause du bébé, pas parce que sans toi, je mourrais sans doute, mais parce que je t'aime. Et que tu m'aimes. Épouse-moi, parce que ça n'a aucune importance que je te le demande aujourd'hui ou dans trois ans. Le résultat est le même. Nous sommes inséparables maintenant, comme les étoiles dans un ciel sans nuage.

Elle laissa tomber sa main et les larmes coulèrent sur ses joues. Elle reposa le regard sur la bague dans ma paume.

— Et si je refuse ?

Un nœud se forma au creux de mon ventre et je tentai de dissimuler à quel point cela me ferait mal.

— Je te reposerais la question le lendemain. Puis le jour d'après.

— Repose-moi la question tout de suite.

Le ton pensif sur lequel elle avait parlé n'exprimait pas vraiment l'enthousiasme.

Je pris l'anneau entre le pouce et l'index, le sortis de l'étoile et l'inclina de telle manière que le solitaire brille dans les lumières.

— Je te souhaite. Je nous souhaite. Épouse-moi, Ivy. Dis-moi oui.

Le silence régna le temps de quelques battements de cœur et on n'entendit alors que le vent hivernal. Elle leva la main comme si elle s'apprêtait à toucher le bijou, puis elle s'immobilisa et me fixa.

— Oh oui, souffla-t-elle.

— Oui ?

Je voulais être certain que c'était bien ce qu'elle avait dit et non pas ce que j'avais envie d'entendre.

— J'accepte de t'épouser.

Je poussai un cri victorieux et m'accroupis pour enrouler les bras autour de sa taille. Puis je la soulevai et la fis tourner. Elle éclata de rire, puis je la reposai sur le sol. Elle me montra sa main.

Je glissai la bague à son annulaire, soulagé de constater qu'elle lui allait parfaitement. J'en étais presque sûr puisque j'avais fouillé dans sa boîte à bijoux avant que nous allions, Romeo et moi, dans une bijouterie.

— C'est la plus belle bague que je n'ai jamais vue.

Ivy souleva la main pour la placer sous une des petites lampes, sur une branche basse. Elle l'inclina à gauche, à droite, pour attraper les rais lumineux.

— C'est une taille coussin ?

Je hochai la tête. Elle connaissait bien sûr, alors que l'employée de la bijouterie avait dû me l'expliquer.

Quand je l'avais vue pour la première fois, tout ce que j'avais remarqué c'était un large rectangle brillant sur un anneau.

C'était un diamant de deux carats et demi, taillé comme une émeraude avec un solitaire taille coussin serti. Aux quatre coins du diamant, il y avait une petite patte en or blanc pour le rattacher à l'anneau. Celui-ci était tout simple, très fin par comparaison avec le diamant.

C'était simple, mais élégant, et j'espérais qu'il ne se démoderait jamais. J'avais longuement hésité avant de me décider parce qu'Ivy était toujours à la pointe de la mode, mais l'employée de la bijouterie m'avait dit que dans des cas comme ça, il valait mieux choisir quelque chose de classique.

— Je me suis dit que je pourrais t'acheter une alliance tout en diamants pour que ça brille encore plus, dis-je en me frottant la nuque.

Pourquoi ne disait-elle rien ? Elle n'aimait pas cette bague ? Elle était peut-être trop simple ?

— Il n'y a pas besoin que cela brille encore plus, je l'adore.

— Ah oui ?

J'avais l'impression qu'on venait de m'accorder une seconde vie.

— Tu plaisantes ? Elle est magnifique. Et énorme ! s'exclama-t-elle en me jetant un coup d'œil. Comment l'as-tu payée ?

— Ne te fais pas de souci pour ça.

J'avais fait un petit crédit. Après la signature de mon contrat avec une équipe de la NFL, je le

rembourserais.

Elle la fit tourner sur son doigt pour la retirer en secouant la tête.

— C'est beaucoup trop, je n'ai pas besoin d'un truc aussi somptueux.

Je pris sa main et fis coulisser l'anneau vers le bas de son doigt.

— Bien sûr que si tu la mérites ! Interdiction de la retirer. Jamais !

— Quelque chose qui ferait le quart de la taille de ce diamant m'aurait autant fait plaisir.

— Mais pas à moi.

Comme si je pouvais offrir autre chose que le plus beau à ma femme.

Les dents enfoncées dans sa lèvre inférieure, elle contempla à nouveau le bijou. Il ne s'agissait que d'une bague, quelque chose que toute femme aimait porter. Avant, je trouvais ça idiot de déclarer son amour avec une pierre précieuse.

Mais depuis que je la voyais là, sur le bon doigt, je ne trouvais plus ça si idiot. C'était parfait. C'était simplement une nouvelle façon de montrer qu'elle m'appartenait.

— Je l'adore, vraiment, dit-elle, l'air presque coupable.

— Regarde-moi, dis-je en prenant son visage entre mes mains. Le prix de cette bague n'est rien par rapport à l'amour que je te porte.

Sa lèvre inférieure se mit à trembler.

Merde.

Je la suçai immédiatement, délicatement. Elle s'agrippa à mes poignets pour approfondir notre baiser.

Un courant d'air, qui venait de nulle part, nous balaya, la faisant frissonner. Je la conduisis jusqu'aux plaids et nous enveloppai dedans.

— Je sais, il fait froid, on peut rentrer si tu veux.

— Pas question ! On a juste besoin de Boone's Farm⁶.

Je gémis, ce truc était infâme.

Je tendis la main vers un coin du pick-up où j'avais rangé un sac. À l'intérieur se trouvaient deux gobelets en carton et une bouteille de jus d'orange.

Quand elle le découvrit, elle éclata de rire.

— Pas de Boone, pour toi, dis-je en lui versant du jus de fruits.

Elle en but une gorgée en émettant un petit son satisfait qui m'excita aussitôt.

— Tu me promets que ça n'a rien à voir avec le bébé ?

— Cela n'a rien à voir. Je t'aurais épousée de toute façon, Blondie. C'est juste arrivé plus vite que prévu.

— Tu me rends si heureuse.

Elle avait parlé avec une totale sincérité.

— Fois deux.

On s'allongea sur les couvertures, les yeux rivés sur le ciel et les étoiles, les vraies et celles en papier. La main d'Ivy commença à errer sur mon torse et mon ventre, m'excitant par de longues caresses, sous ma chemise. Quand elle déboutonna mon jean, je retins mon souffle.

Elle plongea ensuite sous l'élastique de mon boxer et referma les doigts sur mon sexe qui palpait déjà. Toujours en silence, elle commença à aller et venir jusqu'à ce que du liquide séminal s'accumule sur mon gland et que mes testicules se crispent.

L'extrémité de ses doigts était mouillée par mon désir ; elle plongea plus profondément la main dans mon sous-vêtement pour venir masser mes testicules avec cette humidité soyeuse.

Un gémissement s'échappa de moi, montant jusqu'au ciel et elle sourit contre mon épaule.

— Ce serait plus facile pour moi si tu étais moins habillé, chuchota-t-elle à mon oreille, en terminant par une petite morsure sur mon lobe.

Inutile de dire que je ne perdis pas de temps à me dévêtir entièrement.

Elle émit un petit son satisfait lorsque je me rallongeai sur notre matelas improvisé. Elle effleura mon téton du bout de la langue. Grâce à ses dents, elle absorba la petite perle raidie entre ses lèvres, la suçant profondément.

Mon sexe dégoulinait presque. Mon bas-ventre était tout humide. J'étais tellement excité que je craignais de jouir dès qu'elle me toucherait à nouveau.

Ivy abandonna mon téton pour s'intéresser à l'autre. Lorsqu'elle l'agaça du bout de la langue et le lécha comme l'autre, je me mis à soulever les hanches rythmiquement. Elle poussa un petit gémissement, déposant un baiser au centre de ma poitrine. Elle fit une pause sur le chemin de mon sexe, au niveau de mon nombril dans lequel elle plongea la langue, avant de dessiner des cercles autour. Elle se redressa sur les genoux et poursuivit sa route.

Je poussai un gémissement lorsqu'elle enfouit le visage dans le nid de boucles juste au-dessus de mon sexe. Elle les caressa du bout du nez et de ses lèvres tandis que ses doigts remontaient sur l'intérieur de ma cuisse.

J'écartai les jambes pour lui permettre de mieux accéder à cet endroit. Sa main explora la peau sensible sous mon scrotum. Du bout des doigts, elle appliqua une légère pression, relevant légèrement la tête pour observer ma réaction.

J'avais l'impression d'avoir trop bu quand je baissai les yeux vers elle. Sa lente séduction m'empêchait de réagir.

Elle tapota doucement la peau de mes testicules avant de ramener les doigts sur cette ligne sensible, juste dessous. Elle pointa la langue pour lécher mon bas-ventre, couvert de liquide séminal.

Elle émit un petit son de satisfaction comme si elle trouvait ça délicieux et continua à me lécher en jouant toujours des doigts un peu plus bas.

Un tressaillement m'arracha un juron. Elle rit et prit un de mes testicules dans sa bouche avant de faire de même avec l'autre.

— Ivy... Je vais jouir avant même qu'on ait le temps de faire l'amour.

En guise de réponse, elle caressa de nouveau mon sexe, de bas en haut, l'éloignant de mon corps, puis elle l'avala.

La chaleur de sa bouche, la pression de ses lèvres et la façon dont ses lèvres s'enroulaient autour de mon gland, comme pour mieux goûter à mon sperme, causèrent ma perte.

Je me cambrai, comme un taureau furieux. Ivy suivit mes gestes erratiques et j'empoignai ses cheveux, la plaquant contre mon bas-ventre jusqu'à ce que je me répande sur sa langue.

Elle se balançait contre moi, tout son corps accompagnant mon plaisir. Je fermai les yeux, parce que je ne voyais plus rien, fracassé par le plaisir.

Trop vite, ce fut fini et je repris mes esprits, allongé sur les couvertures.

Je me sentais abattu.

Triste.

Je voulais plus. Bien plus.

Ivy relâcha mon sexe qui tomba doucement contre mon ventre. Elle se mit à glousser en mordillant mon gland. Je poussai un petit gémissement.

— Tu bandes encore.

— Parce que tu es celle qui murmure à l'oreille des pénis.

Elle passa la langue sur mon sexe comme si j'étais une énorme sucette et qu'elle avait une addiction au sucre. Mon érection tressaillit sous la caresse.

Soudain, elle se redressa, débout au milieu des couvertures ; je l'observai, les yeux mi-clos alors qu'elle descendait lentement sa culotte sur ses cuisses.

Un brusque regain d'énergie me traversa et je m'assis, prenant ses chevilles à pleine main.

Puis mes doigts remontèrent le long de ses jambes, passèrent sur la peau tendre à l'intérieur de ses cuisses.

J'écartai doucement ses jambes quand je fus sous sa robe. J'enfonçai un doigt dans son sexe humide ; elle trembla. Je bus à son sexe trempé comme elle l'avait pour moi. Je glissai la pointe de ma langue dans sa fente, pénétrant à peine son intimité, juste ce qu'il fallait pour qu'elle le sente.

Ses genoux cédèrent sous elle et je la rattrapai.

Elle bascula en avant, par-dessus ma tête et je la couchai sur les couvertures, sur le ventre.

Ses fesses nues apparaissaient sous sa jupe.

Je grondai.

Elle avait un cul superbe.

Je soulevai le tissu pour l'exposer totalement.

— Oh, souffla-t-elle quand j'introduisis à nouveau un doigt en elle.

Elle souleva un peu plus le derrière pour me faciliter l'accès. Je mordillai la chair pâle tout en fourrageant entre ses jambes.

Je ne pouvais plus attendre, alors je me positionnai derrière elle. Mon sexe toujours aussi dur glissa entre ses fesses jusqu'à son sexe trempé.

Je m'enfonçai en elle, si loin, que ses fesses touchaient mes hanches.

— Ça va, bébé ?

Le plaisir rendait ma voix rauque, mais je voulais tout de même vérifier que c'était OK pour elle.

— J'en veux plus, gémit-elle en allant et venant sur mon sexe.

Ses parois intimes se crispèrent sur moi et je commençai à bouger moi aussi. Je m'accrochai à ses hanches, profitant de la vue de son derrière.

Quand je sentis les premiers signes d'un nouvel orgasme, je laissai échapper un gémissement.

Elle m'imita et se tortilla sur moi pour m'inciter à aller encore plus loin.

— Ça y est ! murmurai-je en me penchant sur elle.

Je continuai à la pénétrer tout en passant la main entre ses jambes pour caresser son clitoris.

Elle était si gonflée et excitée qu'elle hurla dès que mon pouce l'effleura. J'appuyai plus fort encore et poursuivis mon assaut jusqu'à ce qu'elle commence à trembler. Son cri de plaisir fut le son le plus doux que j'aie entendu de toute ma vie.

Je m'enfonçai encore plusieurs fois en elle avant de jouir. Des points lumineux dansèrent devant mes yeux.

Je me retirai d'elle pour m'écrouler à ses côtés.

Elle était couchée sur le ventre. Elle tourna simplement la tête vers moi.

— Faire l'amour sous les étoiles, c'est ce que je préfère.

— Dis plutôt que tu aimes ma queue, dis-je en souriant.

— Je pense que mes gémissements il y a quelques minutes en disent suffisamment.

Je chassai les mèches tombées devant ses yeux.

— Je n’attends qu’une chose, c’est qu’on soit mariés.

— Merci, Braeden.

— De quoi ? demandai-je, étonné.

— De m’avoir choisie. D’être l’homme que j’ai toujours cru que tu n’étais pas.

J’éclatai de rire.

— Merci de m’avoir obligé à me donner à fond. Et d’être restée quand je me suis planté la première fois.

Elle leva la main pour voir sa bague et soupira. Je l’embrassai.

Elle avait dit oui.

Enfin.

J’allais me marier.



Chapitre 47



Rimmel

Peut-être qu'un mariage, ce n'était pas l'affaire de deux personnes.

Même pas de quatre, dans mon cas.

Peut-être que c'était l'occasion d'une célébration familiale et que je m'étais trompée depuis le début.

Ou peut-être étais-je simplement heureuse d'être déjà mariée à Romeo et d'avoir eu la cérémonie rêvée.

Je savais avant même le départ d'Ivy et de Braeden de la soirée du Screamerz qu'ils seraient fiancés quand je les reverrais. Ivy ne savait pas résister à Braeden quand il mettait le paquet et d'après Romeo, il n'avait pas ménagé ses efforts.

Il m'avait fallu des mois pour déterminer ce qui me ferait plaisir comme cérémonie même si on me posait quotidiennement la question. Mais un beau jour, tout était devenu clair comme de l'eau de roche, et pas simplement à cause de Romeo, mais de toute notre famille.

J'avais compris le soir de nos fiançailles à quel point la presse était importante pour la carrière de Romeo. Après tout, le foot dépendait des fans de la même façon que les livres dépendent des lecteurs. Quel meilleur moyen y avait-il que de faire plaisir aux fans en leur donnant quelque chose à quoi se raccrocher, à aimer ?

Cela m'avait fait réfléchir.

Et le matin même où Braeden avait échappé à la vindicte de Robert, sa carrière avait été fragilisée.

Personne d'autre que moi ne s'en était rendu compte sauf peut-être Anthony, mais il n'avait pas osé doucher l'enthousiasme de tout le monde ce jour-là.

Depuis toujours, je comprenais très vite ce que les autres mettaient parfois du temps à saisir. Peut-être parce que je savais de quoi étaient capables les médias. Ils pouvaient vous détruire à propos de quelque chose d'aussi futile que le choix d'une tenue.

Un meurtre était bien plus grave qu'un problème de vêtements.

Après la scène de Robert lors de la fête, ce n'était qu'une question de temps avant que les paparazzi viennent fouiner.

Ils avaient besoin de trouver un autre os à ronger. Quelque chose de positif qui aiderait ma famille et les Knights dans le même temps.

Et c'est comme ça que j'avais eu l'idée de l'organisation de notre mariage.

Valerie était très sceptique au début, avant que je sorte mon téléphone et passe quelques coups de fil.

À Ron Gamble.

Il m'avait donné son numéro personnel, mais je n'en avais jamais fait usage. Jusqu'à aujourd'hui.

Ron savait reconnaître une bonne idée, alors il avait rapidement accepté ce que je lui demandais.

Cela avait suffi à convaincre Valerie. Je savais avec une totale certitude que notre mariage sur le thème du football serait le plus beau jamais organisé de tout le Maryland.

Quand j'avais su que B et Ivy allaient se fiancer juste après nous, cela avait semblé totalement naturel de les inclure au projet. Ils faisaient partie de la famille et pour moi, c'était à ça que servaient les mariages, réunir les familles.

Ce qui devait être au départ le mariage d'un couple allait devenir celui de deux.

Romeo et moi. Ivy et Braeden.

Un double mariage dans le stade des Knights, en plein milieu du terrain. Ce serait un événement énorme, mais fermé. Ce qui était très recherché n'était jamais ouvert à tous.

Cet événement ferait son petit effet dans les médias, mais aussi dans le monde du football. Comme ça, la presse aurait un autre sujet à se mettre sous la dent que les rumeurs au sujet de Braeden.

Mais par-dessus tout, ce serait un événement qui rassemblerait toute notre famille. Et pour moi, il y avait une conséquence très intéressante : Valerie étant impliquée, ainsi qu'Ivy maintenant, je n'aurais pas grand-chose à faire.

Jeu, set et match !

La couleur du mariage serait celle des Knights. Ivy avait proposé aussi qu'on envoie des billets d'invitation, comme pour un match.

Et seuls les plus chanceux en recevraient.

Les magazines et les publications diverses devenaient plus pressants à propos de l'exclusivité des photos du mariage. Et pendant que Valerie et Ivy étaient occupées à composer le menu et à commander des centres de table, j'avais conclu un marché de mon côté.

J'avais offert l'exclusivité à Rachel Winton de People.

Pas contre de l'argent.

Mais contre une pleine page sur Braeden. Que de la presse positive. Tout sur la star montante qui allait entrer dans la NFL cette année.

Elle avait accepté comme je m'en doutais.

Le mois de mars passa à toute vitesse. J'acceptai la direction du nouveau refuge, je continuai mes cours et quand j'avais cinq minutes, on préparait le mariage.

Mes grands-parents et mon père étaient invités, ainsi que la grande famille d'Ivy.

Sa mère était venue nous aider à choisir une robe. Cela avait été un moment doux-amer.

J'étais assise dans la boutique et je les avais observées toutes les deux, mère et fille, aussi proches que je l'aurais été de ma mère si elle était encore vivante. J'avais caché la tristesse que je ressentais. Je ne voulais pas assombrir l'atmosphère.

Puis ce fut le mois d'avril et le jour du mariage.

Nous étions tous installés dans le très bel hôtel où nous avions couché, Romeo et moi quand nous nous étions fiancés. Romeo avait réussi, je ne sais comment, à louer la même chambre.

Ivy refusait catégoriquement que les garçons nous voient avant la cérémonie, soi-disant parce que ça portait malheur. Le fait de passer la nuit loin de Romeo avait failli me pousser à avouer que nous étions déjà mariés, donc que ça n'avait aucune importance... Mais je m'étais abstenue.

C'était facile de céder à l'excitation de ce mariage et j'aimais bien l'idée de torturer un peu Romeo en lui faisant passer une nuit seul.

Cela rendrait notre « nuit de noces » bien plus intense.

La nuit précédant la cérémonie, Ivy me rejoignit dans ma chambre et Romeo se rendit dans celle de Braeden. La nôtre était la plus vaste, c'était logique que les futures mariées les conservent pour nous préparer demain matin.

La cérémonie n'aurait lieu qu'en début d'après-midi. Alors j'avais prévu une matinée tranquille à paresser. C'est pourquoi, lorsqu'Ivy bondit du lit bien trop tôt, elle ruina tous mes rêves.

Je gémis, un œil à peine ouvert.

— C'est trop tôt !

— On va se marier ! s'exclama-t-elle. Pas le temps de dormir.

— Comment se fait-il que, toi, une femme enceinte qui souffre de nausées matinales ait plus d'énergie que moi ?

— Je t'ai acheté un cadeau.

— Ah ! Pourquoi tu ne m'as rien dit ? dis-je en roulant sur le côté pour lui laisser de la place à côté de moi.

Ivy s'assit sur le lit, en riant. Elle tenait une grosse boîte blanche autour de laquelle se trouvait un nœud de la même couleur.

Elle la posa sur mes genoux, une fois que j'eus mis mes lunettes.

— Il ne fallait pas, dis-je, touchée par son geste.

— Tu plaisantes ? Quel genre de demoiselle d'honneur serais-je si ce n'était pas le cas ?

Je souris en déchirant l'emballage pour faire apparaître un carton. Je soulevai le couvercle et repoussai le papier de soie qui couvrait le contenu.

— Ivy ! m'écriai-je. C'est magnifique !

— Je sais, confirma-t-elle avec tout autant d'excitation.

Il s'agissait d'une paire de Converse blanches. À la place des lacets, il y avait des rubans de satin blanc et la pointe était bordée de brillants. Je les levai au niveau de mes yeux, impressionnée.

Je les tournai sur le côté et poussai un autre petit cri.

Avec les mêmes cristaux brillants était inscrit « Madame Anderson ».

— Et regarde en dessous ! me dit-elle.

Je retournai une chaussure et éclatai de rire. Sur la semelle était inscrite : « #Mariée » en bleu.

— Donc ton cadeau permet à la fois de cocher le quelque chose de neuf et quelque chose de bleu.

Je fondis en larmes.

J'avais vécu si longtemps dans une famille limitée à peu de gens, sans amis ; ce que je connaissais de l'amour, je l'avais lu dans des livres.

Maintenant, j'avais tout ça dans ma vie et c'était fantastique.

— Hé ! dit Ivy en passant ses bras autour de moi.

— Je sais que tu craignais de porter des talons avec ta tenue alors je me suis dit que ça serait une super bonne idée de te trouver des baskets de mariage. Pas de quoi pleurer !

— J'adore tellement ces baskets, mais ce n'est pas ça qui me fait pleurer, c'est toi. Tu es la sœur que j'ai toujours souhaitée. Je ne peux pas te dire à quel point je suis heureuse que tu épouses mon frère et que tu deviennes ainsi un membre de ma famille. Je meurs d'impatience de faire la connaissance de mon neveu ou de ma nièce. Je suis tellement heureuse de vous avoir dans ma vie.

Ivy essuya ses yeux.

— Super, tu vas me faire pleurer.

— J'ai un cadeau pour toi aussi. Mais ça n'est pas aussi fantastique que des Converse de mariage.

Je récupérai une petite boîte sur la table de nuit et la lui tendis. Elle était aussi enveloppée dans du papier blanc. Elle sourit en découvrant ce qu'elle contenait.

— Comment as-tu su ?

— J'ai prêté l'oreille. Parfois, Braeden a la langue bien pendue, surtout quand il a bu quelques bières.

Ivy souleva la jarrettière du coffret. Je l'avais fait faire. C'était un ruban d'un bleu profond avec une grosse ancre blanche sur le côté. On aurait dit qu'il s'agissait d'une perle.

— Il est mon ancre, chuchota-t-elle en touchant l'ancre.

— Et tu es la sienne. En plus, elle est bleue !

— Merci !

— Il y a quelque chose d'autre aussi.

Elle fouilla à nouveau le coffret et y découvrit le bracelet. C'était un Pandora, un de ceux avec un bracelet en cordelette. Il était blanc, bien sûr, étant donné l'occasion, et y étaient suspendues deux breloques. Une ancre en argent pour son mariage avec B et une perle ronde avec le mot « sœurs » gravé au centre.

Elle l'observa, passant le doigt dessus.

— Je me suis dit que je pourrais t'offrir une breloque à chaque nouvelle étape de ta vie. La prochaine sera pour le bébé.

On fondit alors en larmes comme toute fille l'aurait fait et on se dit tout l'amour fraternel qu'on se portait.

Ce fut un merveilleux moment. Puis Ivy posa le coffret.

— J'ai aussi quelque chose d'autre pour toi. J'avais l'intention de te le montrer au stade, au moment où on se changerait, mais puisqu'on a commencé avec les pleurs, autant continuer.

Avant que je puisse dire quoi que ce soit, elle bondit du lit en lançant :

— Ne bouge pas !

Elle sortit en trombe de la pièce pour revenir quelques instants plus tard, chargée d'un emballage familial.

— C'est ma robe ?

— Oui. Je ne t'ai pas demandé l'autorisation de la faire modifier.

— Tu as fait modifier ma robe ? demandai-je, un peu effrayée.

Elle était parfaite alors, même si je faisais totalement confiance à Ivy, j'étais un peu inquiète. C'était ma *robe de mariage*, tout de même.

Ivy accrocha la housse en haut d'une porte et descendit la fermeture Éclair. Elle me jeta un coup d'œil avant de sortir le tissu de la housse.

J'aperçus un éclair jaune.

Mais ma robe était toute blanche...

— Je sais à quel point les préparatifs de ce mariage ont été pénibles pour toi, commença-t-elle, visiblement un peu nerveuse. Parce que tu n'avais pas ta mère à tes côtés.

Mon cœur se serra.

— Et je n'ai rien dit à l'époque, mais j'ai bien remarqué la façon dont tu nous regardais, ma mère et moi, quand nous étions dans ce magasin.

— Ivy, je...

— Laisse-moi terminer, dit-elle en levant la main, la voix étranglée. Cela m'a donné une idée. J'ai appelé ta grand-mère en Floride, c'est Romeo qui m'a donné son numéro, et je lui ai demandé s'il restait chez elle quelque chose ayant appartenu à ta mère. J'espérais qu'il y aurait sa robe de mariage, mais ta grand-mère ignorait où elle était. Mais elle avait un truc. Une robe jaune qu'elle portait quand elle est sortie de la maternité avec toi.

Je hochai la tête. Je voyais très bien de quoi elle parlait. Le jaune était la couleur préférée de ma mère, cela lui rappelait le soleil. J'avais une photo d'elle me portant dans ses bras, ce jour-là. Je l'entendais encore me dire que ça avait été le plus jour de sa vie.

J'essuyai une larme et dis :

— Je connais bien cette robe.

— Ta grand-mère me l'a envoyée. Et j'ai fait couper un morceau de cette robe puis coudre sur la tienne.

Le souffle coupé, j'observai Ivy qui tournait la robe pour que je puisse la voir.

Au niveau de la taille, juste sur le côté, il y avait un cœur jaune de la taille de ma paume. La couleur du soleil.

— Comme ça, cette robe et ta mère seront associées au jour où tu es rentrée à la maison après ta naissance et après ton mariage.

Je n'avais plus de voix. Je restai assise sur le lit, le regard fixé sur ce cœur jaune qui était maintenant une partie de ma robe.

— Rimmel ? dit Ivy après quelques instants. Est-ce que j'ai commis une erreur ? Tu m'en veux d'avoir découpé cette robe ?

Vous devinez ce qui est arrivé alors ?

J'ai éclaté en sanglots.

Pas des sanglots délicats genre « je tamponne le coin de mes yeux avec un petit mouchoir. »

Non, le genre terrible.

Les sanglots qui vous laissent de la morve sur le visage, qui vous fait hoqueter et vous laisse les yeux rouges. Je basculai en avant, le nez dans l'oreiller de Romeo. Même s'il n'avait dormi qu'une nuit ici, il avait déjà son odeur.

Je sanglotai plus fort encore.

Je pleurais si fort que j'en avais mal à la poitrine.

La pauvre Ivy était tellement horrifiée qu'elle fondit en larmes elle aussi.

Drew surgit dans la chambre quelques instants plus tard nous découvrant toutes les deux en même temps.

— Mais que se passe-t-il ici ?

Aucune de nous deux ne s'étonna qu'il soit dans notre chambre alors qu'on ne l'y avait pas invité. Je lui aurais peut-être posé la question si je ne pleurais pas comme une madeleine.

— J'ai découpé une pièce de tissu dans une robe de la mère de Rimmel et je l'ai fait coudre sur sa robe de mariée. Elle déteste ça et elle va me haïr. Je suis une très mauvaise amie, sanglota Ivy. Et elle m'a offert une jarretière avec une ancre dessus.

Drew nous regarda, les yeux écarquillés, comme s'il ne comprenait strictement rien à la situation.

— Je ne déteste pas ça du tout ! pleurnichai-je. C'est la chose la plus gentille qu'on n'a jamais faite pour moi.

Les pleurs d'Ivy redoublèrent. Drew fronça les sourcils.

— Ives, arrête ! Ce n'est sûrement pas bon pour le bébé.

Comme elle ne faisait pas mine de s'arrêter, il s'approcha d'elle et la prit dans ses bras.

— Stop, chuchota-t-il en lui frottant le dos.

— Je suis désolée.

Je sautai du lit moi aussi et vins me joindre à eux.

On était là tous les trois, à se faire un câlin et à utiliser Drew comme un mouchoir humain. Trent passa dans le couloir et j'entendis qu'il s'arrêtait lui aussi.

— Mais qu'est-ce qui se passe ici ?

— Mec, elles n'arrêtent pas de chialer, dit Drew, qui avait l'air terrifié.

Je tendis un bras vers Trent. Il éclata de rire et se joignit à nous.

— Oh, un petit moment particulier en famille.

Ivy renifla.

— Vous feriez bien de vous arrêter toutes les deux ou j'appelle Romeo et B. Ils nous ont envoyés ici pour qu'on voie comment ça se passait, dit Trent.

Ah, c'était la raison de leur présence ici.

Sa menace eut un effet immédiat : les chutes du Niagara s'arrêtèrent. Une fois qu'on eut toutes deux repris notre sang-froid, les deux garçons quittèrent la pièce avec prudence comme si on risquait d'exploser à nouveau. Avant de partir, Drew frotta doucement sa main sur le ventre légèrement arrondi d'Ivy. Il sourit.

— Le bébé va bien ? demandai-je.

— Elle est en pleine forme, répondit Ivy en s'essuyant les yeux.

Elle posa sa main sur son ventre. Cela ne se voyait pas beaucoup hormis ce petit renflement. Je trouvais ça adorable et si je me fiais à la façon dont B la regardait à la maison, je pense qu'il était du même avis que moi.

— Je suis désolée d'avoir craqué comme ça, dis-je en reniflant et en me dirigeant vers la robe. Ma mère me manquait en effet.

Je touchai le tissu jaune ; on aurait dit de la soie.

— Et j'ai vraiment l'impression qu'elle sera là avec moi aujourd'hui.

— C'est le cas, dit Ivy en me serrant dans ses bras. Oh, et pour que tu ne sois pas étonnée, ajouta-t-elle, il y aura une chaise vide au premier rang, avec un bouquet de roses jaunes dessus.

— Pour elle ? demandai-je à nouveau émue aux larmes.

— Oui, en souvenir d'elle.

Je la serrai très fort contre moi durant plusieurs secondes. Elle ne fit rien pour s'écarter.

— Merci, chuchotai-je enfin.

Elle prit une profonde inspiration et s'écarta un peu.

— Je vais aller prendre une douche. La coiffeuse et la maquilleuse seront là dans une heure. Je veux être prête.

Je gémis.

— Ce ne sera pas si horrible, tu verras, dit-elle en riant, presque arrivée sur le seuil de la chambre. Ah et n'oublie pas ! Ma mère, ta grand-mère et la mère de Romeo vont bientôt envahir

les lieux.

Je gémis à nouveau.

Tout le monde résidait dans cet hôtel. Nous prendrions la direction du stade en limousine.

Eh oui. Un cortège de limousines comme une sorte de parade royale.

J'étais un peu gênée.

— Il y a une bouteille de champagne au frais, tu devrais peut-être t'en verser une coupe, pour te détendre.

Elle me connaissait bien.

— Merci. Mais après ma douche.

Quand je sortis de la salle de bain quelque temps plus tard, j'enfilai une chemise de Romeo, je pourrais l'enlever facilement après avoir été coiffée. Je passai aussi un legging noir et pris la direction de la chambre.

Romeo était assis sur le lit.

Je poussai un petit cri, la main pressée sur la poitrine.

— Tu m'as fait peur !

Il pouffa de rire.

— Une seule nuit sans moi et tu as déjà oublié à quoi je ressemble dans ton lit.

— Tu n'es pas censé être là, dis-je en levant les yeux au ciel. Oh, elle ne t'a pas vu au moins ?

Il éclata de rire à nouveau et leva une main.

— Oh non. Je ne voudrais pas affronter la furie de cette *bridezilla* enceinte !

Je le rejoignis sur le lit et m'assis sur ses genoux.

— J'espérais que tu entrerais en douce, à vrai dire.

— Je serais bien entré par la fenêtre, mais cela perd de son charme quand on est au rez-de-chaussée.

— Comme cette fameuse nuit dans notre résidence universitaire, dis-je en repensant au début de notre relation.

— C'est ta robe, là ? demanda-t-il.

Je poussai un petit cri et plaquai ma main devant ses yeux.

— Il ne faut pas que tu la voies.

Je le sentis lever les yeux au ciel sous mes doigts.

— On est déjà mariés, ça ne peut pas nous porter malheur !

— Je suis tellement heureuse que nous ayons pu avoir notre nuit comme ça, soufflai-je en retirant ma main.

Il me sourit et plongea ses yeux bleus si exceptionnels dans les miens.

— Moi aussi.

Puis il émit un petit grondement et me fit basculer sous lui. Sa main passa sous l'ourlet de la chemise. Il gémit en découvrant que je ne portais pas de soutien-gorge.

J'empoignai ses cheveux et tirai pour le rapprocher encore plus de moi. J'explorai sa bouche de ma langue comme si je l'embrassais pour la première fois. Nous étions déjà mariés, mais l'excitation de la journée à venir faisait vibrer mon corps.

Je tirai ses cheveux pour qu'il soulève la tête cette fois. Il m'adressa un sourire lent.

— Je meurs d'envie de voir la bague à ton doigt ce soir. Comme ça, tout le monde saura que tu n'es pas disponible.

— Je ne suis plus disponible depuis le jour de notre rencontre.

Mon cœur manqua un battement.

Il se pencha, se pressant tout contre moi. On s'embrassa comme des ados, tout habillés, craignant de se faire surprendre si on allait plus loin.

— Une nuit sans toi, Mini et je suis déjà au bout de ma vie.

Il avait parlé d'une voix rauque. Il m'embrassa dans le cou.

— Ce soir, promis-je en passant la main entre nous pour caresser son érection.

— Rimmel ! appela Ivy. Elles sont là !

J'étouffai mon rire contre l'épaule de Romeo.

— J'arrive ! hurlai-je avant de reprendre plus doucement : il faut que j'y aille.

— Ne m'oblige pas à aller là-bas. Ma mère n'arrête pas de me stresser avec des détails de dernière minute. Elle veut que j'enfile mon costume... Je vais faire quoi, habillé en costume, des millions d'heures avant la cérémonie. Après, elle va me courir après en me disant de ne pas le froisser.

— Elle veut juste te prendre en photo.

— Tu me tues, Mini.

— Je t'aime.

— Je t'aime aussi, dit-il en pressant son front contre le mien.

Il m'aida à me redresser et on lissa mutuellement nos vêtements.

— Va occuper ce troupeau de bonnes femmes, que je puisse m'éclipser en toute discrétion.

J'esquissai un salut militaire.

Il me donna un dernier baiser rapide avant de m'ouvrir la porte.

— Je vous retrouve à l'autel, madame Anderson.

Une nuée de papillons s'envolèrent dans mon ventre.

— À bientôt.



Chapitre 48



Ivy

Quand j'étais petite fille et que je rêvais de mon mariage, j'imaginai un conte de fées. Des châteaux, des collines, des plages au sable immaculé et des vagues venant s'échouer dessus. J'avais même rêvé des mariages typiques du Sud dans les montagnes de Caroline du Nord, dans une étable rustique et pieds nus.

Je n'avais en revanche jamais pensé me marier sur un terrain de football.

Avec mes meilleurs amis, juste à côté de moi.

Je n'avais pas imaginé non plus que j'attendrais un bébé.

Je n'avais pas pu envisager une telle chose parce qu'il était impossible pour moi de concevoir quelque chose d'aussi parfait.

C'est ce que j'avais toujours rêvé et dans quelques minutes, ce ne serait plus un rêve... mais la réalité.

Les invités étaient arrivés. Ils étaient six cents.

J'étais toujours à l'abri, mais je distinguais les centaines de chaises couvertes de tissu blanc, judicieusement installées près de la *end zone* du terrain de Knights.

Au milieu des rangées, il y avait une allée que Rim et moi allions emprunter, celle qui allait nous guider vers le reste de notre vie. Elle était bordée par des lanternes blanches et argentées dans lesquelles scintillaient des bougies. Elle était couverte aussi de pétales de roses blanches qui étaient comme des flocons de neige sur la pelouse d'un vert profond.

Au niveau de la ligne de *touchdown*, une estrade était dressée. Elle permettrait aux mariés d'être un peu surélevés afin que tout le monde les voie.

Elle était modeste, car le mariage était relativement restreint en ce qui concernait les proches des mariés.

Rimmel et moi serions auprès de Romeo et Braeden, et près de lui, il y aurait mon frère et de l'autre côté, se tiendrait Trent.

L'estrade, de forme rectangulaire, était elle aussi bordée par les mêmes lanternes, blanches et argentées, de taille et de forme différentes. Elles scintilleraient elles aussi quand nous prononcerions nos vœux. Une large guirlande de fleurs blanches pendait des poteaux de but, et était éclairée par des petites ampoules.

J'ignorais comment Valerie avait pu réaliser une décoration aussi élégante, mais c'était

absolument magnifique.

Au niveau de la ligne des cinquante yards, une grande tente blanche avait été montée. Je n'avais pas eu le temps de vérifier comment se passaient les choses à l'intérieur.

Valerie nous avait surprises, Rimmel et moi, fouinant alors que nous étions supposées nous habiller et nous avait chassées de là avant qu'on puisse jeter un coup d'œil.

Bien sûr, j'avais une idée de ce que ça devait être, mais c'était Valerie qui se chargeait de la mise en place et de tous les détails, ce serait donc une surprise tout de même.

La matinée passa à toute vitesse entre tout ce que nous devons faire. Après notre moment plein d'émotion, Rimmel et moi avons passé des heures à nous faire coiffer et maquiller.

Le tout en sirotant du champagne.

Moi, j'étais au jus d'orange.

Dans une flute !

Et nous voilà maintenant, attendant dans un vestiaire en robe de mariée.

Tout le monde était parti s'asseoir sauf le photographe. Mon père et celui de Rimmel nous attendaient dehors pour nous mener à l'autel.

On entendait de la musique au loin et je me demandai pour la énième fois ce que Braeden faisait en ce moment.

— Je n'arrive pas à croire que je vais me marier, dis-je en me dirigeant vers le miroir qui occupait tout un mur.

Je crois que pour la première fois de ma vie, j'étais plus stressée que Rimmel. C'était moi la plus posée d'habitude, mais aujourd'hui, c'était l'inverse. Peut-être parce qu'elle avait bu un peu d'alcool et pas moi.

Je scrutai mon reflet dans le miroir. Mes cheveux étaient relevés en un chignon simple, entouré d'une large tresse. Quelques mèches libres encadraient mon visage et tombaient dans mon cou. Ce n'était un style très sophistiqué, mais plutôt simplement élégant, ce qui pour moi cadrerait bien avec le thème terrain de football.

Mon maquillage était classique aussi, parce que je n'avais pas trouvé qu'essayer des choses audacieuses le jour de son mariage était une très bonne idée. Nous avons choisi donc de donner un éclat lumineux et éclatant à ma peau, de souligner mon regard de façon neutre, mais tout de même spectaculaire – avec notamment de superbes faux cils –, d'accentuer la couleur pêche de mes pommettes et enfin de peindre mes lèvres en rose pâle.

J'avais fait un gommage très sérieux et hydraté ma peau à fond pour avoir un teint parfait.

Mais ce qui était le clou de ma tenue de mariage, c'était ma robe. J'avais eu peur que mon ventre de femme enceinte ne soit trop visible et même si j'étais ravie de ma grossesse, je ne pensais pas qu'une seule femme au monde avait envie de souligner le petit renflement que dessinait le bébé dans sa robe de mariée.

J'avais donc choisi une robe qui le dissimulerait, mais qui flatterait ma silhouette.

La robe aux fines bretelles était d'un blanc neigeux. Le décolleté était plongeant et mettait en valeur ma poitrine un peu plus ronde que d'habitude, à cause de ma grossesse. La taille était haute et était soulignée par un large ruban blanc du même tissu que le corsage. Le dos était complètement nu hormis les deux fines bretelles.

Le corsage était simple et superbe. Il était taillé sur mesure, comme ça je n'avais pas à craindre qu'un sein fasse une apparition malvenue.

Personne n'avait envie de voir ça.

La jupe, en revanche, était spectaculaire et me donnait l'impression d'être une princesse. Elle

s'épanouissait en corole à partir de la taille ajustée. Plusieurs couches de tulle d'une finesse arachnéenne couvraient un jupon en satin. Ce qui donnait cette qualité au tulle était qu'il y avait de la couleur dessous. Un rose qui tirait sur le violet commençait au niveau de ma taille, puis s'atténuait pour devenir complètement blanc à mes genoux.

Cela trompait bien l'œil et entre la couleur et l'épaisseur de la jupe, mon ventre se remarquait à peine.

Pour compléter mon look, j'étais chaussée de sandales à talons roses pailletées.

Parce qu'on a toujours besoin d'un peu de paillettes dans sa vie.

Et de rose.

Je portais pour seul bijou ma bague de fiançailles – à un de mes doigts parfaitement manucurés – et une paire de boucles d'oreille en diamant que j'avais empruntées à ma mère. La jarretière bleue avec l'ancre était autour de ma cuisse.

— Tu es la plus jolie future mariée qu'il m'ait été donné de voir, dit Rimmel en approchant dans mon dos.

Je lui souris et m'écartai pour qu'elle puisse se voir.

— Je n'en suis pas sûre, je crois que tu es encore plus jolie que moi.

Elle pouffa, avant de sourire et d'ajouter :

— Je n'ai jamais été aussi belle.

— Non, tu es belle tous les jours, mais être coiffée et maquillée par des professionnels et porter une magnifique robe te rend encore plus ravissante.

On éclata de rire.

Rimmel portait ses cheveux détachés ; ils étaient légèrement ondulés pour donner une impression de flou. Les mèches sur le côté de sa tête étaient rassemblées pour former une sorte de nœud sophistiqué, derrière sa tête. Il était décoré avec de la gypsophile. C'était magnifique sur sa chevelure très sombre et brillante.

Son maquillage était classique également. Ses lèvres n'étaient pas rose pâle comme les miennes, mais d'une couleur plus intense. Cela rendait très bien sur sa bouche pulpeuse. J'étais étonnée qu'elle ait accepté cela, pourtant quand la maquilleuse lui avait proposée, elle avait dit oui.

Peut-être à cause du champagne également.

Ou simplement parce qu'elle était heureuse de se marier.

En revanche, elle avait refusé de porter des lentilles, malgré l'insistance de la maquilleuse. Cela m'avait d'ailleurs particulièrement agacée parce que Rim avait le droit d'être elle-même le jour de son mariage et ses lunettes la définissaient.

Pour mettre fin à cette discussion, j'avais exhibé des lunettes à monture blanches que j'avais cachées jusqu'alors.

Oui, j'avoue, je m'étais doutée que nous aurions un problème.

Rimmel avait décrété qu'elles étaient très « mariage » et les avait immédiatement perchées sur son nez.

J'avais lancé un regard de défi à la maquilleuse qui avait sagement battu en retraite.

Sa robe n'était pas aussi ample que la mienne. Elle était tellement petite qu'elle aurait été étouffée par une telle tenue. Il s'agissait plus d'un fourreau, avec un corsage ajusté et une jupe qui s'élargissait légèrement jusqu'à ses Converse.

J'espérais qu'elle ne se prendrait pas les pieds dedans, maintenant que la jupe était un peu longue comme elle ne portait pas de talons.

Le corsage était en dentelle, doublé d'un tissu couleur chair. Il avait un col bateau qui mettait en valeur ses clavicules et le haut de ses épaules. Les manches trois quarts étaient en dentelle très fine. Le dos de la robe était fermé par des petits boutons et la taille était soulignée par une bande de tissu blanc sur lequel était cousu le cœur jaune provenant de la tenue de sa mère. Au cours de la cérémonie, quand elle se tiendrait de dos, tout le monde pourrait le voir.

Elle arborait pour seuls bijoux que sa bague de fiançailles et un bracelet que sa grand-mère avait porté le jour de son mariage.

— Je suis heureuse que nous partagions la même date de mariage, dit-elle en me regardant.

— Moi aussi, reniflai-je. Non, ne pleurons pas ! Si on veut sauver notre maquillage...

— Je pense qu'on nous attend, souffla-t-elle.

Je pris le bouquet composé de roses violet foncé et argentées puis noué par un ruban de satin violet et le lui tendis. Puis je pris le mien, avec des roses rose pâle et dorées.

— Tu es prête ? demanda-t-elle en m'offrant son bras.

Mais tellement.

On remonta l'allée toutes les deux. On aurait pu le faire avec nos pères, mais cela semblait mieux de le faire comme ça.

Rimmel et moi étions bras dessus bras dessous et nos pères nous encadraient.

Je savais déjà que la décoration était magnifique ; nous avions pu, Dieu merci, jeter un coup d'œil avant la cérémonie. Tant mieux, parce qu'une fois dans l'allée, je ne vis plus que l'homme qui m'attendait.

Cela devait être la même chose pour Rimmel si on se fiait à la façon dont son bras se crispa sous le mien.

Braeden en costume était à tomber.

Ses larges épaules et sa taille fine semblaient faites pour porter un costume aux lignes classiques et élégantes. Il était noir, sans un pli et dessous, il arborait une chemise blanche immaculée, un gilet noir et une cravate noire également, au nœud parfait. Elle disparaissait sous le gilet.

De sa pochette émergeait un petit bout de tissu blanc. Ses longues jambes semblaient mesurer des kilomètres et il était chaussé de noir également.

Mais au-delà de la perfection qu'il incarnait dans ce costume, c'était le regard parfait qu'il me lançait qui m'hypnotisa.

Son regard chocolat ne me quittait pas. Son sourire était sexy et me disait qu'il me réservait quelque chose de spécial au moment où nous serions seuls. Les mains tremblantes, je serrai mon bouquet en veillant à ne pas tomber.

En parlant de ça...

La robe trop longue de Rimmel se rappela à son bon souvenir.

Le bout de sa Converse resta coincé dans l'ourlet et elle trébucha. Je poussai un petit cri, sortant de la transe dans laquelle m'avait plongée Braeden. Je bloquai mon bras pour la retenir.

Son père, qui était juste à côté d'elle, réagit vivement aussi. On parvint ainsi à l'empêcher de tomber. Malheureusement, son bouquet n'avait pas eu autant de chance.

On entendit quelques exclamations dans l'assistance puis des applaudissements lorsqu'elle recouvrit son équilibre. Nous nous étions immobilisés au milieu de l'allée. Elle me jeta un regard désolé.

— J'aurais peut-être dû porter des talons pour une fois.

Un petit rire m'échappa et elle m'imita.

— Mesdames, intervint alors une voix grave qui fit sursauter Rimmel.

Romeo nous avait rejoints, une lueur amusée dans les yeux.

— Romeo ! Désolée de te faire attendre.

Son regard se posa sur elle... Mon Dieu, la façon, dont ses yeux bleus la contemplaient... Il avait l'air d'avoir oublié qu'on était en pleine cérémonie.

La tenue de Romeo ressemblait à celle de Braeden, mais au lieu d'être noir, il portait du bleu marine. Cela faisait ressortir ses yeux. Sa veste était ouverte, révélant un gilet de même couleur et une chemise blanche classique sur laquelle était nouée une cravate bleue. De sa pochette dépassait un peu de tissu de la même couleur et quelque chose d'autre...

Une minuscule paire de lunettes dorées.

C'était sa façon d'évoquer Rimmel.

Je les observai, fascinée par l'alchimie qu'ils dégageaient. Rimmel avait rosi et Romeo souriait tristement.

— Il ne fallait pas mettre de talons, Mini.

Elle pouffa, relevant sa robe pour lui montrer ses Converse. Les gens se mirent à rire et Romeo les imita, tête basculée en arrière. Il se tourna vers Brock et demanda :

— Puis-je prendre le relais ?

Le père de Rimmel sourit et embrassa sa fille sur la joue.

— Merci, papa, chuchota-t-elle.

Romeo se pencha pour ramasser le bouquet de Rimmel qu'il lui tendit. Quelques pétales rose foncé voletèrent jusqu'au sol, mais sinon, il était intact.

Dès qu'elle le prit, Romeo la souleva dans ses bras.

— Je suis supposée marcher à tes côtés jusqu'à l'autel, s'écria-t-elle.

— Mais, chérie, si je te laisse marcher, tu pourrais faire disparaître la moitié de nos invités et mettre le feu à cet endroit avec toutes ces bougies, répliqua-t-il sans même prendre la peine de baisser la voix.

Elle poussa un petit cri.

Puis il se tourna vers moi et me fit un clin d'œil.

— Tu ressembles à une vraie princesse, Princesse.

Je lui rendis son sourire.

Tout le monde applaudit quand Romeo sauta sur l'estrade, Rimmel dans les bras. Puis il la reposa sur ses pieds, à côté de lui.

Braeden, au bout de l'allée, se racla la gorge.

— Ramène tes fesses ici, Blondie.

Je me figeai un instant craignant que mon père n'approuve pas le choix de mots de Braeden. Mais quand je me tournai vers lui, il souriait.

— Il est vraiment impatient. Je ne peux pas lui en vouloir.

Les larmes me montèrent aux yeux et on reprit notre marche.

Mon père déposa un baiser sur ma joue, puis B prit ma main pour m'aider à le rejoindre sur l'estrade.

La cérémonie elle-même était très classique. Nous avons choisi de ne pas écrire nos propres vœux, pour gagner du temps surtout et ne pas faire attendre les six cents personnes présentes.

Mais Braeden avait ajouté qu'il n'était pas doué pour ça et qu'il ne voulait pas se ridiculiser publiquement.

Je n'étais pas vraiment d'accord. Je me souvenais très bien des mots merveilleux qu'il m'avait

dits il y a peu.

Quand l'officiant nous demanda si nous avions quelque chose à ajouter avant qu'il nous prononce mari et femme, je levai la main.

— Moi, j'ai quelque chose à dire.

Il inclina la tête.

— C'est privé, dis-je en rougissant.

Je fis un petit geste à Braeden pour qu'il s'approche.

Il me regarda, un peu étonné, mais se pencha vers moi. Je lui glissai à l'oreille.

— J'adore ta queue.

— Je le savais ! brailla-t-il, mort de rire.

Je m'éloignai un peu, très contente de moi.

L'officiant put terminer et nous proclamer mari et femme.

On s'embrassa sous les applaudissements de l'assemblée. Et on recommença !

Braeden passa gentiment la main sur mon ventre légèrement arrondi, comme s'il ne pensait pas qu'à nous en ce moment, mais à notre enfant aussi.

Quand on courut tous les quatre dans l'allée, les invités nous jetèrent des confettis multicolores. On aurait dit des petits arcs-en-ciel qui tombaient du ciel.

Puis l'assemblée prit la direction de la tente où se tiendrait la réception. On posa pour de nombreuses photos.

À un moment, Braeden m'attira dans un coin tranquille et m'adossa à un mur, me plaçant entre ses jambes.

— Tu l'as enfin dit.

— On vient de se marier lors de la plus belle cérémonie du monde et c'est tout ce que tu retiens ?

— Je me souviens de beaucoup de choses, chuchota-t-il en passant le pouce sur ma lèvre inférieure. Par exemple, à quel point j'étais perdu sans toi et à quel point j'ai de la chance de t'avoir trouvée.

— Tu me rends tellement heureuse, chuchotai-je, en m'appuyant contre lui et en enroulant les bras autour de son cou.

— Fois deux, bébé, dit-il en effleurant mes lèvres. Fois deux.

— Tu crois que nous serons toujours aussi heureux ? demandai-je en clignant des yeux pour chasser mes larmes.

Il passa à nouveau une main sur mon ventre, juste sur notre bébé.

— Non, souffla-t-il, on sera encore plus heureux.

Il avait raison.



Chapitre 49



Rimmel

J'avais raison.

La vue de l'alliance à l'annulaire gauche de Romeo valait toutes les épreuves qui nous avaient conduits à ça.

Cela ne faisait pas longtemps qu'il la portait, mais je ressentais déjà une différence.

Pas quelque chose que les autres pouvaient remarquer, mais pour moi, c'était fondamental. J'avais été seule la plus grande partie de ma vie, je m'étais sentie seule. Parfois, c'était de mon propre fait, parfois, ça n'avait aucun rapport avec moi.

Je n'étais plus seule et je ne le serais plus jamais.

Cette alliance en était la preuve visuelle.

— Je te sens un peu triste pour eux, en un sens, chuchota Romeo à mon oreille en m'enlaçant par-derrière.

Je levai les yeux pour apercevoir B et Ivy venir dans notre direction après s'être isolés quelques instants.

— Pourquoi ? demandai-je en me retournant pour le regarder dans les yeux.

— Parce qu'ils sont obligés de sourire pour les photos, de passer du temps avec des invités. Après notre mariage, nous avons eu tout le temps du monde pour être ensemble.

J'étais d'accord, notre situation était plus appréciable.

Je levai sa main et portai l'anneau en titane à mes lèvres.

— Je commence à comprendre pourquoi tu tenais tant à mettre quelque chose qui t'appartenait sur moi. Cela fonctionne aussi avec moi.

— Ah oui ? demanda-t-il, un sourcil relevé.

Je hochai la tête. Il me répondit d'un sourire sexy.

— J'aime bien ça aussi.

Il leva ma main pour me montrer le mince anneau de diamants qui se trouvait juste à côté de ma bague de fiançailles.

— Je suis tellement contente que tu aies été nul en cours et que tu aies eu besoin d'une tutrice, dis-je en enroulant mes bras autour de sa taille.

— Je suis tellement heureux que tu ne sois pas une lesbienne, ricana-t-il.

Je levai les yeux au ciel, ce qui lui échappa, car il m'embrassait déjà.

— Vous croyez que les gens remarqueront qu'on est déjà partis pour commencer notre lune de miel un peu plus tôt ? demanda Braeden.

— On ne peut pas abandonner notre propre réception de mariage, s'exclama Ivy.

Romeo releva la tête, tout sourire.

Valerie passa alors une tête dans la tente et nous foudroya du regard.

— Vous n'avez pas entendu le DJ annoncer votre arrivée ?

— Euh non, dis-je, gênée.

Nous étions trop occupés à nous embrasser.

— Désolée, maman, dit Romeo, l'air contrit.

Le visage de Valerie s'adoucit.

— Venez, alors. On vous attend.

Quelqu'un souleva les pans de la tente.

— Oh, Seigneur, s'exclama Ivy, c'est sublime.

— Plus que ça, confirmai-je.

— Ce ne sont que des fleurs et des lampes, intervint B.

— J'espère qu'il y a un gâteau, renchérit Romeo.

Je pouffai. Quels crétins tous les deux !

— Avance, dit Ivy en poussant Braeden.

Ils firent leur entrée les premiers sous les applaudissements des invités. Mais je n'y prêtai pas trop attention, captivée par la décoration.

On aurait dit qu'on entrait dans une autre dimension. Impossible d'imaginer, de l'extérieur, qu'une simple tente blanche pouvait contenir quelque chose d'aussi merveilleux.

L'éclairage était très tamisé, créant ainsi une ambiance intime. Le plafond était drapé de tulle et entre le toit de la tente et cette décoration, il y avait des milliers et des milliers de petites ampoules scintillantes. Dans la relative pénombre des lieux, on aurait des étoiles qui flottaient au-dessus de nos têtes.

À l'entrée se trouvait une arche décorée de fleurs blanches d'où cascadaient feuillage et cristaux qui brillaient dans la lumière.

Les tables rondes avec des nappes blanches étaient entourées de chaises blanches également avec des coussins violets. Les centres de table étaient d'immenses bouquets élaborés qui étaient installés dans de grands cylindres transparents. Le sommet, rond et blanc semblait flotter au-dessus des tables. Au pied des vases, il y avait des bougies blanches avec de longues mèches lumineuses. Les centres de table n'étaient pas les seuls éléments spectaculaires ; il y avait également la vaisselle en porcelaine, les couverts en argent, les serviettes en tissu et de grands verres à vin.

Tout était d'un blanc immaculé avec des pointes d'argent et d'or. En regardant autour de moi, j'apercevais un peu du violet caractéristique des Knights, mais pas d'orange. Mais cela n'avait pas grande importance.

C'était incroyablement réussi et même si Valerie n'avait pas utilisé les couleurs que je voulais, cela aurait été magnifique.

— On nous attend, bébé, dit Romeo en me prenant par la taille.

On entra sous la tente. L'assistance nous accueillit aussi par des cris de joie et des applaudissements. Le plafond ressemblait vraiment à un ciel étoilé, c'était extraordinaire.

Il y avait tellement de blanc autour de nous qu'on avait l'impression d'être dans une sorte de paysage hivernal merveilleux. Au centre de la tente était installée une piste de danse, en bois

flotté avec des lignes blanches et dorées discontinues.

Romeo me guida vers la table d'honneur, tout devant. Elle était rectangulaire avec les mêmes centres de table qu'ailleurs. Nous avions droit à deux. Le reste de la table était très similaire aux autres. Devant étaient posées des lanternes comme celles installées dans l'allée conduisant à l'autel. Un gros nœud doré était fixé à la nappe.

B et Ivy étaient déjà assis et dès que l'on fut installés, le champagne commença à couler à flots.

La nuit fut magique, avec nos amis et notre famille.

Je me perdis dans les yeux de Romeo un nombre incalculable de fois et je remerciai Dieu de m'avoir permis d'avoir cette vie.

Alors que nous étions sur le point de découper le gâteau, une sorte de pièce montée compliquée avec des roses violettes qui descendaient sur un côté, Romeo me prit par la main et m'attira dehors.

La lumière de la tente éclairait le terrain de football.

Même s'il y avait des centaines de personnes dans la tente, ils semblaient être à des kilomètres. Les lanternes allumées pour la cérémonie brûlaient encore. Romeo me fit m'éloigner de la tente. Je sentis mes pieds s'enfoncer dans l'herbe et la nuit nous enveloppa.

— Où allons-nous ?

— Je voulais de montrer quelque chose, dit Romeo en me lâchant pour sortir son portable.

Il tapota quelque chose avant de le remettre dans sa poche.

On avança encore pour arriver à peu près à mi-chemin de la tente et du lieu de la cérémonie.

— On devrait être au bon endroit.

— Pour quoi ?

Il me plaça devant lui, les bras autour de ma taille. Il posa son menton sur mon épaule et me glissa à l'oreille :

— Lève les yeux.

Au même moment, le bruit d'une explosion se fit entendre dans la nuit. On releva la tête.

Un feu d'artifice zébra le ciel nocturne.

— C'est toi qui as organisé ça ? demandai-je en riant.

— Rien que pour toi.

Les invités sortaient de la tente pour admirer le spectacle, mais nous étions suffisamment loin d'eux pour avoir l'impression d'être seuls.

Une fois le spectacle pyrotechnique terminé, je me retournai vers lui.

— C'était superbe.

Il embrassa le bout de mon nez.

— Encore.

Je suivis son regard quand il leva la tête.

Un dernier feu d'artifice explosa.

Mais il était différent des précédents.

C'était un cœur rouge précédé d'un hashtag.

Alors comme un montage d'images, je revis tous nos moments ensemble. Notre première rencontre, la nuit pluvieuse où il était venu au refuge avec moi. Le jour où il était monté par la fenêtre de ma chambre et celle de notre premier baiser.

C'était le plus beau film que j'avais jamais vu.

Non, ce n'était pas un film, c'était ma vie.

Notre vie.

Je me retournai dans ses bras, une larme glissant sur ma joue. J'enroulai mes bras autour de son cou.

— Je menais ma petite vie ennuyeuse, Romeo, et tu es arrivé pour me faire vivre un conte de fées.

— Personne ne t'aimera jamais comme moi, Mini.

— Je sais, dis-je en souriant. Mais je t'aimerai plus encore.

On se rapprocha davantage, nous embrassant en plein milieu du terrain de football.

Je connaissais bien ses lèvres maintenant, mais elles me faisaient toujours autant d'effet que la première fois.

Je ne serais peut-être jamais qu'une simple fille.

Je n'aurais peut-être qu'une vie.

Mais il n'y avait qu'un Romeo.

Et il était à moi.

— Trouvez-vous une chambre ! hurla Braeden.

On se sépara en riant.

— Allez, venez, hurla-t-il encore. Vous aurez tout le temps de vous embrasser plus tard, c'est l'heure de la fête !

Romeo leva la main entre nous, un éclair de lumière attirant mon attention sur son alliance.

— Que diriez-vous, madame Anderson de m'accorder cette danse ?

— Je vous les accorde toutes, dis-je en glissant ma main dans la sienne.

— Génial ! s'exclama-t-il, le sourire si sexy que j'aimais tant s'épanouissant sur ses lèvres.

Main dans la main, on courut en direction de Braeden et Ivy.

Notre famille était enfin réunie.



Épilogue



Braeden

Le bourdonnement sourd des pales de l'hélicoptère au-dessus de ma tête concurrençait les battements de mon cœur. Il n'y avait pas de sensation de claustrophobie malgré cet espace restreint, pas plus que de turbulences dans ce voyage en hélicoptère au-dessus de l'État.

Je n'étais jamais monté dans un hélico avant et si vous me posiez la question après, je vous répondrais comme un homme qui n'avait en effet jamais voyagé de cette façon. Je ne prêtais aucune attention à notre altitude, aux propos du pilote près de moi et même à mon meilleur ami, collé à moi.

J'étais en sueur, sale et mort de trouille.

— Préparez-vous à l'atterrissage, lança le pilote.

Sa voix ressemblait furieusement à celle de Darth Vader dans Star Wars.

Je me préparai au choc lorsque l'appareil toucherait le sol, là où nous ne devrions pas être.

Que voulez-vous ? Être le sportif star de votre État natal avait des avantages.

Dès qu'on toucha le sol, je bondis sur mes pieds, suivi par Romeo. On souleva nos casques et on sortit en trombe. Les pales continuaient à tourner au-dessus de nos têtes. Je retins ma respiration et courus, courbé pour éviter les rafales du l'appareil.

À peine avions-nous quitté l'hélico qu'il redécolla. Je me ruai sur les grandes portes vitrées, sans un regard en arrière, et pénétraï dans le hall qui sentait le désinfectant.

— La maternité ? criai-je en dépassant une infirmière sans m'arrêter.

Elle me montra des escaliers et répondit :

— Montez deux étages.

Toujours au même rythme, on escalada les marches et on débarqua à l'étage indiqué. On dépassa plusieurs personnes interloquées. J'entendis des murmures derrière nous. Alors qu'on approchait d'un comptoir d'accueil, une infirmière nous sourit et pointa du doigt une direction :

— Troisième porte sur la droite.

Nos crampons faisaient un bruit métallique sur le sol et quand je pilai brusquement devant la bonne porte, un grincement aigu retentit. J'ouvris le battant à la volée en criant :

— J'arrive trop tard ?

J'avançai dans la pièce pour que Romeo puisse me rejoindre.

Trois paires d'yeux se levèrent vers nous et un dernier, le plus important, se posa sur moi.

— Tu es juste à l'heure, dit Ivy depuis le lit.

Je me gorgeai de la vision qu'elle offrait : joues toutes rouges, cheveux dénoués et son ventre proéminent de femme enceinte sous la couverture du lit.

Un moniteur était enroulé autour de son ventre et une intraveineuse était scotchée au dos de sa main.

— Mais qui a mis tout ce sparadrap sur ta main ? hurlai-je. Ça va te laisser une marque !

— Comme l'aiguille que ça maintient en place, fit remarquer Rimmel avec ironie.

Je regardai ma sœur, furieux.

— Tu as de la chance que je t'aime bien.

— Je vais bien, me rassura Ivy en me tendant la main, celle qui n'était pas ornée d'une aiguille. Vous êtes arrivés très vite !

Je laissai tomber mon casque par terre et me précipitai à ses côtés et pris sa main entre les deux miennes.

— Tu as mal ?

Bon sang, j'étais au bord de la nausée et elle n'avait même pas l'air dérangée.

— Je peux gérer, répondit-elle en souriant.

— Jusqu'à la prochaine contraction, marmonna Trent qui se tenait de l'autre côté du lit.

Elle le foudroya du regard puis grimaça.

— On a entendu l'hélico arriver, dit Rimmel.

Romeo se plaça derrière elle, paraissant encore plus gigantesque que d'habitude puisqu'il portait encore tout son attirail de footballeur.

Moi aussi, d'ailleurs. Dès qu'on avait appris qu'Ivy avait des contractions, nous avons sauté dans l'hélicoptère de Ron Gamble pour être sûrs d'arriver à temps.

— Ça aide de connaître les bonnes personnes, dit Romeo en déposant un baiser sur ses cheveux.

Puis il me rejoignit près du lit et demanda :

— Tu es prête, Princesse ?

Une infirmière déboula dans la chambre, en disant, à peine le seuil franchi :

— D'où vient toute cette boue ?

Elle stoppa net en nous apercevant, Romeo et moi.

— Désolé, dit Ivy. Ils se comportent comme des sauvages quand ils sont un peu stressés.

Rimmel éclata de rire.

— Bon... lequel de vous deux est le père ?

— Moi.

— Venez avec moi, je vais vous donner une tenue d'hôpital. Je ne crois pas que vous aurez besoin de toutes ses protections pour aider votre enfant à venir au monde.

Bordel, j'allais devenir papa, aujourd'hui.

Je serrai plus fort la main d'Ivy.

— Merci, mais je crois que je vais rester vers elle.

Je n'allais certainement pas quitter cette pièce et abandonner Ivy juste pour me changer en une tenue plus confortable.

— Moi je veux bien une blouse d'hôpital, dit alors Romeo en souriant à l'infirmière qui piqua un fard.

J'étais en train de lever les yeux au ciel lorsqu'Ivy émit un petit gémissement et me serra la main. Sa respiration devint plus saccadée et son corps se figea.

— Que se passe-t-il ? demandai-je, affolé.

Drew et Trent éclatèrent de rire. Il n’y avait pourtant rien de drôle.

— Elle a une contraction, annonça Drew en pointant du doigt un écran sur lequel ondulaient des lignes.

Il était évident qu’elle souffrait, ça se voyait à la crispation de sa mâchoire et à la pression sur ma main, ainsi qu’à ses efforts pour respirer.

— Vous pouvez faire quelque chose ? demandai-je à l’infirmière.

Je n’aimais pas ça, mais alors pas du tout.

— Les contractions sont parfaitement normales, répondit-elle en se dirigeant tranquillement vers l’écran.

Elle marchait tranquillement.

Comme si elle n’avait rien de mieux à faire.

J’allais pêter un câble. Je refusais de voir Ivy souffrir.

— Assieds-toi avant de t’évanouir, conseilla Romeo.

Je sentis qu’on avançait un siège derrière moi. Il appuya sur mon épaule pour m’obliger à m’asseoir.

Je ne m’étais pas rendu compte avant d’être assis que je vacillais sur mes jambes.

Ivy relâcha sa prise sur ma main et leva des yeux fatigués vers moi.

— Calme-toi, tout va bien.

— Heureusement qu’il n’était pas à la maison quand tu as perdu les eaux, marmonna Trent.

Je pressai les paupières en pensant à ce qu’il venait de dire. J’aurais dû rester à la maison aujourd’hui.

Comme si elle lisait en moi, elle enchaîna :

— Tu n’as rien manqué.

Une contraction la submergea à nouveau et elle gémit en se cramponnant à ma main.

— Elles se rapprochent, fit remarquer l’infirmière. Je vais aller chercher le médecin. Vous devriez peut-être lui laisser un peu d’air, suggéra-t-elle avant de sortir.

— Volontiers, dit Drew en venant embrasser sa sœur. Je t’aime, sœurette, mais je ne veux pas assister à ça.

Elle essaya de rire, mais en vain.

— On sera dans la salle d’attente, dit Trent et ils sortirent tous les deux, accompagnés de l’infirmière.

J’espérais qu’elle allait se dépêcher de trouver le médecin.

Rimmel prit la place que Drew venait de libérer à côté du lit et se pencha sur Ivy.

— Tu vas gérer. On est là, juste derrière la porte.

— Merci de m’avoir accompagnée.

Elle ne me pressait plus la main, la contraction avait dû passer.

— Ça va ? demanda Romeo, en ôtant sa main de mon épaule.

— Oui, ça va.

Romeo et Rimmel étaient sur le point de sortir quand je le rappelai.

— Rome ?

Il se retourna.

— Tu restes derrière la porte, OK ?

— Pas de problème, confirma-t-il en souriant.

Ben quoi ? Il était le seul capable de me ramasser si je tombais dans les pommes.

OK, bon.

J'avais besoin que mon ami reste près de moi.

Devenir père pour la première fois était la chose la plus terrifiante qu'il m'ait été donné d'affronter.

Les cinq mois depuis mon mariage avec Ivy s'étaient écoulés à la vitesse de l'éclair. Par chance – et peut-être grâce à mon dur labeur et à un très bon agent – j'avais été *drafté* par les Maryland Knights. Une autre équipe avait tenté de me recruter, mais heureusement, l'offre des Knights était plus élevée.

J'avais signé un super contrat de trois ans et s'il n'atteignait pas celui de Romeo, il était très généreux.

Suffisant pour que je prenne soin d'Ivy et de la petite bestiole.

Je ne savais toujours pas s'il s'agissait d'une fille ou d'un garçon. Ivy était restée intraitable : elle ne voulait pas savoir. Pour une fille qui aimait tant le rose, j'avais cru qu'elle craquerait. Mais elle me répétait toujours qu'elle se moquait que ça soit une fille ou un garçon, la seule chose qui lui importait c'était que c'était mon enfant.

Sérieux. Comment aurais-je pu refuser de l'épouser ?

Romeo répétait qu'il s'agissait d'un garçon, Ivy prétendait que c'était une fille et tous les autres attendaient la naissance pour savoir qui avait raison.

Rome et moi jouions à nouveau dans la même équipe. Et on était meilleurs que jamais. Les Knights survolaient cette saison dans tous les compartiments du jeu d'ores et déjà. J'avais même établi un nouveau record personnel, ainsi que Romeo. Le public était présent, le moral de l'équipe était au beau fixe et Gamble était heureux.

Il était encore tôt dans la saison, mais je savais qu'on irait jusqu'au Super Bowl.

Blanchard avait demandé à quitter l'équipe. Les dirigeants avaient accédé à sa demande ; j'aurais pu jouer avec lui sans perdre mes nerfs. Maintenant, il m'en fallait plus que ça pour me faire péter un câble.

J'étais marié et bientôt papa. Ma carrière commençait très bien et j'avais une famille formidable. Je me concentrais sur ça. Parfois, je rêvais encore de Zach, mais ce n'était plus comme avant. Je m'inquiétais toujours à propos d'Ivy, mais je ne faisais plus ces horribles cauchemars où elle mourait dans l'accident.

En fait, l'avouer à toute ma famille et même l'avouer à demi-mot à Robert m'avaient beaucoup aidé à passer à autre chose. Personne ne m'avait jugé pour ma décision ; il était difficile de me juger moi-même après ça.

Ivy avait raison : j'étais humain, un homme fait de chair et de sang. Je n'avais pas à être parfait. Pas la peine de se débarrasser des moments sombres de ma vie. Il suffisait que je sois sincère, que je sois moi.

Ivy avait suivi des cours l'été dernier pour obtenir son diplôme plus tôt. Elle l'aurait en janvier. Je ne voulais pas qu'elle en fasse tant, mais elle tenait absolument à le terminer avant la naissance de la bestiole.

Elle avait lancé sa chaîne YouTube. Cela marchait déjà très bien. Le rédacteur en chef de People l'avait appelée et ils étaient en pourparlers pour qu'elle écrive une rubrique appelée « La Blonde d'à Côté ». Ivy était très populaire dans le milieu étudiant, mais également dans celui que suivait ce que les gens célèbres portaient.

J'étais absolument certain qu'elle trouverait sa place dans le monde de la mode. En attendant, elle construirait son empire à la maison en élevant mon enfant.

— Braeden ? appela Ivy en me prenant la main.

Je me tournai vers elle notant aussitôt l'inquiétude sur son visage.

— Que se passe-t-il, ma chérie ?

— J'ai peur.

Les vertiges, la crainte que j'éprouvais, tout ça disparurent en un instant. Je ne pouvais pas me permettre de me laisser aller à mes angoisses, parce qu'il fallait que je sois fort pour elle.

— Je sais. Tout va bien. Dans quelques minutes, tu auras le bébé dans tes bras et la peur sera très loin.

Elle sourit, un peu soulagée.

— Accoucher prend du temps. Ce ne sera probablement pas avant plusieurs heures.

Hein ???

Pourquoi personne ne m'avait-il dit ça ? À la télé, on entendait quelques cris puis un bébé qui braillait. Dans la même scène !

J'aurais dû m'en douter quand j'étais entré dans la pièce et qu'Ivy ne criait pas.

Dieu merci, elle ne criait pas !

Je secouai la tête. Puis je me penchai et m'adressai directement au ventre de ma femme.

— Écoute-moi, bien, petite bestiole. Ne fais pas souffrir ta mère durant des heures avant de te décider à sortir. Les joueurs de foot ne traînent pas sur le terrain.

Je conclus mes propos d'un hochement de tête et levai mes yeux vers Ivy qui m'observait, amusée.

— Quoi ?

— Le terrain ?

— Il comprendra. Le football, c'est héréditaire.

Accablée par une nouvelle contraction, un voile assombrit son visage. J'allais appeler l'infirmière quand elle débarqua dans la chambre, accompagnée d'un médecin avec une petite coiffe sur la tête et les mains gantées.

Il ausculta Ivy, là, en bas, ce que je ne regardai pas, puis il leva les yeux, visiblement un peu surpris.

— Je crois que le bébé est prêt à sortir.

Mon estomac se retourna.

Une autre contraction secoua le corps de ma femme. Elle poussa un petit gémissement.

Puis tout s'accéléra. Le personnel médical lui ordonna de pousser ; elle pressait mes doigts si fort que je craignais qu'elle me les brise.

Puis des pleurs retentirent dans la pièce.

Mon cœur s'arrêta.

Le médecin prit le nourrisson et le plaça aussitôt sur la poitrine d'Ivy.

— C'est une petite fille, lança-t-il.

Ivy était en larmes et serrait le bébé contre sa poitrine.

— Oh mon Dieu... Comme tu es belle !

Le son de la voix de sa mère interrompit les larmes du bébé. Ses yeux, bleu foncé, trouvèrent ceux d'Ivy et ne bougèrent plus.

— Braeden, chuchota Ivy, sans quitter la petite du regard.

— Tu as été géniale, ma douce, dis-je en repoussant une mèche de cheveux de son front.

Le bébé connaissait ma voix également. Elle se tourna vers moi, la lèvre inférieure tremblante. J'avais la sensation qu'on m'ouvrait la poitrine pour me prendre mon cœur.

J'avais une petite fille.

— Laissez-moi la nettoyer un peu et la peser.

Instinctivement, Ivy resserra son étreinte. Je saisis la main de l'infirmière en la foudroyant du regard. Elle ne prit pas ombrage de mon comportement primitif.

— Je serai juste là, dit-elle en désignant la pièce en face. Après vous pourrez la garder une minute avant que je l'emmène à la nurserie.

— Pourquoi elle aurait besoin d'être à la nurserie ? demandai-je autoritairement.

Mais j'avais parlé doucement, je ne voulais pas faire peur au bébé.

— On va lui faire passer quelques tests habituels. Vous pourrez venir si vous voulez.

Je grommelai et Ivy tendit le bébé à l'infirmière. La petite se remit à pleurer et Ivy s'agita.

Je me levai et surveillai l'infirmière, vérifiant qu'elle s'occupait bien de ma fille.

— Eh bien, lança-t-elle, tu vas avoir du mal à faire ce que tu veux avec un papa comme ça.

— Faites attention à sa tête, grommelai-je.

— Je vous jure, j'ai une grande expérience, répondit-elle en riant.

Une fois le bébé emmailloté dans une couverture, elle me la tendit.

— Vous voulez prendre votre petite fille dans vos bras, papa ?

Je me décomposai. Elle voulait que je la prenne ?

Oh putain !

Je n'avais jamais fait ça avant.

Elle commença à s'agiter à nouveau, je n'aimais pas beaucoup ça. Mon instinct me commandait de la prendre. Ce que je fis.

— Attention à sa tête, dit l'infirmière à qui je lançai un regard noir.

Elle s'écarta et je restai comme ça, raide comme un piquet, à contempler le petit paquet dans mes bras. J'avais peur de bouger, de respirer. Bon sang, elle était plus petite encore que ce maudit chien.

Elle s'agitait, les lèvres tremblantes.

— Ne fais pas ça, dis-moi juste de quoi tu as besoin et je te le donnerai.

Elle se calma un peu et elle me regarda. Je lui souris.

— Papa a déjà complètement craqué, rigola l'infirmière.

— Elle va bien ? s'inquiéta Ivy depuis son lit.

Un médecin s'affairait autour d'elle.

— Elle est parfaite, chuchotai-je en la rejoignant.

— Vous êtes parfaits tous les deux, dit-elle en me contemplant, ma fille dans mes bras.

Je m'assis près du lit, détournant le regard le temps que le médecin et l'infirmière en aient terminé avec Ivy.

— Tout va bien ? demandai-je au médecin qui retirait ses gants.

Il repoussa le masque de son visage en souriant.

— La maman et le bébé m'ont l'air en parfaite santé.

— Vous avez accouché très vite pour un premier bébé, commenta l'infirmière.

C'était parce que je lui avais parlé. On avait un accord, ma fille et moi.

— Tout va bien se passer alors ? demandai-je pour être bien sûr.

— Oui, parfait.

— Donne-la-moi, demanda Ivy en tendant les bras.

— Elle m'aime déjà.

— Je n'ai jamais eu aucun doute là-dessus, mais je voudrais la tenir un peu avant qu'on

l’emmène à la nurserie.

— Bon, d’accord, tu le mérites après ces trucs, de pousser et tout.

— Elle a un prénom cette petite fille ? demanda l’infirmière hilare.

— Bestiole Walker, dis-je en plaçant notre fille dans les bras d’Ivy.

— Sûrement pas, gronda Ivy.

— Je vous laisse seuls avec elle quelques minutes, mais après il faudra vraiment qu’on aille à la nurserie.

— Merci, dis-je en contemplant Ivy avec notre fille.

Je savais ce qu’était l’amour avant, mais là, ça prenait une tout autre dimension. Voir ma femme avec notre enfant atteignait un tel niveau que je restai silencieux un moment.

— Oh, mon Dieu, tu es le plus beau bébé que je n’ai jamais vu. Et regarde-moi ces cheveux...

Elle chantonait presque en caressant les petites mèches d’un brin clair sur son crâne.

Elle était une très jolie petite fille, c’est vrai. La plus belle que j’avais jamais vue.

En fait, cela n’était pas si étonnant, c’était moi qui l’avais faite !

Elle était toute petite, pas plus de deux kilos sept cents grammes. Sa peau était toute rose, sa petite tête parfaitement ronde et elle avait des joues bien remplies. Ses yeux étaient immenses et tellement bleus que même le blanc autour de l’iris semblait bleuté.

Elle bâilla, la bouche grande ouverte. Et sa main minuscule qui avait à peu près la taille de l’un de mes doigts se tendit.

Je glissai mon index et elle ferma le poing dessus.

Quelque frappa alors doucement à la porte et Romeo passa une tête.

— On peut entrer ?

Je lui fis signe de me rejoindre. Je n’étais pas sûr que ma voix ne me trahirait pas. Rimmel se glissa sous son bras et entra la première. Son épaule effleura la mienne quand elle se pencha pour voir le bébé.

— Je te présente ta nièce, sœurlette.

— C’est une fille ? demanda Romeo depuis le pied du lit.

— Elle est parfaite, dit Ivy.

— Je croyais avoir un neveu, dit Romeo avec une pointe d’humour dans la voix. Mais bon, elle est plutôt mignonne, elle fera l’affaire.

— Tu veux la prendre dans tes bras ? demanda Ivy.

Romeo me jeta un coup d’œil et je lui souris.

— Dépêche-toi, avant que l’infirmière revienne, elle n’arrête pas d’essayer de nous la prendre.

— Tu es sûre ?

Ivy se mit à rire.

— Tiens, attention à sa tête.

Romeo laissa Ivy installer ma petite fille dans ses bras et rajuster sa couverture. Romeo portait une blouse d’hôpital, il put la serrer contre lui. Il recula un peu pour s’asseoir sur une chaise toute proche.

Rimmel les contemplait tous les deux. Elle soupira.

Je passai un bras sur son épaule et dis :

— Ce sera bientôt ton tour.

Elle sourit.

Romeo parlait au bébé en émettant des sons que je ne lui avais jamais entendus. Puis il se pencha pour embrasser son front.

— Mini, dit-il en chuchotant de façon pressante. J'aimerais passer une commande. J'en voudrais un comme ça, mais en bleu.

— On ne commande pas vraiment les bébés, rit Ivy.

— Pourquoi pas ?

Le bébé se fit alors entendre et tout le monde s'arrêta pour la regarder.

— Qu'est-ce que tu lui as fait ? dis-je en fonçant vers lui. Qu'est-ce qui ne va pas ?

Romeo avait l'air de tenir une grenade dégoupillée.

— Je ne sais pas.

On était tous les deux affolés, essayant de comprendre ce dont elle avait besoin, alors que les deux filles riaient derrière nous.

— Les bébés s'expriment, espèce d'idiots ! dit Ivy.

Et comme pour nous le prouver, elle recommença.

Romeo et moi sursautâmes. Rimmel se mit à rire et se glissa entre nous.

— C'est mon tour.

Elle l'installa au creux de son bras.

— Voilà une vision très plaisante, commenta Romeo.

— Je suis ta tante et je vais te gâter pourrir, murmura Rimmel.

Puis elle alla la placer dans les bras d'Ivy.

— Comment s'appelle-t-elle ? demanda Rimmel.

J'allais répondre quand Ivy me lança un regard menaçant.

— Non.

— Oh chérie, Bestiole c'est mignon.

— Ah oui, pas mal, ça le ferait sur le dos d'un maillot.

Ivy et Rim prirent un air horrifié. Cela me fit rire et je vins m'asseoir à côté de ma femme et de mon bébé.

— J'ai pensé à un nom, dit Ivy doucement.

— Vas-y.

— Nova, répondit-elle. Cela signifie « nouvelle étoile ».

— Les étoiles t'ont toujours porté bonheur, Blondie, je pense qu'elles seront bienveillantes avec notre petite fille, dis-je en caressant les petites mèches sur son crâne.

— C'est un prénom magnifique, dit Rimmel en s'asseyant sur les genoux de Romeo. Cela lui va comme un gant.

— Je pense aussi, reprit Ivy. Le prénom de ma grand-mère était Rose alors j'ai pensé à Nova Rose.

— Nova Rose Walker, dis-je comme pour tester ce nom. Je crois que c'est tout de même mieux que Bestiole.

Ivy leva les yeux au ciel et Rimmel éclata de rire.

— Tu aimes ? demanda Ivy en se tournant vers moi.

L'émotion me submergea. J'embrassai sa tempe.

— J'adore ça. Nova, c'est parfait.

L'infirmière revint alors, faisant éclater notre petite bulle de bonheur.

Elle commençait vraiment à m'énerver.

Mais elle faisait des efforts. Avant de prendre le bébé, elle demanda si elle pouvait le faire. Ivy n'en avait pas envie, ça se voyait à sa mâchoire crispée et au voile dans son regard.

— Va avec elle !

— OK, Romeo peut nous accompagner aussi. Personne n’osera déranger mon petit ange si elle est escortée par deux joueurs de football.

L’infirmière soupira, sachant parfaitement que ça ne servait à rien de discuter.

— Montre-la à Drew, lança Ivy alors qu’on sortait, l’infirmière guidant le berceau de Nova. Et dépêchez-vous !

— Repose-toi, Princesse, lui dit Romeo, on s’occupe de tout.

Je lui fis un dernier clin d’œil avant que la porte ne se referme.

Romeo me colla une tape dans le dos qui résonna dans tout le couloir vu que je portais toujours mes protections pour le foot.

— Félicitations, mec, elle est magnifique !

— Merci, dis-je en baissant les yeux sur son berceau. Il va falloir accélérer les projets pour notre fort familial, dis-je en faisant allusion à cette propriété dont on parlait depuis le mariage.

Un grand terrain, plusieurs maisons, entourées par un mur de pierre et fermées par une grille.

— C’est ce que je me disais, dit Rome, perdu dans l’admiration de Nova.

Puis il passa un bras sur mon épaule et on marcha dans le couloir, en affichant notre *bromance*.

— La famille s’agrandit.

— Il y a toujours de la place pour un nouveau membre, dit-il.

— Toujours.

Ivy

Il se tenait au milieu de la chambre d’hôpital. On aurait dit un géant.

Taché par l’herbe du terrain en sueur, hirsute.

Son maillot violet tendu sur les protections énormes qu’il portait.

On aurait dit un guerrier revenant d’une bataille.

Sauf son visage.

Il était doux et baissé sur le bébé, ses yeux reflétant son émerveillement total.

Il ne portait pas une épée ou un ballon... mais un minuscule bébé qui le regardait comme s’il était son univers.

Je connaissais bien ce regard.

C’est celui que j’avais chaque jour.

Je n’oublierais pas la première fois où j’avais vu mon mari au look si *badass* avec notre petite fille dans les bras.

Ce serait comme un tatouage dans mon cœur.

Et ce n’était que le début.

Une nouvelle étoile était née aujourd’hui et même si elle était encore très petite, pour nous, elle serait toujours la plus brillante.

Romeo

Je ne me souvenais plus exactement à quel moment nous étions devenus des adultes. Quand nous étions passés d'amis à membres d'une même famille.

Tout ce que je savais, c'est que nous nous étions choisis. L'amour nous avait choisis.

Même si nous n'étions plus de jeunes étudiants, même si nous avions un travail, une famille et des responsabilités, nous étions toujours les mêmes. Tout au fond, nous étions toujours pareils.

Nous aimions juste plus intensément. Nous étions plus intimement liés. Et nous savions exactement où était notre place.

Notre vie n'était pas finie.

Elle ne faisait que commencer.

Ce serait une histoire extraordinaire.



Note de l'Auteur

Ce livre tout entier est une lettre d'amour à mes lecteurs. Une lettre d'amour à cette série. Je ne pense pas que je puisse vraiment exprimer à quel point ces personnages sont réels pour moi et à quel point ils font vraiment partie de moi. Ce livre a été un véritable travail à terminer.

Mais c'était un travail d'amour.

Même si je viens de taper les derniers mots de la page et que je suis assise ici en train de taper la « note de l'auteur » finale de la série **Hashtag**, je ne dis pas au revoir. Je ne peux pas. Parce que pour moi, il n'y a pas de vie sans Romeo, Rimmel, Braeden & Ivy. Même si leur histoire est terminée, ils continueront à vivre dans les pages de ces six livres.

Je voulais que ce livre ait tout. Un petit drame, une petite intrigue et beaucoup de romance et de moments épiques. Je voulais que nous vivions tous autant que possible avec ces personnages dans certains des moments les plus heureux de leur vie.

Vous le méritez. Vous méritez que ce livre soit tout ce que vous voulez qu'il soit, et j'espère sincèrement que c'est la conclusion que vous espériez.

J'avais peur d'écrire ce tome parce que je ne voulais pas le gâcher. Je ne voulais pas les laisser partir. Mais maintenant que l'histoire est terminée, je sais que cela n'aurait pas pu se dérouler d'une autre façon. C'est comme il se doit. Les personnages s'en sont assurés.

Même si cette série est terminée, ce ne sera pas la dernière de cette famille... **GEARSHARK** est une série dérivée de la série **Hashtag**. Peut-être avez-vous noté dans le livre que Drew transportait un exemplaire de *GearShark Magazine* ?

Ce n'est pas une coïncidence.

Donc, même si la fin de la série **Hashtag** est douce-amère, j'espère que vous prendrez le premier numéro de **GEARSHARK** et que vous me rejoindrez dans une toute nouvelle aventure.

Un dernier merci aux lecteurs de cette série. Les mots ou hashtags ne peuvent exprimer à quel point je vous apprécie. Merci aux #nerds de mon fan club pour le soutien et l'excitation sans fin, et pour toutes les photos d'hommes torse nu sexy les jours où je traîne. Les hommes torse nu réparent beaucoup de choses...

#MieuxQueDuScotch.

Merci à Regina Wamba pour avoir posté cette première photo « behind-the-scenes », qui m'a inspirée à créer un monde entier. Merci à Cassie McCown d'être une correctrice incroyable, mais une amie encore meilleure. Merci à Melissa Stickney d'avoir fait de mon fan club un endroit génial. Et bien sûr, merci à ma famille qui comprend que Romeo et le reste de la famille ne sont pas moins réels pour moi que n'importe lequel d'entre eux.

Alors les larmes aux yeux et peut-être un peu de lourdeur dans la poitrine, je conclus cette série.

Pour reprendre les mots de Romeo, cela a été une sacrée belle balade.

XoXo,

Cambria

À propos de l'Auteur

Cambria Hebert est une romancière avec plus de trente livres à son actif. N'arrivant pas choisir une spécialité au lycée, elle a passé son baccalauréat et a fini avec un diplôme en cosmétologie. Alors, vous pouvez être certain que ses personnages auront toujours de beaux cheveux. En plus d'écrire, Cambria aime le *latte* au caramel, se coucher tard, dormir et regarder des films. Elle considère les mathématiques comme de la torture humaine et elle a une peur irrationnelle des oiseaux (même des poules). Vous pouvez souvent la trouver se mettant du vernis sur les orteils (parce qu'elle se ronge les ongles des mains), ou promenant ses Chihuahuas (les vrais Boss de la maison).

Cambria écrit du Young Adult et New Adult, mais aussi des titres contemporains et du paranormal. Elle écrit également du suspense romantique, de la science-fiction et plus récemment du M/M. Son genre préféré à lire et à écrire est la romance contemporaine. Quelques-uns de ses titres les plus reconnus sont : la série Hashtag, la série GearShark, Text, Torch et Tattoo.

Cambria a également reçu les récompenses suivantes : Auteur de l'année, Meilleure série contemporaine (pour la série Hashtag), Meilleur Livre contemporain de l'année, Meilleure bande-annonce du livre de l'année, Meilleur Personnage contemporain, Meilleure couverture de livre contemporain de l'année. En outre, son titre le plus reconnu, #Nerd, a été classé dans le TOP 50 de Buzzfeed.com des meilleurs romans de l'été.

Vous pouvez en savoir plus sur Cambria et ses titres en visitant son site Web : [Http://www.cambriahebert.com](http://www.cambriahebert.com)

Résumé

La famille n'est pas toujours définie par le sang.
Parfois, la famille naît de l'amour...
De la loyauté...
Et du choix.
Parfois, le lien qui se crée avec une personne qui vous soutient dans les moments les plus merdiques est plus fort que tout ce que vous avez obtenu de la génétique.
Et parfois, vous trouvez ce morceau de votre âme dont vous ne saviez même pas qu'il manquait.
Je suis un homme chanceux.
J'ai trouvé un amour qui ne disparaîtra jamais. J'ai trouvé un groupe de personnes qui ne sont pas que mes amis.
Ils sont devenus ma famille.
Il n'y a qu'un seul endroit où aller à partir d'ici.
Je vais me lier à Rimmel de toutes les manières possibles.
Je vais rapprocher encore plus notre famille.
Le passé m'a appris que ce ne sera pas facile.
Surtout face aux répercussions d'une nuit qui s'est terminée par une mort.
Mais ça va.
La famille n'abandonne pas les siens.
Un amour comme le nôtre ne meurt jamais.
Les fins heureuses, ce n'est pas seulement dans les livres.

**Venez découvrir les
autres titres parus chez
Juno Publishing**

<http://www.juno-publishing.com>

**Et visitez notre page
Sur Facebook**

<https://www.facebook.com/junopublishingfrance>



<http://www.juno-publishing.com>

Notes

[← 1]

Le draft, terme anglais, consiste en la recherche de talents sportifs par des recruteurs, afin de leur faire rejoindre des équipes. Le draft concerne surtout les sports pratiqués en Amérique du Nord.

[← 2]

Grand Frère Pour La Vie.

[← 3]

YOLO : You only live once, ou On ne vit qu'une fois en français.

[← 4]

Un sandwich au fromage fondant

[← 5]

« Je souhaite, je souhaiterais, avoir le souhait que je souhaite ce soir. » Comptine américaine intitulée *Star Light, Star Bright*.

[← 6]

Boisson produite en Californie à base de pommes à l'origine, mais à différentes saveurs aujourd'hui. Cette boisson faiblement alcoolisée est peu chère et très populaire dans le milieu étudiant.